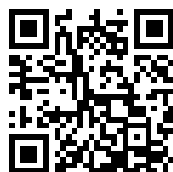

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



**HISTORISCHE MUSEA
VOLKSKUNDEMUSEUM**

Gildekamersstraat 2-6

B-2000 ANTWERPEN

Tel. : 03/220 86 66

LES TRADITIONS
DE
L'HUMANITÉ

OU LA RÉVÉLATION PRIMITIVE DE DIEU

PARMI LES PAIENS.

PAR

M. Henri LUKEN,

professeur au Collège de Meppen.

Traduction de Ph. VAN DER HAEGHEN

directeur de « LA VÉRITÉ HISTORIQUE. »

TOME SECOND.



PARIS

LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX.
RUE BONAPARTE, 66.

TOURNAI

LIBRAIRIE DE H. CASTERMAN
RUE AUX RATS, 11.

H. CASTERMAN
ÉDITEUR.

154

782314:2



LES TRADITIONS
DE L'HUMANITÉ



B 547/2

1554.

LES TRADITIONS
DE
L'HUMANITÉ

OU LA RÉVÉLATION PRIMITIVE DE DIEU

PARMI LES PAIENS.

PAR

M. Henri LUKEN,

professeur au Collège de Meppen.

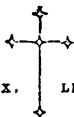
Traduction de Ph. VAN DER HAEGHEN

directeur de « LA VÉRITÉ HISTORIQUE. »

TOME SECOND.

PARIS

LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX,
Rue Bonaparte, 66.



TOURNAI

LIBRAIRIE DE H. CASTERMAN,
Rue aux Rats, 11.

H. CASTERMAN

ÉDITEUR.

1862

LES TRADITIONS DE L'HUMANITÉ

OU LA

RÉVÉLATION PRIMITIVE DE DIEU PARMI LES PAÏENS.

CHAPITRE II.

DATE DU DÉLUGE ET CHRONOLOGIE MYTHIQUE DES PEUPLES

Mundus non potest non novus admodum esse,
cujus cognitio bis mille annos non excedat.

(MACROB. SATURN. I.)

§ LIII.

*La date du déluge considérée comme la plus ancienne ère
chez les païens.*

Nous avons vu que tous les peuples de la terre non-seulement font mention du déluge, mais encore, et cela est surtout vrai pour les peuples sauvages et guerriers, que, par un certain orgueil national, ils s'efforcent de rattacher à cet événement les annales de leur pays, de leur race, et de faire de leurs aïeux les patriarches du déluge ou leurs descendants immédiats. Des peuples au moyen-âge même, reportèrent leurs traditions nationales jusqu'à Noé et au déluge : un chroniqueur anglo-saxon ne fait-il pas sortir directement de l'arche

et aborder en Danemarck, Sceaſ le premier aïeul du roi Alfred-le-Grand (1)? Nous verrons plus tard que cette idée repose moins sur la vanité nationale que sur des données chronologiques du paganisme. A ce point de vue des peuples, le patriarche du déluge ou son descendant immédiat est le premier homme de leur race, le premier habitant, le premier souverain de leur pays, et, ce qui est remarquable, si ces peuples ont quelque idée des patriarches antérieurs au déluge, il les font vivre et gouverner à une époque indéfiniment reculée, sinon ils les reculent jusque sur la montagne du Paradis ou les y font retourner. Et s'ils admettent que les hommes antédiluviens ont vécu dans leur pays ainsi que le patriarche du déluge, ce n'est qu'à partir de celui-ci qu'ils commencent leur histoire nationale proprement dite, et les annales humaines de leurs rois et de leurs empereurs. C'est ainsi que les Egyptiens, tout en admettant que la famille des demi-dieux ou des héros a régné chez eux avec Osiris, datent cependant leur propre histoire humaine de Ménès, leur patriarche diluvien. C'est de Manu, patriarche du déluge, que descendent, chez les Indiens, les premières races royales des Kourous et des Pandous, ou des enfants du soleil et de la lune; c'est à Iao, qui détourna les eaux du déluge, que les Chinois reportent les annales du royaume du Milieu; c'est Deucalion que les Grecs regardent comme le premier Hellène; c'est immédiatement après le déluge, que les Mexicains et les Péruviens viennent occuper leur patrie; bref, il est surabondamment prouvé que tous les peuples commencent l'histoire de leur pays avec le déluge, et qu'ils relient les événements de leur nation et de leur patrie d'une ma-

(1) WEISS, *Geschichte Alfred des Grossen*, p. 141.

nière directe à cette catastrophe, qui transforma le monde dans l'histoire primitive.

Nous devons surtout admirer que beaucoup de peuples ont gardé le souvenir de la date du déluge qui devient ainsi la première de leurs annales nationales. Il va de soi qu'il ne s'agit point ici d'une concordance absolue, puisque même, dans les diverses traductions anciennes de la Bible, ce point de chronologie est resté indécis : le texte hébreu donne l'an 2253 avant Jésus-Christ; le Samaritain, l'an 2903; les Septante, l'an 3134. Mais c'est à la moyenne de ces dates que tous les anciens peuples placent les origines historiques de leurs contrées et ils les rattachent généralement d'une manière fort claire à une tradition du déluge.

Les Grecs faisaient remonter la partie la plus ancienne de leur histoire à Ogygès, patriarche du déluge, dont ils fixaient l'existence vers l'an 2300 avant Jésus-Christ, c'est-à-dire à l'époque que la Bible assigne au déluge : c'est la date que donne Varron, célèbre polygraphe romain, contemporain de Cicéron. En parlant de ce fait, Varron applique à l'histoire une division qui mérite attention. Il la partage en trois périodes : la première, depuis l'origine de l'homme jusqu'à Ogygès; la deuxième depuis Ogygès jusqu'à la première Olympiade, et la troisième, depuis la première Olympiade jusqu'à son temps. Il appelle la première période l'*inconnue*, qui, bien qu'elle ait eu un commencement, ne peut être déterminée par un nombre quelconque d'années; la deuxième période est la *mythique*, dont la durée ne saurait être précisée, mais qui peut être portée à 1600 ans (400 d'Ogygès à Inachus, 800 d'Inachus à la destruction de Troie (1), et 400 de cet événement à la première

(1) Les mots : « 800... à la destruction de Troie » manquent dans le texte.

Olympiade); il donne le nom d'*historique* à la troisième période qui commence avec la première Olympiade, 776 avant Jésus-Christ (1). La division, dont Varron se sert pour l'histoire grecque et l'histoire romaine, peut s'appliquer en général aux annales de tous les peuples idolâtres, et l'on trouve que partout leur histoire mythique remonte aux patriarches du déluge et que son origine se reporte même à deux ou trois mille ans avant Jésus-Christ, c'est-à-dire à la date du déluge. Il y a même quelques peuples, tels que les Perses, qui comptent, pour la première période qui a précédé le déluge, un nombre d'années qui coïncide admirablement avec les données bibliques; le plus grand nombre cependant cherche à cacher cette période dans une durée indéfinie, en suivant une chronologie mythique que nous examinerons de plus près. Si la critique historique avait toujours tracé un plan aussi juste que celui de Varron, et si elle avait tenu compte de la tendance des nations à lier leur histoire à celle du déluge, elle n'aurait pas commis tant d'erreurs en exposant leurs annales primitives, et n'aurait pas enveloppé celles-ci d'un si grand nombre de contradictions. On a, au contraire, regardé les premiers souverains mythiques et les patriarches diluviens des peuples comme des personnages historiques indigènes; on a pris les traditions qui consacrent leur souvenir comme parties intégrantes de l'histoire de chaque pays et de chaque royaume en particulier, et puis on a fait de vains efforts pour mettre ces personnages et leur époque en accord avec le récit biblique, tout au moins avec la partie la plus reculée de l'histoire des nations.

(1) CEUSORIN. *De die natali*, c. XXI, p. 61. éd. JAHN. Cfr. *Aug. de civ. Dei*, c. XVIII.

Les Pères de l'Eglise, se mettant à ce point de vue erroné, placèrent l'Ogygès de la Grèce à une époque postérieure, et ils arrivèrent ainsi à le transporter jusqu'à Moïse : ils s'appuyaient principalement sur l'historien Acusilaüs qui avait fait d'Ogygès le contemporain de Phoronée, patriarche et premier roi mythique des Argiens. Mais Phoronée, comme représentant d'une race postérieure, portait souvent une date postérieure dans l'ancienne chronologie (1). Saint Augustin nous fait connaître l'opinion qui prévalait, lorsqu'il dit que le déluge d'Ogygès fut plus grand que celui de Deucalion; que cependant l'un et l'autre sont différents du déluge de Noé, « parce que, dans celui-ci, il n'y eut de sauvé que les hommes qui étaient dans l'arche (2). » Passons des Grecs aux autres peuples de l'antiquité et voyons comment eux aussi placent en tête de leur histoire et le fait du déluge et même la date de cet événement.

L'histoire primitive des Assyriens, des Babyloniens et des Phéniciens a pour point de départ une seule et même souche, le roi Bel, aussi appelé Bel-Cham ou Chom et reproduisant Cham, que la Bible donne en effet pour premier père de ces peuples. Il figure dans l'histoire d'Assyrie comme ayant détourné les eaux du déluge (3), et, d'après le Syncelle, comme ayant vécu 2316 avant Jésus-Christ (4). Callisthène, qui, sous Alexandre, consulta les monuments des Babyloniens au point de vue historique, soutient qu'il faut fixer l'origine de leur histoire à l'an 1903 avant ce prince,

(1) JUL. AFRICANUS, ap. EUSEB. *Præp. Evang.*, lib. X, c. X, et SYNC., p. 63. OROS, c. GENT., lib. I, c. VII. JUSTIN. MART. *Exhortat. ad Gent.* CLEM. ALEX. *Strom.* lib. I.

(2) AUG. *De civit. Dei.*, XVIII, 8.

(3) ABYDEUS, ap. EUSEB. *Præp. Ev.*, lib. IX, ad finem.

(4) SYNC. p. 92. B.

c'est-à-dire environ 2234 avant Jésus-Christ (1). L'une et l'autre de ces dates se rapproche beaucoup de celle du déluge biblique.

Bérose semble contredire ces chiffres, lorsque, dans l'histoire babylonienne, il recule le déluge de plus de 34000 ans, mais cette contradiction n'est qu'apparente. En effet le Syncelle a déjà fait remarquer que cet auteur procède par cycles mythiques immédiatement après le déluge, et qu'aussitôt après, il calcule en se servant des années ordinaires : il est donc évident qu'il a voulu commencer l'histoire humaine dès qu'il a employé ce dernier système. Les cycles, qu'il intercalles entre le déluge et les années humaines, sont : neuf Saris, deux Nériss et huit Sossis, en d'autres termes, des périodes de 3600 ans, 600 ans et 60 ans, en tout 34080 ans. Si donc nous admettons qu'à l'aide de ses années mythiques, il prenne en tout dix Saris avant Alexandre et qu'il compte ainsi 36000 avant lui, il aura mis entre ce prince et le commencement de l'histoire humaine un intervalle de 1920 ans, chiffre qui correspond assez exactement à celui de Callisthène, et qui résulte aussi de la liste des dynasties établies par lui en années humaines (2). Voilà comment Bérose, se fondant sur des causes mythiques, a reculé l'époque du déluge et avec elle le commencement de l'histoire babylonienne : nous verrons plus tard quels sont les motifs probables qui l'ont déterminé en cette circonstance.

Quant aux Phéniciens, Hérodote nous dit que Tyr et son antique temple d'Hercule existaient de son temps, depuis 2300 ans, ce qui correspond à 2700 avant

(1) Cfr. Böckh, *Manetho und die Hundsternperiode*, p. 113. SIMPLICIUS, *Comment. ad Aristot. de celo*, p. 125, éd. Aldin.

(2) Cfr. NIEBUHR ET Böckh, l. c.

Jésus-Christ (1). Cette antique date s'explique, par ce que les Tyriens rattachaient leur histoire à Hercule, qu'ils honoraient également comme leur patriarche sous le nom de Cham, qui nous ramène ainsi de nouveau au fils de Noé (2).

Les Assyriens, les Babyloniens et les Phéniciens nous offrent donc dans l'origine de leur histoire un seul patriarche et premier roi, dont le nom correspond à celui de Cham qui figure dans la Bible ; de plus ils assignent à l'existence de ce roi et à l'origine de leurs annales une ère, qui, à son tour, se rapproche autant que possible de l'ère du déluge. De cette manière on s'explique aussi comment l'histoire de ces peuples a conservé un caractère mythique encore longtemps après l'ère dont nous venons de parler.

Il est étonnant que dès les temps antiques, les Arméniens reliaient leur histoire à celle de Babylone et qu'ils faisaient venir de Babylone leur premier ancêtre Hack, lequel quitta la tour de Babel, mentionnée dans leurs traditions comme dans celles des Assyriens et des Babyloniens. D'après les Arméniens, cela se passait environ 2200 avant Jésus-Christ (3).

Ménès ouvre l'histoire des Egyptiens ; il fit écouler les eaux du déluge, et, d'après Eratosthène et un ancien annaliste égyptien cité par le Syncelle, il vécut vers l'an 2600 avant Jésus-Christ. Manéthon, il est vrai, recule son existence jusqu'à 5000 avant Jésus-Christ. Mais nous avons déjà vu comment le patriarche Ménès a pu être facilement reporté jusqu'au temps du

(1) HERODOT, II, 44.

(2) MOVERS, *Phönizier*, I, 295.

(3) Moïse de Chorène, écrivain chrétien, nous rapporte cette antique histoire mythique de son pays d'après Mar Ibas, syrien, qui écrivit l'histoire d'Arménie 150 ans avant Jésus-Christ. Cfr. MOSES CHOREN. *Hist. Arm.* Éd. WHIST, I, 8. SAINT-MARTIN, *Mém. hist et géogr. sur l'Arménie*, I, 281.

premier Adam, parce que, d'après les traditions des Egyptiens, eux seuls avaient échappé au déluge et que les sciences des temps primitifs avaient été conservées dans leurs anciens monuments (1). Aussi est-ce avec raison que, dans les temps plus modernes, on suit de préférence Eratosthène, quand il s'agit des antiquités égyptiennes. Cette date de 2600 ans avant Jésus-Christ s'applique à Ménès comme patriarche du déluge, et ne détermine pas du tout la date réelle des origines historiques de l'Egypte; la preuve en est que pendant longtemps encore, ces annales restent parmi les mythes et que les monuments hiéroglyphiques, dont on s'est servi dans les derniers temps, renferment principalement et avant tout les noms des 17^e et 18^e dynasties, que mentionne Manéthon et qui remontent tout au plus à 1500 ou 1600 ans avant Jésus-Christ (2).

La date à laquelle les Indiens ramènent leur histoire mérite aussi toute notre attention. Ils placent à l'an 3101 avant Jésus-Christ le commencement de l'âge actuel du monde, qu'ils appellent le Kaliyuga ou l'âge du péché, âge qui, chez tous les peuples, prend date à partir de la grande catastrophe (3). C'est évidemment la plus ancienne date de toute leur chronologie, et qui par là

(1) Cfr. *Die Einh. des Mensch.*, p. 221, 222 et 223.

(2) D'après l'exhaussement produit annuellement par les débordements du Nil, on a calculé que Luxor ou Thèbes, dans l'Egypte supérieure, a dû être construit 1400 avant Jésus-Christ et que l'âge de la vallée du Nil ne peut remonter au-delà de 2960 ans avant Jésus-Christ. RITTER, *Afrika*, I, 843 à 846.

(3) La chronique du Cachemir, la plus exacte de toutes les chroniques de l'Inde, qui commence aussi avec le déluge arrivé sous Kassapa, porte en tête la date de 2448 (avant Jésus-Christ), et avec elle s'inaugure la suite de rois, dont le premier est contemporain de la grande guerre, c'est-à-dire du commencement du Kaliyuga. LASSEN, *Ind. Alterth.*, I, 474. D'après cela, les Indiens semblent aussi avoir admis une date plus récente pour le déluge et on doit peut-être la regarder comme la plus anciennement admise; elle correspond du reste également aux traditions d'autres peuples.

même sert de pierre angulaire à cette dernière. A partir de là, ils vont en arrière pour calculer le commencement des autres âges du monde et ils y rattachent, en descendant, les événements les plus reculés de leur pays. Il y a longtemps déjà que beaucoup d'écrivains ont signalé les rapports frappants qui existent entre cette donnée chronologique et la date assignée par la Bible au déluge. Mais les Indiens ne mettent pas le patriarche Manu et son déluge au commencement du Kaliyuga, comme on devrait s'y attendre ; ils le rejettent bien plus en arrière ; et, comme ils le placent en tête de la création, ils ouvrent avec lui la période mythique de création qu'ils appellent Manvatara, de sorte que la période actuelle se trouve précédée de quelques millions d'années. Cette grossière interpolation mythique ne nous fera pas plus errer que le récit de Bérose qui rejette le déluge chaldéen quelques myriades d'années au-delà de sa date réelle et le relègue dans une période mythique : nous ne croyons pas nécessaire de discuter ces choses de plus près. Cependant il est intéressant de voir comment le mythe procède en reculant ainsi les événements, et, en particulier, pourquoi les Indiens placent au commencement du Kaliyuga la fin de la grande guerre et le roi Parixitu, au lieu de Manu. Nous devons faire remarquer que, si les patriarches du déluge se trouvent ainsi reportés à des époques antérieures, ce fait résulte avant tout de l'identification de ces patriarches avec les premiers hommes ou de celle du second Adam avec le premier.

C'est peut-être pour la même raison que l'histoire des dix premiers pères qui précèdent les patriarches du déluge, est reproduite jusqu'à un certain point après ces patriarches. Ajoutez à cela que les mythes assignent volontiers une époque postérieure aux enfants des premiers hommes

(Caïn et Abel), qu'ils célèbrent tout spécialement, qu'ils affublent du caractère de Messies mythiques ou représentent comme vainqueurs herculéens du serpent, et qu'ils constituent spécialement les pères des rois et des princes du pays (1). A ce compte les enfants des premiers parents, ainsi que leur histoire, devait apparaître après comme avant le déluge. Si donc nous examinons de plus près comment la tradition historique de l'Inde relie ces enfants aux patriarches du déluge, nous y trouvons la preuve évidente que le mythe a procédé ici comme nous venons de l'indiquer. Les deux races, qui tirent leur origine de Manu, sont les familles des enfants du soleil et de la lune. L'une et l'autre se composent d'une série de rois, procédant constamment par dix, comme les pères antédiluviens; c'est ainsi que celle de Rama ou du soleil se compose en tout de six fois dix ou soixante rois, depuis Manu (2). La généalogie des enfants de la lune est plus embrouillée. Le dixième descendant domine chaque foissur l'univers entier, comme Manu, et il est ainsi lui-même un nouveau Manu. Si les Indiens ont admis six dominateurs universels qui, avec leurs successeurs, forment un total de soixante, c'est parce que leur tradition parle de sept Richis, qui étaient avec Manu dans l'arche : un empire universel échoit ainsi non-seulement à Manu,

(1) Il est, dans tous les cas, remarquable que les peuples font communément descendre leurs races royales des fils mythiques des premiers parents et surtout de Caïn, guerrier et fratricide. Ainsi Hercule se trouve l'aïeul des rois grecs, et Romulus, lui-même Caïn mythique, est de la race de Mars Quirinus. Ainsi, chez les Perses, l'ancienne race royale des Céaniens provient de Kawi ou Kajanusch, et celle des Indiens, de Rama, descendant de Kjavana, etc. Le nom de Khan n'aurait-il même pas quelque rapport avec ce fait?

(2) On en trouve le catalogue dans MAYER, *Mythol. Lex.* s. v. Jkkuwakku : quelques-uns des noms diffèrent dans l'ouvrage de LASSEN, qui donne cependant aussi le nombre soixante comme le plus généralement admis. *Ind. Alterth.* I, 496.

mais encore à ses compagnons. Six d'entre eux précèdent le Kaliyuga, et le septième commence son règne avec cette période; de là ces six souverains de toute la terre (1). L'histoire mythique de ces six souverains remplit ainsi, dans l'histoire de l'Inde, l'époque antérieure au Kaliyuga; cependant on y glorifie surtout les actes fabuleux des enfants des premiers hommes, c'est-à-dire de Rama et de Krischna, qui sont en réalité les héros antédiluviens. Le fait traditionnel saillant est une sanglante guerre des géants, au récit de laquelle on a mêlé des données historiques postérieures et qui est appelée la grande guerre. L'âge de la grande guerre, la première guerre, parce qu'il y est surtout question de l'inimitié des enfants des premiers parents, cette guerre, disons-nous, se termina par la ruine de la race gigantesque des Jadawiens, la race de Krischna, qui, maudite des dieux, périt dans les flots, ou le déluge: alors commence l'époque d'un autre dominateur universel, de Parixitu, le grand sacrificateur, un des sept Richis. Si donc l'histoire traditionnelle de l'Inde place au commencement du Kaliyuga Parixitu et non Manu lui-même, dont elle recule l'existence, elle n'a fait que rejeter le dernier dans le monde des prodiges façonnés par les mythes, et donné sa place à un Manu de moindre importance: ainsi le Kaliyuga et le déluge restent toujours dans le domaine de Manu. En répétant en petit l'histoire complète de Manu, le mythe n'a pas oublié de compléter en grand l'histoire de Manu et des sept Richis, puisqu'avec eux il ouvre sept grands manvataras ou périodes de création (2). Nous avons dû examiner ce fait dans ses détails; c'était le

(1) Le Bhagavadam dit expressément que, parmi ces rois, il y eut six dominateurs universels avant Parixitu. *As. Orig.*, I, 153.

(2) Voyez plus loin.

moyen de comprendre la tradition de beaucoup d'autres peuples qui a procédé comme celle des Indiens, en faisant suivre après le déluge l'histoire primitive, antérieure à cet événement avec son Caïn et son Abel herculéen et ses races de dieux et d'hommes (1).

Dans le *Schu-king*, leur plus ancien livre, les Chinois placent au seuil de leur histoire Iao, qui détourna les eaux du déluge, vers l'an 2357 avant Jésus-Christ. Il se présente cependant ici une différence de plusieurs siècles, les chronologies postérieures datant leurs cycles de l'année 2637 avant Jésus-Christ. Les Chinois en effet comptent par cycles de soixante ans et fixent le premier à l'année que nous venons d'indiquer. Cette date est prise tantôt pour le commencement du règne d'Iao, tantôt pour l'époque du gouvernement Hoangti : ce dernier cas se rencontre principalement dans les auteurs plus modernes. Hoangti, empereur primitif, dont le caractère rappelle celui d'Hercule et les exploits ceux du Férédun de la Perse, vainquit le géant Tschî-Yu ; il est regardé comme la souche proprement dite des empereurs chinois, dont descendent, par conséquent, au premier degré, Iao et ses deux frères, fondateurs des trois premières dynasties. En tout cas, ce fait chronologique indique le commencement de l'âge actuel du monde, qui est la période du déluge. Nous trouvons donc ici non-seulement la plus ancienne date, mais encore, en quelque sorte, le point de départ de la chronologie chinoise. Les Chinois relient à cette date d'Iao ou d'Hoangti la partie la plus ancienne de leur histoire, et pour y parvenir ils ont évidemment comblé cette partie de leurs annales au moyen de récits poétiques. C'est ainsi que non-seulement ils font régner les trois premières dy-

(1) Cfr. § 54.

nasties pendant un espace d'environ 1500 ans, mais qu'ils donnent aussi les fondateurs de ces dynasties pour frères entre eux et fils d'Hoangti, bien qu'un intervalle de 500 ans les sépare l'un de l'autre. On comprend dès lors pourquoi l'histoire de ces diverses dynasties est littéralement la même et leur fin toujours identique ; aussi ne pouvons-nous y voir que des annales imaginaires, uniquement destinées à remplir l'époque qui sépare le déluge de l'histoire véritable de la Chine. Point de doute que cette triple dynastie fabuleuse ne prenne son origine dans les trois hommes qui, d'après la tradition chinoise, détournèrent les eaux du déluge ; ces hommes sont en réalité les trois fils de Noé, entre lesquels la tradition même partage l'empire de la terre. Le récit de la Bible est du reste la base de la division ternaire que tant de peuples ont conservée au commencement de leurs annales. Les Grecs, comme les Germains, faisaient descendre leur nation de trois souches primitives, et les Mexicains inauguraient leur histoire par trois rois primitifs, entre lesquels Xolotl avait divisé l'empire du monde : il en est de même chez beaucoup d'autres peuples. Ces trois dynasties étaient issues de la tradition qui place le partage de la terre sous les Noachides, il en résulte qu'à proprement parler leur autorité ne se bornait pas à la Chine, mais qu'elle s'étendait sur tous les peuples, ou, comme disent les Chinois, « sur toutes les neuf parties du céleste empire (1) ; » c'est ce qui explique comment les Japonais ont aussi admis dans leur histoire nationale ces trois dynasties de la tradition chinoise et qu'ils y ont mala-

(1) Les *Mém. conc. les Chin.*, II, 168, prouvent que ce peuple comprenait toute la terre sous ces neuf parties ou Tscheu de l'empire, selon la division qu'en fit le patriarche Yu, après avoir procuré un écoulement aux eaux du déluge.

droitement relié leurs annales depuis 660 ans environ avant Jésus-Christ. Les Chinois eux-mêmes reconnaissent que leur histoire véritable ne commence qu'au VIII^e siècle; Klaproth en place la date à l'an 782 avant notre ère, conséquemment après les trois premières dynasties, particulièrement célébrées par le Schu-king (1).

Les Mexicains eux-mêmes, habitant des contrées éloignées du berceau du genre humain, avaient conservé le souvenir de l'époque du déluge. D'après Carri, ils fixaient le commencement de l'âge actuel et le déluge au règne de Coxcox (2), vers l'an 1323 de la création du monde, ce qui correspond à l'an 2638 avant Jésus-Christ, si l'on admet l'an 3983 pour date de la création. Cette donnée est confirmée par la durée qu'ils assignent à l'âge actuel du monde. D'après Humboldt (3), ils la limitaient à 4008 ans, et lors de la conquête de leur pays par les Espagnols, ils en attendaient la fin à l'expiration de chaque cycle de 52 ans. Si donc nous soustrayons les 1500 ans environ écoulés de la naissance de Jésus-Christ à la conquête, nous trouvons l'an 2508 avant Jésus-Christ comme point de départ de l'âge actuel du monde, d'après le système mexicain. F. de Alva Ixtilxochitl, mexicain lui-même de race royale, qui écrivit l'histoire de son pays après la conquête, fixe à 4394 ans (4) l'époque postérieure au déluge, en y comprenant celle de cet événement lui-même et les trois autres moins étendues qui la suivirent, ce qui donnerait l'an 2894 avant Jésus-Christ pour date du déluge. Bref, les données les plus diverses tendent à se rapprocher de l'époque que la Bible assigne

(1) KLAPROTH, *Asia polygl.*, p. 12.

(2) *Allgemeine Hist. der Reisen*, XIII, 536.

(3) Cfr. PRICHARD, trad. par WAGNER, IV, 378.

(4) PRICHARD, l. c. 380. Cfr. 331.

au cataclysme universel. Pourrait-on ne pas regarder comme un fait étonnant que les peuples relégués dans le nouveau monde aient conservé, quant à la date du déluge, des notions aussi conformes à celles que renferment les saintes Ecritures?

Les Mexicains ne commencent leur histoire véritable qu'au IV^e siècle après Jésus-Christ. Elle avait laissé à ce peuple des souvenirs tellement vivaces, elle était restée si parfaitement imprimée dans son esprit, qu'il ne semble pas avoir songé à reculer la date de ses annales ou à les étendre au moyen de récits mythiques pour les rattacher au déluge, comme le firent les peuples de l'ancien monde. Aussi n'avaient-ils rien à envier aux autres peuples, sous le rapport de l'antiquité de leur race. Et nonobstant ils prétendent que les patriarches du déluge étaient leurs ancêtres immédiats; non-seulement ils font surgir Mexico après le déluge, mais ils retracent encore l'histoire des fils de Noé dans les trois premiers rois de leur pays, auxquels Xolotl, le géant primitif, départit le gouvernement.

Au temps du paganisme les peuples celtiques de l'Europe occidentale doivent aussi avoir eu connaissance de l'ère du déluge; c'est du moins ce qui paraît établi par des traditions isolées, que modifia sans doute le christianisme. C'est ainsi, par exemple, que les Irlandais racontent que les côtes de leur pays virent aborder, 312 après le déluge, Partholan, le premier père de leur nation, sa femme et quatre fils, en tout six personnes, qu'une autre tradition, relative au déluge, remplace par trois hommes et plusieurs femmes: peu de temps après cet événement, tous les habitants de l'île auraient été exterminés (1). Nous ne doutons point

(1) PRICHARD, t. III, 1^{re} partie, p. 137.

que cette légende n'ait pour fondement une ancienne tradition du déluge que les Irlandais rattachèrent à Partholan, le chef de leur race, et qui portait une date si rapprochée de celle indiquée par la Bible.

D'après une tradition du moyen-âge, mais qui remontait à une époque plus reculée, les Tréviriens, qui descendaient aussi des Celtes et dont le héros Orendel échappa seul aux flots du cataclysme universel, plaçaient la fondation de leur ville à 1300 ans environ avant celle de Rome, c'est-à-dire à plus de 2000 avant Jésus-Christ (1). Et si les Anglo-Saxons croient que Sceaƿ, leur roi primitif, fut sauvé dans l'arche de Noé, et si les chroniqueurs du Nord rapportent que le Danemarck ne fut peuplé que du temps du patriarche Saruch, 200 ans environ après le déluge, faut-il soupçonner autre chose que des traditions païennes, qui remontent probablement jusqu'à cet événement lui-même ?

Nous constatons donc partout ce fait remarquable que non-seulement les peuples connaissent le déluge et commencent avec lui l'histoire de leur pays, mais encore que les plus anciennes nations ont conservé la date de cette effrayante catastrophe et qu'ils s'efforcent de reculer jusqu'à cette époque et d'y rapporter des parties de leurs annales qui souvent ont trait à des périodes beaucoup plus modernes. Nous avons déjà discuté ce point si important pour les historiens, dans notre ouvrage sur l'unité des races humaines, et nous avons cru, eu égard à l'importance du sujet, devoir attirer sur cette matière l'attention toute spéciale du lecteur. Lors donc que la plupart des anciens peuples inscrivent en tête de leur histoire cette date de deux ou trois mille ans avant Jésus-Christ, on les voit y rattacher souvent

(1) *Gesta Trevir*, ed. WITTENB. et MULLER, c. II, addit., p. 9.

d'une manière expresse la tradition du déluge ; ou, suivant un système mythique quelconque, rejeter le cataclysme universel au-delà de cette date, mais le faire d'une façon si grossière que l'altération saute immédiatement aux yeux ; dans ce cas, disons-nous, on comprend difficilement qu'il ne soit pas venu à l'idée des historiens de prendre cette date pour celle du déluge, d'autant plus que les peuples, pour faire remonter leur origine à ces temps antiques, reculent et jalonnent avec fort peu de précaution les faits de leur histoire nationale et les traditions des annales locales. On a même pris les traditions relatives aux déluges des divers peuples comme se rapportant à des inondations isolées et non au déluge universel, mais si on laisse subsister cette erreur, il est impossible de mesurer d'un coup-d'œil certain l'histoire primitive des nations.

§ LIV.

Des époques mythiques et des grandes années du monde chez les païens.

Nous savons donc que les peuples font commencer en général, avec le déluge, l'époque actuelle et l'histoire traditionnelle de leur patrie, et que même ils assignent à ces origines une date correspondante à celle donnée par la Bible. Cependant, ils supposent aux âges antérieurs des durées tellement longues, que le commencement du genre humain et la création se trouvent reculés dans un temps indéfini. Il sera par conséquent utile d'entrer dans quelques détails sur les ères mythiques des peuples, qui reposent sur leur doctrine des âges du monde et sur la division de ces derniers : ce qui nous fournira l'occasion de faire mieux connaître les grands

années et les différents âges du monde, dont il est si souvent question dans le paganisme.

L'univers doit exister pendant un temps que Dieu a déterminé, puis il sera détruit par le feu. Dans le principe il a connu le bonheur ; les crimes des hommes l'ont réduit à l'état de perversité dans lequel il se trouve, mais il reconquerra un jour l'âge d'or. Telle est la tradition que le paganisme connaît aussi bien que le christianisme. Il n'y a rien, paraît-il, dont l'esprit de l'homme se soit plus occupé dès le principe que de déterminer la durée du monde et l'époque de sa régénération. Dès les temps les plus reculés, on se prétendait en possession de certaines prophéties concernant le rétablissement de l'âge d'or et la destruction du monde : cette croyance était le motif de la vénération des païens pour les Sibylles ; que ces prétentions fussent fondées ou non, toujours est-il que partout le paganisme portait avec lui la doctrine des âges du monde et qu'il cherchait de différentes manières à en fixer la durée.

La première idée qui devait s'offrir était celle de se figurer l'intervalle entre la création et la destruction de l'univers comme une grande année du monde, de la comparer à l'année ordinaire, et de la diviser en conséquence en sections ou mois mythiques. Et de même que l'année ordinaire prend fin lorsque le soleil est revenu à son point de départ marqué par le zodiaque, ainsi la grande année doit expirer, lorsque non-seulement le soleil, mais encore toutes les planètes sont revenus à un seul et même point du ciel : c'est là une doctrine mythologique qui a donné plus tard une grande importance astronomique à l'année du monde. On donnait le nom d'*ἀποκατάστασις* (rétablissement) au but final de la grande année, qui se trouvait rattaché à la prophétie annonçant qu'aux derniers temps il s'opérerait

un renouvellement et un rétablissement universel. Le déluge formait naturellement une section de l'année en question, que beaucoup de peuples partagèrent même en deux parties : l'hiver et l'été, représentés l'un par le déluge, et l'autre par le feu destructeur de l'univers. La félicité de nos premiers parents et l'histoire des géants étaient, dans l'histoire primitive, des faits aussi saillants que le déluge; aussi servirent-ils facilement, comme lui, à former d'autres subdivisions. Nous allons examiner de plus près les divers systèmes admis par les païens, quant au sujet que nous venons d'aborder.

Les peuples indo-européens nous donnent les notions les plus claires sur la formation mythique de la grande année. Ils la partagent en douze mois, dont chacun comprend une année divine, équivalant à mille années humaines. C'est donc, comme nous l'apprend l'ancien livre de la législation indienne, « un total de 12,000 ans, qu'on appelle l'âge des dieux (1). » Nous avons donc ici pour la durée du monde la grande période de 12,000 ans, qu'admettent aussi les Perses, les Etrusques et les Indiens (2). D'ailleurs les peuples indo-européens croyaient, comme les Egyptiens (3), que le déluge devait être pris pour l'hiver de cette longue période, et le feu, destructeur de la terre, comme l'été de cette même période.

Il y a une autre division plus importante, c'est celle des quatre âges, que nous trouvons principalement chez les peuples indo-européens. Chez eux, en effet, la distinction par les quatre saisons de l'année commune

(1) Lois de MANOU., I, 72.

(2) Les Grecs paraissent avoir également eu une idée de cette année divine, c'est ce que l'on pourrait induire du passage dans lequel l'Orphée apocryphe donne douze myriades d'années pour la durée de la grande période du monde.

(3) Cfr. CENSOR., *De diè nat.*, XVIII, p. 35, édit. JAHN.

devait prévaloir plutôt que chez les peuples du Sud, à cause de leur séjour primitif sous une zone septentrionale, peut-être en Arménie et dans les environs du Caucase. Tel fut probablement le motif pour lequel ils partagèrent la grande année du monde ou des dieux, en quatre autres plus petites, mais d'égale durée, et qui furent caractérisées par la félicité des premiers hommes, par l'histoire des géants et notamment par le déluge. Nous rencontrons en effet cette division chez les Indiens, les Perses, les Grecs, les Etrusques, et il en existe même des traces chez les Celtes et les Germains. La principale période secondaire est marquée par le déluge, et avec elle commence en général le dernier âge du monde. Le déluge et l'embrasement futur du monde ont aussi produit cette autre idée, d'après laquelle chacun des quatre âges doit se terminer par une catastrophe destinée à renverser le monde entier. La tradition de la chute originelle et la méchanceté progressive qui la suivit, ont, de leur côté, fait envisager ces âges comme autant de degrés de la perversité de l'homme. On désigna ces âges par les noms de métaux de moins en moins précieux, l'or, l'argent, l'airain et le fer; on donna aussi des qualifications morales à chacun de ces échelons du crime. Quant à l'étendue des quatre subdivisions de la grande année, elle n'est point la même partout. Les Perses ont eu recours au procédé le plus simple; ils ont donné 3,000 ans à chacune des quatre périodes dont l'ensemble forme la grande année de 12,000 ans; la propension toujours plus grande de l'homme vers le crime est attribuée, chez eux, à l'influence croissante d'Ahriman.

Les Indiens ont employé plus d'art. Ils nomment l'époque dont nous parlons Mahayuga, «la grande période.» Non contents d'une durée de 12,000 ans, ils ont dit :

« Une année humaine est un jour divin(1). » Donc une année ordinaire comptant 360 jours, une année divine comprend 360 années humaines, et 12,000 années divines atteignent le chiffre inouï de 4,320,000 années humaines : c'est la durée du Mahayuga. Ils partagent ce dernier en quatre âges, qui sont : le Kritayuga, ou l'âge de la vérité, de 4000 années divines ; le Trétayuga, ou l'âge du feu sacrificatoire, de 3000 années divines ; le Dwaparayuga, ou l'âge du doute, de 2000 années divines ; le Kaliyuga, ou l'âge du crime, de 1000 années divines : celui-ci est l'époque actuelle, qui a commencé avec le déluge, 3101 avant Jésus-Christ. La tradition de ce cataclysme leur a fait admettre que chaque période est inaugurée par une destruction complète du genre humain. Ils appellent cette destruction Pralaya ; elle sépare chaque période par un intervalle de mort et d'anéantissement, qui a reçu le nom de crépuscule divin ; il est respectivement de 800, 600, 400 et 200 années divines, en tout 2000, qui portent à 12,000 la durée des quatre âges (2).

Les Babyloniens et les Egyptiens s'y prenaient autrement pour calculer la grande année. On ne découvre chez eux aucune trace d'une division en quatre parties, bien qu'ils aient aussi vu l'hiver de la grande année dans le temps du déluge et l'été dans les flammes qui devaient consumer l'univers. Du reste, nous connaissons peu de chose de la manière dont ils divisaient la grande année ; tout ce que nous savons, c'est qu'ils se servaient de leur cycle mythique de 3600 ans, appelé saros et subdivisé en 600 néros, comprenant chacun 60 sossos. Le Babylonien Béroze attribue 120 saros à l'époque

(1) MANU, I. 67.

(2) Cfr. *Bhagavadam*, *Asiat. orig.*, I, 31. MAYER. s. v. *Jogs*. MANU, I, 66-70.

antérieure au déluge, dans laquelle vivaient les rois antédiluviens, de sorte que l'existence de chacun de ceux-ci comprenait 12 saros, soit une année divine en douze saros au lieu de mois : ce qui forme un total fabuleux de 432,000 années humaines. Il paraît ensuite compter dix saros depuis le déluge jusqu'à Alexandre ; pour arriver à ce total, il intercalé après le déluge 9 saros, 2 néros et 8 sossos, c'est-à-dire 34,080 ans, et commence alors (soit 1920 avant Alexandre ou 2230 avant Jésus-Christ) à compter par les années ordinaires. Il admet donc 120 saros ou 468,000 ans pour l'intervalle écoulé depuis la création jusqu'à Alexandre. Le récit de Diodore, bien que n'étant pas entièrement conforme à celui de Bérose, s'en rapproche cependant d'assez près. Diodore en effet dit que les Chaldéens comptaient, de la création à Alexandre, un intervalle de 473,000 ans (1), que Cicéron limite à 470,000 (2). Pourquoi Bérose, qui vivait sous Alexandre, a-t-il placé dix saros avant ce prince ? Il est probable qu'il voulait ainsi paraître une grande année divine ou plutôt une de ses périodes, dont chacune avait pour fin, d'après les croyances babyloniennes et indiennes, une catastrophe par le feu ou l'eau, une apocatastase en un mot (3). D'après les idées des Babyloniens, Bel ou Bel-Cham, patriarche du déluge, semblable au Manu de l'Inde, gouvernait l'époque actuelle postérieure au déluge, comme les dix rois primitifs dominaient dans la période antérieure à cet événement. Si donc Bérose voulait faire finir la durée de l'empire de Bel avec ces dix saros, il lui devait attribuer une domination aussi longue que celle qu'il supposait aux premiers hommes antérieurs

(1) DIOD., I, 31.

(2) CIC., *De div.* I, 19.

(3) SENECÆ *Quest nat.*, III, 29. BEROSUS, éd. RICHT., p. 53

au déluge et au roi primitif Alorus; car là il s'agissait aussi d'un intervalle de dix saros (1). Qu'y a-t-il de plus vraisemblable? La domination de Bel et l'âge actuel du monde se terminaient ainsi avec Alexandre et faisaient place à l'apocatastase ou au rétablissement de l'âge d'or. Bérose aurait donc regardé Alexandre comme le Messie réparateur qui avait été prédit. Nous verrons bientôt que les Egyptiens avaient mis les mêmes espérances dans ce conquérant, et cela explique d'autant mieux comment Alexandre a pu être regardé et proclamé comme fils de Dieu.

Les Egyptiens calculaient leur grande année par leur période de Sirius, qui était de 1461 ans. La durée de l'univers depuis Pthah, l'être divin primitif ou Héphestus jusqu'à Alexandre, comprenait 23 de ces périodes, d'après une ancienne chronique égyptienne rapportée par le Syncelle et que nous avons déjà citée. C'était donc un total de 36,523 années qui, d'après le même auteur, formait une grande année, à la fin de laquelle avait lieu l'apocatastase ou le renouvellement des choses. Au temps d'Alexandre, l'Egypte était donc aussi dans l'attente d'une rénovation du monde et, par une conséquence naturelle, on plaçait à cette époque la fin de la grande année, ou au moins le commencement d'une de ses parties. L'Egyptien Manéthon, qui vivait environ 50 ans après Alexandre, ne semble avoir compté jusqu'à son temps que 21 périodes de Sirius (2), de sorte qu'il en restait encore trois, ou 4383 ans avant d'arriver à l'apocatastase, ou à la fin du monde et au renouvellement de la terre.

Si donc les Egyptiens, les Babyloniens et les Indiens

(1) BEROSE, éd. RICHT., p. 53.

(2) C'est ce que BÖCKH cherche à démontrer dans son ouvrage : *Manetho und die Hundsternperiode*. Berlin, 1843.

font suivre une série immense de siècles depuis l'origine du monde ou la naissance de l'être primitif ou du premier roi (Adam Cadmon), nous savons sur quelles bases reposent leurs supputations. Nous devons cependant faire remarquer qu'à différentes époques, et souvent à la même époque, il existait chez ces mêmes peuples divers calculs pour déterminer la grande année : nous sommes ainsi loin d'avoir épuisé toutes les périodes mythiques des nations dont nous nous sommes occupés. Du reste, ces systèmes ne semblent point avoir une origine reculée.

Nous ne pouvons nous dispenser de parler ici de la grande année des Mexicains. Eux aussi, la partageaient en quatre âges, mais cette division n'était pas distinguée par les quatre saisons, comme chez les peuples indo-européens, mais bien par quatre éléments : l'eau, le feu, l'air et la terre, dominateurs supposés de ces diverses époques. Cette idée est évidemment née du déluge, de la destruction de la terre par le feu, et en partie de l'histoire des géants. L'eau aurait régné à l'époque du déluge, le feu à celle de l'incendie du monde, la terre à celle des géants, « nés de la terre. » L'âge de l'air avec sa catastrophe par les tempêtes paraît simplement avoir été inventé pour compléter les quatre éléments : aussi les Mexicains ne connaissaient-ils pas d'événement de cette période. La grande année avait ainsi quatre âges : celui de l'eau, Atonatiuh (soleil de l'eau); celui de la terre, Tlaltonatiuh (soleil de la terre); celui de l'air, Checatonatiuh (soleil de l'air); celui du feu, Tletonatiuh (soleil du feu). Le premier âge finit avec la destruction du monde par le déluge, le second avec un tremblement de terre général qui fit périr les géants, le troisième avec des tempêtes qui exterminèrent le genre humain, et le quatrième devait

se terminer par la combustion de l'univers. Quant à la succession des âges, il régnait beaucoup d'incertitude ; on s'accordait seulement à placer en dernier lieu celui du feu. La même incertitude régnait quant à la durée de la grande année. Tout ce système du reste ne semble pas avoir reçu ses derniers perfectionnements ; aussi la mythologie mexicaine joue-t-elle son principal rôle dans le dernier âge. Humboldt compte 18,028 ans pour la grande année et 4008 pour le dernier âge ; Ixtilxochitl, au contraire, en calcule 4394 pour la grande année, qui correspond ainsi plus ou moins à la durée qu'Humboldt assigne à la période finale. Cette dernière, nommée chronologique, qui a le déluge pour point de départ, semblerait donc la plus ancienne, et l'autre ne serait que le résultat d'une combinaison postérieure.

§ LV.

Des prétendues observations astronomiques des anciens peuples.

Nous pouvons conclure de ce qui précède :

1° Que la plus ancienne ère à laquelle les anciens peuples ont rattaché l'histoire de leur pays, n'est autre que l'ère du déluge ;

2° Que les longues séries de siècles que certains peuples, surtout ceux de l'Orient, donnent comme étant l'âge du monde depuis son origine, ne sont en réalité que des inventions mythiques, correspondant à la durée exagérée de leur année divine. Les anciens historiens d'Occident n'ont accordé aucune valeur historique à ces chiffres imaginaires (1), et beaucoup d'entre eux se sont aperçus que le monde et l'homme avaient un âge beau-

(1) Cfr. Cic., *De divin.*, I, 19. Dion., I. 26.

coup moins reculé; Macrobe, par exemple, dans lequel nous avons puisé l'épigraphe de ce chapitre, et Varron ne leur accordent que deux mille ans plus ou moins, et leur assertion semble fondée sur la date du déluge, inscrite par les peuples en tête de leur histoire. Lucrèce a dit : « Je n'en doute pas ; notre monde est nouveau ; il est encore dans l'enfance, et son origine ne date pas de fort loin (1). »

La partialité et la haine contre le christianisme expliquent seules comment il s'est trouvé, dans ces derniers temps, des historiens qui ont pu reconnaître comme vrais les chiffres énormes que nous avons cités. Cependant des investigateurs anciens et modernes ont cru découvrir dans les années mythiques et dans leurs divisions certaines périodes astronomiques, résultées d'observations réellement faites dans l'antiquité. Nous avons vu que les Babyloniens et les Egyptiens combinaient aussi certaines rencontres de corps célestes avec la fin de la grande année, et, selon Béroze, le feu devait consumer la terre lorsque toutes les planètes se trouveraient dans le signe de l'Ecrevisse, comme le déluge avait eu lieu lorsqu'elles étaient dans le Capricorne. Mais, comme nous l'avons déjà fait remarquer, il ne paraît y avoir là qu'une idée mythique, née de la comparaison de la grande année avec l'année ordinaire. En été, nous voyons le soleil dans l'Ecrevisse, et en hiver dans le Capricorne; on aura par conséquent supposé pour les mêmes saisons de la grande année, les planètes réunies dans ces mêmes signes. De plus, ces hypothèses astronomiques et d'autres semblables, reliées à la chronologie mythique, paraissent avoir donné dans l'antiquité, aux Babyloniens, la réputation de posséder des

(1) LUCRET. *De rer. nat.*, lib. V.

connaissances astronomiques fort anciennes ; eux-mêmes l'ont augmentée et rendue plus solide, en reculant, à l'exemple de tous les peuples anciens, l'origine de leurs arts, de leurs sciences et surtout de leur chronologie mythico-astronomique jusqu'à Bel, leur dieu et leur patriarche. Comme premier roi mythique des Babyloniens, il commence leur histoire après le déluge, et comme dieu suprême et créateur du monde, il peut se placer à l'origine de leur grande année ; dans le premier cas, leur astronomie s'étend plus de 400,000 ans avant notre ère, et dans le second, elle s'arrête à 2,200 ans avant Jésus-Christ. Cette dernière date est celle que Callisthène a cru pouvoir assigner au commencement de leurs observations astronomiques, et en effet, Ptolémée n'en a point trouvé antérieurement à 721, qui purent lui être utiles (1).

Il en est des connaissances astronomiques des autres peuples, comme de celles des Babyloniens. Ce furent cette grande année des Egyptiens et des Babyloniens et la rencontre imaginaire des corps célestes qui firent que les Grecs aussi allèrent à la recherche d'une semblable année et que finalement dans notre astronomie prit naissance l'année platonique, ou la période après laquelle les étoiles fixes reviennent au même point de l'écliptique (2).

D'ailleurs les peuples ne s'arrêtent point à la grande année, dans leurs chronologies mythiques ; ils la font en-

(1) HUMBOLDT, *Kosmos*, II, 196.

(2) Nous ne voulons cependant point contester que cette rencontre imaginaire des étoiles à la fin de la grande année, n'ait pour origine quelque tradition prophétisant qu'il apparaîtra un signe particulier dans le ciel, au commencement de l'apocatastase messianique ; le contraire est même peu probable pour une idée que les peuples se plaisent à exprimer avec tant d'énergie. Quoi qu'il en soit, la formation et le calcul de la grande année résultaient d'une imitation mythique de l'année réelle.

core suivre d'autres années aussi considérables et qui occupent des espaces sans fin dans la suite des temps : c'est ce qui existait chez les Indiens et ce que l'on doit supposer chez les Egyptiens et les Babyloniens, d'après leur système de destruction successive du monde par l'eau et le feu. Ici les Indiens ont encore un système particulier. Ils admettent que Manu, le patriarche du déluge, gouverne l'âge actuel du monde, et la vénération qu'ils ont pour lui, fait qu'ils le constituent l'égal du premier Adam, et qu'ils le mettent en première ligne, non pas du Kaliyugam, mais de la grande année. Nous avons déjà appris que Manu, s'éloignant de son état primitif, engendre de nouveau les dix premiers pères et par conséquent, le patriarche du déluge, c'est-à-dire, lui-même dans ses descendants. Mais, outre Manu, il y avait dans l'arche, sept autres personnes appelées Richis. Ceux-ci obtinrent aussi une part de gouvernement au commencement du monde, après Manu ; d'où il arriva qu'avant le Kaliyugam, l'univers fut gouverné par ces six dominateurs mythiques qui eurent chacun dix descendants : le septième est venu au pouvoir avec le Kaliyugam. Les Indiens ne se contentèrent pas encore de cet empire des sept Richis dans les premiers âges de la création actuelle, mais ils constituèrent de plus, dans le passé, sept grandes périodes des dieux ou de la création, qu'ils partagèrent entre ces sept Richis, nommés aussi Manus, et avec ces sept Richis ou Manus du passé ils font encore correspondre sept Manus de l'avenir.

Ces quatorze Manus forment ensemble, avec leurs grandes années ou périodes de la création, un jour de Brahma, appelé Kalpa. L'imagination indienne, qui donne à toutes choses des proportions démesurées, renfermant dans un jour de Brahma, mille grandes années ou Mahayugas, chaque Manu ou Richis règne pendant soixante-

onze de ces années, ce qui fait un Manwantara. « Les périodes des Manus sont innombrables, ainsi que les créations et les destructions du monde, et l'Être Suprême les renouvelle comme en se jouant. »

CHAPITRE III.

SEM, CHAM ET JAPHET.

Sunt quidam hæretici, qui de divisione orbis terræ et portione habitationis recte non sentiunt, disputantes quod Græci cœperint, aut Ægyptii aut Persæ describere orbem terræ universum, non beatus Noe suis filiis tribus post diluvium diviserit, dederit ac definierit et partierit ordine.

PHILASTRIUS BRIXIENS. *Hær.* VII (380 P. J.-C.)

§ LVI.

De la famille de Noé et du nombre des personnes échappées au déluge.

Avant de pousser plus loin nos investigations dans l'histoire primitive de l'humanité, voyons quels souvenirs les peuples ont conservés de la famille de Noé et de son histoire.

Arrêtons-nous d'abord au nombre de personnes sauvées dans l'arche. La plupart des peuples, ainsi que nous nous en sommes convaincus, font entrer dans l'arche non-seulement le patriarche, mais encore sa famille. Quelques-uns sont plus formels, et disent que le patriarche fut sauvé avec sa femme et ses enfants ou avec ses proches parents et ses amis, de sorte que partout on

voit les peuples s'efforcer de maintenir la tradition du salut de plusieurs personnes. D'autres vont plus loin et déterminent le nombre de ces personnes, et ce nombre correspond d'une manière admirable avec celui de la Bible, qui mentionne expressément Noé et sa femme, leurs trois fils et belles-filles. Nous trouvons le nombre huit dans l'Inde, au Pérou et aux îles Fidji.

Les Péruviens parlent expressément de quatre hommes et de quatre femmes, qu'ils considèrent comme frères et sœurs; ce qui du reste arrive aussi souvent pour Noé et sa femme. En établissant entre ces personnes des rapports fraternels plutôt que des rapports conjugaux, les peuples ont voulu leur donner un caractère plus sacré, car dans les idées religieuses des peuples les rapports charnels ont toujours eu quelque chose d'impur. Cette idée peut également être née en partie d'une confusion avec Adam et sa femme, que les traditions présentent constamment comme frère et sœur.

Ailleurs ce nombre complet de huit est remplacé par celui de sept; il en est ainsi à Mexico et dans l'Inde. Dans ce dernier pays, nous trouvons tantôt que Manu fut sauvé avec ses sept Richis, tantôt nous ne rencontrons honorés comme tels que les Richis en qualité de Manus; dans ce cas, Manu paraît confondu parmi eux.

Il se peut aussi qu'en s'arrêtant à ce nombre, on ait voulu isoler le patriarche à cause de sa grande sainteté et ne mentionner que les autres personnes sauvées; ou qu'on ait eu en vue de conserver le nombre sacré sept, en supprimant l'unité qui le dépassait.

Ailleurs, tel qu'aux îles de la Société et au Pérou, il est question de quatre personnes. Il est clair que ce nombre est celui des hommes sauvés, sans faire attention aux femmes; c'est ce qu'établit la tradition péruvienne, qui, d'un côté parle de huit personnes, quatre

hommes et autant de femmes, et de l'autre mentionne seulement quatre personnes, qui sont évidemment les hommes.

Finalement, nous rencontrons le nombre trois, dans lequel nous devons reconnaître celui des enfants de Noé. Au Pérou, par exemple, il y a bien quatre personnes, mais trois seulement ont une désignation commune qui les distinguent de la quatrième, et plus loin la tradition de ce même pays parle de trois fenêtres qui servirent de sorties de l'arche, comme s'il ne s'agissait en réalité que de trois personnes sauvées. Pour la Chine, le nombre trois se rapporte encore plus évidemment aux fils de Noé; ils y sont en effet spécialement regardés comme ayant détourné les eaux du déluge et jouent en conséquence leur principal rôle après cet événement.

Nous serons donc convaincus que partout où la tradition païenne a conservé le nombre des personnes sauvées du déluge, ce nombre, loin de contredire celui donné par la Bible, concorde avec lui d'une façon vraiment admirable.

§ LVII.

Des noms des fils de Noé.

Les traditions des temps primitifs chez les païens nous ont conservé des traces nombreuses des trois fils de Noé et de leur histoire.

Faisons d'abord remarquer que les noms mêmes de ces personnages, tels qu'ils se trouvent dans la Bible, s'offrent à nous chez les idolâtres et que ceux-ci désignent d'une manière spéciale et vénèrent surtout comme leur premier père, celui des fils de Noé que la Bible leur donne pour souche. C'est ainsi que chez les Babyloniens, les

Assyriens, les Phéniciens, les Egyptiens et les Ethiopiens, nous rencontrons Cham honoré comme premier père, premier roi, premier être, dieu ou demi-dieu, sous les noms de Cham, Chom ou Chammon-Hammon (1). Tantôt il est regardé comme le premier roi ou un des premiers rois après le déluge et il conserve alors sa place originelle; tantôt il est reculé dans les temps antérieurs au déluge, et confondu, comme premier patriarche, avec les premiers hommes et les plus anciens êtres : c'est alors le Bel-Hammon ou Jupiter-Hammon des peuples que nous venons de citer. Disons encore qu'en qualité de fils du patriarche Noé, il devient aussi fils du premier Adam et s'identifie ainsi avec Caïn, fils des premiers hommes. Nous avons souvent rencontré Caïn dans les traditions païennes, et nous avons notamment vu que c'est à lui qu'Hercule emprunte les principales parties de son existence. Chez les peuples orientaux, Cham se fait un avec ce Caïn-Hercule, Cham-Caïn, devenu l'Hercule oriental, qui, pour prouver lui-même son origine, s'appelle aussi bien Chijum ou Keiwan (Caïn) que Cham ou Chom, chez les Egyptiens, les Syriens, les Phéniciens et les Babyloniens (2). Chez ces peuples, le Cham mythique a donc revêtu un caractère en apparence tout différent et il peut s'offrir à nous comme être primitif antédiluvien, comme fils de cet être et comme roi postdiluvien. Aussi les Grecs donnent-ils à ce Cham oriental les divers noms de Chronos, qui est le plus ordinaire, de Jupiter, d'Hercule ou d'Apollon.

Examinons maintenant comment les peuples dont nous venons de parler rapportent leur origine à ce

(1) MOVERS prouve que tous ces noms sont identiques. *Phönizier*, I, 346.

(2) Cfr. MOVERS, I. c. p. 289, 295 et passim.

Cham. Les Babyloniens racontent que Bel-Cham (Camos-Belus) fut le deuxième roi après le déluge (1). Ils nommaient le premier Evechius, qui est le même que Xisuthrus (Noé) et que Josèphe appelle en effet Nochus, peut-être d'après quelque autorité chaldéenne. Les Assyriens considéraient également ce Bel-Cham comme le roi primitif de leur pays antérieurement à Ninus et lui attribuaient l'œuvre du détournement des eaux du déluge (2). Les Phéniciens proclamaient le même Bel père de Chna ou Chanaan, que, par une concordance nouvelle avec la Bible, ils vénéraient comme la tige de leur race, comme « le premier Phénicien ; » de son nom ils appelèrent leur pays Chnaa et s'intitulèrent eux-mêmes Chananés (*Chanani*) (3). Ils racontent de ce Bel-Cham ou Chronos comme le traduit Sanchuniathon, une histoire semblable à celle de Cham dans la Bible et ils lui donnent également deux frères. Ils font naître ces trois personnages dans le Pérée, c'est-à-dire dans le pays au-delà de l'Euphrate, autrement dit dans la Mésopotamie (4).

Dans presque toute l'Afrique, nous rencontrons Cham honoré comme premier père sous le nom d'Hammon, et comme tel, il était en Egypte, groupé avec le premier être Adam-Cadmon, père d'Osiris. Ce premier

(1) Berosus, éd. Richter, p. 61.

(2) Abydenus, ap. Eusob. *Præp. Ev.* IX ad fin.

(3) Steph. Byr. s.v. *Χυζ̄*. Sanchuniath., p. 41 annot. Cfr. Bochart, *Geogr. Sacra.*, p. 257.

(4) Sanchuniathon, p. 52. Movers, I. 186. Voici ce passage de Sanchuniathon : « Il naquit trois fils à Chronos dans le Pérée : le premier appelé Chronos comme son père, le deuxième Zeus-Bel et le troisième Apollon. » Chronos est Cham ou Bel-Cham ; les noms des deux frères ne nous représentent que des êtres primitifs égaux de Cham, et qu'on ne saurait parfaitement distinguer entre-eux. Les Grecs prirent souvent le Cham chaldéen pour Apollon. Cfr. Movers, p. 347. Il est probable que le père de ces trois noachides, Chronos l'ancien, était primitivement aussi Cham ; il occupe ici la place du premier homme.

être se nommait Mendès et était représenté comme bouc générateur (1) : c'est ainsi qu'Hammon, premier être, obtint les cornes de bouc avec lesquelles il fut représenté, comme en Occident, sous le nom de Jupiter-Ammon. Le mythe égyptien rapporte que Cham-Hercule voulut un jour contempler son père Hammon, qui remplace ici Noé, mais que ce dernier ne voulut pas se montrer à lui et qu'il finit par lui présenter une tête de bélier (2). Ce trait serait-il calqué sur l'histoire de Cham se moquant de la nudité de son père? Le même Cham-Hercule se serait aussi employé à la dérivation des eaux du déluge, sous l'homme primitif, Prométhée, c'est-à-dire Ménès (3). Les Egyptiens donnaient aussi à leur pays le nom de Chemia, emprunté à celui de Cham ou Chom, et aujourd'hui encore ce nom reparaît dans le Chemi des Coptes, descendants des anciens Egyptiens (4). Du reste, Mestraim, Mizraim dans la Bible, passait aussi pour la tige de la race égyptienne et était regardé comme frère de celui des Ethiopiens (5). Ceux-ci connaissaient leur premier père sous le nom de Chum qu'ils donnaient pour frère de Mestraim et fils de Bel l'ancien (6) : à côté de Chum, ils plaçaient Kusch, venant après eux en rang d'ancienneté (7).

Les Lybiens, dans l'Afrique septentrionale, non-seulement vénéraient Hammon ou Cham comme leur premier père, mais ils prétendaient de plus que ce fut sous la conduite de ce chef, appelé généralement Hercule par

(1) Cfr. § 6.

(2) HEROD., II, 42.

(3) DIOD., I, 19.

(4) BOCHART, *Geogr. sacra.*, p. 8 et 230. Cfr. MOYERS, I, 417.

(5) Ib. l. c. p. 237.

(6) EUSEB., *Præp. Ev.*, IX, 14. BOCHART, l. c.

(7) Cfr. *Einheit.*, etc., p. 70.

les Grecs, qu'ils avaient émigré de l'Asie dans le pays qu'ils occupaient (1).

Nous voyons donc que tous les peuples qui, selon la Bible, descendent de Cham, le regardaient en réalité comme l'auteur de leur race, bien qu'ils eussent mythiquement multiplié son être pour en faire le premier homme, le fils du premier homme, ou le premier roi et patriarche. Mais ce qui est étonnant, c'est que non-seulement les Babyloniens reportaient leur premier empire à ce Bel-Cham, d'accord avec la Bible d'après laquelle le Nemrod babylonien est de la race de Cham, mais que de plus, les Assyriens, également d'accord avec les saintes Ecritures, faisaient remonter leur royaume jusqu'à ce Bel de Babylone, bien que les populations qui occupèrent postérieurement ce pays fussent sémitiques et en partie japhétiques, d'après la prophétie de Noé, que Sem et Japhet habiteraient les tentes de Cham.

Les Chaldéens ou Babyloniens avaient une autre tradition fort ancienne et très-remarquable. D'après cette tradition, Cham, que ce peuple appelait aussi Zérovan ou Zoroastre, nom que les anciens eux-mêmes confondirent souvent avec celui du Zoroastre des Perses, Cham, disons-nous, aurait été l'inventeur des arts magiques et de la sorcellerie, tout au moins les aurait sauvés d'une perte certaine pendant le déluge. En Egypte, Cham donne aujourd'hui encore comme inventeur son nom à la science noire ou à la chimie, dont l'invention était attribuée dans l'antiquité à ce Cham ou Zoroastre(2).

Quant à Sem, le second fils de Noé, tout le monde sait que les Hébreux et les Arabes le regardent comme

(1) Cfr. *Einheit*, etc., p. 74. Selon Salluste, les Lybiens étaient un reste de l'expédition d'Hercule et prétendaient être de la race des Perses, des Médes et des Arméniens, noms corrompus de Phérésitas, Madiénites, et Araniées, d'après les conjectures de Roth. *Abendl. Philos.*, 1, n. 39.

(2) BOCHART, *Geogr. sacra.*, 234.

leur premier père : les Arabes prétendent descendre ou de Joctan, son successeur, qu'ils appellent Kahtan, ou d'Ismaël, fils d'Abraham : point de doute que les Arabes ne s'appuient ici sur la tradition originelle. Mais il est plus important encore de retrouver le nom de Sem parmi les peuples qui ne descendent pas de sa race. Les Egyptiens, et probablement aussi les Phéniciens et les Babyloniens (1) l'honoraient comme leur héros primitif, dieu ou demi-dieu. Comme Cham, Sem devient aussi fils du premier homme dans la mythologie égyptienne, et les Grecs reproduisent l'un et l'autre sous le nom d'Hercule. Chez les Egyptiens, les vrais noms des deux fils d'Isis (la première femme), étaient Horus et Harpocrate ; par la confusion que nous venons de signaler, Cham (Hercule) s'identifie à Horus, le puissant vainqueur du serpent, et Sem à Harpocrate sous le nom de Sem-Phucrate (2). Les Egyptiens donnent aussi le nom de Sem à un de leurs rois primitifs, après Ménès, patriarche du déluge (3). La tradition de la Perse aussi connaît ce fils de Noé, sous la désignation de Sam, et non-seulement le peuple de ce pays fait de lui un grand héros contemporain de Féridun, sous lequel eut lieu le partage de la terre, mais, ce qui est plus remarquable, il rattache encore sa première race royale aux descendants de Sem, comme si la tradition eût voulu venir à l'appui de la Bible, lorsqu'elle affirme qu'Elam (le Perse) fut fils de Sem (4). La Perse aurait donc été peuplée d'abord par une branche sémitique.

La mythologie babylonienne donne le nom de Japé-

(1) MOYERS, I, 417.

(2) Cfr. CREUZER, *Symbolik.*, I, 298.

(3) Cfr. ERATOSTHENES, ap. SYNCCELL., p. 91 c., où l'on doit cependant lire Sem-phis.

(4) Cfr. § 54.

tosthès au troisième fils de Noé (1). Dans les anciennes traditions des Arméniens, Japhet nous apparaît comme la souche de cette antique race de Japhétides; elles font descendre en premier lieu de Japhet, Merod, Sirath et Thaglath, qui indiquent de nouveau le nombre ternaire, puis Haih, la souche immédiate des Arméniens, qui, chose remarquable, le disent émigré de Babylone en Arménie, sous le règne de Bel (Cham) (2). Moïse de Chorène, historien arménien, qui nous rapporte cette tradition, croyait reconnaître dans les trois noms cités les patriarches bibliques Gomer, Thirasch et Thorgom ou Thargoma, et cette supposition est d'autant plus vraisemblable que, dans un temps relativement moderne, les Arméniens s'appelaient eux-mêmes Targomathi (3).

Les Grecs, aussi bien que les Arméniens, regardaient Japhet comme la première souche de leur race. D'après leurs traditions, Japet est le Titan ou homme primitif; il eut pour fils Prométhée, le premier homme, dont le petit-fils fut Deucalion et l'arrière petit-fils, Hellen, qui est le premier Hellène. D'après leurs propres croyances, les Hellènes descendaient donc de Japhet. Les Grecs connaissaient aussi la souche plus immédiate des Hellènes, que la Bible appelle Javan, et c'est évidemment de son nom que vient celui des Ioniens, une des principales races de la Grèce. Il est vraiment admirable de voir les Egyptiens, les Perses et les Indiens appliquer aux Grecs la désignation de Javana ou Juna, dont les Indiens se servaient déjà, même avant qu'ils eussent des rapports plus étroits avec ce dernier peuple (4). Le nom même de Janus, dieu et patriarche de

(1) Cfr. § 39 et le § suivant.

(2) MOSES CHOREN., *Hist. Arm.*, I, 8.

(3) Cfr. GÖRRES, *Die Völkertafel des Pentateuch*, p. 172.

(4) Cfr. LASSEN, *Ind. Alterthümsk.*, I, 729.

l'Italie, n'est pas sans affinité avec Javan (1); les Romains ne disaient-ils point que le grand-père de Janus avait découvert le vin (2)?

Dans l'Inde, un des premiers rois postdiluviens est Jajati, dans lequel nous devons d'autant moins hésiter à reconnaître Japhet, que non-seulement il est donné pour père de Javan, mais encore que son histoire se rattache à celle des fils de Noé. Toute sa généalogie prouve durement cette hypothèse. Nous rencontrons d'abord Manu, dont descend le premier sacrificateur et l'inventeur du feu, Pururavas, nom qui signifie «le très-célèbre,» peut-être, dans le principe, ne fut-ce qu'un simple surnom de Manu. Pururavas eut pour fils Ajus, c'est-à-dire le très-ancien (Cfr. *Ævus*, le temps ancien); Ajus fut père de Nahuscha, c'est-à-dire Noé, le nom étant évidemment le même, puisque *scha* est une finale comme dans Puruscha du Puru; Nahuscha engendra Jajati, dont les Indiens font descendre les diverses races de peuples; et, notamment les Kourous et les Pandous, familles royales qui occupent une grande place dans les traditions du pays.

Si donc nous retrouvons Japhet chez les différents peuples japhétiques, nous pouvons avec raison supposer que c'est également lui que représente Yao qui, chez les Chinois, détourna les eaux du déluge; nous le pouvons avec d'autant plus de raison que ses frères Ki et Si rappellent d'assez près Cham et Sem (3).

Les noms des diverses souches ethnographiques ont donc été conservés par les peuples de la terre, tels à peu près que ces noms sont consignés dans la Bible. Ce n'est pas ici le moment de pousser plus loin nos investigations sur chaque branche des rameaux indiqués par la Bible.

(1) Cfr. GÖRRES, l. c. p. 92 et 93.

(2) Cfr. PLUT., *Parall. Gr. et Rom.*, IX.

(3) Voyez § 43 ci-après.

Déjà l'historien Josèphe avait recherché les traces des livres saints chez les divers peuples, et s'il fut un temps où l'on relégua parmi les fables les données ethnographiques de la Genèse, on en reconnut de plus en plus, dans ces derniers temps, toute l'exactitude et toute la vérité (1)

§ LVIII.

Histoire des enfants de Noé. — Partage de la terre.

Dans l'histoire des Noachides, la Bible met surtout en relief le caractère de Cham comme étant celui d'un fils méchant qui dénia à son père la vénération qu'il lui devait, d'un enfant qui vit ses mauvais desseins contrariés par ses frères et qui encourut la malédiction de l'auteur de ses jours. Nous devons spécialement faire assez attention à une tradition qui est commune aux juifs et aux chrétiens, tradition qui dérivait certainement d'idées fort anciennement reçues. D'après cette tradition, Noé divisa réellement la terre entre ses fils, même au sort, comme quelques-uns le prétendent. Le souvenir de ce partage se rencontre partout chez les idolâtres ; nous ne devons pas être étonnés si Philastrius flétrit comme hérétiques ceux qui voulaient faire prévaloir ces traditions des Perses, des Egyptiens et des Grecs contre le christianisme et sa tradition primitive de la division de la terre entre les trois fils de Noé. Examinons maintenant ce qu'à part les noms, les peuples païens ont conservé de ces fils et de leur histoire.

Arrêtons-nous d'abord aux traditions chaldéo-baby-

(1) Cfr. A. KNOBEL, *Die Völkertafel der Genesis*. Giessen, 1852.

loniennes, dont nous nous sommes déjà occupés. Selon Bérose ou la Sybille d'accord avec lui, Babylone aurait été gouvernée après le déluge sous Xisuthrus, par trois rois appelés Titan, Zérovanès (Zoroastre) et Japétosthès. Celui-ci rappelle clairement le Japhet biblique ; Zérovanès ou Zoroastre, que la Sybille remplace par Chronos, est souvent nommé Cham, et n'est par conséquent autre que Bel-Cham, ce roi primitif tant célébré par les Babyloniens et dont nous avons déjà parlé. Remarquons en passant que ce personnage semble surtout avoir conservé le nom de Cham, lorsqu'on a voulu le représenter de son mauvais côté. Dans Titan, nous rencontrons une antique désignation appliquée aux hommes des temps primitifs, et qui existe non-seulement chez les Grecs et les Celtes (1), mais aussi chez les Indiens, dans Dityas, fils de Cassiapale premier homme. Tout dans cette tradition a donc directement trait aux trois fils de Noé. Ces rois, continue la tradition babylonienne, se partagèrent la souveraineté du monde ; mais Zérovanès, rempli d'orgueil, aurait voulu régner sur ses deux frères. Attaqués par lui, Titan et Japétosthès lui résistèrent et le vainquirent, parce qu'il avait le projet de faire de tous ses fils autant de rois. Dans cette lutte, Titan s'empara d'une partie de l'héritage de Zérovanès (2). Nous avons donc encore une fois l'histoire de la division de la terre, et le caractère méchant de Zérovanès rappelle celui de Cham, aux entreprises duquel ses deux frères s'opposèrent.

La soif du pouvoir est donnée comme le vice dominant de Zérovanès ; peut-être faut-il l'attribuer à une certaine confusion avec le Nemrod de la Bible, dont l'es-

(1) MONE, *Nord Heidenth.*, II, 525.

(2) MOS. CHOREN., I. I, c. 5. BEROSUS, éd. RICHTER, p. 59 et 60.

prit de domination se reflète surtout dans la tradition babylonienne de Bel ou Cham. La conquête partielle de l'héritage de Zérovanès par Titan est conforme au passage de la Bible, qui dit que Sem habitera sous les tentes de Cham, et avec l'histoire de Babylone elle-même, puisque Bérose rapporte que plus tard ce pays eut des rois arabes, c'est-à-dire sémitiques. Quand l'histoire des Assyriens dépeint Ninus qui représente la domination sémitique de l'époque postérieure, comme combattant et vainquant Zoroastre (Cham), c'est encore la même histoire, bien que plus tard Zoroastre fut confondu avec le fondateur de la religion des Perses et que Ninus s'en alla en Bactriane et que même il emmena de là la Sémiramis babylonienne : ce dernier mot est un indice propre à faire connaître l'état primitif de la tradition.

Les Phéniciens doivent avoir eu des traditions semblables. D'après la traduction grecque de Sanchoniathon par Philon, Chronus, c'est-à-dire Bel ou Bel-Cham l'ancien, a engendré trois fils dans le Pérée, nommés Chronos, Bel ou Bel-Cham le jeune, Zeus-Belus et Apollon (1). Ce sont, à ne pas en douter, les trois fils de Noé. La tradition rapporte de Chronus ou Cham, l'ancien ou le jeune, peu importe, l'un et l'autre étant le même personnage, une histoire qui retrace d'une manière fort transparente celle de l'irrévérence commise à l'égard de Noé. Après que Démarus (2) eut fui devant les flots, dit cette tradition, et qu'il eut offert un sacrifice d'actions de grâces parce qu'il y avait heureusement échappé (3), Chronos (Cham) se trouvant en un lieu

(1) SANCHUNIATH., éd. ORELLI, p. 32.

(2) C'est-à-dire Noé, car il s'agit du père d'Hercule ou Cham; on lui donne aussi le nom de Dionysius (Cfr. MOYERS, I, 661) ou d'inventeur du vin.

(3) Après le déluge par conséquent.

placé au centre de la terre (1), près de sources et de courants d'eaux, coupa les parties génitales de son père, au moment où il le guettait (2).

Les Grecs racontent une histoire à peu près semblable de leur Chronos, et les anciens auteurs ont eu raison d'y voir aussi le trait que la Bible rapporte de Noé, insulté par son fils Cham. Nous avons déjà fait connaissance avec le Chronos grec, considéré comme premier homme, et nous avons rattaché le mythe de l'émasculatation de son père Uranus avec l'idée cosmogonique, qui faisait croire aux païens que la vie générique a commencé dans la nature par le partage de l'être primitif. C'est la même idée qui domine ici. Chronos réunissant en lui une double existence, il n'y aurait rien d'étonnant que l'histoire du Bel-Cham oriental ait produit, chez les Grecs, ce système cosmogonique, qui ne diffère pas essentiellement des idées alors généralement admises concernant l'origine de la race humaine par le partage d'Adam-Kadmon. On découvre en effet une grande analogie entre le Chronos grec et le Cham ou Bel-Cham oriental, puisque le nom de ce dernier est le plus souvent traduit par Chronos, chez les écrivains de l'Occident. De plus, on ne saurait nier qu'il y a des rapports entre Chronos et Cham, fils de Noé, puisqu'il est frère de Japet (Japhet) et le plus jeune des Titans, et que le nombre de ceux-ci, sans être ternaire absolu, est cependant double ternaire. Continuant nos investigations, nous retrouvons Chronos en Italie sous le nom de Saturne, comme inventeur du vin et agriculteur (semblable à Noé); comment ne pas voir aussi l'histoire de Noé, méprisé par son fils, dans la loi que le mythe

(1) Sur la montagne du déluge? puisque c'est lui qui forme le nombril de la terre.

(2) SANCHUNIATH., p. 54.

dit avoir été portée par Chronos, et d'après laquelle personne ne pouvait regarder les dieux dans l'état de nudité (1)? On sait que la fable rapporte le même trait de Jupiter-Ammon en Egypte (2). Notre thèse, loin d'être contredite, a été confirmée par cette circonstance que Chronos et les Titans deviennent les premiers hommes, puisque les trois fils de Noé sont souvent placés au premier âge du monde. Finalement Chronos peut être allié à *Χρόνος* temps, et signifie l'ancien, désignation employée à chaque instant pour les premiers hommes et surtout pour les patriarches du déluge.

Les trois fils de Noé s'offrent aussi à nous chez les Perses. Ils regardent Férîdun comme le héros le plus célèbre des antédiluviens. Il a, comme Noé, trois fils : Salm, Tur et Yrak. Si, comme nous le supposons, Salm est une variante postérieure de Sam, le nom prouve déjà qu'il s'agit de Sem, Cham et Japhet (3). Férîdun partagea la domination de la terre entre ses trois fils; il donna à Salm ou Sam Magreb, l'Arabie, et toute la contrée de l'ouest; à Tur les pays de Turan et de Kathai, la Chine et toute la contrée du Nord et de l'Est; à Yrak, pour lequel il avait une prédilection, l'Iran ou les contrées persico-médiques; mais, par une conduite semblable à celle de Titan et de Japétosthès à l'égard de Zérovânès, Salm et Tur se révoltèrent contre Yrak, le tuèrent comme il venait les visiter, et, poussant le mépris et l'impiété jusqu'aux dernières limites, ils envoyèrent la tête du vaincu à leur père commun. Celui-ci n'était pas en état de punir ces effroyables excès, mais il en fut tiré vengeance par Menutscheher, fils d'Yrak (4).

(1) BOCHART, *Geogr. sacra.*, p. 4.

(2) Cfr. § 37.

(3) Cfr. § 34.

(4) D'HERBELOT, s. v. *Férîdun*.

Ici la tradition a encore une fois conservé l'histoire de Cham impie et manquant de respect à son père. C'est probablement par allusion à la guerre qui s'éleva plus tard entre les Perses et les Sémites, que Salm se trouve allié à Tur, et qu'il est complice de ce fils dénaturé qui, comme souche des Scythes du Turan, ennemis des Perses, occupe la place de Cham. Mais notons ici que la tradition des Perses glorifie surtout ce Salm, sous le nom de Sam, comme héros et vainqueur des géants (1); peut-être est-ce la cause de la double désignation de Salm (2) et de Sam, la tradition voulant distinguer le bon Sam, qui apparaît comme un héros fameux dans Féridun, du fils irrespectueux qui se moqua de son père.

Les Indiens parlent aussi de trois fils de Manu, leur patriarche du déluge, qui, à l'exemple des enfants de Noé, se partagèrent la possession de la terre. L'ancien commentaire des lois de Manu, que nous avons souvent cité, raconte ainsi cette histoire : « Après avoir exterminé le genre humain à cause de sa perversité, Dieu envoya, au commencement du second âge du monde, Manu et sa femme Seterupa sur une montagne appelée Munderpuwul, afin que de là ils dispersassent leurs enfants vers le Couchant, le Midi et le Septentrion. Seterupa eut six enfants, trois fils : Priauretta, Uthana-pautha, Sumerant; et trois filles : Kammah, Sumerettau, Sumbu. Dès qu'ils eurent grandi, ils se dispersèrent sur l'ordre de Brahma. Priauretta et Kammah furent envoyés vers l'Ouest, sur le mont Segund; Uthana-pautha et Sumerettau vers le Nord, sur le mont Bipola; Sumerant et Sumbu, vers le Midi, sur le mont Supars. Chaque couple se multiplia. Brahma créa ainsi

(1) D'HERBELOT, s. v. *Sam*, *Savar*, et *Sam Ben Suri*.

(2) Sous cette forme, ce nom est une allusion à la ville capitale des Juifs.

l'homme et la femme, et remplit le monde d'autres êtres vivants (1). » Les Indiens reproduisent aussi l'histoire des Noachides dans la tradition que nous avons mentionnée de Jajati (Japhet), roi primitif et patriarche. Descendant de Manu, mais regardé comme fils de Nahuscha (Noé), il est proclamé la souche de tous les peuples du Sud, de l'Ouest, du Nord et de l'Est, notamment dans l'histoire des races royales des Kourous et des Pandous. La tradition indienne, confondant ce personnage avec Noé lui-même, en fait un roi pieux et le célèbre surtout comme sacrificateur, en cela semblable à Noé. Il se livra ensuite, d'après la tradition, aux plaisirs de Cuvera (richesses et voluptés), et, lorsqu'une vieillesse prématurée l'eut atteint, ses enfants, à l'exception de Pourou le plus jeune, refusèrent « de se charger de sa vieillesse. » En conséquence il maudit ces derniers et donna l'Inde au plus jeune, tandis que les autres n'eurent que les parties restantes de la terre ou les pays des barbares (2). Dans cette tradition de Jajati, les jouissances de Cuvera, dieu des richesses, se rapporte évidemment aux jouissances du vin que goûta Noé, et les Brahmanes, qui interdisent le vin, semblent avoir évité à dessein d'avouer que le patriarche vénéré en ait fait usage. Que la découverte du vin ait joué un rôle dans la famille de Jajati, nous en avons encore la preuve dans une tradition que Calidasa rapporte dans ses œuvres indépendantes des Pauranas brahmaniques et plus anciens qu'eux. D'après ce poète indien, la découverte en question n'est pas due, il est vrai, à Jajati, mais à son aïeul Pururavas, c'est-à-dire à Noé lui-même. Ce fut la cause de sa perte, car ayant embrassé le cep de la

(1) V. *Chastra. Asiat. Orig.*, I, p. 442-443.

(2) LASSEN, 1^{er} app., XVII-XVIII.

vigne, son bonheur, qui apparaît ici dans les traits de la nymphe Urvasi, lui échappa (1); et lui-même tomba en démence (2).

Dans les traditions chinoises concernant le déluge, nous avons rencontré Yao qui en fit dériver les eaux. Il avait deux frères, Ki et Sie; ces deux noms et celui de Yao peuvent être pris pour ceux de Cham, Sem et Japhet, si on veut leur appliquer la méthode d'après laquelle les Chinois suppriment, dans les terminaisons, toutes les consonnes dures, à l'exception des nasales.

Ces trois frères, qui eurent tous une naissance extraordinaire, sont regardés comme les souches des trois dynasties mythiques des Chinois, qui sont celles d'Hia, de Schang et de Tschehu (3). Il est étonnant qu'il ne soit fait aucune mention ultérieure des frères d'Yao; cependant cela s'explique si nous prenons ce dernier pour Japhet. Comme tel il était la souche particulière des Chinois, et il devait occuper une place spéciale dans l'histoire traditionnelle de cette nation et de ce pays, tandis que les deux autres n'étaient que des étrangers. Yao, comme Japet, chez les Grecs et Jajati chez les Indiens, est donc en réalité le premier souverain de la Chine, et l'histoire de la Chine, comme celle de tous les autres pays, se rattachant au déluge, Yao devient nécessairement le héros qui en détourna les eaux. Mais comme les trois fils de Noé ne peuvent être détachés de l'histoire du grand cataclysme et des événements qui le suivirent, la tradition chinoise fait apparaître, au lieu de Kiet Sie, Schun et Yu, collaborateurs et co-régents de Yao, dont la tradition ne nous révèle pas l'origine: c'est ainsi que nous retrouvons de nouveau les trois fils de Noé

(1) V. BOULEN, *A. Indien.*, II, 422.

(2) LASSEN, I, 773.

(3) GATTERER, *Universalhist.*, II, 20.

dans Yao, Schun et Yu. Dans le fait, la tradition appliquée à ces trois personnages plusieurs faits empruntés à l'histoire des Noachides, et même presque tout ce qu'elle en dit peut être rapproché du récit biblique. Ils apparaissent comme premiers dominateurs, qui font dériver les eaux et fondent les institutions primitives des peuples; de leur temps a lieu le partage, en neuf parties, des régions de la terre, c'est-à-dire de la Chine qui était pour les Chinois le royaume de l'univers, le royaume du milieu; ils descendirent dans la plaine et enseignèrent aux hommes à cultiver le sol et à fabriquer le vin chinois qui se distille du riz, dont Yao, semblable à Noé, goûta le premier. La tradition dut même connaître jadis, quant à l'invention du vin, une histoire semblable à celle rapportée par la Bible, puisque Yu, après avoir goûté de cette liqueur, s'écria : « Quel malheur ce breuvage causera au royaume ! Je pressens que, par ce poison agréable, j'ai préparé la perte de ma race et son exclusion du pouvoir (1). » Cette tradition présente encore d'autres analogies avec la Bible; par exemple, Yao et Schun, comme représentant Japhet et Sem, sont élevés au-dessus d'Yu, en ce sens que ceux-ci sont mis au nombre des empereurs ou patriarches primitifs, et qu'ils sont l'objet d'une grande vénération. Un esprit malin, du nom de Kuen, entrave tout ce que les deux frères entreprennent pour le bien-être du royaume, tout comme dans la Bible Cham se met en opposition avec ses deux frères qui sont des hommes justes; Schun est persécuté par son propre frère dont le nom, à la vérité, n'est pas connu (2). Yu est aussi donné pour fils de l'impie Kuen, ce qui prouve

(1) MART. MARTINI., *Hist. Sin. Monach.*, 1658, p. 40

(2) Id. l. c. p. 53.

suffisamment que Kuen personnifie le côté mauvais du vénérable patriarche Yu et que l'un et l'autre furent primitivement une figure identique de Cham. Il est donc plus qu'évident que l'histoire des Noachides perce partout dans cette tradition. Les Thibétains rapportent également que toute l'humanité descend de trois familles (1).

Quant aux Grecs, non-seulement nous avons reconnu chez eux le patriarche Japet, mais nous avons encore vu apparaître le caractère des Noachides dans l'existence primitive des Titans, ayant Chronos à leur tête. Mais ceux-ci étant devenus les premiers hommes et tenant lieu de premier Adam, la mythologie grecque a créé d'autres êtres pour remplacer Noé ou le second Adam et les Noachides, ou pour représenter leur histoire. Ils ont substitué plusieurs individualités mythiques à Noé, en sa qualité d'inventeur du vin. On a surtout relié la tradition de cette invention dans les temps primitifs au mythe de Bacchus, fils du premier homme. Puisque l'on avait fait de Caïn aussi bien que de Noé, le premier cultivateur, il était facile de confondre dans un individu la découverte du vin et celle de l'agriculture et d'attribuer l'une et l'autre à Caïn le premier cultivateur, ou au fils du premier homme. Après Bacchus, viennent Oenée et Oenapion dont les noms rappellent l'invention du vin, et qui retracent plus spécialement l'histoire de Noé et de ses fils, soit qu'ils aient accompli un sacrifice célèbre, soit qu'ils apparaissent comme Oenée, avec deux frères, dont l'un s'appelait Agrios, l'homme des champs, et l'autre Mélas, noir (Cham). Mais il faut chercher de préférence l'histoire de Noé dans le mythe d'Icare, dont le nom emprunte

(1) HUC ET GABET, *Voyage au Thibet*. Trad. all., p. 226-227.

à l'hébreu la signification de cultivateur. Si nous en croyons la tradition d'Athènes, il vécut au temps d'Amphiction, échappé seul du déluge de Deucalion (1), ou plutôt Icare et Amphiction ne sont qu'un seul personnage, puisque le dernier inventa aussi le vin et sacrifia à la divinité. Le fils d'Icare est aussi appelé Semos, c'est-à-dire Sem. Il enseigna le premier la viticulture, mais il fut tué par des bergers sauvages, qui crurent que quelques-uns de leurs compagnons avaient été empoisonnés par le vin dont ils s'étaient enivrés. Sa fille Erigone, qui remplace ici le bon fils de Noé, chercha son père, la douleur dans l'âme ; aidée de Mœra, sa chienne fidèle, elle le trouva enfin enterré sur le mont Hymette, au pied d'un arbre auquel elle se pendit. Plus tard Bacchus plaça Erigone dans la constellation de la Vierge ; Mœra, dans celle qu'on appelle Canicule, et Icare, dans celle du Bouvier. Ce mythe a beaucoup emprunté à l'étranger, entre autres l'idée de cette métamorphose en corps célestes, qui paraît s'être attachée au nom de Noé dès l'antiquité (2).

La tradition de la Vierge nous apparaît plus belle dans le Péloponèse. C'était la Pudeur proprement dite ; elle s'appelait Pénélope, celle qui tisse le vêtement destiné à couvrir la nudité. Ulysse avait épousé Pénélope. Icare, père de celle-ci, fit néanmoins tant d'instances pour retenir sa fille auprès de lui, que le beau-fils, lassé de ses importunités, dit à sa femme qu'elle pouvait opter entre son père et son mari et qu'il la laissait maîtresse ou de venir avec lui à Ithaque, ou de retourner à Sparte avec son père. On dit que Pénélope, rougissant à ce discours, se couvrit le visage d'un voile et qu'Icare

(1) PAUSAN., I, II, 3.

(2) Dans la tradition chaldéenne du déluge, Noé-Xisuthrus, sa femme, sa fille et son pilote furent transportés au ciel, après le déluge, c'est-à-dire qu'ils furent changés en étoiles.

lui éleva à cette place même une statue de la pudeur (1).

On s'aperçoit aisément que le mythe erre ici autour d'une tradition qu'il ne comprend plus. On peut regarder cette tradition comme empruntée aux Phéniciens. Les Romains en avaient une toute semblable relative à Janus, qu'ils faisaient également régner, dans les temps primitifs, avec Saturne et Camésès, Cham (2): encore les trois fils de Noé. Le grand-père de Janus (Javan, c'est-à-dire Janus, avait Noé pour grand-père), inventa la viticulture et fut le premier agriculteur, mais ses voisins, auxquels il avait enseigné la viticulture, ayant regardé le vin comme un poison, lapidèrent celui qui le leur avait communiqué (3). A part ce trait particulier concernant Noé inventeur du vin, il importe de remarquer, dans la tradition grecque, avec quelle constance le nombre trois est reproduit dans ces mythes. Si Japet et les Titans sont au nombre de deux fois trois, c'est que probablement dans le principe, on y aura compris les femmes des Noachides; mais le nombre ternaire revient sans cesse dans la descendance de Japet. Non-seulement celui-ci a trois fils, Prométhée (4), Atlas, Ménœtius, mais encore les fils d'Hellen, lui-même troisième descendant de Japet et fils du patriarche Deucalion, sont au nombre de trois: Eole, Dorus et Xuthus, nés d'Orseis (habitant des montagnes), et c'est entre ces enfants qu'Hellen partagea la terre, d'après Apollodore (5).

(1) Pour Icare, Cfr. le *Lexique* de JAKOBI.

(2) HARTUNG, *Rel. der Römer.*, II, 227.

(3) PLUT., *Parall. Gr. et Rom.*, IX.

(4) Nous avons vu qu'Epiméthée n'est que la personnification de Prométhée pris comme homme pervers, de sorte qu'Epiméthée n'est pas une personnalité distincte.

(5) APOLLOD., I, VII, 44, éd. HEYNE. Les juifs nous font aussi voir comment le mythe brode la tradition et la reproduit constamment dans une autre forme. Leur Talmud donne au patriarche Héber trois fils: Juda, Siméon (le Samaritain) et Galilée, qui furent les souches des peuples de Judée, de Samarie et de Galilée. SEPP, *Leben Jesu*, II, 67.

La mythologie germanique place après le déluge, Odin, Wili et We, fils de Bør, et les constitue souverains de l'univers, au tribunal que le père universel a constitué sur l'Idafeld. Il ne peut encore une fois être question ici que du partage de la terre entre les trois fils de Noé; nous avons du reste déjà vu que, dans le principe, les trois dieux Odin, Wili et We doivent avoir représenté les trois fils de Noé (1). Aussi, la mythologie allemande ne parle-t-elle, dans la suite, que d'Odin seulement (tenant la place du patriarche Japhet); il n'est plus question de Wili et We, Cham et Sem, étrangers aux Germains : sous ce rapport, les Germains agissaient donc comme les Chinois.

La tradition des pérégrinations d'Odin donne aussi à ce dernier deux compagnons, qui le suivent dans ses pérégrinations sur la terre, semblables à celles des enfants de Noé; chose admirable, de ces deux compagnons l'un figure toujours le méchant Cham, sous le nom de Loki ou Hömir. La tradition rapportée par Tacite constate également l'existence de trois fils du second patriarche des hommes. Ce patriarche est Mannus, fils de Tuisko formé de la terre; d'après Tacite, Mannus, dont le nom est entièrement identique à Manu, le patriarche du déluge chez les Indiens, avait trois fils, souches du monde germanique, c'est-à-dire des races des Ingévens, Herminons et Iskévons. Les traditions germaniques, comme les traditions grecques, reproduisent partout le nombre ternaire.

On peut comparer la tradition germanique d'Odin, Wili et We avec celle des Scythes, dont Hérodote nous fait connaître le premier patriarche sous le nom de Targitaos. Les Grecs en firent Hercule, et l'on montrait les

(1) Cfr. § 44.

vestiges de ses pas près du fleuve Tyras : ce fait se rapporterait-il au déluge, comme les vestiges laissés sur le Pic Adam, dans l'île de Ceylan (1)? Targitaos eut à son tour trois fils : Sipoxaïs, Harpoxaïs et Kolaxaïs : ce dernier qui était le plus jeune, parvint seul au pouvoir (2).

La tradition du partage de la terre après le déluge se rencontre aussi en Amérique. Nous nous en sommes particulièrement convaincu pour l'Yucatan et le Pérou, et nous savons que les Péruviens mentionnent surtout trois personnes entre lesquelles le monde fut originai-
rement partagé. N'avons-nous pas même vu dans les fles de l'Océanie une tradition très-nette de l'histoire de Noé devenu un objet de dérision pour ses fils (3)?

On doit également reconnaître les *trois* fils de Noé dans la tradition des nègres Aschantis, d'après laquelle Dieu créa au commencement *trois* couples noirs et autant de blancs, et attribua à ce dernier tous les biens de la terre, après la chute des noirs ; on le doit avec d'autant plus de raison que, chez les nègres mahométans, on a aussi découvert beaucoup de traditions indigènes desquelles il résulte que l'un des fils de Noé était noir et que ses deux frères lui enlevèrent tout ce qu'il possédait (4). Les nègres ne font en général remonter la diversité des races qu'aux trois fils de Noé, ou à la seconde création, c'est-à-dire à l'époque postérieure au déluge : c'est ce que nous avons déjà prouvé à propos des nègres Yumales (5). Les autres peuples racontent de la même manière l'origine des nations, qu'ils expliquent par le partage de la terre.

(1) Cfr. RITTER, *Verhalle*, 355.

(2) HERODOT., IV, 5 et 82.

(3) Cfr. § 49.

(4) Cfr. EHLMANN, *Geschichte der Reisen*, VI, 181.

(5) Cfr. § 25.

Nous retrouvons donc, dans une multitude de traditions païennes, les trois fils de Noé, leurs noms et leur histoire ; de plus, ce que nous venons de rapporter prouve que, chez les idolâtres, l'époque de leur existence a souvent été reportée à celle du monde primitif et leur rôle a été d'autant plus relevé qu'ils ont été confondus avec les premiers êtres antédiluviens ; il y a même peu de doute que cette confusion n'ait produit ces trois existences divines et suprêmes, qui se montrent à chaque pas dans les mythologies païennes. Là même où ces trois dieux n'apparaissent point d'une manière évidente comme étant les trois Noachides, mais où ils présentent comme les divers degrés de développement de l'Adam-Cadmon, leur nombre ternaire doit probablement encore son origine au souvenir des fils de Noé ; car comment comprendre autrement que l'on ait précisément et uniquement personnifié ces trois degrés ? Quoiqu'il en soit, cette trinité est d'une nature toute différente de celle de la trinité chrétienne.

Si nous nous rappelons comment les peuples rangèrent au nombre des étoiles la première femme et ses jumeaux, nous ne nous étonnerons point en retrouvant, comme complément de l'histoire primitive de l'humanité, les patriarches du déluge placés dans le ciel. Dès la plus haute antiquité, le Verseau ou Deucalion s'offre à nous à côté de la Vierge et des Gémeaux, parmi les signes du zodiaque. Les peuples éternisèrent dans la voûte étoilée le pilote, le vaisseau, l'autel, le corbeau et la coupe de Noé. Que dans la voie lactée, le cocher, placé derrière le vaisseau, représente le pilote de Noé, en faut-il d'autre preuve que la tradition chaldéenne, d'après laquelle Noé fut placé avec son pilote parmi les dieux ? La coupe est appelée par les Grecs la coupe d'Icare, inventeur du vin, et le corbeau proclamé le mes-

sager d'Apollon, qui s'envola avec la coupe, mais qui ne revint point. En un mot, si les mythes ne sont plus tous aussi formels, quant à ces antiques métamorphoses en corps célestes, ils en disent assez pour s'apercevoir de leurs rapports avec l'histoire du déluge.

Dans ce fait, Nonnus, le savant auteur des *Dionysiaques*, place après le déluge de Deucalion, le Bacchus correspondant à Noé inventeur du vin, pour le distinguer du premier Bacchus, déchiré par les Titans, et il raconte comme suit la circonstance qui donna lieu à sa naissance : Après le déluge de Deucalion, par lequel Jupiter vengea la mort du premier Bacchus (Zagreus), Eon implora du souverain de l'univers un moyen pour raffermir la misérable humanité; Jupiter (accueillant cette prière), procréa Bacchus de Sémélé (1).

(1) NONNUS, *Dionys.*, l. VII.

CHAPITRE IV.TOUR DE BABEL, CONFUSION DES LANGUES, DISPERSION
DES HOMMES.

Le lieu où les hommes bâtirent la tour se nommait jadis Babylone, à cause de la confusion des langues, qui, auparavant, étaient la même pour tous. Car Babel en hébreu signifie confusion.

(JOSEPH., *Ant.*, I, 6.)

Il doit être arrivé quelque chose de positif, qui troubla les cervaux ; des déductions philosophiques ne suffisent pas ici.

(HERDER, *Geist der hebr. Poesie.*)

§ LIX.

I. — TRADITIONS DES PEUPLES DE L'ASIE OCCIDENTALE.

Si, tenant la Bible en main, nous poursuivons notre course à travers l'histoire primitive de l'humanité, nous y lisons que la dispersion des hommes dans toutes les parties de l'univers, ainsi que la confusion et la division des langues, remonte à la tour de Babel. Cet événement n'est pas plus que les autres sorti de la mémoire des peuples ; nous trouvons, à cet égard, des traditions remarquables et presque complètement identiques au récit biblique, aux extrémités les plus reculées de la dispersion des hommes, comme au lieu qu'ils quittèrent pour se répandre dans tout l'univers.

Les Babylooniens devaient avoir conservé cette tradition dans leurs livres sacrés : c'est ce que témoignent Abydène et Alexandre Polyhistor, deux anciens auteurs

grecs, qui puisèrent dans les écrits de Bérose, ce prétre babylonien que nous avons cité et qui vivait au temps d'Alexandre. Abydène s'exprime en ces termes : « Quelques-uns disent que les premiers hommes sortis de la terre, fiers de leur grandeur et de leur force, méprisant les dieux et s'estimant meilleurs qu'eux, entreprirent de bâtir une haute tour à l'endroit où est Babylone. Déjà ils étaient près d'atteindre le ciel, lorsque les vents venant au secours des dieux, renversèrent l'édifice de ces orgueilleux. Les ruines reçurent le nom de Babylone. Jusque-là les hommes n'avaient parlé qu'une langue, mais alors il plut aux dieux de leur en donner plusieurs. Après cela, la guerre éclata entre Chronos et Titan (1). » La tradition babylonienne semble rattacher cette histoire aux géants du monde primitif. Il y avait pour cela un double motif. D'abord, l'orgueil de l'homme se révolte ici contre Dieu, comme au temps des géants primitifs ; ensuite cette construction gigantesque, ainsi que tous les anciens édifices dans les traditions des peuples, dut être regardée comme l'œuvre de ces êtres puissants. Du reste, l'Amérique confond aussi l'histoire de la tour avec celle des géants. Si, plus loin, Abydène parle de Titan et de Chronos et dit que la guerre éclata entre eux après la construction de la tour, nous devons évidemment y reconnaître une allusion au fait que nous avons cité d'après Moïse de Chorène ; en effet, cet auteur nous a appris que Titan, Zérovànès et Japétosthès vécurent après le déluge et que Titan et Japétosthès firent la guerre à Zérovànès qui, d'après ce que nous avons vu, n'est autre que Cham ou Chronos, comme l'appellent les Grecs.

Voici comment cette histoire est racontée par Alexandre

(1) EUSEB., *Præp. Evang.*, IX, 14. Cfr. sa *Chronic. Græco-Armeno-Lat.*, I, 32. BEROS., éd. RICHTER, p. 21.

Polyhistor, qui invoque le témoignage de la Sibylle : « La Sibylle dit qu'au temps où tous les hommes ne parlaient qu'une langue, ils élevèrent une haute tour pour arriver jusqu'au ciel. Mais les dieux, déchaînant les vents, renversèrent l'édifice et donnèrent à chacun une langue, ce qui fit que la ville fut nommée Babylone. Titan et Prométhée vécurent après le déluge; Titan déclara la guerre à Chronos (1). » Voilà donc les trois personnages, que Moïse de Chorène donne comme premiers dominateurs de Babylone après le déluge, à cette seule différence près que le grec Polyhistor remplace Japétosthès par Prométhée, fils de Japet et le premier homme selon les Grecs. Nous en avons la certitude dans le témoignage de la Sibylle qui avance la même chose; il est vraisemblable ainsi que Japétosthès est pris ici pour un nom patronymique, comme qui dirait japétide. L'historien Josèphe se sert à peu près des mêmes termes, lorsqu'il cite le témoignage en question, relativement à la tour de Babylone et à la confusion des langues (2). Il est impossible aujourd'hui de préciser d'une manière certaine les rapports existant entre Bérosee et ses écrits d'une part et la Sibylle citée d'autre part; celle-ci, née à Babylone était ordinairement appelée Sibylle de Bérosee et l'antiquité l'a rendue célèbre sous le nom de Sibylle chaldéenne. Nous tenons pour probable que Bérosee, en rapportant la tradition de la tour, se sera appuyé sur les paroles attribuées à cette prophétesse mythique, qui jouait sans doute dans les livres sacrés des Babyloniens le même rôle que Vole dans la mythologie germanique: cette dernière chante dans la partie de l'Edda, appelée Voluspa (prophétie de Vole), les destinées du monde depuis sa création jusqu'à sa destruction

(1) SYNCELLUS, p. 44. EUSEB., *Chronic.*, I, 38.

(2) JOSEPH., *Antiq. jud.*, I, 6.

par le feu et le rétablissement des premiers temps. On attribua aussi des prédictions relatives à Alexandre-le-Grand et la venue de Jésus-Christ à cette Sibylle, que les Babyloniens faisaient, selon toute apparence, descendre de Xisuthrus, leur patriarche diluvien, et que des traditions christiano-judaïques plus récentes regardaient comme fille de Noé et plaçaient avec lui dans l'arche (1). Si donc nous nous rappelons combien Bérose s'efforce, dans la chronologie de son histoire des rois babyloniens, de faire coïncider avec Alexandre la fin de la grande année et la restauration messianique, il nous semblera de plus en plus probable que ses efforts avaient pour point de départ quelque oracle sibyllin, absolument comme peu de temps avant Auguste, nous voyons exprimée dans Virgile l'attente de l'âge, annoncé par les Sibylles romaines. Nous aurons encore occasion de revenir sur l'importance des Sibylles dans le paganisme. Qu'il nous suffise, pour le moment, de faire remarquer que les Sibylles ne sont pas des personnages réels, mais des prophétesses mythiques, dans la bouche desquelles le paganisme mettait les traditions des temps antiques et surtout les anciennes prophéties concernant le grand roi ou le Messie. Il y avait de ces prophétesses et de ces prophéties en Orient et en Occident, c'est-à-dire partout où ces traditions prophétiques se perpétuaient parmi les peuples. Ces prophéties étaient vénérées et les livres qui les renfermaient religieusement conservés : c'est ce que prouvent les Romains, qui, bien que les conservant avec le plus grand soin dans le Capitole, ne purent empêcher que dès la plus haute antiquité ils ne fussent lus avec ardeur comme livres populaires et répandus partout (2). Nous possédons encore quelques li-

(1) SUIDAS. s. v. *Sybilla*.

(2) VARRO. ap *Lactant. Inst.* I, 6.

vres sibyllins, qui ne sont qu'une réunion d'éléments païens mêlés postérieurement à des éléments juifs et chrétiens. Voici ce que nous y lisons, quant à la construction de la tour de Babel :

« La terrible menace du grand Dieu s'accomplit contre les mortels qui jadis élevèrent une tour dans le pays d'Assyrie, lorsque tous les hommes ne parlaient qu'une langue et voulaient escalader la voûte étoilée. Des vents violents excités par l'Eternel (1) renversèrent l'édifice, la dissension se mit parmi les peuples ; c'est pourquoi la ville reçut le nom de Babylone (Babel). Lorsque la tour s'écroula, la voix de l'homme adopta des sons divers, et la terre fut partagée en royaumes nombreux. Alors vivait la dixième génération depuis que le déluge avait englouti les hommes de l'époque antérieure. Or, Saturne, Titan et Japhet régnaient.

« La terre fut divisée en trois parties dévolues par la voie du sort ; chacun gouvernait la sienne sans constitution. Le père avait juré et établi les parts égales. Mais le vieillard mourut, le serment fut violé, et les enfants se disputèrent pour savoir qui d'entre eux serait seigneur et roi de tous les hommes ; une lutte s'éleva entre Chronos et Titan (2) ».

On voit que ce passage est calqué sur les anciens oracles de la Sibylle citée par Polyhistor et Josèphe, bien qu'ils y soit introduit des idées juives et chrétiennes.

Voici une autre tradition empruntée sans doute à des sources syro-phéniciennes, et conservée par l'historien Eupolème, qui, paraît-il, retraça les annales phéniciennes dans des ouvrages aujourd'hui perdus : « La

(1) L'expression d'*Eternel* au lieu de celle de *Dieu* employée entre autres par Polyhistor, trahit une main juive ou chrétienne.

(2) *Orac. Sibyll.*, I, 3. v. 97 sqq. Ed. FRIEDLIEB.

ville de Babylone, dit-il, fut bâtie par les hommes qui échappèrent au déluge. C'étaient des géants; ils construisirent la célèbre tour. Celle-ci ayant été renversée par la volonté des dieux, les géants furent dispersés par toute la terre (1). » Cette tradition complète en même temps la précédente, puisqu'elle relie aussi la dispersion à l'exécution non-avenue de la tour, ce à quoi font aussi allusion les vers sibyllins que nous avons cités et qui proviennent évidemment d'une source païenne.

A cette tradition se rattache celle que Moïse de Chorrène a empruntée à Mar-Ibas, et qui, par conséquent, doit être originaire d'Arménie. Elle porte : « La race des géants naquit des dieux ou êtres divins, qui habitaient la terre dans les premiers temps. Ces géants avaient une forte constitution et une stature prodigieuse. Pleins d'orgueil et d'audace, ils conçurent le projet impie de construire une haute tour. Mais pendant qu'ils étaient occupés à élever cet édifice, un vent terrible, suscité par la colère de Dieu, renversa la colossale construction, et jeta parmi les hommes des mots inconnus, qui répandirent parmi eux la désunion et la confusion (2). »

§ LX.

II. — AUTRES TRADITIONS EN ASIE, EN EUROPE ET EN AMÉRIQUE.

La mémoire de cet événement est restée vivace non-seulement chez les peuples voisins de l'antique Babylone, mais encore parmi les nations les plus éloignées et même en Amérique.

Examinons d'abord la tradition grecque. Elle se rat-

(1) EUSEB., *Præp. Evang.*, IX, 17.

(2) MOS. CHOR., I, 9.

tache à Phoronée « le premier roi des hommes ; » non-seulement elle parle de l'unité primitive des langues, mais elle relie encore la confusion des langues à la construction des premières villes, à la division des hommes en nations et au courroux de Jupiter. Hygin, qui fit un recueil de fables sous le règne d'Auguste, rapporte ainsi cette tradition : « Inachus (Enoch), fils de l'Océan (1), eut de sa sœur Archia (l'ancienne), Phoronée, qui fut, paraît-il, le premier roi des mortels. Pendant une longue suite de siècles, les hommes vivaient sans villes et sans lois, ne parlant qu'une seule langue. Mais lorsque Mercure eut interprété la langue des hommes, ce qui aurait fait dériver *hermeneute*, interprète, d'Hermès, nom grec de Mercure, et lorsqu'il eut divisé les nations, la discorde commença à régner sur la terre, Jupiter en fut mécontent et donna le premier royaume à Phoronée, parce que, le premier, il avait sacrifié à Junon (2). » L'intervention de Mercure a jeté une singulière confusion dans ce récit. Dans la mythologie grecque, Mercure ou Hermès est le dieu de l'éloquence et l'inventeur des diverses langues, comme Thot ou Thaut, dans la mythologie des Egyptiens et des Phéniciens. Ainsi, au point de vue grec, ce fait de la naissance des diverses langues est l'œuvre d'Hermès qui les inventa, tandis que primitivement le fait se trouvait lié à la dispersion des peuples et à la confusion que le courroux de Jupiter jeta parmi les constructeurs de la tour ; cette confusion devint donc une cause au lieu de rester un effet, parce qu'on voulait unir l'ancienne tradition au mythe d'Hermès, à qui l'on attribuait la division des langues. Il y eut selon toute apparence une seconde circonstance qui contribua à défigurer la tradition qui nous occupe.

(1) Ce premier être naît du fluide primordial, comme Vénus de la mer.

(2) HYGIN., *Fab.* 143.

Les Grecs croyaient que la construction des villes devait être considérée comme un progrès de la civilisation, qui, grâce à Phoronée, civilisateur et premier roi, fit un peuple sédentaire des aborigènes sauvages et nomades. Egarée par cette idée, la tradition s'est efforcée de placer la construction des villes après la dispersion, tentative dans laquelle elle réussit fort mal. Si donc nous tenons compte de l'influence palpable exercée par des éléments étrangers, nous trouverons entre cette tradition et la Bible, une analogie qui doit, au plus haut degré, exciter notre étonnement. Phoronée bâtit la première ville, célèbre dans diverses traditions grecques sous le nom de villes de Phoronée (1), et pendant que l'on construisait cette ville, le courroux de Jupiter jette la discorde parmi les hommes et donne lieu à la confusion des langues et à la dispersion des peuples.

Si nous avançons, nous rencontrons la tradition de l'unité primitive des langues et celle de leur confusion postérieure, chez les Perses, les Indiens et les Chinois. D'après l'ancienne tradition des Perses, ce fut Ahriman, le mauvais génie des premiers temps, qui partagea les langues et en départit trente différentes aux hommes. Ils placent cet événement sous Tahmuraz, roi des temps primitifs (2), qui, comme inventeur antédiluvien de la magie et de l'idolâtrie, semble se confondre ici avec le Cham mythique (Zoroastre), auquel on attribuait aussi pareilles inventions. On le regardait aussi comme constructeur de villes et, ce qui est digne de remarque, comme ayant élevé celles de Babylone et de Ninive (3). A la fin du monde, lorsque la défaite d'Ah-

(1) PAUSAN., II, 13.

(2) KLEUKER, *Reg. zum Zendavesta.*

(3) D'HERBELOT, s. v. *Thahamurath.*

riman aura été suivie du retour du premier âge, les hommes, d'après la croyance des Perses, parleront de nouveau un seul langage (1).

Relativement aux Indiens, nous avons déjà vu avec quel soin leur tradition des trois fils de Manou, le patriarche diluvien, fait ressortir la dispersion des hommes par toute la terre. Une autre tradition remarquable à ce point de vue, est celle qu'ils rattachent à l'origine de l'arbre wata, ou du figuier indien. Cet arbre, le plus grand et le plus magnifique de la création, cet arbre, dont les hautes branches quittent les régions de l'air pour reprendre de nouvelles racines dans le sol, cet arbre est vénéré par les Indiens comme l'arbre de l'univers, ou l'image du monde terrestre, et cette vénération a des rapports intimes avec la tradition de l'arbre du Paradis. C'est aussi l'arbre de la science, celui dont Brahma cueillit les fleurs et qui fut ainsi cause de la chute (2). Il éleva jusqu'au ciel sa magnifique tête couronnée de fruits, son orgueil immense embrassait la terre entière, son ensemble le faisait ressembler à une grande maison paternelle établissant un lien entre les premières familles, par un langage émanant de celui de la divinité. Les superbes se promettaient qu'il deviendrait une échelle pour escalader les cieux ; mais Dieu punit cette arrogance et brisa l'unité de foi, de langue et de mœurs. Les branches arrachées de l'arbre furent dispersées au loin dans l'univers, et il en naquit vingt-un watas (3).

Nous avons déjà dit que les Chinois font particulièrement fleurir leur âge d'or sous Schin-hoang (empereur homme), c'est-à-dire l'Adam-Cadmon non-générique

(1) PLUT., *Is. et Osir.*, p. 47.

(2) Cfr. § 19, p. 83.

(3) NIKLAS MULLER., *Glauben und Wissen des Hindus*, I, 503.

et antérieur à Fo-hi. « Cet empereur, disent-ils, dirigeait à son gré les six sortes de Ki ou forces, qui sont : le repos, le mouvement, la pluie, le vent, la lumière et les ténèbres. Il avait la subtilité et toutes les autres qualités des esprits. Il ramena toutes les langues à une seule. Il embrassait tout l'univers et tout l'univers l'honorait et lui rendait hommage. » Dans les descriptions de cette époque, la grande unité de tous les êtres domine généralement, aussi cette période a-t-elle reçu le nom même de grande unité (1). Quant à la disparition de cet état de choses, on lit dans le Sy-ki, livre très-ancien qui traite des lois et des mœurs de l'antiquité : « L'univers a dévié en sa route depuis que les langues se sont partagées en rameaux ou feuilles (2). »

Hamel, voyageur hollandais, natif de Gorcum, qui, au XVII^e siècle, fut, pendant douze ans, captif avec ses compagnons en Corée, nous a conservé une tradition complète de la confusion des langues et de la construction de la tour de Babel. Il l'avait apprise d'une secte de moines qui, contrairement à ce que font les moines bouddhistes, ne se rasaient pas la tête et se mariaient. C'était donc une secte semblable à celle des Lamas du Thibet, qui, tout en adoptant le bouddhisme importé chez eux, avaient conservé divers éléments de l'ancien chamanisme national. D'après cette tradition, tous les hommes parlaient auparavant une seule et même langue; la confusion s'empara de celle-ci lorsque les hommes bâtirent une tour, de laquelle ils voulaient s'élever jusqu'aux cieux (3).

Malgré l'affirmation de Hamel, on pourrait douter de l'authenticité de cette antique tradition des Coréens,

(1) DES GUIGNES, *Chou-King, Disc., prélim.*, p. LXVIII.

(2) *Mém. conc. les Chinois*, VIII, 139.

(3) *Allg. Hist. der Reis.*, VI, 602.

à cause de sa grande analogie avec la Bible, si du reste nous ne trouvions dans des contrées plus éloignées, en Amérique même, d'autres traditions qui correspondent mieux encore au récit de nos livres saints.

La tradition de la séparation violente des hommes et de la confusion des langues a en effet laissé des traces chez les Indiens de l'Amérique septentrionale. Voici ce que les Indiens-Côte-de-Chien rapportent de Tschépiwih, leur premier homme et patriarche : « Les descendants de Tschépiwih vécurent longtemps ensemble comme une grande famille. Il arriva un jour que quelques jeunes gens furent tués par hasard dans un jeu ; ce qui donna lieu à une confusion qui fut suivie de la dispersion générale des hommes (1). » Donc, après une dispute ou une confusion, eut lieu la dispersion générale des hommes, et cette dispute primitive est rattachée à un meurtre commis à un jeu (Caïn et Abel). Nous avons également vu que les Montagnais, de la même famille que les Indiens dont nous venons de parler, ont une tradition, d'après laquelle la race humaine fut dispersée après le déluge (2). »

« Au commencement, racontent les Iroquois, les hommes n'avaient qu'une langue. Des enfants simulant, en jouant, la chasse aux animaux à laquelle se livraient leurs parents, s'emparèrent d'un jeune garçon qu'ils étranglèrent comme un renne pris au lacet ; lorsque le malheureux fut mort, ils le coupèrent en morceaux, et chacun en emporta sa part. Les parents furent tellement consternés de cet acte, que la plus extrême confusion se mit entre eux et qu'ils ne purent plus se comprendre (3). » C'est évidemment la même tradition que celle des Indiens-Côte-de-Chien ; les enfants qui tuent leur inno-

(1) FRANKLIN, *Zweite Reize nach dem Polarmeere*. Weimar, 1829, p. 311.

(2) Cfr. § 49.

(3) CAROVÉ, *Neorama*. Leipzig, 1838, III, 394.

cent camarade dans une chasse simulée et le déchirent comme Osiris-Bacchus, sont des jeunes gens de la famille des premiers hommes, comme les appellent les Indiens-Côte-de-Chien, c'est-à-dire Caïn et Abel, enfants des premiers parents. Mais la tradition se complète elle-même, puisqu'elle fait suivre ce récit par la confusion des langues. Si la présomption des enfants de nos premiers parents et le premier meurtre se mêlent ici à la dispersion des peuples et à la confusion des langues, c'est que la tradition du crime des Noachides et celle de la faute des Adamites se sont confondues, ce qui se comprend d'autant plus aisément chez les peuples, qu'ils réunissent en une personne le premier Adam et le second Adam (Noé). Faisons aussi remarquer qu'ici, comme dans la tradition orientale, le premier fraticide est perpétré dans une partie de chasse.

Les Mexicains ont également conservé la tradition de la confusion des langues et de la construction de la tour de Babel. Le récit du déluge universel, auquel échappa Coxcox, porte ce qui suit : « Après le déluge, les enfants de ce patriarche étaient muets. Alors apparût, au sommet d'un arbre, une colombe qui leur communiqua les langues, mais ces langues différaient tellement entre elles que les hommes ne pouvaient se comprendre : ils résolurent donc de se séparer. Quinze pères de famille eurent seuls le bonheur de parler une même langue. Ils restèrent ensemble et arrivèrent enfin à Mexico, dont ils élevèrent les murs (1). L'antique peinture, d'après laquelle Gemelli Carreri, Clavigero et d'autres donnent cette tradition, représente les hommes se dispersant dans toutes les directions et un oiseau partageant entre eux trente-trois langues, images de la parole. On se demandera comment il se fait que la con-

(1) Cfr. § 48.

fusion des langues semble ici communiquer pour la première fois la parole à l'homme, que l'on suppose ainsi avoir été muet jusqu'alors. Ce n'est là qu'une altération, qui peut avoir été causée par une tradition-mère de beaucoup de peuples d'Amérique, des Tlascalais par exemple (1) qui se croient descendus d'animaux, et n'avoir été que postérieurement doués de la parole. Quant à la tour de Babel, nous en trouvons chez les habitants de la ville de Cholula, qui, jadis, jouissaient à Mexico d'une certaine réputation de sainteté à cause de leur temple à pyramides, une tradition qui offre des rapports étonnants avec la Bible. Nous en avons déjà communiqué une partie à nos lecteurs (2); voici ce qui suit : «Après que les eaux du déluge se furent écoulées, un des géants, nommé Xelhuaz, l'architecte, se rendit à Cholollan (Cholula), où il éleva une colline artificielle de forme pyramidale, en mémoire du mont Tlalok, qui avait servi de refuge à lui et à ses six frères. Il en fit fabriquer les briques dans la province de Tlamanalco aux pieds de la Sierra de Cocotl, et prit pour les transporter à Cholula, des hommes qui, formant la chaîne, se les passaient de main en main. Les dieux virent de mauvais œil cet édifice, dont le sommet devait atteindre les nuages, et, irrités de la hardiesse de Xelhuaz, ils lancèrent la foudre sur les pyramides. Un grand nombre d'ouvriers périrent, et l'ouvrage ne fut pas continué; on le consacra plus tard à Quetzalcoatl, le dieu de l'air et le premier homme de l'âge d'or. » Cette histoire, dit Humboldt qui rapporte cette tradition, rappelle les anciennes traditions de l'Orient, que les Hébreux ont consignées dans leurs livres sacrés. Les habitants de Cholula conservent encore aujourd'hui

(1) Cfr. § 48.

(2) Ibid.

une pierre, qu'ils prétendent être tombée du ciel enveloppée dans un globe de feu et s'être abattue sur les pyramides. Cet aërolithe a la forme d'un crapaud. Pour démontrer l'antiquité de cette fable, le père Rios, qui l'a aussi fait connaître, en 1566, d'après des peintures hiéroglyphiques, fait remarquer qu'elle a été conservée dans une hymne que les Choluliens chantent, en dansant autour des téocallis (les pyramides), et que cette hymne commence par les mots : Tullanian hulu-laët, qu'on ne rencontre dans aucune langue mexicaine. Il s'est conservé des fragments de la langue primitive, dans les rites religieux de tout l'univers, sur les cordillères des Andes aussi bien que dans l'île de Samothrace, dans la mer Egée(1). » Telles sont les paroles de Humboldt. Nous y ajouterons, quant aux faits que ces fragments signalent en dernier lieu, que chez beaucoup de peuples, même sauvages, on a conservé pour la liturgie et les chants religieux un langage différent de celui que l'on emploie dans la vie civile : c'est ce qui existe, par exemple, aux îles Sandwich (2). Il est important de remarquer cette circonstance prouvée par Humboldt que les téocallis ou pyramides de Cholula avaient la même destination que la tour de Babel à Babylone, d'après la description d'Hérodote (3).

Nous trouvons dans l'Yucatan, la tradition de Votan, le voyageur, souche des Chiapanais : elle offre avec la Bible une analogie qui n'est pas moins saisissante. Votan aurait été présent à la construction de la grande maison bâtie sur l'ordre de son grand-père sauvé dans l'arche, maison qui devait s'élever de la terre jusqu'au ciel. Il aurait aussi été le premier homme que Dieu aurait

(1) HUMBOLDT, *Ans. der Cordilleren*, I, 42 et 43.

(2) CHAMISSO, ap. KOTZEBUE, *Entdeckungsreise in die Sudsee*, II, 37.

(3) HUMBOLDT. l. c. p. 44-48.

envoyé sur la terre, pour partager les terres et les distribuer aux Indiens. Il aurait également, dans le pays où fut bâtie la grande demeure, donné un langage à chaque peuple (1). Qui ne croirait ici à un emprunt fait à la Bible, si du reste nous ne trouvions, dans presque toute l'Amérique du nord et dans celle du sud, de pareilles traditions, fragmentaires il est vrai, mais se complétant mutuellement?

La tour de Babel, la confusion des langues et la dispersion des hommes se sont aussi conservées dans les traditions brésiliennes. Les Youracares de la Bolivie racontent ce qui suit : « Tiri, le premier homme et le premier dieu, dit aux hommes, après qu'ils furent sortis des cavernes (les cavernes diluviennes des Américains) : Vous devez vous partager et peupler toutes les contrées, c'est pourquoi je sème la discorde parmi vous. » Cette tradition est complétée par celle des Arwas, qui habitent le même pays; ils croient que dans le principe le grand esprit (Tiri ou tout autre premier homme déifié) bâtit une grande maison, qui se serait élevée jusqu'aux cieux; mais cette construction aurait été renversée et de là serait venue la diversité des peuples et des animaux. Il est aussi question d'un homme (Nimrod) qui aurait voulu dominer sur tous les peuples, après leur sortie des cavernes (2).

Egalement d'après une tradition des Indiens Youmas, sur les rives du Colorado, les hommes n'auraient originellement eu qu'une seule langue (3).

Il est juste que les traditions de la mer du Sud aient ici leur place. Voyons quelle est la tradition des îles Mariannes. Elle nous apprend que le premier homme fut

(1) Cfr. § 48.

(2) MULLER, *Amerik. Urrel.*, p. 270, 268 et 269.

(3) ARTHUR SCHOLT, ap. *Ausl.*, 1855, mai 11.

changé en une pierre; celle-ci éclata et fut cause de la dispersion des autres hommes ainsi que de la confusion des langues (1). Nous nous expliquerons cette singulière tradition, si nous remarquons que les peuples se figuraient généralement les géants primitifs métamorphosés en pierres et en montagnes et qu'ils liaient aussi fort souvent l'idée de la lutte de ces êtres contre le ciel, à celle de monts ou de rochers.

La tradition des nègres d'Australie a beaucoup de rapport avec ces dernières. Selon eux, au temps des premiers hommes et des géants (Nurunduri), vivait une méchante vieille femme; elle mourut et son corps fut déchiré et partagé entre les races, et de là vint la confusion des langues (2). L'Anglais William (3) nous communique une tradition claire et explicite des Fidjis sur la construction de la tour et sur la confusion des langues. Livingstone la trouva aussi chez les nègres du centre de l'Afrique (4).

Pour terminer, nous citerons la tradition germanique qui est d'autant plus remarquable et d'autant plus intéressante que son écho a produit ces légendes populaires, qui ont répandu partout le récit de la cathédrale qui fut commencée avec le secours de l'esprit malin sous la figure d'un étranger, mais qui resta toujours inachevée. Dans le principe, dit la tradition, lorsque les dieux se choisirent un séjour, c'est-à-dire lorsque la terre fut partagée entre les fils de Noé, il se présenta aux Ases, un architecte qui offrait de bâtir une ville tellement forte, que les géants des montagnes et les Hrimtusses ne sauraient s'en emparer, parvinssent-ils même à escalader le Mitgard ou voûte céleste. Mais il

(1) P. GOBIEN, *Hist. des îles Mariannes*. Paris, 1700.

(2) GERSTACKER, *Reisen*, t. 4, p. 581.

(3) *Fiji and the Fijians*. Lond., 1838.

(4) *Reise*, trad. par LOTZE, t. 2, p. 166.

voulait pour récompense la déesse Freya, plus encore le soleil et la lune. A l'instigation du méchant Loki, on accéda à cette demande, pourvu que tout fût achevé en un hiver. Trois jours encore, et le géant, qui faisait transporter des pierres énormes par son cheval, allait mettre la dernière main à son œuvre. Mais Thor, le dieu qui lançait la foudre, n'avait pas été présent lorsque le contrat avait été conclu; il entra dans une violente colère lorsqu'il apprit le funeste et impie projet du géant-architecte. Ayant appris que Loki, ce mauvais démon, était l'auteur du complot, comme il l'était d'ordinaire des méchantes actions, il le força à imaginer un moyen pour renverser le plan et faire en sorte que la construction ne fût pas achevée. Loki conduisit donc une jument près de l'étalon qui traînait les pierres du géant; l'étalon devint aussitôt furieux et s'élança dans la forêt. Thor prit son marteau, foudroya le géant lui-même et le précipita dans l'abîme (1).

§ LXI.

La tour de Babel et les pyramides.

Nous avons fait remarquer plus haut que les pyramides de Cholula, auxquelles se rattache une tradition de la tour de Babel si semblable à celle de la Bible, avaient presque la même destination que jadis la tour de Babel à Babylone. Ce fait curieux mérite un plus ample examen, parce que non-seulement nous trouvons ces pyramides à Mexico et à Babylone, mais encore parce que, dans presque toutes les parties du monde, l'anti-

(1) *Edda*, Dämes, 36.

quité a transmis ces pyramides aux temps modernes comme des monuments gigantesques devenus intelligibles. Ces constructions auraient-elles, dans leur existence symbolique, des relations réciproques, et en présenteraient-elles avec la tour, dont la construction provoqua la confusion des langues et la dispersion du genre humain? Quel sens et quelle importance devons-nous leur attribuer? Ce seraient là des questions fort intéressantes, si nous étions à même d'y répandre quelque lumière.

La tour de Babel à Babylone était un monument de forme pyramidale que huit degrés immenses portaient à la hauteur d'un stade ou 600 pieds; la base mesurait un stade carré. Un escalier qui entourait l'édifice à chaque degré conduisait au faite. Au dernier degré se trouvait un temple; il n'y avait point d'idole mais seulement un lit de repos, dans lequel se trouvait une femme choisie pour le dieu, plus une table d'or à l'usage du même dieu. La partie inférieure de la tour renfermait aussi un temple, où l'on voyait une image colossale du dieu Bel, un trône et une table d'or; au dehors, il y avait un autel du même métal. L'espace sacré, qui entourait la pyramide et qui était clos par un mur, formait une espace de deux stades carrés. Des portes d'airain conduisaient à l'intérieur. La pyramide était construite avec des briques et de l'asphalte (1). Telle est la description qu'Hérodote donne de ce temple que lui-même vit encore de ses propres yeux.

L'édifice de Cholula est également pyramidal, mais il n'atteint point la même hauteur que la tour de Bélus. Il consiste également en divers degrés, mais qui sont seulement au nombre de quatre, ayant 166 pieds d'é-

(1) HEROD., I, 181-185.

lévation et 1350 de largeur à la base ; 120 escaliers de pierre conduisaient jadis à la plate-forme supérieure, qui mesurait une surface considérable. Comme la tour de Bélus, la pyramide de Cholula avait un temple sur cette plate-forme ; il était consacré à Quetzalcoatl, dieu et premier homme, et a fait place depuis lors à une statue de la sainte Vierge. L'intérieur de l'édifice est creux, et l'on y distingue, comme dans la tour de Bélus, un naos ou temple supérieur et inférieur (1).

Outre la pyramide de Cholula, il s'en rencontre, dans les provinces de Mexico et de Yucatan, plusieurs autres qui ont excité le plus grand étonnement de la part des voyageurs anciens et modernes. On en trouve dans la vallée de la ville de Mexico, près de Cuernavacer au sud de Mexico, à Vera-Cruz, à Oaxaca, à Chiapa et dans l'Yucatan. Les anciens Mexicains leur donnaient le nom de Téocallis, mot qui signifie maison de Dieu. Leur forme diffère sans doute quelque peu, cependant il reste évident qu'un même plan symbolique a présidé à leur construction. C'est ainsi que quelques-uns ont trois ou quatre degrés, d'autres cinq ou sept ; la province d'Oaxaca en possède un à huit degrés à la base circulaire. Dans le Sud il s'en trouve quelques-uns sans degrés : ceux-là semblent moins anciens. Le plus grand nombre de ces monuments est placé dans la direction des quatre points cardinaux (2).

« Ces Téocallis, dit Humboldt, ont été bâtis pendant la période qui s'est écoulée entre Mahomet et Ferdinand et Isabelle, et l'on ne voit pas sans étonnement que des constructions américaines, dont la forme est presque identique à celle des plus anciens monuments des bords

(1) HUMBOLDT, *Ans. der Cord.*, I, 57 et 45.

(2) Cfr. KUGLER, *Kunstgeschichte*, p. 26.

de l'Euphrate, datent de temps si rapprochés de nous (1). »

On aurait tort de penser que ces édifices n'existent qu'aux extrémités de l'ancien monde et du nouveau ; ils sont parsemés sur presque tous les points de la terre, comme les constructions et les monuments les plus anciens des peuples. Si nous retournons dans l'Asie occidentale, nous découvrons que là aussi, il y eut dans les anciens temps des pyramides gigantesques, semblables au temple de Bélus. Le tombeau de Ninus, élevé par Sémiramis, était une pyramide dont le diamètre mesurait plus de dix stades (2). Xénophon vit encore près de la ville de Sarissa sur l'Euphrate, détruite par les Perses, une pyramide d'un pléthron (102 pieds) de large et de deux pléthrons de haut (3). Le monument funéraire élevé à la reine Zarina, par ses sujets les Saces, peuple scythique de la Perse septentrionale, consistait en une pyramide haute d'un stade, large d'un stade à chaque côté de la base, et supportant la statue colossale de la royale héroïne (4). Il y avait encore plusieurs autres pyramides de cette espèce dans l'Asie occidentale, bâties, prétendait-on, par Sémiramis et remontant ainsi à une haute antiquité. Le monument encore existant à Pasargadée, en Perse, et qui passe pour le tombeau de Cyrus, est également un bâtiment pyramidal à sept étages, mesurant à sa base 44 pieds sur 40, et se terminant par une chambre étroite (5). Le tombeau d'Harpagus, nouvellement découvert dans l'Asie Mineure, se compose semblablement de quatre construc-

(1) HUMBOLDT, l. c. p. 43-46.

(2) DIOD., II, 7.

(3) XENOPHON, *Anab.*, 3, 4, 9.

(4) DIOD., 2, 34.

(5) HEEREN, *Ideen*, th. I. Abth. I. Beil., 5, 3^e édit.

tions cubiques superposées, dont la plus élevée est la maison ou temple (1).

Dans les temps modernes, on a encore découvert dans l'Asie Mineure d'autres monuments de forme conique, dont la hauteur varie de 100 à 300 pieds. Nous voyons donc que jadis l'Asie Occidentale dut aussi être riche en gigantesques monuments pyramidaux, tels que ceux dont nous parlons.

Mais de toutes les pyramides, les plus connues sont celles de l'Egypte, qui ont excité la plus grande admiration dans les temps anciens et dans les temps modernes; elles sont élevées dans la basse-Egypte, près des villages de Ghizeh, Saccara, Deischur et Meicum : leur nombre est d'environ quarante. Elles reposent sur une base quadrangulaire, dont chaque côté regarde un des quatre points cardinaux. La plupart s'élèvent sans étage et présentent au sommet une surface plane en pierre. La plus grande, qui est celle de Chéops, a 465 pieds de hauteur et à peu près 650 de largeur à chaque côté. La partie plane, au sommet, a 40 pieds de diamètre. Dans l'intérieur, il y a deux salles principales, celle du roi, dans laquelle se trouvait le sarcophage, et celle de la reine. Un couloir étroit qui décrit de nombreux détours dans la pyramide, conduit à ces chambres, qui présentent exactement leurs côtés aux quatre points cardinaux. Quelques pyramides ont aussi des degrés, comme celles du Mexique, cependant il est incertain si c'était la forme primitivement arrêtée, ou si ces pyramides se trouvent ainsi disposées pour en continuer la construction, auquel cas il faudrait admettre qu'elles sont restées inachevées. Toutefois les pyramides d'Egypte se distinguent des pyramides mexicaines moins par l'absence d'étages, car

(1) *Kunstbl.*, XXV, sept. 1845.

à Mexico il y avait sous ce rapport une certaine latitude, que par l'absence de temple au sommet de l'édifice : c'est ce qu'a déjà fait remarquer Humboldt. Cependant Hérodote mentionne aussi deux pyramides qui se trouvaient près du lac Moeris et qui supportaient une statue colossale assise sur un trône (1). Ces pyramides sont reconnues comme les plus anciennes constructions de l'Egypte. Nous en trouvons aussi dans la partie supérieure de ce pays et dans l'Ethiopie, mais des recherches postérieures ont fait voir que ces pyramides étaient d'origine moderne et imitées de celles existantes dans l'Egypte inférieure.

Nous trouvons aussi des pyramides dans l'Inde et dans l'Océanie; ces antiques constructions s'offrent sous presque toutes les formes, comme au Mexique. Dans l'Inde comme en Egypte, la pyramide était la forme fondamentale des édifices religieux ou temples, que les Indiens nomment pagodes. Le bâtiment principal des pagodes indiennes consiste en une pyramide à plusieurs étages, dont le sommet était tronqué, au moins dans les temps anciens, et dont le style s'est beaucoup abâtardi dans les temps modernes. L'espace vide à l'intérieur, qui est relativement étroit et généralement éclairé par des lampes, renferme l'idole du dieu. La pyramide de Ramiseram, dans l'île de Ceylan, une des plus anciennes et des plus remarquables, rappela à l'esprit du voyageur Valentia le souvenir des pyramides d'Egypte (2). Les Stoupas ou temples des Boudhistes ne

(1) HEROD., II, 149.

(2) HEEREN, *Ideen*. 1 Th. 2 Abth., p. 372. HUMBOLDT (*Kawisprache*, p. 121) dit que les temples indiens sont couverts de haut en bas de figures et que cette circonstance établit une différence marquante entre ces édifices et les pyramides de l'Egypte et du Mexique. Cette assertion n'est pas fondée, car au Mexique il y avait, ou il y a encore, beaucoup de téocallis couverts de figures.

sont que des imitations dégénérées des pagodes pyramidales. Ces édifices, regardés comme les tombeaux de Bouddha, sont passés de l'Inde dans le Kaboul, l'île de Ceylan, le Népaul, et finalement, sous une forme abâtardie, dans la Chine. Au Kaboul, elles consistent en tours rondes massives, construites en pierres, à neuf étages, se terminant en dôme qui, dans l'île de Ceylan, sert de base à un obélisque. En Chine, le dôme a disparu ; ce n'est plus qu'une tour ou thas à sept ou treize étages. La plus célèbre est la tour de porcelaine à Nanking (1). Et, chose surprenante, il se rattachait à cet édifice, détruit il y a peu d'années, une tradition qui rappelait la tour de Babel (2).

Les temples pyramidaux se rencontrent également dans l'Océanie, où ils ont reçu le nom de morais. Ils ont des degrés, sont pourvus d'escaliers, et ont, au sommet, l'autel et l'idole ; ce qui, joint à leur base relativement large, leur donne beaucoup de ressemblance avec les pyramides mexicaines. Le morai de Tahiti, vu par Cook, était une pyramide de pierres à onze degrés. La base avait 276 pieds de longueur sur 87 de largeur ; la hauteur en avait 44. Au sommet, il y avait une plate-forme et sur cette plate-forme, un oiseau sculpté en bois, image du dieu ou Eatoa des habitants. Ce morai était élevé sur une place quadrangulaire carrelée, close par un mur en pierres (3). Les autres îles possèdent aussi de ces monuments.

En Europe même, on a trouvé de ces édifices pyramidaux. Pansanias en mentionne un bâti sur le che-

(1) Cfr. RITTER. *Die Stupa's oder die architektonischen Denkmäler, an der indobaktrischen Königstr. und die Kolosse von Bamiyan*. (RITTER, *Erdk.*, IV, 249, sqq.)

(2) *Ausl.*, 1839, p. 68.

(3) BRAUNSCHWEIZ, *Amer. Denk.*, p. 97.

min d'Argos à Epidaure, que l'on regardait comme une tombe de tous les héros (1). Un voyageur moderne, Ross, parle aussi des ruines de deux pyramides près de Kenchrée et sur la route d'Epidaure (2). Il y avait à Clusium dans l'Etrurie, un tombeau, prétendument celui du roi Porsenna, construit avec beaucoup d'art et se composant de plusieurs pyramides superposées.

Dans l'Europe occidentale, la Sardaigne et l'Irlande ont des tours circulaires, monuments qui, comme les pyramides, rappellent les âges depuis longtemps disparus. En Sardaigne, ces tours s'appellent Nurhags; elles sont construites en forme cônica au moyen d'immenses pierres placées l'une sur l'autre sans ciment; elles présentent une surface carrée régulière, différentes en cela des pierres employées pour les murs cyclopéens, qui sont irréguliers, et à la base, il y a une ouverture qui sert de porte, que l'on franchit en rampant; vers le haut, on aperçoit çà et là une espèce de fenêtre. Partout le cône est tronqué et rien n'indique qu'il se soit jamais terminé en pointe. A l'intérieur, il y a plusieurs étages ayant des ouvertures pratiquées dans le mur (3). La plupart ont 50 pieds d'élévation et 90 de diamètre à la base; elles sont bâties le plus souvent dans la plaine sur de petites collines naturelles et sont parfois entourées d'un rempart et d'un mur.

Les tours irlandaises se rapprochent plus de la forme cylindrique; à huit ou dix pieds du sol se trouve une porte étroite et en haut il y a quatre fenêtres regardant les quatre points cardinaux. Ces édifices ont de 100 à 120 pieds de hauteur, et de douze à seize de dia-

(1) PAUSAN., II, 23.

(2) ROSS., *Reisen und Reiserouten in Griechenland*, I, 142.

(3) L. VON ARNIM, *Reise nach Neapel, Malta und Sardinien, zu Anfang des Jahres 1844*. 2^e partie.

mètre, de sorte qu'on les prendrait pour des colonnes(1).

Nous trouvons donc, dans presque tout l'univers, une catégorie de monuments religieux, qui, ayant une forme pyramidale tronquée et étant plus ou moins construits en gradins, accusent tous un même style, qui a pris naissance à la tour de Babel et s'est répandu jusque dans le nouveau monde : les édifices qui semblent le plus s'en éloigner sont les tours circulaires de l'Europe occidentale (2).

§ LXII.

Suite du même sujet.

Quelles sont l'origine et la signification de ces monuments ? La réponse à cette question est cachée dans un de ces hiéroglyphes du temps, dont le déchiffrement nous est d'autant plus difficile que nos idées et nos opinions correspondent moins aux systèmes religieux et symboliques de l'antiquité. Dans quel but construisait-on ces édifices et pourquoi préférait-on la forme pyramidale ? Les savants anciens et modernes se sont déjà donné beaucoup de peine pour trouver la solution de cette énigme. Quant au but et à la destination de ces édifices, il est démontré, pour le plus grand nombre du moins, qu'ils servaient de sépulture, et que, bien que ce fussent aussi des temples, il faut surtout les considérer comme des tombeaux. C'est ainsi qu'Hérodote et

(1) *Ausland*, 1843, nov, n° 153-55.

(2) M. DE BAER, de l'académie de St-Petersbourg, en voyageant dans le nord de la Russie, découvrit une construction de pierres, ayant la forme d'un labyrinthe. Son origine se perdait dans la nuit des temps ; elle portait le nom de Babylon et était, de la part des habitants, l'objet d'une grande vénération. M. DE BAER la fait remonter aux anciens peuples finnois ou aux anciens Russes. (*Kunstblatt*, 1843, n° 83.) Il eût valu la peine de rechercher comment le nom de Babylone avait été donné à cet édifice.

d'autres auteurs anciens nous apprennent que les pyramides d'Égypte furent construites pour servir de tombeaux aux Pharaons ; les recherches modernes l'ont clairement prouvé, puisqu'en les ouvrant on a trouvé dans plusieurs d'entre elles les sarcophages de ces rois. Ritter a démontré que les stoupas ou dagops des Bouddhistes sont des tombeaux de rois et de prêtres, symboliquement regardés comme sépulture de Bouddha. Et le mot stoupa lui-même signifie tombeau (1). Les morais de l'Océanie et les téocallis du Mexique servaient également de sépulture aux rois et aux grands du pays, et la vallée de Mexico, qui renferme une multitude de ces pyramides, connues sous la désignation de demeures du soleil et de la lune, a reçu le nom de voie des morts (2). L'ancien temple de Bélus lui-même était regardé comme la tombe de ce personnage (3). Il est donc constant que la principale destination de ces antiques constructions pyramidales, était de servir de monuments funéraires, et même symboliquement de tombeaux aux dieux auxquels ils étaient consacrés.

Un grand nombre de ces monuments étaient en même temps des temples. Il en était ainsi des morais de l'Océanie, des téocallis du Mexique et de la tour de Babylone, mais, à cet égard, nous ne pouvons rien affirmer quant aux pyramides d'Égypte. Les pyramides de la plupart des pagodes indiennes ne semblent plus connaître cette destination primitive, bien qu'antérieurement elles aient dû y servir et qu'à cette époque encore il y en a qui reçoivent les cadavres des prêtres (4). Du reste, elle ne répugne nullement au service du culte, attendu que

(1) Cfr. RITTER, *Asien*, VI, 271.

(2) Cfr. HUMBOLDT, *Ans. der Cord.*, I, 32.

(3) STRABO, XVI, 211.

(4) ROGER, *Open-Deur tot het verborgen Heidendoom*. Leyden, 1631, p. 101.

partout ce dernier était intimement lié à la vénération des morts; nous admettons même avec Clément d'Alexandrie, Eusèbe (1) et d'autres écrivains, que les premiers autels païens étaient des tombeaux et que l'idée de construire des temples particuliers pour la demeure des dieux ne surgit que plus tard chez quelques peuples, tels que les Egyptiens et les Grecs. Aussi trouvons-nous chez toutes les nations, qui sont au dernier échelon de la civilisation, des tombes gigantesques en guise d'autels, mais point de temples. Et la plupart des dieux du paganisme n'étaient-ils point, comme nous croyons l'avoir irréfragablement démontré, des patriarches nationaux déifiés, auxquels les peuples accordaient leur vénération et leurs sacrifices comme à des héros sacrés et à des génies protecteurs, pour nous servir de l'expression d'Hésiode? Le culte des dieux n'était conséquemment, dans le principe, que le culte des morts. Nous trouvons même la preuve de ce fait chez les Grecs, puisqu'ils érigèrent d'abord des tombeaux à leurs dieux comme étant des héros mythiques de cette espèce, avant de leur élever les magnifiques temples qu'ils construisirent ensuite. Pausanias parle d'un monument d'Arcadie, construit en forme cônica, qui, comme tombeau, renfermait les cendres de Callisto ou d'Artémise, et sur lequel fut bâti (postérieurement, sans nul doute), un temple en l'honneur de cette dernière (2).

(1) EUSEB., *Præp. Evang.*, II, 6.

(2) PAUSAN., VIII, 35.

§ LXIII.

Suite du même sujet.

Il est donc établi que les pyramides sont avant tout des tombeaux et que, comme tombeaux et autels, beaucoup de peuples les firent servir en même temps de temples. Mais pourquoi choisissait-on pour cet usage la forme pyramidale? A cela on a répondu que cette forme était la plus simple, une forme que les montagnes de la nature avaient elles-mêmes indiquée pour les grands monuments. Les circonstances symboliques qui accompagnent ces édifices, telles, par exemple, que leur position à l'égard des quatre points cardinaux, convaincront aisément que l'explication tensée n'est pas admissible et qu'il faut y chercher l'expression d'une idée correspondante à la destination de ces tombes pyramidales. La destination et le symbolisme de ces dernières peuvent donc nous conduire à la solution cherchée. Si donc les pyramides servaient de tombeaux, quoi de plus approprié à ce but que de représenter et figurer symboliquement le séjour des âmes après la mort? Or, ce séjour des âmes justes et héroïques est, dans la croyance de tous les peuples, le paradis, et ce paradis, comme nous l'avons vu, était pour eux une haute montagne du monde; elle était sise au milieu de la terre et présentait chacun de ses côtés à l'un des quatre points cardinaux; son sommet était le séjour des dieux et des bons génies. Après avoir inhumé les héros avec leurs armes, leurs coursiers et leurs esclaves, quoi de plus naturel que de faire de leur dernier séjour sur la terre une imitation du paradis? Encore de nos jours, les Mahométans élèvent souvent à leurs princes des monuments,

dans lesquels ils cherchent à représenter le paradis tel qu'il est décrit dans le Coran. Les Chichiméens, ancien peuple du Mexique, resté étranger à la construction des téocallis, enterraient leurs morts dans les grottes de certaines montagnes, parce qu'ils croyaient que là se trouvait l'entrée du paradis (1). Le mausolée ou sarcophage de bois, érigé aux prêtres Bouddhistes de l'empire Birman, est une parfaite reproduction de la montagne du monde ou du paradis, avec ses divers étages et son sommet habité par les dieux et les génies protecteurs. Après que le corps a été exposé quelque temps dans ce mausolée, on met le feu à ce dernier et on le brûle avec le cadavre; les cendres sont recueillies dans des urnes, qui se placent, sinon dans les grands temples pyramidaux, du moins dans des pyramides plus petites. Ainsi donc, de nos jours encore, il y a des peuples qui ne perdent point de vue, dans leurs mausolées et leurs sépultures, le paradis et la montagne du monde. Et quant à la forme symbolique même de ces édifices pyramidaux, elle reproduit partout chez les Bouddhistes, comme l'ont démontré Humboldt et Ritter, la forme de la montagne du monde et du paradis, telle que cette secte la conçoit (2). Les pagodes pyramidales des Brahmanes indiens ont aussi conservé la forme fondamentale du Mérou ou montagne du monde, en admettant toutefois quelques modifications : les pagodes d'Allahabad portent même le nom de Mérou (3). La tradition mexicaine de Cholula est tout aussi précise en donnant à la pyramide le nom de montagne de Tlalok, qui est celui de la montagne du paradis et du déluge. Et pour donner une preuve de plus que les pyramides figurent

(1) CLAVIGERO, II, 86.

(2) HUMBOLDT, *Kuwisprach.*, p. 148. RITTER, *Asien.*, I, 8.

(3) RITTER, I. C.

cette montagne, citons les Egyptiens, qui appellent Champs-Élysées les parties du pays où il y a des pyramides; un lac sacré, situé dans ces environs, leur tenait lieu d'Achéron (1); et pour imiter le passage de l'Achéron dans les enfers, les morts devaient traverser ce lac avant d'être déposés dans leurs tombes, qui, dans les temps postérieurs, ne furent plus, il est vrai, les anciennes pyramides réservées aux rois des temps primitifs.

Si donc, comme tombeaux, les pyramides représentent symboliquement la montagne du monde, on s'explique aisément pourquoi, lorsqu'ils servent de lieu de sacrifice à quelque divinité, ils portent, sur leur partie supérieure, l'idole, l'autel et la niche du dieu. Comme on s'imaginait le jardin paradisiaque, la demeure des dieux, au sommet de la montagne de la terre, on plaçait le symbole de ce paradis sur la partie la plus élevée des pyramides, tandis qu'on se figurait la partie inférieure, qui servait de tombeau aux morts, comme étant l'entrée de ce même paradis.

§ LXIV.

Suite du même sujet.

Nous avons donc vu que les pyramides, ces monuments les plus antiques des peuples et que nous pourrions nommer temples funéraires, sont en réalité des imitations symboliques de la montagne du monde ou du paradis. Nous pouvons aussi les regarder comme une reproduction de la montagne du déluge, sur laquelle Noé sacrifia, d'après la tradition des peuples, puisque nous avons établi comme probable l'opinion que, pour créer la montagne de la terre, le paradis et la montagne

(1) SERV., *ad Aen.*, VI. 657.

du déluge se sont confondus dans les idées des peuples. Reste encore à savoir s'il y a des rapports, et quels sont ces rapports, entre l'antique tour babylonienne de la Bible et la pyramide de Bélus à Babylone, et par suite indirectement entre cette tour et les pyramides des autres peuples. Quant au premier point, nous n'avons malheureusement que des suppositions, car nous ignorons absolument les conditions dans lesquelles l'antique tour de Babylone était construite ; cependant il faut regarder comme certain qu'elle n'était pas identique à la pyramide de Bélus, construite peut-être par Nabuchodonosor. Comment en effet une construction en briques eût-elle pu traverser tant de siècles, sans détérioration ? Mais la pyramide de Bélus ne fut-elle pas élevée sur les ruines de l'ancien édifice, et l'idée qui dominait dans celui-ci, n'a-t-elle pas été conservée dans le monument qui le remplaça (1) ? L'affirmative est fort probable pour le premier point, car les peuples ne durent pas plus oublier l'emplacement de ce premier et antique monument que celui de Babylone lui-même. Quant au second point, il y a encore plus de probabilité. La tour de Babylone était une image symbolique de la montagne du déluge ; Josèphe en donne la preuve, lorsqu'il dit que le peuple comptait y chercher un refuge, en cas qu'il arrivât un autre déluge (2) ; au besoin même nous pourrions nous prévaloir de la tradition américaine de Cholula, qui, parlant de la construction que Dieu renversa après le déluge, dit que c'était une imitation de la montagne sur laquelle s'étaient retirés ceux qui avaient échappé au déluge.

(1) Cette hypothèse, que nous avons émise il y a quelques années déjà, se trouve admirablement confirmée par la traduction qu'OPPERT a donnée d'inscription cunéiforme de Borsippa (l'ancienne Babylone). *V Journ. Asiat.*, fév.-sept., 1857.

(2) JOSÈPHE., *Antiq. Jud.*, I, 8.

Il y avait également, dans la tour de Babylone, une image du paradis, puisque dans le principe ce dernier et la montagne du déluge étaient situés dans la même contrée. C'est à une telle idée que la tradition semble faire allusion lorsqu'entre autres elle dit par la bouche de la Sibylle de Bérosee, que les hommes avaient voulu s'élever de cette montagne jusqu'au ciel (paradis). Mais d'abord et avant tout elle dut servir de tombeau, peut-être de temple funéraire aux premiers hommes déifiés. Cela est d'autant plus probable que la pyramide de Bélus, élevée postérieurement, fut regardée comme la sépulture de Bélus, et celui-ci était à proprement parler, d'après ce que nous avons vu, le premier homme, auquel on identifia Cham. Nous croyons donc que la tour de Babylone servit de modèle à la pyramide de Bélus et par suite à tous les temples pyramidaux de la terre; nous croyons de plus que le culte idolâtrique accordé aux premiers êtres, le paganisme en un mot, date de cette construction, devenue la sépulture des hommes primitifs déifiés et le lieu où on leur offrait des sacrifices. Les commentateurs juifs de la Bible prétendent de même qu'il faut chercher le principe de l'idolâtrie dans la construction de cet édifice (1).

Mais si le premier temple païen est contemporain de la confusion des langues et de la dispersion du genre humain, la première fondation de l'église chrétienne est inséparable de la réunion spirituelle des hommes, de leur retour à la vraie unité, et du don admirable des langues descendu du ciel au jour de la Pentecôte.

(1) Cfr. BOCHART, *Geog. sacra.*, p. 34.

LIVRE III.

CHAPITRE I^{er}.

ATTENTE D'UN RÉDEMPTEUR.

Et alors Dieu détachera du soleil un roi qui délivrera l'univers du fléau de la guerre.

(SIBYLL. ap. LACTANT., VII, 18.)

Les traditions sacrées et mythologiques des temps antérieurs avaient répandu dans toute l'Asie le dogme..... d'un grand médiateur, d'un juge final, d'un sauveur futur, qui, roi, Dieu, conquérant et législateur, devait ramener l'âge d'or sur la terre, la délivrer de l'empire du mal, et rendre aux hommes le règne du bien, la paix et le bonheur.

(VOLNEY, *Les Ruines*, XXII, 15.)

§ LXV.

Conviction de la nécessité d'un Rédempteur admise par les païens.

Les traditions païennes de la chute de l'homme nous démontrent, comme la doctrine du christianisme, que l'humanité a dévié du chemin primitif de la vertu et de la justice, et que, comme conséquence, elle est sujette aux maux physiques et moraux : c'est une vérité que l'idolâtrie connaissait parfaitement. Mais à part cette conviction des peuples idolâtres, le fait psychologique de la perversité de l'esprit humain et celui, présent partout, de la prépondérance du mal dans la vie, parlaient trop haut pour que leur voix fut méconnue, et que l'état anormal dans lequel nous nous trouvons fut nié, même par ceux qui étaient étrangers à la

révélation. Nous constatons donc que le paganisme admet partout la présence d'éléments inconciliables dans la vie humaine, et l'idée d'un état de culpabilité, réclamant une médiation et une expiation supérieures; nous constatons même cette idée là où la tradition de la chute semble le plus profondément ensevelie dans les ténèbres et notoirement obscurcie par une multitude de fictions mythiques. Toutes les religions désignent l'âge actuel comme un âge de fer, où règnent le péché et le malheur. A quoi servaient tous leurs rites extérieurs, toutes leurs purifications et surtout leurs sacrifices sanglants, dans lesquels on immolait souvent l'homme, parce qu'on croyait le sang des animaux insuffisant pour apaiser la divinité (1)? Ils avaient pour but évident de neutraliser les effets de l'impureté originelle et de la culpabilité de l'homme, et d'offrir un tribut d'expiation aux dieux de cet âge de fer, aussi pleins de courroux, d'envie et de haine, qu'ivres du sang de l'homme. Aussi, le paganisme entier regardait-il la vie, non comme agréable et heureuse, mais comme triste et sombre. Les Egyptiens, comme les Indiens, y voyaient un temps de pénitence et de châtement, et c'est en grande partie à cette idée qu'il faut attribuer la doctrine d'après laquelle ils soutenaient que les âmes humaines sont des esprits supérieurs déchus et enfermés dans des corps mortels pour expier leurs fautes : les pénitences et les austérités des Indiens ont la même origine. On lit dans le Vêda : « Quelles joies peut procurer un monde, où tout va en empirant,

(1) Il est remarquable que les païens fassent souvent remonter les sacrifices humains à l'époque des géants et au fratricide de Caïn. Les Mexicains disent que ces sacrifices furent établis en mémoire du fratricide du géant Xolotl. (MAYER., *Mythol. Lex.*, I, 587). Les Germains en attribuaient l'introduction à Frey, dieu des Vanes et assassin de Béli. (MUNCH., *Die Wikingers Züge*, p. 31.) Quant à l'abolition de ces sacrifices, on en fait précisément honneur aux Hercules messianiques.

où les rois sont renversés, où les montagnes, où le pôle changent de place, où les étoiles sont jetées hors de leur route, où la terre subit l'épreuve des flots, et où les esprits sont précipités du ciel (1)? »

Les partisans de la doctrine de Zoroastre affirment que le monde actuel est complètement sous la puissance d'Ahriman, et les prêtres des anciens Mexicains disaient, en *baptisant* les nouveaux nés : « Cher enfant, Ometeuctli et Omecihuatl vous ont créé dans le ciel et envoyé sur la terre. Mais sachez que la vie dans laquelle vous entrez, est remplie d'affliction, de peines et de malheur, et que jamais vous ne gagnerez votre pain sans misère. Que Dieu vous aide dans les nombreuses fatigues qui vous attendent (2). » Du reste, la doctrine de la perversité originelle de la race humaine, si conforme à la croyance du christianisme, préside aux baptêmes ou cérémonies purificatoires des enfants, aussi bien qu'aux diverses circoncisions, que nous trouvons chez la plupart des peuples idolâtres, depuis les nègres d'Afrique jusqu'aux Indiens d'Amérique.

Il n'est pas moins clair et explicite sur ce point, ce paganisme grec, dont l'histoire et le développement sont d'autant plus intéressants qu'il ne s'arrêta point au premier degré des traditions mythiques, mais qu'il parcourut, en dehors de la révélation, toutes les faces de l'intelligence humaine, pour arriver où?... à une philosophie qui confirma des mythes et qui dut encore témoigner de la perversité de la créature et de la nécessité d'une rédemption. Interrogeons d'abord ce que proclament ces Grecs, qui tenaient encore, avec une simplicité enfantine, à leur antique foi religieuse et aux traditions

(1) VON BHOLEN, *Atles Indien*, 1, 168.

(2) CLAVIGERO, II, 86.

fabuleuses de leurs pères. Hésiode nous répondra, en se plaignant les malheurs de l'âge actuel :

« Plût aux dieux que je ne fusse né qu'après les temps que je vais décrire, ou que je fusse parvenu dans le royaume de Pluton avant de me voir confondre parmi la cinquième génération, âge de fer, pendant lequel l'homme est condamné nuit et jour à de durs travaux. Les peines et les douleurs l'accablent (1). »

Puis Homère chante : « De tous les animaux qui respirent et qui rampent sur la terre, il n'y en a point de plus malheureux que l'homme (2). »

Et voici en quels termes était conçu l'ancien oracle qu'au dire de la fable, Silène rendit à Midas, lorsque celui-ci demandait ce qu'il y avait de plus désirable pour l'homme :

« O rejetons éphémères d'un dieu infortuné et de la fortune impie ! Pourquoi me forcez-vous à dire ce qu'il serait mieux que je tusse ? L'existence est plus tranquille pour qui ignore son malheur. Rien n'eût été plus désirable à l'homme que de ne pas naître (3). »

Les anciennes poésies retentissent sans cesse de telles plaintes. Le paganisme grec a beau prendre le vêtement extérieur de la joie et présenter un contraste apparent avec les religions orientales, assombries par les pénitences et les expiations ; il n'est jamais parvenu à refouler complètement dans son intérieur les traces de ce désespoir tragique, engendré par le combat de l'esprit humain contre le destin hostile et inexorable. Si, au temps du paganisme croyant, nous voyons les Grecs lutter avec la conviction que la vie de l'homme est pour-

(1) HES. *Op. et dies.*, v. 157-161.

(2) *Ilias* XVII, v. 446 et 447. Cfr. XXIV, 322, sqq.

(3) ARISTOT. *ap. PLUT.*, *Consol. ad Appol.*, p. 27. L'oracle de Delphes s'exprime dans les mêmes termes. *Ap. CIC.*, *Tusc. disp.*, I, 481.

suivie par le courroux divin, nous voyons également les philosophes du paganisme avouer la chute primitive et la perversité de l'homme, et enfin, désespérant de leurs propres forces, succomber à la douleur universelle, pour nous servir d'une parole expressive du néo-paganisme. La philosophie païenne atteignit sans contredit son apogée, du temps de Socrate et de Platon. Plus leur école espérait d'amélioration de la vraie philosophie, plus elle devait reconnaître l'insuffisance des connaissances humaines et admettre qu'un Dieu seul pouvait porter le vrai salut, dans cette perversité originelle du cœur humain et dans ce désordre des idées chez l'homme. C'est dans ce sens que parle Socrate, lorsqu'il dit, dans le *Phédon*, que l'on doit accueillir les meilleures et les plus solides opinions sur l'état des âmes et l'immortalité, et s'en servir comme d'une planche pour traverser la vie, jusqu'à ce qu'une embarcation plus solide ou une parole divine arrive jusqu'à nous, sur ce sujet (1). Il semble avoir eu devant les yeux une sorte de prophétie annonçant un tel enseignement divin, et il paraît y faire allusion, lorsque, dans le dialogue d'*Alcibiade*, il enseigne à ce dernier à attendre, avec son sacrifice, jusqu'à ce que la Providence (ou le Dieu qui prend soin) vienne enlever le bandeau qui lui couvre les yeux, et lui apprendre comment il doit se comporter envers Dieu et les hommes (2). Cette école admettait clairement que l'humanité était perverse de sa nature. Nous en avons la preuve dans les remarquables paroles de Platon sur le destin qui attend le juste ici-bas. Voici ce passage, que l'on a considéré à bon droit comme un pressentiment philosophique des souffrances de Jésus-Christ : « Le juste qui ne veut pas seulement paraître juste, mais l'être

(1) *Phédon*, p. 83. D.

(2) *Alcibiades*, II, p. 130-131.

tre en effet, sera enchaîné, flagellé, torturé; il aura les yeux bandés; après avoir souffert toutes espèces de maux, il sera pendu, et verra que l'on ne doit pas être mais paraître juste (1). » Platon dit ce que doit être une république pour être bonne et servir de modèle, mais il avoue qu'une pareille république n'est à trouver en aucun endroit de la terre; et, après avoir fait luire les splendeurs de la vie future aux yeux du juste, il ne sait expliquer autrement le désordre moral dans cette vie, qu'en admettant que celle-ci est uniquement une sorte de métempsychose, et que la perversité des âmes a son origine dans la culpabilité d'une vie antérieure (2).

L'idée d'une faute héréditaire est encore plus clairement exprimée par un ancien philosophe, nommé Crantor, de l'école platonicienne, dans un écrit intitulé : *De luctu*, et que Cicéron appelle un livre d'or. « Voilà ce qu'enseigne toute l'ancienne philosophie, est-il dit dans ce livre, et que l'on en admette telle ou telle partie, il restera toujours parfaitement vrai que, sous beaucoup de rapports, la vie est pénible et difficile. Si elle n'a pas été créée ainsi de sa nature, elle est descendue à cet état de dégradation par notre faute. Cette sombre destinée nous poursuit de loin, et déjà dès notre naissance; personne n'est dans un état normal. La méchanceté se mêle en partie à l'existence de tous ceux qui sont nés; la race mortelle participe à cette faute, qui engendre pour nous, dès que nous entrons dans la vie, la perversité de l'âme, les maladies, les soucis, la mort (3). »

Même aveu fait par Timée de Locres, philosophe pythagoricien (400 ans avant Jésus-Christ): « Quant aux

(1) PLATO., *De rep.*, II, p. 562.

(2) Cfr. *De republ.*, c. X.

(3) PLUT., *Consol. ad. Apoll.*, p. 325. Ed. HITTEN.

vertus et aux défauts, le mal provient moins de nous que de nos ancêtres, et des éléments dont nous sommes constitués (1). »

Du reste, la doctrine capitale de toute la philosophie païenne, comme de la mythologie, se résume ainsi : La vie n'est autre chose qu'une captivité, un état d'expiation ou une infirmité. Cet axiome a passé par toutes les écoles de Pythagore. Cicéron et Crantor disent à ce propos : « Beaucoup d'hommes sages déplorent la vie humaine, non depuis aujourd'hui, mais déjà depuis longtemps ; ils la regardent comme une punition, et la naissance comme le plus grand malheur (2). »

Le paganisme tout entier, on doit en convenir, ressentait des sombres accents d'une douleur profonde, arrachés à une âme maudite, que la mythologie grecque a représentée sous l'image de Prométhée, rivé au roc d'une nécessité invariable, et déchiré par le vautour de la conscience. Elles sont donc vraies ces paroles de l'Apôtre : « Nous savons que toute créature soupire et a été jusqu'à présent dans le travail de l'enfantement (3). »

Le paganisme moderne lui-même, dès qu'il se détache du christianisme et de sa rédemption et veut suivre une voie à lui propre, ne peut dissimuler la nécessité qui travaille l'espèce humaine : Goethe dit du Caïn de Byron, que toute la pièce renferme une sorte d'aspiration vers un rédempteur (4). Mais il est temps que nous retournions à l'antiquité.

Jamais le cri de détresse du paganisme ne fut plus perçant, jamais il ne ressembla plus au cri de désespoir, que lorsque l'idolâtrie eut parcouru toutes les étapes de

(1) *De anima mundi.*, p. 103.

(2) PLUT., *Cons. ad. Apoll.*, 381.

(3) ROM., VIII, 22.

(4) *Werke.*, p. 46. Stuttg., 1833, p. 226.

sa civilisation et qu'il fut parvenu à son extrême limite : il en était là lorsqu'il éleva son Panthéon à Rome et qu'il y érigea la chaire de toute la sagesse de l'ancien monde. Alors l'infortune de la race humaine et l'insuffisance de tout appui humain deviennent d'autant moins niables devant l'effrayante corruption des mœurs du temps. Cicéron s'écrie : « Ce n'est plus une mère, mais une marâtre qui engendre l'homme à la vie avec un corps nu, infirme et faible, avec un esprit tremblant en face de la fatigue, rampant devant la frayeur, et incapable de travail, enclin aux passions, mais dans lequel couve cependant le feu sacré de l'âme et de l'intelligence (1). »

« Pourquoi dois-je dissimuler l'infirmité générale sous l'aménité de l'expression ? dit à son tour Sénèque. Nous sommes tous méchants. Ce que l'un reproche à l'autre, chacun le trouvera dans son propre sein. Nous vivons méchants parmi les méchants. Un seul moyen peut nous rendre tranquilles, c'est de s'entendre sur des procédés de bienveillance réciproque (2). »

Sénèque se consolait, comme beaucoup de ses contemporains, parce qu'il croyait, d'après les anciennes traditions, à la destruction prochaine de l'univers, destruction par laquelle l'ancienne race humaine devait périr et faire place à une nouvelle génération, exempte de vice, *et dabitur terris homo nescius scelerum* ; puis, il ajoute tristement : « Mais l'innocence ne sera pas de longue durée, et l'impiété s'insinuera dans le monde ; la vertu, en effet, est difficile à trouver et elle a besoin d'être gouvernée et guidée, car le vice s'apprend sans maître (3). » Les pauvres païens ne savaient point qu'en ce moment s'accomplissaient ces antiques traditions de

(1) *De rep.*, 5.

(2) *SENECA, De ira*, III, 26. Cfr. II, 9 et 27. *De benef.*, I, 10.

(3) *Quæst. nat.*, III, s. finem.

la renouation du monde, et que le divin gouverneur et conducteur dans la voie de la justice venait d'apparaître. Marc-Aurèle se plaint, comme Sénèque, de ce qu'on était dans l'âge de fer, et de ce que « la fidélité, l'honneur, la justice et la vérité s'étaient envolées de la terre aux cieux (1). » Juvénal s'écrie, plein d'indignation : « S'il est vrai que les divins préceptes de la philosophie nous apprennent à triompher des coups du sort, il ne l'est pas moins que l'école du monde doit enfin nous instruire à supporter patiemment la traversée de la vie. »

« Que les gens de bien sont rares ! leur nombre égale à peine celui des portes de Thèbes, ou des embouchures du fleuve qui féconde l'Égypte. Nous sommes dans le neuvième âge, et nous vivons dans un siècle pire que le siècle de fer : les noms manquent aux crimes, et la nature n'a plus de nouveau métal pour les désigner (2). »

Et ailleurs :

« La terre ne nourrit plus à présent que des hommes petits et lâches : quand un dieu les voit aux prises, il en rit et les déteste (3). »

Il est donc vrai que, comme le judaïsme, le paganisme donnait pour base réelle, à ses doctrines et à ses institutions, le principe que la race humaine est sujette au péché et à la corruption ; qu'il cherchait une médiation supérieure pour aplanir ce différend, existant entre la divinité et l'humanité ; que, si nous suivons le paganisme dans son développement ultérieur, principalement chez les Grecs et les Romains, auxquels la raison inspira de chercher aide et assistance en eux-mêmes, nous trou-

(1) MARC-AUR., *Τῶν πρὸς ἑαυτὸν*, lib. V.

(2) JUVEN., *Satir.* XIII, v. 19-22, 26-30.

(3) *Satir.* XV, 70-71.

vons la nécessité d'une intervention céleste d'autant mieux établie, que ce développement est plus avancé et qu'on devient plus convaincu de la nullité de toute protection tirée de l'homme même. Le chrétien aperçoit là évidemment le doigt de la Providence, qui avait abandonné l'humanité à elle-même, pour la conduire à cette connaissance ; « car la créature n'est pas volontairement assujettie à la vanité, mais à cause de celui qui l'a assujettie dans l'espérance (de la rédemption) (1). »

Et lorsque le paganisme, avec tous ses vains efforts pour s'aider lui-même, fut parvenu à cette conviction ; lorsque, en présence de la profonde immoralité du temps, il dut avouer que l'âge de fer, le dernier du monde, avait commencé, alors sonna l'heure que la Providence avait fixée pour la naissance du Libérateur et le retour de l'âge d'or, célébré dans les traditions.

§ LXVI.

La promesse faite dans le paradis terrestre considérée comme fondement de l'attente d'un Messie chez les païens.

Le judaïsme fut appelé à être le précurseur du christianisme, et, conformément à cette vocation, à conserver la foi en un Messie futur. Cette foi, soutenue par les prophètes et les hommes envoyés de Dieu, cette foi constamment ravivée, communiqua au peuple juif, l'étonnante force vitale dont il fit preuve dans ses revers, qui le releva constamment de ses chutes, qui lui donna ce courage invincible au milieu de peuples hostiles. Le paganisme fut exclu de cette mission historique, réservée au peuple choisi de Dieu ; abandonné à ses propres

(1) Rom., VIII, 20.

forces, il devait, dans les vues de la Providence, prouver que l'homme ne peut rien par lui-même. Le paganisme cependant, avait puisé à la révélation primitive l'espoir confus d'un rédempteur, comme il avait conservé tant d'autres traditions obscures. Le mythe grec parle de la boîte de Pandore, au fond de laquelle il ne resta que l'espérance ; ne pourrait-on pas attribuer à cette fable un sens plus relevé, en y voyant un symbole de l'espérance d'un libérateur futur, restée parmi les ruines païennes ?

Il est certain, et on ne peut plus évident, que le paganisme attendait un messie, et que cette attente était fondée sur la promesse faite dans les temps primitifs. La sainte Ecriture nous apprend comment il fut promis au premier homme dans le paradis, que de la femme naîtrait Celui qui écraserait la tête du serpent. Il est hors de doute que cette prophétie est le fondement de l'attente des païens. Nous en serons convaincus en examinant les faits suivants.

1. Quelle était la base de la croyance des païens ? Ils citent partout une ancienne prophétie ou un ancien oracle, d'après lequel le génie du mal, qui gouvernait l'âge d'alors, serait un jour vaincu, et le premier âge du monde, l'âge d'or, serait rétabli en même temps que le pouvoir du dieu antique. Et partout, ils rattachent cette prophétie au premier homme et à sa chute. Généralement, la prophétie est annoncée au premier homme, au moment où il tombe, ou au moment qu'il est puni. Kajomords, l'homme primitif des Perses, annonce la perte future d'Ahriman, à l'instant même où celui-ci lui donne la mort. Cassiapa, le premier homme des Indiens, annonce à sa femme, nommée Aditi, lorsqu'elle représente Eve pure et non déchue, et Diti, lorsqu'elle figure Eve coupable et tombée, qu'un jour

Vischnou deviendrait premier fils pour sauver le monde et combattre les mauvais géants, et Cassiapa fait cette promesse au moment que Diti déchue déplorait sa chute. Prométhée prononce l'oracle, selon lequel le divin descendant (engendré par Jupiter) de la première femme mortelle mettra fin à l'âge de fer et renversera l'autorité usurpée par Jupiter, et Prométhée laisse échapper cette prophétie, lorsqu'en punition de sa chute, il est attaché au rocher. Enfin, c'est ainsi que presque partout en Amérique et dans l'Océanie, les premiers hommes, après qu'ils ont été condamnés à l'exil et que l'âge d'or a cessé, prédisent qu'ils reviendront et rétabliront l'état primitif du monde.

Il s'agit moins ici d'une prophétie sortie de la bouche de la première mortelle déchue, que d'une prophétie qui la concerne, et prononcée, soit par le premier homme, tel que Prométhée, soit par un être primitif tenant la place de Dieu, tel que Thémis, la mère de la justice (Diké), et toujours il est formellement dit que ce grand réparateur naîtra de la race de la femme, et non de celle de l'homme mortel.

2. Quel est, dans la croyance des peuples, ce triomphateur promis, qui sera vainqueur de l'ennemi malin ? quel est ce réparateur de la première faute ? Il est représenté comme issu de la race de la première femme mortelle, et, circonstance remarquable, jamais comme né de la race du premier homme mortel, qui cède partout sa paternité au Dieu suprême. Chez les Indiens et chez les Grecs également, la mythologie fait remarquer que le réparateur descend des dieux, et qu'il naît de la femme mortelle. Les Germains aussi donnent à leur messie Vidar, pour père Odin et pour mère Gridr, la géante primitive, c'est-à-dire, comme l'indique suffisamment le contraste existant entre eux, le dieu su-

prême et la femme mortelle, issue de la race d'Eve déchue, car la race gigantesque désigne plus particulièrement les hommes après la chute.

Chez les Perses, Kajomords prédit que de sa propre race sortira le destructeur d'Ahriman ; mais, d'une part, Kajomords est l'homme primitif divin, non déchu et antérieur à la distinction sexuelle ou générique ; et d'autre part, la tradition des Perses ne fait point naître Sosiosch, le messie futur, d'un homme mortel, mais du sein d'une vierge, par la coopération merveilleuse de la divinité.

Quant aux sauvages, ils admettent généralement que le premier homme renaîtra lui-même comme messie réparateur, mais il faut remarquer que, dans ce premier homme qui renaît, ils ne voient pas Adam déchu, mais le premier être divin non déchu, qui vit fleurir l'âge du paradis terrestre.

Les peuples ont conservé avec un soin extrême cette particularité prophétique, que le Messie naîtrait de la race de la première femme mortelle. En la prenant à la lettre, ils ont forgé plusieurs messies dans le passé, de sorte que les fils réels de la première femme, Caïn et Abel, sont devenus des messies, dans les traditions. L'Inde s'offre ici tout naturellement à nous avec ses multiples avataras ou incarnations messianiques de Vischnou, qui, ainsi que nous l'avons vu précédemment, se rapportent clairement aux deux fils de nos premiers parents, aux géants herculéens des temps primitifs. La lutte des géants ou êtres pervers put facilement se mêler et se confondre avec la prophétie du messie, qui vainc le serpent. Aussi, a-t-on formé plusieurs messies des deux fils de nos premiers parents, non-seulement dans l'Inde, mais encore dans une foule d'autres pays.

Tantôt c'est Abel, innocent, juste, tué jeune encore, et alors la tradition le fait souvent ressusciter, comme Horus en Egypte, pour écraser la tête du serpent, ou revenir à la fin du monde, comme le Baldr germanique, qui, en mourant, reçoit d'Odin la parole mystérieuse (la promesse) (1); tantôt c'est Caïn, auquel le rôle de héros convient mieux à cause de sa force gigantesque et invincible; comme fraticide, il se charge de la faute de l'homme, et se voit condamné à parcourir la terre et à accomplir ses hauts faits messianiques, comme Hercule; tantôt encore c'est une individualité composée d'Abel le juste, de Caïn le meurtrier, et du messie mythique, comme Apollon (2). Quant aux exploits de ces fabuleux héros-messies, ils consistent à écraser la tête du serpent, conformément à la prophétie; quelquefois aussi à reconquérir le bien paradisiaque des temps primitifs, qui a été perdu par le péché, et qui souvent est représenté comme un trésor précieux, équivalant à l'âge d'or. Ainsi, Hercule conquiert la pomme d'or des Hespérides, Jason la toison d'or perdue par la faute d'Athamas, Sigfrid le trésor des Niebelungen, l'or que, d'après l'Edda, les dieux possédaient dans les premiers temps (l'âge d'or), etc. Enfin ils délivrent le premier homme ou la première femme, qui, bien que précipités dans le Tartare, peuvent encore espérer leur délivrance. Hercule rend Prométhée à la liberté, Thésée délivre Proserpine, etc. Ces prouesses ont surtout pour but de soustraire la femme à la malédiction et au maléfice qui pèsent sur elle, et maintes fois la femme, arrachée aux

(1) GRIMM., *Mythol.*, 3^e éd., p. 785.

(2) Les juifs aussi ont métamorphosé en messies les vénérables patriarches du passé, et de nos jours, ils vident, dans la nuit de Pâque, quatre coupes de vin en l'honneur des quatre messies : Seth, Noé, Moïse, et le futur Messie : ils comptent ainsi un messie par époque. (NORR., *Mythol. symbol. Wörterb.*, s. v. Becher.)

puissances malignes des enfers, donne le jour à des traditions romanesques et extraordinaires, telles que celle de Sigfrid qui enlève Brynhilde de son château de feu ; de Rama, qui emporte en combattant la belle Sita, entraînée dans les enfers par les géants diaboliques, et qui, à la fin, accomplit sa célèbre expédition dans l'île merveilleuse de Sanka (le monde inférieur). A cette catégorie appartiennent encore beaucoup d'autres exploits, par lesquels des héros célèbres délivrèrent des vierges et des filles de rois. Quoique ces messies mythiques soient prétendument enfants des premiers hommes, la tradition place bien souvent leur rôle dans une période postérieure, de sorte qu'ils semblent moins anciens que les divinités, qui appartiennent à un âge antérieur. Nous y voyons la conviction dans laquelle on était que le messie ne devait paraître que dans l'avenir : c'est ce que prouvent aussi la tradition, d'après laquelle Prométhée devait attendre son libérateur durant trois myriades d'années (1), et celle qui nous apprend que Brahma, après sa chute, dut faire pénitence pendant un million d'années avant d'être délivré et reçu en grâce.

3. Quand le messie attendu devait-il arriver d'après la croyance des païens ? Ceux-ci, venons-nous de voir, avaient bien forgé plusieurs messies mythiques dans le passé, mais aucun peuple ne croyait la prédiction accomplie par ce fait et tous attendaient encore le messie réel dans l'avenir. Et cela se comprend facilement, car des messies figurés avaient bien pu se glisser furtivement dans les croyances, sans que cependant aucun d'eux n'eût mis fin à l'attente non satisfaite. Apollon avait bien tué, au dire de la fable, Python, le serpent méchant ; et la

(1) SCHOL., *Æsch.*, *Prom.* Sol. 94.

prophétie, annonçant la victoire du fils de Latone, sur ce monstre, avait beau être accomplie, la Grèce n'en attendait pas moins le retour de ce réparateur messianique. Nous trouvons même l'attente d'un grand libérateur futur là où nous voyons de faux messies qui, comme réformateurs, tels que Bouddha, avaient pu réclamer pour eux le bénéfice de l'ancienne prophétie. Mais quand devait-il venir? A la fin de l'âge de fer ou du règne du péché : telle est la réponse des nations. Souvent ils font coïncider le dernier jour du monde avec celui de l'âge de fer et la venue du messie, soit que dans ce lointain avenir prophétique ils confondent la première et la seconde arrivée de Jésus-Christ, soit que, d'après la doctrine chrétienne, ils embrassent, dans son ensemble, l'œuvre messianique de Jésus-Christ, depuis sa naissance jusqu'au jugement dernier. Il n'y a point de doute que si les peuples calculèrent avec tant de soin la durée de l'époque actuelle, c'est qu'ils formaient des vœux ardents d'en voir la fin en même temps que la réparation promise. En effet, certains de ces calculs coïncident avec la venue de Jésus-Christ.

Nous ferons remarquer en terminant que souvent, chez les païens, la première femme, comme mère du messie, prend part à la lutte contre le serpent et que son retour est attendu à la fin des temps. Il ne s'agit pas ici de la première femme qui a péché, mais d'Eve, vierge et juste, telle qu'elle était avant la chute, de sorte que, là où le paganisme, à cause de cette double qualité, a distingué deux personnages dans Eve, l'attente dont nous parlons se rapporte expressément à l'être juste et sans tache. Qui niera ici une analogie remarquable avec la doctrine catholique relative à l'immaculée Conception de la mère de Dieu? Les Indiens espèrent encore aujourd'hui que la première femme

tant vénérée, Bhawani, qui, semblable à Eve juste, habite le paradis sous le nom de Dourga-Parvati, reviendra sur la terre sous la forme de la justice elle-même; qu'elle triomphera de Mahisasour, le mauvais génie, et rétablira le pouvoir d'Indra, le dieu antique(1). Les Grecs aussi étaient convaincus que l'âge d'or serait un jour rétabli sur la terre par la vierge, la fille de Thémis-Déméter, qui jadis avait habité ce monde comme Diké ou justice et que la perversité des hommes avait forcée de s'envoler au ciel, où elle brillait sous le nom d'Astrée ou d'étoile de la Vierge(2). Souvent aussi cette coopération de la première femme à l'œuvre du messie est reportée dans le passé, et ces Eves sont alors, comme les madones chrétiennes, représentées foulant le serpent à leurs pieds. Mais ici, de nouveau, il n'est question que des premiers êtres qui figurent Eve avant la chute de ces divinités pures et virginales, telles que Minerve (3), Bhawani-Dourga, Isis, dont, paraît-il, on attendait aussi le retour et qui, dans sa personification mauvaise, s'appelait Nephtys ou Athyr : il n'était nullement question des antithèses de ces êtres, des premières femmes déchues et reléguées dans la nuit des enfers.

§ LXVII.

I. — TRADITIONS DU MESSIE CHEZ LES PERSES.

A l'appui de ces remarques générales, il sera intéressant d'examiner les prophéties conservées chez quelques peuples en particulier, relativement au messie futur.

(1) MAYER., I, 372.

(2) Cfr. VOSS, VIRG., *Eklogen*, IV, 6.

(3) Cfr. PAUSANIAS, I, 24.

Chez les anciens Perses, la prédiction de ce messie est prononcée tantôt par Abudad, le taureau macrocosmique primitif, tantôt par Kajomords, l'homme primitif qui le précéda, mais toujours dans le moment où ils sont sous la puissance du mauvais génie Ahriman, et qu'ils deviennent tributaires de la mort. Les Perses appliquent en partie cette prophétie à Zoroastre, le fondateur de leur religion, tout en attendant le Messie réel à la fin des temps et avant le renouvellement général de la terre. Voici ce que le Bundehesch dit d'Abudad et de Kajomords : « Le méchant, par son poison, terrassa le taureau, de sorte qu'il tomba et mourut en soupirant. En rendant le dernier souffle, il dit : « Voyez ce qu'il va arriver aux créatures qui naîtront dans l'avenir ! Ma volonté est qu'elles soient protégées contre le méchant. » Au moment de son trépas, sa hanche droite livra passage à Kajomords, le premier homme, contre lequel s'éleva Ahriman qui, après l'avoir en vain poursuivi pendant trente ans, le voua à la mort. A l'exemple du taureau, il fit cette prédiction à Ahriman : « Vous vous êtes déclaré mon ennemi, aussi tous ceux de ma race vous feront-ils justice, en vous poursuivant jusqu'à ce que vous périssiez (1). » De prime abord, cette prophétie paraîtrait s'appliquer à la généralité des descendants de Kajomords et non à l'un d'eux en particulier. Mais cette hypothèse, absurde en elle-même, serait formellement opposée à la doctrine des Perses, qui ne regardèrent point tous les hommes comme justes et vainqueurs du méchant ; il est évident qu'en rapportant cette prophétie à Zoroastre, le fondateur de leur religion, les Perses entendent par la race de Kajomords,

(1) *Zendavesta Bundehesch*, 5 et 4. KLEUKER, *Anh. z. Zend.*, II, 3^e part., p. 172.

qui doit triompher du mal, un ou plusieurs descendants messianiques de cette famille. (1).

La tradition des Perses anciens continue en termes vraiment dignes d'attention :

« Goschorum (le génie et le protecteur des troupeaux), vola auprès du cadavre du taureau, tué par Ahriman, et dit, en poussant des plaintes amères contre Ormuzd : « Quels sont ceux que vous avez faits rois de la terre ? Ahriman sera bientôt parvenu à les perdre. Est-ce l'homme dont vous avez dit, je les créerai afin qu'il apprenne à se défendre contre l'ennemi ? » Ormuzd répond : « Le taureau est tombé par Ahriman. Mais cet homme est réservé pour une terre et un temps où Ahriman n'aura plus de force. » Ormuzd lui montre en même temps l'esprit de Zoroastre et dit : « Je lui accorderai la terre et il la conservera pure du mal. » Et Goschorum se réjouit et répond : « J'aurai volontiers soin de votre monde pour le bien des créatures. » C'est ainsi que Goschorum devint le génie protecteur des troupeaux (2). »

Donc un Messie, un vainqueur d'Ahriman de la race de l'homme mortel, fut, d'après la doctrine des anciens

(1) L'expression de race ne doit pas s'étendre à la descendance de Kajo-mords en général, mais se limiter, comme dans les prophéties bibliques, à la personnalité du descendant messianique. Le mot *tout*, dans ce passage, va à l'adresse de tous les messies de la Perse, à Zoroastre comme aux messies de la fin des temps, de sorte qu'il ne serait employé ici que dans le sens spécial de la prophétie rapportée à Zoroastre.

(2) *Bundehesch*, 4. MAYER., *Mythol. Lex.*, s. v. *Abubad*. Cette idée des Perses concernant le fondateur de leur religion, explique ce qu'écrivit d'eux Khondemir, auteur mahométan : « Zerdascht (Zoroastre) avait appris par l'astrologie, dans laquelle il était très-versé, qu'il devait naître un grand prophète, et il se mit en tête de se faire passer comme tel. Le diable, qu'il évoquait par son art magique, lui apparut souvent au milieu du feu, et lui imprima un signe brûlant sur le front. Il ne lui en fallut pas davantage pour le confirmer dans son opinion impie et extravagante. » (D'HEBELLOT, s. v. *Zerdascht*).

Perses, prédit dans les premiers temps, et cette prophétie sortit de la bouche d'Ormuzd ou du premier homme, au moment où Ahriman causa sa chute. Il n'y avait pas loin de là à interpréter cette prédiction au profit de Zoroastre, fondateur de la religion des Perses, et cette circonstance fait comprendre comment, chez les païens en général, il a pu surgir des réformateurs qui aient acquis de la considération, sous l'influence des anciennes promesses d'un messie. Cependant tout cela ne dit point que Zoroastre se soit effectivement annoncé aux anciens Perses comme étant un messie de cette espèce. Il n'est pas même tout à fait établi que Zoroastre soit un personnage réel; et il est certain qu'il n'y a que fables et mythes dans la plus grande partie des récits que font de lui les traditions de l'Orient. Mais ces fictions nous prouvent que les Perses tenaient avant tout à en faire un être messianique et, prévenus de cette idée, à lui appliquer ce que la prophétie leur avait appris du messie futur. Sa naissance est merveilleuse : sa mère le conçoit par l'intermédiaire d'un être éthéréen, c'est-à-dire d'un dieu. Il est arraché du corps de sa mère comme plusieurs autres héros messianiques et géants traditionnels. Dans son enfance, il est poursuivi comme Chrisna, et relégué dans la solitude, ainsi que la plupart des êtres mythiques qui représentent Abel. A l'instar d'Hercule, de Thésée et d'autres, il descend aux enfers et délivre le premier homme, ou, selon d'autres, le coupable Guerschasp. Il fait un sacrifice et verse à cette occasion un breuvage merveilleux, la boisson paradisiaque d'immortalité (1). Bref, sa vie, semblable à celle de tous les autres messies mythiques, est un composé de traditions relatives à Abel, de détails

(1) Cfr. KLEUKER, *Zendav.*, Anh., I, 366 sqq.

puisés dans les anciennes prophéties messianiques et de quelques analogies apparentes avec l'existence du Messie réel.

Mais, selon les idées des partisans du Zendavesta, Zoroastre n'est pas le Messie réel qui doit venir ; les Perses attendent encore celui qui doit exterminer Ahriman, renouveler le monde et l'affranchir de tout mal, améliorer et compléter le Zendavesta, convertir tous les hommes à la loi et ramener l'état fortuné des premiers temps, en exécution des anciennes prédictions. Il apparaîtra dans le dernier millier d'années que le monde existera, lorsque le pouvoir d'Ahriman sera parvenu à son apogée, quand l'âge de fer aura vu les mortels éprouvés par la guerre, les épidémies et la faim. Ce messie attendu se nomme Sosiosch et sera précédé des deux prophètes Oscheder-Mah et Oscheder-Bami. Celui-ci paraîtra d'abord dans les derniers mille ans et il enchaînera le soleil pendant dix jours et dix nuits. Il convertira la moitié du genre humain à la loi, à laquelle il ajoutera le 22° Nosk (partie). Quatre cents ans après, viendra Oscheder-Mah, qui arrêtera le soleil pendant vingt jours et autant de nuits, de sorte que cet astre ne disparaîtra que tous les vingt jours ; il ajoutera le 23° Nosk et convertira le tiers du genre humain. A la fin des temps, naîtra Sosiosch qui liera le soleil pendant trente jours et autant de nuits, ce qui fera le jour égal au mois ; il ajoutera le 24° Nosk à la loi et convertira tout l'univers au Zendavesta.

Quant à l'origine de ces personnages mythiques, il est remarquable que les Perses se renferment toujours dans la prophétie qui fait descendre le messie de la race de Kajomords, le premier homme, et naître d'une vierge. Si d'une part Zoroastre était de la race de Kajomords, d'autre part, ces messies futurs devaient être

de la race de Zoroastre, qui formait ainsi le trait d'union entre ces messies et le premier homme. Cette race devait se mêler un jour aux eaux sacrées. Trois vierges concevraient après s'être baignées dans ces eaux, et mettraient ensuite au monde Sosiosch et ses deux précurseurs (1). Il est dit dans le Vendidad-Fargard (19) concernant Sosiosch : « Les Paris (esprits malins) seront exterminés avec tous leurs projets, par celui qui a la source pour mère, par Sosiosch, le héros de la victoire, par celui qui naîtra de l'eau sacrée, par Oscheder-Bami et Oscheder-Mah, qui sortiront de la terre (de l'eau sacrée). » Dans le même passage et comme suite à cette citation, nous lisons, concernant Zoroastre, père des prophètes : « Zoroastre le foulera aux pieds (par ses descendants ; c'est le sens qu'offre le contexte), et il s'avancera triomphalement : voilà ce qu'Ahriman vit dans l'avenir et il trembla. Et il ajouta : « Ne ruinez pas mon peuple, Zoroastre, fils de Peroschasp, né de la femme qui vous a porté. » Cette tradition du Sosiosch persan est évidemment la source de ce qu'Abulfaradsch, écrivain chrétien, raconte d'une prophétie de Zoroastre concernant la venue d'un libérateur, sa naissance d'une vierge et l'apparition d'une étoile lors de cet événement (2). En effet, les traditions de la Perse parlent aussi d'une comète Gurzcher, qui devait briller au temps de Sosiosch.

(1) KLEUKER, *Zendav.*, III, 29.

(2) HYDE, *Relig. der alten Perser.*, 31.

§ LXVIII.

II. — TRADITIONS DU MESSIE DANS L'INDE.

La prédiction et l'attente d'un messie futur sont restées plus vivaces encore dans l'esprit des peuples indiens que dans celui des anciens Perses, parce que l'Indien a une vénération extrême pour l'époque primitive du monde, dont il a reproduit l'histoire dans mille traditions diverses. Il est remarquable qu'ici, non-seulement on fasse ressortir que le rédempteur promis descend humainement de la race de la première femme, mais qu'on le représente, plus énergiquement qu'ailleurs, comme incarné; circonstance qui se rapproche étonnamment des idées chrétiennes concernant le Messie. Vischnou, le deuxième dieu suprême des Indiens, doit uniquement l'importance et le respect dont il jouit à ses avatars, c'est-à-dire, à ses métamorphoses ou incarnations messianiques. Il est regardé comme l'esprit divin qui, à l'instar du Kneph égyptien, planait sur les eaux avant la création; c'est pourquoi son nom est proprement Narajana, celui qui plane au-dessus des eaux. Pour le même motif, il est représenté comme le dieu qui, avant le développement du chaos, flottait à la surface des eaux sur une feuille de lotus, et, à ce point de vue, il occupe un rang plus élevé comme homme primitif macrocosmique tirant de son être Brahma et Siva. Mais il doit principalement la vénération qu'on lui accorde à cette circonstance qu'il descendit du ciel et s'incarna pour le salut du monde. D'après les Indiens, il serait déjà venu neuf fois sur la terre, comme messie, pour détruire le mal et surtout pour combattre la race méchante des géants, qui, dans l'acception générale,

représente le genre humain coupable et déchu : il reviendra une dixième fois à la fin du monde.

Quant à la nature et au motif de ces avatars ou incarnations, voici ce que les Indiens racontent et ce qui fait clairement voir qu'ils s'appuient uniquement sur les antiques prophéties. Cassiapa, disent-ils, premier homme, et Pitriou père des vivants, au commencement du manvatara actuel ou période actuelle de la création, fut la souche des géants impies comme des bons génies, de la même manière que les descendants d'Adam se divisent en enfants des hommes et enfants de Dieu. Sa femme, mère des géants (Eve déchue), s'appelle Diti ; mère des bons génies, son nom est Aditi. La première pécha avec son mari, et comme punition de sa chute, elle engendra la race gigantesque. Dans le système indien, cette race est exécrée et maudite de Dieu ; constituée gardienne du paradis, sa prévarication l'en fit chasser et elle fut condamnée à renaître dans la personne des géants impies : ce qui signifie, en d'autres termes, que la race humaine, coupable et tombée, devint une race de géants, à la seconde génération, dans les frères Caïn et Abel. « La mère Diti, continue la tradition indienne, lorsqu'elle connut sa culpabilité, eut honte, et tomba dans une profonde tristesse, surtout lorsqu'elle remarqua, qu'en punition de son crime, elle avait conçu ces géants. Afin de la consoler, son mari lui prédit que sa race ne disparaîtrait et ne périrait point complètement, mais qu'il en sortirait un fils qui serait rempli de vertus et de sagesse et par lequel les dieux seraient vengés des géants ; que ces géants eux-mêmes, après avoir accompli le temps de leur châtiment, parviendraient de nouveau à la sainteté. Il prédit à Aditi, la vierge pure, l'Eve juste, que Vischnou lui-même deviendrait un jour son fils pour combattre

et tuer les géants impies (1). » Donc, bien que la promesse d'un réparateur soit adressée à Diti après sa chute, c'est néanmoins Aditi pure et immaculée, qui est désignée comme mère du dieu qui doit se faire homme : ce qui correspond à la croyance que nous avons citée, et selon laquelle la première femme juste et sans tache reviendra à la fin des temps pour triompher du mauvais esprit. Il est vrai qu'un fils plein de vertus et de sagesse est aussi promis à Diti, mais dans ce cas, il s'agit de Birya ou Maha-Bali, le bon et pieux géant, fils de Diti, qui représente Abel dans la race gigantesque. Car les fils de Diti, bien que figurant le méchant caractère de cette génération, ne sont, après tout, que Caïn et Abel, les deux fils des premiers parents, qui forment ainsi contraste avec leur caractère moral (2).

Partant de cette prophétie, les Indiens disent que Vischnou descendit du ciel plusieurs fois, même un nombre indéterminé de fois, pour combattre le péché et la famille impie des géants. Ils comptent dix principales incarnations ou avataras de Vischnou ; et ils les combinent de façon que tous les grands événements des temps primitifs soient regardés comme accomplis par le dieu incarné. La première fois il apparût sous la forme d'une tortue, d'une part, pour affermir au centre de la terre le Meru ou la montagne du monde et du paradis, et, d'autre part, pour enlever le breuvage d'immortalité aux géants et le conserver aux immortels ou

(1) *Bagavadam. As. Originalsch.*, I, 56-57, 111-112, 158-156.

(2) Nous devons, du reste, regarder comme certain que les païens s'emparèrent de préférence du pieux Abel pour en faire le messie mythique, et le ramener sur la terre, en cette qualité. On rapporte aussi de Maha-Bali, comme de Baldr, bien que celui-ci habitât les enfers et fût souverain du royaume des morts, qu'il devait revenir un jour et être établi roi des dieux dans une nouvelle période. On rencontre presque dans tous les mythes païens cette idée qui fait revenir sur terre le premier fils des hommes, qui a été tué.

aux dieux. Cette fable a évidemment rapport au paradis et à la chute de l'homme, puisque la jouissance de l'arbre, que les Indiens remplacent par le breuvage d'immortalité, est interdite à l'homme qui est chassé du paradis (1). La seconde fois Vischnou prit la forme d'un sanglier, la troisième celle d'un homme-lion et la quatrième celle d'un nain gigantesque : nous avons vu (2) que ces trois incarnations ont trait à l'histoire de Caïn et d'Abel. Lors du déluge, Vischnou se changea en poisson pour sauver le pieux patriarche Manu, et arracher les saintes écritures aux géants qui les avaient volées. Cette incarnation est d'ordinaire mise au premier rang par les Indiens, parce qu'ils font remonter aux Manus l'âge ou manvatara actuel. Vischnou s'incarna aussi dans le roi Rama et dans le Krischna ; ce sont les deux principaux avatars, et ils doivent être regardés comme étant probablement les plus anciens : l'un est pris pour le sixième et le septième, l'autre pour le huitième. Dans Rama, Vischnou nous représente le héros mythique qui entreprend, comme Caïn, ses pérégrinations aventureuses, après un sacrifice ; il engage une guerre merveilleuse pour conquérir l'île souterraine de Sanka, triomphe de Ravana, démon gigantesque, et de son peuple, et tire des enfers la belle Sita (Eve), fille de roi, que les géants avaient enlevée. Les Grecs semblent avoir vu Hercule dans ce Rama ; celui-ci en effet se rapproche beaucoup d'Hercule par le caractère, comme Krischna, d'Apollon, et comme Hercule et les Apollons de tous peuples, ils ont emprunté les principaux traits de leur existence à Caïn et Abel, fils des premiers parents.

(1) Cfr. § 16.

(2) Cfr. § 55.

Il en est résulté que, dans les traditions indiennes, comme dans celles d'autres peuples, les messies mythiques sont provenus de la confusion du fils futur de la première femme avec les premiers enfants réels de cette même femme, dans les premiers temps. C'est avec une prédilection toute particulière que les Indiens dépeignent Krischna sous la figure du messie mythique. Comme Adonis, Horus et d'autres qui correspondent à Abel, il fut, dès sa plus tendre jeunesse, poursuivi par des puissances ennemies, qui cependant ne le tuèrent point (1).

Ce fut, nous disent les traditions, un pasteur éclatant de beauté; il vécut au milieu des bergers; il découvrit l'art de jouer de la flûte au moyen de laquelle il enchantait les hommes et les animaux; par sa beauté, il attirait à lui les jeunes vierges. Il devint aussi le vainqueur promis du serpent, puisqu'il tua le dragon Kaliga. Comme Abel, il finit par être tué, et l'auteur de sa mort est le chasseur sauvage Jura, qui le blessa à la plante du pied, en croyant atteindre une gazelle. Les anciens missionnaires ont cru apercevoir entre Krischna et le Christ quelque relation fondée sur la consonnance des noms, sur les légendes de la vie du messie indien, et principalement sur les persécutions dont il est l'objet après sa naissance; mais en réalité il ne peut pas plus être question d'analogie avec Jésus-Christ, à propos de Krischna qu'à propos de Horus, d'Hercule ou d'Apolon (2). En effet, d'où résultent les principaux traits de

(1) Ainsi qu'il arriva, par exemple, à Horus, qui ressuscita ensuite pour écraser le serpent. C'est un mythe identique qui faisait croire aux Perses que les méchants massacrèrent Zoroastre après l'avoir arraché du sein de sa mère, mais qu'il y fut ensuite réintégré et qu'il en naquit par la puissance d'un être de lumière, c'est-à-dire, d'un dieu.

(2) Cfr. V. BOHLEN, *Atles Indien*, I, 232.

cette ressemblance? En partie des faits consignés par la Bible dans la vie d'Abel, tels, par exemple, que sa mort violente, et en partie, des antiques promesses d'un messie futur. Les persécutions précoces que Krischna doit souffrir, sont puisées dans la prophétie messianique, car la prophétie dit que le serpent tendra des embûches au messie et à sa mère : c'est ce que nous voyons dans l'histoire de Krischna. Aussi est-il poursuivi par le mauvais génie ou géant Kamsa, parce qu'il avait été prédit à celui-ci qu'il serait renversé par Krischna. Ne rencontrons-nous pas la même chose dans le mythe d'Apollon? Sa mère et lui sont en butte aux attaques du dragon Python, parce que celui-ci savait que, selon la prophétie, Apollon le tuerait. Il en est de même dans l'histoire de la Perse où nous voyons, entre autres, Feridun (1) qui joue le rôle de messie à l'égard de Zohak, le Typhon de ce pays, et qui, à ce point de vue, a peut-être servi de modèle au mythe de Zoroastre.

Vischnou apparut la neuvième fois, au dire des Indiens, dans la personne du réformateur Bouddha, qui fonda la secte des Bouddhistes, aujourd'hui si répandue. Cette fois nous avons du moins devant nous un personnage historique, auquel les Indiens attribuent le caractère du messie promis. Nous ignorons si ce Bouddha a réellement tiré profit de la prophétie, pour propager sa doctrine à l'aide d'une fausseté, ou si c'est une manœuvre employée postérieurement par ses sectateurs. Il est certain que cette croyance populaire fut souvent exploitée par les souverains, par Gengis-khan, entre autres, qui, comme tel, prenait le titre de Saheb-keran, seigneur de l'heureuse conjonction des planètes (2).

(1) Cfr. LASSEN, *Ind. Alt.*, Append. LXXXVIII, Rem. 2.

(2) V. BOHLEN, I, 213. D'HERBELOT, s. v. *Saheb-keran*.

Aujourd'hui encore les rebelles chinois, dont la doctrine est un mélange de doctrines païennes, et surtout bouddhistes, avec des principes chrétiens, prétendent que leur chef est le messie promis, venu au monde en 1838 et frère cadet de Jésus-Christ; ils soutiennent du reste qu'au temps du déluge Dieu s'est déjà manifesté de cette manière. Nous avons donc pour ainsi dire sous les yeux un de ces faux messies. Avec Bouddha, comme neuvième avatara ou incarnation de Vischnou, les Indiens closent le cycle des messies parus dans le manvataara actuel. Mais de même que pour les Perses le messie proprement dit, le réparateur des temps primitifs, le vainqueur d'Ahriman, doit encore paraître, ainsi l'Inde attend, dans le dixième avatara de Vischnou, celui qui, à la fin des temps, doit vaincre tout mal et rendre à l'univers son premier éclat. « A la fin de cette période qui est celle du péché, disent les Indiens, Vischnou apparaîtra sous le nom de Kalki (nom qui se rapproche de Kali, temps). Assis en vainqueur sur un cheval blanc, et armé d'une faux brillante comme une comète, il terrassera tous les méchants et ramènera l'âge de la félicité, qui régnait au commencement du monde. Il arrivera au moment où il y aura une grande constellation dans le ciel, lorsque le soleil, la lune et toutes les planètes se trouveront dans le même signe du zodiaque (4). « Nous attendons, dit un Brahman à miss Mereditt qui publia, en 1846, ses lettres sur l'Inde, nous attendons une dernière période des temps, qui amènera une transformation complète de toutes choses. Alors toutes les castes disparaîtront et feront place à une fraternité universelle entre tous les hommes; il n'y aura plus ni monarques, ni noblesse, ni diversité de

(4) *Bagavad. As. Orig.*, I, 206-207. KLEUKER, *Asiat.*, Abh., I, 183.

religions. Nous devons attendre tranquillement cette révolution, vers laquelle le destin nous entraîne insensiblement mais infailliblement (1). Tous les peuples rattachent la splendeur nouvelle de leur domination à la rénovation du monde par le grand réparateur : c'est ce que nous voyons aussi dans l'Inde. Deux princes des dynasties célèbres du soleil et de la lune, des Pandous et des Courous, ces illustres races de l'histoire mythique de l'Inde, vivent cachés, ou plutôt extasiés, dans le village de Kolibam; ils se produiront en même temps que le Kalki et renouvelleront ces antiques familles royales (2).

Telles sont les dix avatars ou apparitions messianiques que les Indiens admettent pendant le manvataara ou âge actuel de la création. Les huit premiers ont trait à des personnes ou des événements mythiques; il est hors de doute que ce n'est que postérieurement que leur histoire a été confondue avec celle du messie, dans laquelle on a intercalé en même temps la conquête du breuvage d'immortalité au profit des hommes déchus ou géants, la conservation des saintes Ecritures pendant le déluge, et ce qui a rapport à Caïn et à Abel. Cette assertion est confirmée par le Mahabharata. En effet, cette antique épopée ne considère nullement l'histoire du poisson, à l'époque du déluge, comme un avatar de Vischnou; il fait seulement apparaître Brahma sous la forme d'un poisson (3).

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, l'histoire et les traditions de Rama et de Krischna furent d'abord comprises dans ce sens. En comptant dix avatars, les Indiens semblent avoir pris pour point de départ les

(1) *Morgenblatt*, 1846, sept. 16.

(2) *Bagavad. A. Orig.*, I, 207.

(3) Bopp, *Die Sündfluth des Mahabharata*. Préface, p. 18. Cfr. LASSEN, *Ind. Alterthumsk.*, I, 488.

dix pitris ou patriarches de l'époque antédiluvienne, qui, étant les souches de la race humaine, pouvaient aussi passer, conformément à laprophétie, pour souches particulières du messie. Du reste, ces dix apparitions messianiques ne concernent que l'âge de la création ou le manvatara actuel, et comme les Indiens comptent sept de ces manvataras, il est naturel que les autres âges aient aussi leurs messies ou avatars de Vischnou.

En effet, dans le premier manvatara seulement apparaît un personnage de cette espèce, au sujet duquel les Indiens donnent certains détails précis. Le premier homme de cette période s'appelle Kardama et, comme Cassiapa est fils ou petit-fils de Brahma, Kardama est également son fils : il naquit de sa face. Il expiait une faute commise par lui et Dieu était satisfait de sa pénitence, lorsque Vischnou se manifesta à lui et lui prédit que non-seulement sa race se continuerait, mais encore que lui-même, Vischnou, deviendrait son fils pour lui apprendre la vérité et le sauver. Plus tard, en effet, il devint son fils, sous le nom de Kapila et se donna pour docteur et révélateur de nouvelles vérités religieuses. Les Indiens regardant tous ces événements importants du temps primordial comme accomplis par des personnages messianiques, il se pourrait que l'avatara dont il est question trouvât son origine dans la tradition si répandue de la haute instruction et des révélations dont les premiers temps furent gratifiés surtout par Seth ou par Noé. Le nom de Kapila a une analogie incontestable avec celui d'Abel, ajoutons à cela que Krischna lui-même, l'Abel mythique, raconte qu'il fut Kapila dans une période antérieure (1). Les fils du premier homme

(1) *As. Or.*, I, 201. Krischna prétend être identique à Narada et à Bragada (Maha-Bali), comme à Kapila ; preuve nouvelle que tous ces être nous représentent Abel.

se montrent partout comme messies, et la confusion d'Abel avec Seth se comprend aisément, si l'on réfléchit que ce dernier fut donné aux premiers hommes pour les consoler de la perte d'Abel et remplacer ce juste auprès d'eux. Nous voyons donc une fois encore dans la promesse de ce sauveur, la reproduction pure et simple de la même histoire ; il en est ainsi de Kassiapa.

Les Perses montrent, de la manière la plus étonnante, combien la tradition tenait à conserver, presque littéralement, l'antique prophétie qui faisait descendre le messie du premier homme, et surtout de la première femme. A en croire ce peuple, la race de Kajomords et de Zoroastre s'est conservée d'une façon merveilleuse, afin de produire le messie. Quant à l'Inde, bien que les avataras aient donné lieu à diverses fusions, partout cependant les parents des messies sont les mêmes et ne font que renaître. Krischna, huitième avatara, étant enfant, dit à sa mère Dewagi : « O ma mère ! autrefois, du temps du roi Suayambhuva (c'est-à-dire dans le premier manvatara), vous portiez le nom de Pragany, et votre époux, Wassudewa, était le patriarche Sudawa (c'est-à-dire Kardama) ; les mortels vous donnaient à tous deux le surnom de Demabady. Vous voulûtes procréer des hommes (1), et vous fîtes pour moi pénitence pendant douze mille années divines. Alors je me montrai à vous et au lieu de solliciter la béatitude éternelle vous désirâtes m'avoir pour fils. Vous fîtes trois fois la même prière, et je vous l'accordai. Depuis lors vous apparûtes dans le monde sous les noms d'Aditi et de Kassiapa et je devins votre fils sous celui de Wamana. Et maintenant encore, je suis issu de vous, pour remplir

(1) Rappelons-nous encore une fois que le commerce charnel et la perte de la pureté virginale sont souvent regardés comme le péché des premiers parents, surtout dans l'Inde.

une prédiction faite jadis. Vous ne serez plus condamnée à naître comme les enfants des hommes, une félicité sans fin sera désormais votre partage (1). »

Bouddha même, comme manifestation messianique, est pris soit pour une continuation de l'incarnation de Krischna ou deuxième Krischna, soit pour le fils de la première femme, Maja ou Bhawani, qui, au fond, est la même qu'Aditi, et dont le retour est attendu sous le nom de Durga, ou la vierge sacrée qui doit écraser le serpent : ce qui nous indique clairement l'origine de la tradition qui fait merveilleusement naître Bouddha des flancs de la vierge sans tache.

Nous voyons donc que l'antique promesse d'un libérateur a laissé de profondes traces dans la tradition de l'Inde, à tel point qu'elle a créé un nombre presque infini de messies. A ce propos, nous ne devons pas oublier de citer une autre fiction indienne, qui retrace la tradition de la rédemption d'une manière peut-être encore plus relevée.

La croyance des Indiens à la chute de l'homme, jointe à la tradition de la chute des anges, a fait naître la doctrine qui considère les âmes des hommes comme des anges déchus. Partant de cette idée, les Indiens ont admis que les esprits déchus reçurent aussi la promesse d'une rédemption. L'Eternel, rapporte la tradition, se laissa toucher par les prières des armées célestes, et prédit que Vischnou descendrait du ciel, pour délivrer de l'enfer les esprits déchus, c'est-à-dire, les âmes des hommes, et qu'après avoir accompli la punition qui leur avait été imposée pendant les migrations déterminées, ils retourneraient vers les hauteurs célestes. N'est-ce point là une peinture sublime de la rédemption promise au genre humain ?

(1) *Bagavad.*, l. c., p. 179-180.

Nous ne terminerons pas ce chapitre sans attirer l'attention du lecteur sur un fait remarquable. D'après ce que nous avons dit précédemment, Bouddha (1) est un faux messie, soit qu'il ait propagé lui-même cette croyance, soit qu'il la doive à ses sectateurs. Quoi qu'il en soit de cette fable, elle a puissamment contribué à l'introduction et à la propagation du bouddhisme. Si maintenant nous jetons nos regards sur les principaux cultes qui partagent la terre, nous constaterons ce fait, digne d'attention, que les sectateurs des deux religions les plus répandues après celle du vrai Messie, c'est-à-dire, les Bouddhistes et les Mahométans, sont précisément ceux qui reconnaissent un faux messie.

§ LXIX.

III. — TRADITIONS DU MESSIE CHEZ LES CHINOIS.

Nous rencontrons aussi en Chine l'attente d'un messie, et elle y présente des détails curieux à étudier. Nous y trouvons des indices certains et évidents que, dès la plus haute antiquité, les Chinois espèrent en un grand saint, et, ce qui surprendra de prime abord, qu'ils croient que ce saint doit naître dans l'Occident. Il est fait mention de ce saint futur dans les livres canoniques de l'école de Confucius. Cette école désigne seulement comme saints les patriarches du déluge et les premiers fondateurs de l'empire, tels que Iao, Schun, etc., tandis que Confucius lui-même n'est regardé que comme docteur et savant (2); il renvoie constamment aux pa-

(1) On n'est pas d'accord sur l'époque où il vécut : les uns le placent à vingt siècles, les autres à cinq siècles avant Jésus-Christ; cette dernière opinion paraît la plus fondée. (Cfr. V. BOHLEN, I, 343.)

(2) « Je suis seulement l'homme qui annonce et non celui qui trouve; je crois aux anciens et je les aime, » dit Confucius dans le *Lun-Yu*, IV, I,

triarches comme aux types de la vraie sagesse et de la vraie sainteté, comme à ceux qui observent le vrai juste milieu de la vie. Quant au grand saint à venir, il est représenté comme un type sans pareil de sagesse et de sainteté. Dans leur grand ouvrage sur la Chine, les missionnaires ont réuni beaucoup de passages relatifs au saint futur et tirés des écrits de Confucius ainsi que de ses anciens commentateurs. « Les peuples attendaient ce saint, dit Mongtse, comme la plante flétrie attend les nuages et la pluie (1). »

Il est surtout question de ce grand saint dans un ouvrage intitulé : *Tschung-Yung*, c'est-à-dire, le Juste-Milieu; il appartient aux écrits canoniques de second rang, et il est vraisemblablement l'œuvre d'un disciple de Confucius. Il traite, à la façon de l'école de Confucius, de la suprême sagesse et de la sainteté auxquelles les hommes peuvent atteindre en pratiquant la vertu et en domptant leurs passions, ou en gardant constamment le juste milieu dans les actes de la vie. Mais comme il est difficile de parvenir à cette constante sainteté, l'ouvrage cité montre comme type de la vraie sagesse et de la vraie sainteté, les vénérables patriarches des temps primitifs, ainsi que le saint futur. Il indique principalement celui-ci, comme possédant la perfection à un degré plus sublime que tous les autres. « Oh ! que les voies du saint sont sublimes, s'écrie l'auteur. Sa vertu embrassera l'univers, vivifiera tout, animera tout et s'élèvera jusqu'à Tien (le dieu du ciel). Quelle immense carrière il nous ouvrira ! Que de lois nouvelles, que de devoirs il imposera ! Que de rites et de solennités il instituera ! Mais qui les observera si, dès le principe,

et le commentateur chinois fait cette remarque : « Les saints seuls trouvent, le savant est celui qui annonce. » (SCHOTT, *Lun-Yu*, II, 101 et 102.)

(1) Cfr. *Mém. conc. les Chinois*, IX, 383.

nous n'avons point un modèle à suivre? Son arrivée seule peut nous y préparer et nous en faciliter l'accomplissement. De là cet arrêt de tous les siècles : Les voies de la perfection ne seront suivies, que lorsque le grand saint les aura consacrées par l'empreinte de ses pas. » Il est aussi proposé comme type accompli aux souverains qui cherchent la sagesse et la sainteté, et c'est ce qui a fait écrire ces mots : « Si un prince suit les vénérables traces de Yu, de Tsching-tang et de Wen-wang, les principaux empereurs des trois premières dynasties fabuleuses, personne ne doit certainement craindre qu'il erre; personne ne lui refusera sa voix, s'il accommode ses lois au climat, à l'esprit des peuples et aux principales circonstances du temps; personne n'hésitera à se soumettre à lui, s'il juge d'après les principes infaillibles de la religion et s'il s'appuie sur l'espérance du saint futur qui est attendu depuis tant de siècles (litt. Pe-chi ou cent générations, c'est-à-dire 3000 ans). Oh! qu'il est bon de reconnaître Dieu, de se fonder sur la religion et sur l'attente du saint pour persuader les peuples. » L'auteur parle ensuite de Confucius et célèbre les grandeurs de sa sagesse et de sa sainteté, puis il continue ainsi : « Mais que dis-je? il est réservé au grand saint, au saint de tous les siècles et de tous les peuples, de concentrer tous les rayons de la sagesse et d'atteindre à la perfection de toutes les vertus. Son génie transcendant, sa pénétration, ses desseins et ses arrêts embrasseront sans violence l'empire du monde et dirigeront ses forces; sa noblesse d'âme, sa magnanimité, sa bienveillance et son affabilité concilieront tous les intérêts et gagneront tous les cœurs; son activité, sa force, son courage et son intrépidité changeront les obstacles en moyens et feront fléchir à son gré le cours des événements; sa simplicité, sa sérénité, sa droiture

et sa franchise acquerront de prime abord de la renommée et commanderont le respect ; sa supériorité, son éloquence, sa sagacité et la profondeur de son esprit étonneront tous les peuples et feront naître l'amour de l'innocence et de l'ordre, dont elles démontreront la beauté. D'après les besoins du moment et les circonstances du temps, il examinera toutes les parties de nos obligations diverses, il les ramènera à leur source première et en sondera la profondeur. L'étendue sans bornes des cieux, la profondeur incommensurable de la mer sont une faible image des sphères immenses qu'embrassera sa sagesse et des trésors qu'elle renfermera. Les peuples se prosterneront devant lui dès qu'ils le verront, ils seront convaincus dès qu'ils l'entendront, et ils n'auront qu'une voix pour applaudir à ses actions. L'univers entier retentira du bruit de sa renommée. La Chine verra descendre sur elle les rayons de sa magnificence ; ceux-ci atteindront les nations sauvages et pénétreront jusque dans les déserts inaccessibles, et les endroits où ne put jamais aborder un navire. Sur l'un et l'autre hémisphère, en deçà ou au delà de la mer, il n'y aura nul climat, nul pays éclairé par les étoiles, visité par la rosée, et habité par des hommes, où son nom ne sera béni et vénéré. Aussi, est-il dit : Le Tien (Dieu) l'associera à sa gloire (1). » On voit que les Chinois, en cherchant à se faire une idée du grand sage ou saint à venir, ont saisi plusieurs traits qui, ainsi que des éclairs prophétiques, se reflètent dans la personne du vrai Messie. Comment les savants chinois entendent-ils ce passage, tiré d'un de leurs anciens écrits les plus vénérés ? Selon la remarque du traducteur érudit de Tschung-Yung, beaucoup de savants ont voulu appliquer ces sublimes paroles à Con-

(1) On trouve la traduction de *Tschung-Yung* dans les *Mém. conc. les Chinois*, I. 487, 475, 477, 478.

fucius, quelque violence qu'il faille faire au texte. Mais d'après la plupart des interprètes, il s'agit du saint des Kings (1). Il faut voir le grand commentaire de Kang-si sur l'Y-king, pour croire que nos Chinois peuvent aller aussi loin. Abel Rémusat, le plus habile sinologue des temps modernes, qui a également publié le *Juste-Milieu*, donne une glose chinoise au sujet d'un des passages cités. D'après cette glose, l'homme saint des cent générations, Pé-chi, est encore fort éloigné, et il est difficile de s'en faire une idée exacte. En attendant cet homme, le sage se compose une doctrine, qu'il a soigneusement éprouvée; et s'il progresse assez pour ne plus commettre de fautes contre cette doctrine, il ne peut plus conserver de doute au sujet de lui-même, c'est-à-dire, de sa propre sainteté.

D'après Abel Rémusat, le mot Pé-chi, cent générations, exprime ici une période fort longue ou indéterminée. Un chi équivaut à trente ans, et cent chi à trois mille ans. Ce serait ainsi une circonstance fort remarquable, par rapport à l'époque où vécut Confucius, que ce philosophe eût dit que l'homme saint serait attendu pendant trois mille ans. L'auteur laisse ce fait à l'appréciation du lecteur, et il ajoute que, pris dans son acception vulgaire, il prouve tout au moins que l'idée de l'attente d'un saint était générale en Chine, depuis le sixième siècle avant notre ère (2).

Confucius lui-même, regardé, nous le savons, non comme le saint lui-même, mais comme savant et doc-

(1) On donne ce titre aux écrits de Confucius.

(2) Ab. RÉMUSAT, *l'Invariable Milieu*, p. 158-160. (*Notice et extr. des manuscrits*, t. X.) Cette donnée chronologique ne doit pas nous étonner, puisque nous trouvons que tous les peuples rapportent cette prophétie aux premiers hommes, et il peut d'autant mieux se faire que Confucius compte, depuis les premiers hommes, une période à peu près égale à celle dont il est question, que les Chinois placent les patriarches du déluge à plus de vingt-cinq siècles antérieurement à Jésus-Christ.

teur, doit avoir dit que le vrai saint naîtrait en Occident : beaucoup de missionnaires l'ont répété, et ils y ont vu une sorte d'expression prophétique.

Résumons ce que Rémusat dit à ce propos. Cette parole extraordinaire ne se trouve ni dans les Kings (écrits de Confucius, livres sacrés de premier ordre), ni dans les The-schus (écrits de ses disciples, livres sacrés de second ordre) ; et comme le P. Intorcetta, missionnaire, ne s'appuie sur aucune autorité, il était à présumer qu'il mettait dans la bouche de Confucius, des paroles telles qu'il souhaitait avoir été prononcées par lui. Mais ces paroles se trouvent réellement dans le She-wen-lui-thsiu, 35^e chapitre ; dans le Chan-thang-the-khao-tching-thi, 1^{er} chapitre, et dans le Linr-theu-thsionan-chu. Le ministre Pi, lit-on dans un de ces passages, dit à Kung-fu-dsu (Confucius) ; « Maître, n'êtes-vous pas un saint homme ? » Il répondit : « A quelque torture que je mette mon esprit, je ne trouve nul homme qui soit digne de ce nom. » Mais, répliqua Pi, les trois princes n'étaient-ils pas saints ! Il s'agit des fondateurs des trois premières dynasties : Hia, Schang et Dscheu. « Les trois princes, dit Confucius, possédaient des biens immenses, un esprit élevé et une magnanimité invincible. Je ne déciderai pas s'ils doivent être appelés saints. » Le ministre reprit : « Les cinq empereurs (patriarches antédiluviens, depuis Fo-hi jusqu'à Schun), n'étaient-ils pas saints ? » — « Les cinq empereurs, répartit celui-là, étaient d'une grande bonté, d'une extrême douceur, d'une incorruptible justice, mais j'ignore s'ils furent de saints hommes. » — « Cette épithète, continua Pi, n'appartient-elle point aux trois illustres (i. e. San-hoang ou le triple empereur macrocosmique, c'est-à-dire, Thien-hoang (empereur-ciel), Ti-hoang (empereur-terre), et Schin-hoang (empereur-homme) ? » Confucius

dit : « Les trois illustres surent bien employer le temps de leur existence ; cependant je ne me hasarderai point à les nommer saints. » Le ministre plein d'étonnement s'écria : « Qui donc est le vrai saint ? » Confucius répliqua avec enthousiasme mais avec modération : « J'ai appris que, dans le lointain Occident, doit naître le vrai saint qui dissipera la confusion sans régner lui-même ; qui inspirera une foi illimitée, sans parler ; qui produira un océan d'actes méritoires, sans changer la face des choses. Personne ne connaît son nom ; mais Kieu (moi) a appris qu'il ne sera autre que le vrai saint (1). »

Peu importe que ces paroles aient réellement été prononcées par Confucius ; c'est dans tous les cas un fait certain que, dès la plus haute antiquité, les Chinois possédaient une telle prophétie concernant le grand saint et qu'ils la mirent, en ces termes, dans la bouche de Confucius. C'est sans doute à cause de cette ancienne prophétie que l'empereur chinois Ming-di envoya, 65 ans après Jésus-Christ, deux mandarins en Occident et leur ordonna de ne point revenir qu'ils eussent trouvé ou le saint lui-même ou du moins sa religion. Ces envoyés arrivèrent dans l'Inde, où ils apprirent par hasard ce qu'était le bouddhisme. Ils rapportèrent donc en Chine la doctrine de ce faux messie, qui s'y est fort répandue depuis lors (2), au lieu de la doctrine du vrai Messie que désignaient toutes les prophéties et dont l'enseignement brillait de son premier éclat. Depuis lors, les bouddhistes chinois tinrent naturellement les paroles de Confucius d'autant plus en honneur et les appliquèrent à leur Bouddha. Cependant le grand dic-

(1) A. RÉMUSAT, *l'Invariable Milieu*, p. 143-143.

(2) Cfr. SCHOTT, *Lyn-yu*, I, 200 et 201. Ming-di aurait eu un songe, dans lequel il lui serait apparu un grand géant, ce qui annonçait, crut-il, que le saint de Confucius était apparu en Occident. (V. CHRIST. MENTZEL, *Kurze chin. Chronolog.*, p. 60.)

tionnaire chinois de l'empereur Tang-hi (1664-1722), fait la remarque suivante à propos des paroles de Confucius : Il est aussi écrit dans le livre du Parfait Sage, dont l'auteur est Lie-tse : « Le royaume de l'Occident possède l'homme sage ; » et par ces mots, il ne donne pas à entendre qu'il s'agisse de Bouddha. Ailleurs il est écrit : « Confucius a dit que les habitants de la région occidentale ont des sages. » Ils (les Bouddhistes) interprètent donc ces mots d'une manière complètement fausse (1).

Nous voyons par ces citations comment les savants de la Chine entendaient, à une époque relativement moderne, les célèbres paroles de leur maître Confucius ; ils cherchaient à leur attribuer une acception indéterminée, parce que, déçus de leur espérance de voir le grand saint des siècles se manifester, ils avaient, paraît-il, renoncé depuis longtemps à l'attendre.

Mais où l'école de Confucius a-t-elle puisé l'idée du grand saint à venir ? Appartient-il peut-être uniquement à cette école, et Confucius fut-il en quelque sorte inspiré par vision prophétique, lorsqu'il désigna l'Occident pour patrie à ce saint ? Pas le moins du monde. Ce saint est celui qui est attendu depuis cent générations ou trois siècles : c'est le nom que lui donnaient les Chinois. Quant à son origine occidentale, Confucius lui-même dit que c'est une antique tradition, dont il a entendu parler ; son école ne peut même point revendiquer seule le mérite d'avoir présenté sous l'aspect d'un sage

(1) Roth, *Gesch. der abendl. Specul.*, I, 289. Il est plaisant d'entendre Roth appliquer les paroles de Confucius à Zoroastre, fondateur de la religion des Perses : ce dernier, suppose l'auteur, aurait vécu à cette époque, et Confucius aurait facilement pu le connaître de réputation. Pourquoi donc Confucius n'a-t-il point, dans ce cas, donné la religion de Zoroastre comme la seule vraie, et pourquoi a-t-il prêché une philosophie toute différente de la doctrine de ce même Zoroastre ?

et d'un saint, celui qui, dès l'antiquité, était l'objet des espérances des Chinois. Cependant, il semble ressortir de l'entretien du ministre Pi avec Confucius, qu'on voulait regarder celui-ci comme le grand saint, bien qu'il déclinât cet honneur.

La secte des Tao-sse, fondée également au temps de Confucius, semble avoir reconnu et vénéré, comme le grand saint attendu par les siècles, leur chef et maître Lao-kium, qui leur aurait reconquis le breuvage d'immortalité, ce bien que les premiers hommes avaient perdu. Ce fut peut-être une raison de plus pour que Confucius s'élevât avec force contre cette secte et son chef, puisque lui, Confucius, n'était pas le saint, mais que le vrai saint devait encore venir. Mais pourquoi Confucius l'attendait-il de l'Occident? La raison est bien naturelle : les Chinois cherchaient, au Couchant le paradis et le séjour primitif de la race humaine. Là, naquirent le premier homme, dont la prophétie faisait descendre le libérateur désiré, et les premiers empereurs mythiques; là, se rendit aussi Hoang-ti, le grand empereur primitif, lorsqu'il fut admis dans la compagnie des immortels; là aussi, d'après la secte des Tao-sse, leur chef Lao-kium, le prétendu saint, retournera à la fin de sa vie dans le jardin de délices (1).

Les Chinois attendent donc de l'Occident le réparateur de la félicité du paradis, pour le même motif que les Américains l'attendent d'au-delà de la mer, c'est-à-dire, parce que dans la direction indiquée se trouvaient leur paradis et leur patrie primitive. Comment la Chine attendait-elle précisément le grand saint au temps de Jésus-Christ? Ce fait repose-t-il sur une chronologie

(1) A. RÉMUSAT, *La vie et les opinions de Lao-Tseu*. Paris, 1823, page 9 et 12.

prophétique? Ce sont là des questions difficiles à résoudre.

En Chine, l'attente du grand saint avait fait naître d'autres idées encore. L'école de Confucius, par exemple, l'envisageait comme un grand sage ; elle doit même lui avoir attribué un certain caractère divin. Les passages que nous avons cités du Thung-Yung prouvent d'une manière incontestable que Confucius plaçait ce personnage au-dessus de tous les saints des temps primitifs, même au-dessus des San-hoang, ou des êtres primitivement créés. Les Chinois pensaient aussi que celui qu'ils attendaient renverserait les antiques idoles. Desguignes nous apprend qu'ils croyaient très-anciennement que le culte des idoles, qui avait dénaturé la religion primitive, serait remplacé par un autre qui durerait jusqu'à la fin du monde (1).

Nous avons vu que les Perses espéraient de la même manière que le messie réformerait leurs lois, et les Indiens que le dieu Indra serait rétabli sur son trône. Celui après lequel les Chinois soupiraient est parfois aussi dépeint comme un grand prince ou un héros célèbre.

Ramsay dit que les livres chinois appelés Likyki font mention d'une époque à laquelle toutes les choses rentreront dans leur première splendeur ; que cette révolution sera opérée par un héros, que les Chinois appellent Kiunthe, nom qui signifie pasteur et prince, mais auquel ils donnent aussi les épithètes de très-saint, de docteur universel, de suprême sagesse. Ramsay ajoute que les livres chinois parlent aussi des souffrances et des luttes de ce Kiunthe (2).

(1) DESGUIGNES, *Mém. de l'Acad. des inscriptions*, XLV, 543.

(2) RAMSAY, *Disc. sur la mythol.*, p. 130. Cfr. NICHOLAS, *Philos. Stud.*, II, 150.

§ LXX.

IV. — TRADITIONS DU MESSIE CHEZ D'AUTRES PEUPLES DE L'ORIENT.

Nous connaissons fort peu de chose des doctrines religieuses des anciens peuples païens de l'Asie occidentale, et en particulier des Chaldéens et des Syriens. Cependant nous trouvons dans les auteurs modernes de l'Arabie et de la Perse, la tradition des Solymans préadamites, et nous savons qu'elle tirait probablement son origine des antiques idées païennes que les peuples de l'Asie occidentale avaient des dix rois primitifs antérieurs au déluge. La prophétie d'un libérateur futur se trouve ainsi liée à cette histoire des Solymans du monde primitif, comme dans la Perse ancienne elle est rattachée à la tradition de Kajomords, et, dans l'Inde, à celle de Kassiapa et à d'autres. Un de ces Solymans, est-il dit, qui se distingua particulièrement en combattant contre les géants, entreprit de tuer un de ces derniers, le puissant démon Athale; cependant, il ne put y parvenir, malgré ses attaques réitérées. Il consulta à ce sujet les Takuins, ou déesses du destin; il leur demanda conseil, et voici la réponse qu'il reçut : « La complète victoire sur ce géant est réservée à un autre Solyman, de la famille d'Adam; il soumettra le géant à son pouvoir, et le punira de mort, s'il refuse de lui jurer obéissance. » Nos lecteurs connaissent sans doute le Simmorg, l'oiseau du paradis chez les Arabes et les Perses, l'oiseau qui, semblable au phénix égyptien, ne meurt jamais, connaît le cours des choses depuis leur principe et plonge ses regards prophétiques dans l'avenir, d'après la croyance des orientaux. Cet oiseau se révéla à Thamuraz, roi primitif des Perses, célèbre dans la tradition par ses

communications avec les esprits ; il transporta Thamuraz dans le paradis ; il lui fit connaître, à propos des Solymans dont il vient d'être question, que le monde avait déjà existé pendant sept périodes, ce qui rappelle les sept jours de la création, puisque sept fois déjà il avait été pourvu de créatures, et qu'autant de fois il avait été dépouillé de toutes espèces d'animaux. « La période d'Adam, continue-t-il, dans laquelle nous nous trouvons, doit durer sept mille ans qui forment un cycle d'années, et j'ai déjà vu douze de ces révolutions, sans que je sache combien il en reste à subir. » Parlant ensuite des Solymans, dont chacun gouverne dans le cours d'une des révolutions, il ajoute : « Il paraîtra encore un autre Solyman de la race d'Adam, qui les surpassera tous en majesté et en pouvoir, et après il n'en viendra plus sur la terre (1). »

Ici donc, comme dans les traditions d'autres peuples, la promesse d'un messie, faite à l'homme dans le paradis terrestre, a donné l'idée de ce rejeton illustre, idée qui, chez les Perses, se trouve liée à celle des Solymans du monde primitif et à l'oracle rendu par Simmorg dans le paradis. Cette prophétie et la tradition des Solymans préadamites sont greffées sur d'antiques traditions païennes ; elles ne sont pas du tout inventées pour plaire à Mahomet, et la meilleure preuve en est qu'elles ne lui ont pas été appliquées ; au contraire, la tradition orientale les interprète en faveur du roi Salomon, sur lequel se concentrèrent plus tard tous les mythes païens de l'Occident, relatifs aux premiers hommes et aux vainqueurs des démons. C'est ainsi que Salomon nous apparaît comme « le roi sage, » auquel les esprits sont soumis, et qui gouverne non-seulement toute la terre,

(1) D'HERBELOT, s. v. *Soliman-ben-Daud* et *Thahamurath*.

mais encore le monde inférieur et le monde supérieur. Par le péché, il perd l'anneau magique de la sagesse, et, semblable à Adam, il tombe au pouvoir d'Asmodée, le mauvais génie; cependant, il est prédit à Noéma, sa femme, comme à Eve, que de sa race sortirait le messie, qu'il retrouverait l'anneau magique et dompterait le mauvais génie (1).

La promesse d'un Messie, faite à nos premiers parents, dut donc rester bien vivace dans l'esprit des peuples de l'Asie occidentale, pour que leurs traditions en aient conservé de pareils échos.

A côté des Chaldéens et des Syriens, qui avaient puisé dans d'antiques traditions les annales de leurs Solymans, nous voyons sur l'avant-scène du théâtre historique de l'humanité, deux autres peuples, les Egyptiens, puis les Arabes, sortis plus tard de leur obscurité; nous allons rechercher leurs traditions et leurs mythes concernant le messie.

Quelque incomplètes que soient les notions que nous avons des croyances des Egyptiens, nous savons qu'ils admettaient une apocatastase ou rénovation des choses à l'expiration de la grande année : ce qui prouve suffisamment qu'à cette époque ils attendaient, comme les autres peuples, un grand réparateur. Leur foi en un messie se reflète aussi très-distinctement dans leurs mythes relatifs à la première mère Isis et à son fils Horus,

(1) Cfr. SEPP, *Leben Jesu*, III, 680. Chez les Germains, l'anneau magique est mis dans la tombe avec le corps de Balder, qui a succombé à une mort violente, ou perdu par Freir (Adam déchu), lorsqu'il noue des relations avec la géante Gerder, qui accepta aussi, comme Eve, le fruit paradisiaque de la séduction. Plus tard, cet anneau merveilleux (draupnir) est rendu à Odin. Chez les Grecs, Prométhée porte l'anneau après avoir été délivré. L'anneau est donc le signe de l'immortalité ou de l'éternité, c'est pourquoi il est aussi représenté sous la forme d'un serpent qui se mord la queue. D'un côté, la possession de l'anneau, c'est-à-dire l'immortalité, établit des rapports entre celui qui le possède et le monde des esprits, et de l'autre côté, sa perte et l'empire de la mort sont les suites de la chute de l'homme.

ainsi qu'à Osiris, assassiné par son frère Typhon. Le caractère du messie mythique est exactement reproduit dans Horus, le vainqueur d'Osiris, ou Osiris lui-même ressuscité, pour autant qu'on admette qu'il représente Abel tué par son frère. Comme messie-Abel, il est, avec sa mère, et dès sa plus tendre jeunesse, l'objet des persécutions de Typhon, sans doute pour l'accomplissement d'une prophétie messianique, et Typhon parvient même à le déchirer et à le précipiter dans les abîmes des enfers et de la mort, ou dans ceux du Nil, comme on dit plus tard ; mais la prophétie ayant annoncé qu'en qualité de descendant promis à la femme, il tuerait le serpent, la tradition le fait revivre et lui donne la victoire sur Typhon (1). Il y a ici une circonstance digne de remarque, c'est que Typhon fait à son vainqueur le reproche d'être fils illégitime d'Osiris. Nous en concluons que les Egyptiens aussi s'attendaient à ce que leur messie, bien que fils de dieu, naîtrait d'une femme mortelle. Horus devenait ainsi un messie du passé, comme Apollon ; nous ignorons cependant si, comme Apollon, il devait revenir à la fin des temps ; il paraît toutefois plus vraisemblable que les Egyptiens aient cru au retour d'Osiris et de la première femme Isis, pour coopérer, à la fin des temps, à la restauration du monde par le Messie. Osiris pouvait d'autant mieux prendre ce caractère, qu'il représentait également le fils de la première femme, et qu'ainsi il était, dans l'origine, identique à Horus, quoique dans la suite, il remplit plus spécialement le rôle du premier homme ; quant à Isis, elle était l'Eve juste restée pure, celle qui devait fouler le serpent à ses pieds, celle que d'autres peuples aussi espéraient revoir. (Cfr. Dourga-Bhawani, dans l'Inde.)

(1) PLUT., *De Is.*, 19.

Il y a encore une autre prophétie messianique qui se rapporte à Osiris et sur laquelle les Egyptiens fondaient leurs espérances. En effet, Diodore rapporte une tradition des Lybiens, qui avaient un oracle de Jupiter Ammon, selon lequel, Ammon, chassé de son royaume comme Chronos, aurait prédit à son peuple qu'après un laps de temps déterminé, son fils Bacchus (Osiris) paraîtrait sur la terre; qu'il rétablirait l'empire de son père, qu'il deviendrait le maître de tout le monde habité, et qu'enfin il serait reconnu comme dieu (1). Les Egyptiens fixaient « la rénovation » au temps d'Alexandre, et cette circonstance nous explique comment il put se faire passer pour fils de Jupiter Ammon, c'est-à-dire d'Osiris (Bacchus). Ils devaient encore attendre un pareil événement au temps de Jésus-Christ, puisque Antoine et Cléopâtre furent alors regardés comme l'Osiris et l'Isis de la prédiction relative au Messie.

Les anciens Arabes doivent aussi avoir eu des traditions annonçant un grand roi et un réparateur: la preuve en existe encore dans les croyances mahométanes. En effet, Mahomet lui-même, dont la réforme fut d'abord encouragée par ses relations avec les Nestoriens, donnait pour base principale à sa mission le Paraclet, promis par Jésus-Christ; Paraclet signifie célèbre, et Achmed, nom de Mahomet, n'en serait que la traduction. Cependant, les Arabes attendent encore, à la fin du monde, un royaume millinaire, gouverné par leurs anciens princes, et cette tradition semble s'appuyer sur une prédiction concernant le Messie. Ils croient, en effet, que Mahadi, le dixième iman, né l'an 233 de l'hégire, se tient caché et vit enfoui dans une cave ou citerne, comme Charlemagne et Frédéric Barberousse, héros enchantés

(1) Diod., III. 75.

de la Germanie. Il reparaitra à la fin du monde pour s'unir à Issa ou Jésus, tel que les Arabes l'ont emprunté à la religion chrétienne, et pour combattre ensemble l'antechrist et fonder le royaume millinaire (1). Plusieurs princes politiques et religieux ont passé pour ce Mahadi ressuscité et les Bédouins regardèrent même comme tel Arnaud, un de nos voyageurs modernes.

§ LXXI.

V. — TRADITIONS DU MESSIE CHEZ LES GRECS.

Si nous revenons en Europe, nous rencontrons dès nos premiers pas des prophéties relatives à des messies, nous voulons dire à des hommes primitifs ou à des femmes primitives à la suite de leur chute, et qui annoncent aussi, comme rédempteur, un fils divin ou un descendant de la première femme. Leto ou Latone, première femme déchue, dut, comme conséquence de sa faute, vivre errante ; elle fut en butte aux poursuites du mauvais génie Python parce qu'elle avait reçu la prédiction que de sa race naîtrait un fils qui vaincrait et tuerait le serpent. Elle mit alors au monde les premiers jumeaux. Apollon représente le jumeau Caïn qui tue le jeune Abel (Hyacinte, Linus ou tel représentant mythique d'Abel), ce qui ne l'empêche pas de devenir le messie mythique qui met à mort Python : cet exploit lui mérita la haute vénération qu'on lui accorda comme au fils de Jupiter ou de dieu, si habile dans l'art de lancer la flèche. Comme tel, il devait aussi revenir à la fin de l'âge de fer, et ramener l'époque primitive sous Chronos.

L'oracle messianique des Grecs est consigné plus clair et non moins admirable dans l'histoire du premier

(1) D'HERBLOT, s. v. *Mahadi*.

homme, Prométhée. Lorsque Dieu, pour le punir de son crime, l'eût rivé au rocher, où un aigle insatiable lui dévorait sans cesse le foie, il prononça un oracle qui, d'après le mythe, était connu de lui seul, et qui lui avait été confié par Thémis, la mère des premiers temps. D'après cet oracle, la puissance de Jupiter (le faux dieu) devait cesser un jour, et cette révolution devait s'opérer par le fils que Jupiter (le dieu suprême) procréerait de la race de la femme et qui serait plus puissant que lui, c'est-à-dire que le faux dieu Jupiter (1). Quant à Prométhée lui-même, la prophétie dit de plus qu'il sera délivré par le fils de Jupiter (le dieu suprême), né de la femme mortelle (2). Pour bien nous rendre compte de cet oracle, il est bon de nous rappeler qu'il y avait une double individualité dans Jupiter. D'un côté, les Grecs voyaient en lui la divinité suprême, et d'un autre côté, l'être primitif ou le premier homme déifié, avec lequel avait commencé l'âge de fer, et qui représentait ainsi, dans les idées païennes, le souverain de l'époque actuelle. Si donc nous remplaçons, dans cet oracle, Jupiter par les êtres dont il occupe la place selon le sens originel, l'antique prophétie messianique paraît dans toute sa clarté. On conçoit donc comment le fils divin de la femme dont il a été question en premier lieu et qui devait mettre fin à l'empire de Jupiter et à l'âge de fer, n'est autre que le fils de Dieu né d'une femme mortelle, dont il s'est agi en second lieu et qui devait délivrer le premier homme.

Telle était cette prophétie chez les Grecs; comme beaucoup d'autres peuples, ils la mettaient dans la bou-

(1) *Æsch. Prom.*, v. 906 sqq. *Pind., Isthm.*, VII, v. 26, éd. Boeckh. *Apoll.*, *Rhod.*, IV, v. 794 sqq. *Apollod.*, III, 15, 5. *Quint., Smyrn.*, V. 538. *Schol. Hom.*, IV, *Il.* I, v. 519. *Schol., Lykophr.* 178.

(2) *Aschl.*, l. c., v. 751-755 et 772.

che du premier homme, qui la prononçait au moment où il recevait la punition de sa faute. Cependant, il n'est pas à proprement parler le prophète, et la prophétie lui est seulement adressée, à lui, homme coupable, par Thémis, mère de la justice, c'est-à-dire, par le dieu qui punit avec justice (1).

Mais comment les Grecs ont-ils ménagé l'accomplissement et l'application de cette prophétie dans leurs traditions? Hercule est le héros favori qui prime tous les autres. Hercule, fils d'Alcmène, la femme mortelle, est à vrai dire le Caïn qui donne la mort, comme nous l'avons déjà vu ; mais comme fils de la première femme, il prend aussi le caractère du messie, et il devient le sauveur et le libérateur du monde par sa massue meurtrière et son arc qui atteint toujours le but. Dans son expression poétique, le mythe nous dit que Prométhée, le premier homme, fut délivré par Hercule, après que celui-ci eut abattu de son arc l'aigle insatiable qui rongait les entrailles du condamné. Mais la délivrance du premier homme n'est point entièrement accomplie par cet exploit.

Son crime lui avait attiré sur la tête un arrêt de mort, et Prométhée, courbé sous le poids de cette malédiction, devait mourir. Sa délivrance devait donc anéantir ce pouvoir du trépas, et l'homme délivré devait, en exécution de cette promesse, être réintégré dans la vie immortelle. Après avoir reporté ce fait dans le passé au premier Prométhée, le mythe s'était procuré un autre

(1) En réalité, Thémis, ainsi que sa fille, représente Eve juste avant sa faute, comme Douga la mère de la vertu. Si elle devient la première vaticinatrice ou sibylle, c'est parce qu'elle a donné ce célèbre oracle concernant le Messie ; c'est dans ce fait qu'il faut, paraît-il, chercher le motif pour lequel les païens ont souvent changé en dieux-oracles les premiers hommes, tels que Jupiter Aminon et Jupiter à Dodone, qui a tant d'affinité avec le premier, ainsi que les sibylles qui, de leur côté, représentent les premières femmes.

messie mythique pour arranger l'affaire. Le juste et innocent Chiron, qui, en qualité de fils du premier homme Chronos, remplit le rôle d'Abel, est comme tel tué par Caïn-Hercule. Chiron, ajoute la fable, ayant sacrifié sa vie innocente, Dieu accepta cette mort en remplacement de la mort coupable du premier homme, et rendit à ce dernier l'immortalité et la vie bienheureuse. Voilà certes une fiction sublime, qui semble un pressentiment prophétique du sacrifice que devait accomplir le Messie.

C'est ainsi que la légende poétisée parvient à l'accomplissement de la première partie de la prophétie, c'est-à-dire, à la délivrance du premier homme. Comment s'accomplira la seconde partie, qui a pour objet de détrôner Jupiter et de renverser son empire? Les Grecs, nous le savons, espéraient qu'Apollon, fils de la première femme Latone, reviendrait un jour, et occuperait, à la place de Jupiter, le trône de l'âge d'or à venir. Apollon était ainsi celui qui avait été promis, celui qui devait jouer le personnage de messie dans la tradition. Cependant l'oracle de Prométhée indique beaucoup moins Apollon et sa mère Latone qu'une autre Eve mythique, à savoir Thétis. Celle-ci est une de ces premières femmes fabuleuses, que les traditions populaires de la Grèce ont multipliées à l'infini. Elle est confondue avec les Titans ou les premiers hommes antérieurs au déluge ; comme telle, elle prend le caractère d'Eve déchue et précipitée dans l'abîme (aussi habite-t-elle au fond de la mer) : elle forme l'antithèse de la juste Thémis, qui est Eve innocente. Dans la tradition des Argiens, elle a, comme Eve, deux fils (ou petits-fils, si l'on intercale Inachus), Egialée, qui meurt jeune, et Phoronée, le premier sacrificateur (1). On ne saurait

(1) APOLLOD., I, 1 et II, 1.

se tromper en la prenant pour Eve ou la première femme mortelle, puisqu'elle se marie avec Pélée, l'homme de la terre (1); elle reçoit en même temps, par allusion à la chute, la pomme d'Eris (déesse de la discorde), et la tradition lui applique l'oracle de Prométhée comme étant femme de l'homme mortel ou d'Adam. Cette union de la femme, combinée avec le souvenir de sa chute, fait voir que la tradition insistait beaucoup sur ce que le Fils de Dieu qui avait été promis descendît de la femme du premier mortel, et montre quelle liaison intime elle établissait entre cette promesse et la chute de l'homme. Qu'a fait le mythe qui ne connaissait point de tel fils de la première femme dans le passé, et qui par conséquent ne pouvait donner la mission de messie à aucun des héros fabuleux de l'époque antérieure? Il a voulu se tirer d'affaire en supposant que Jupiter a marié la géante à un homme mortel, afin de détourner de dessus sa tête la destinée qui lui avait été prédite. Cette supposition trahit l'embarras, dans lequel se trouvait la tradition, d'un côté, obligée de maintenir la prophétie qui annonçait le renversement de Jupiter par le fils de la première femme, et de l'autre côté, se trouvant dans l'impossibilité de laisser tomber Jupiter.

La tradition grecque possède encore d'autres femmes ou Eves mythiques, dont le sort est inséparable de Prométhée et de sa prophétie messianique. L'une d'elles est Io, dont le nom même n'est pas sans analogie avec celui d'Eve. La tradition argienne, à laquelle elle appartient plus particulièrement, la dit fille d'Inachus (Enoch, que les Argiens placent à la tête de leur histoire), comme Phoronée, le premier homme des Argiens,

(1) De ἰλλός, terre ou limon. Cfr. Adam.

passé pour le fils de ce même Inachus. Plus tard, elle s'identifia à Isis, la première femme en Egypte. Si Thétis nous représente plus spécialement, dans la fable grecque, le type d'Eve comme femme de l'homme mortel, l'homme de la terre, Io, figure, de son côté, d'une manière plus particulière, Eve déchue et mortelle, Eve punie pour son péché. Après sa chute (1), elle doit s'en aller en exil. Mère de tous les vivants, métamorphosée en vache, symbole de la fécondité, elle est de plus piquée par l'aiguillon des sens et transportée de fureur. C'est Eve souffrante et punie, c'est la véritable femme de Prométhée (Adam), qui fait pénitence. Aussi, le mythe les fait-il admirablement se rencontrer au plus fort de leurs souffrances. Mais c'est justement au moment où ils sont le plus cruellement punis, qu'ils reçoivent la promesse de leur délivrance, comme nous le voyons dans Eschyle. C'est de nouveau le premier homme. Prométhée, qui prononce cette promesse. Io, comme Eve dans le Paradis, apprend d'abord à quelles affreuses souffrances et à quelles courses vagabondes sa chute l'a condamnée ; elle reçoit ensuite l'assurance d'être délivrée de ses douleurs, parce qu'elle enfantera un fils par le contact de Dieu, c'est-à-dire, en restant vierge. Prométhée prédit en même temps que lui aussi devra sa délivrance à ce rejeton divin. C'est ainsi que cette Io, qui est Eve notre mère, déshéritée et remplie de douleur, reçoit la promesse d'une délivrance qui sera opérée par un descendant divin de sa race. Quel est donc ce fils d'Io, qui doit apparaître comme un libérateur divin ? En exécution de cette promesse, le mythe lui donna un fils nommé Epaphus, c'est-à-dire,

(1) Il est bon de rappeler que les païens font souvent consister le péché des premiers hommes dans la perte de la pureté virginale.

conçu par le contact (de Dieu). La mythologie ne dit pas jusqu'à quel point il s'agit ici d'un messie des temps passés ou d'un messie des temps à venir. Devait-il, comme Vidar germanique, revenir à la fin des temps? Nous l'ignorons.

Lorsque postérieurement Io fut confondue avec Isis, Epaphus fut sans doute identifié à Horus, fils d'Isis, et cela non sans motif, puisque nous avons vu que toutes ces personnalités mythiques ont beaucoup d'affinité entre elles. Le descendant messianique d'Io, qui appartenait à l'avenir, devait délivrer le premier homme; mais ce fait étant représenté comme ayant déjà eu lieu, on devait recourir à un autre messie mythique du passé et le rattacher à Io, à cause de son origine. Comme ce fut Hercule qui délivra Prométhée, le mythe a trouvé moyen de tout concilier, en supposant une parenté éloignée entre Io et Hercule, de sorte que la prophétie se serait rapportée à ce dernier héros.

La remarquable prédiction qui annonçait le Messie se trouve donc, telle qu'elle s'est conservée dans les traditions grecques, inséparable des divins fils de la première femme, qui se groupent autour de Prométhée, comme autour du premier homme (1). La Grèce comptait encore plusieurs autres fils de la première femme, qui empruntaient une partie de leur caractère au Messie, tels que Jason, « le sauveur, » qui reconquit la toison d'or des premiers temps et tua le dragon, etc.: c'est ce qu'explique aisément leur qualité de fils du premier homme.

L'action mythique avait donc refoulé dans le passé une

(1) Peu s'en fallut que plus tard les Grecs ne fissent un messie mythique du divin Platon. Athènes avait une tradition d'après laquelle Amphictione aurait conçu Platon, son fils, par la coopération d'Apollon, et en restant vierge. (DIOG. LAËRT., *Plat.*, I.)

grande partie de l'histoire de la rédemption, et l'avait identifiée aux divers fils de la première femme, comme à des messies mythiques; cependant, elle fut impuissante à anéantir l'antique promesse, trop profondément enracinée dans l'esprit des peuples. Le vrai Messie, celui qui devait mettre fin à l'âge de fer, renverser l'empire de Jupiter et rétablir l'âge d'or sous Chronos, était toujours attendu des Grecs et des Romains comme devant paraître dans l'avenir, et Apollon est fréquemment considéré comme le messie futur, qui doit revenir d'après la prédilection. Hésiode considère, en soupirant, la rénovation messianique, quand il dit : « Plut aux dieux que je ne fusse né qu'après les temps que je vais décrire, ou que je fusse parvenu dans le royaume de Pluton, avant de me voir confondu parmi la cinquième génération, âge de fer... »

C'est dans l'histoire de Prométhée, telle qu'elle se trouvait certainement en grande partie créée et embellie avant Eschyle, que celui-ci puisa le magnifique poème, dans lequel il nous fait voir Prométhée comme le représentant de l'humanité, et dépeint à ses contemporains d'une manière si saisissante la lutte de l'humanité, enchaînée dans les liens de son antique culpabilité et son espoir en une délivrance finale. Dans une trilogie ou œuvre dramatique, composée de trois parties, dont il ne nous reste qu'une seule, Prométhée enchaîné, le poète expose comment ce héros, ce premier homme, qui inventa toutes les sciences et fit don du feu aux mortels, s'attira la haine et le courroux de Jupiter. Il avait, en effet, empêché celui-ci, qui s'était emparé du pouvoir, d'exécuter son projet d'anéantir la race humaine pour en créer une nouvelle, et Jupiter, pour punir Prométhée, l'avait attaché à un rocher, où un aigle insatiable lui rongait les entrailles. Io, la première

mère, accablée de douleur parce qu'elle était poursuivie de la colère de Dieu, rencontra Prométhée, lui aussi en proie à la douleur : l'un et l'autre représentaient l'humanité courbée sous le poids de la souffrance. Prométhée, voulant calmer les peines d'Io, lui mit devant les yeux le terme de ses douleurs et lui prédit leur délivrance à tous deux, ainsi que la ruine de leur oppresseur.

Voici le dialogue qui s'établit entre eux :

PROMÉTHÉE. — C'est en vain que vous déplorerez mon sort à moi, à qui les destins n'ont pas permis de mourir : car ce serait une consolation dans mes malheurs. Mais aujourd'hui, je ne vois de fin à mes maux que dans le renversement du trône de Jupiter.

Io. — Arrivera-t-il jamais que Jupiter soit déchu de son pouvoir ?

PROMÉTHÉE. — Vous vous réjouiriez, je pense, si vous voyiez cette chute.

Io. — Comment en serait-il autrement, puisque je souffre à cause de lui ?

PROMÉTHÉE. — Apprenez donc de moi que cet événement arrivera.

Io. — Qui donc le dépouillera du sceptre royal ?

PROMÉTHÉE. — Lui-même, par ses arrêts inconsidérés.

Io. — Comment ? Dites-le-moi, si la chose se peut sans détriment.

PROMÉTHÉE. — Il contractera un mariage, dont il se repentira.

Io. — Un mariage divin ou humain ? Parlez, si cela vous est permis.

PROMÉTHÉE. — Que demandez-vous ? Je ne puis vous satisfaire à cet égard.

Io. — Est-ce donc sa femme qui le renversera du trône ?

PROMÉTHÉE. — Elle mettra au monde un fils plus puissant que son père.

Io. — N'y a-t-il pas moyen qu'il évite ce malheur?

PROMÉTHÉE. — Aucun, avant que je sois délivré de mes liens.

Io. — Qui nous délivrera, contre le gré de Jupiter?

PROMÉTHÉE. — Un homme de ta race accomplira ce destin.

Io. — Que dites-vous? Mon fils vous délivrera-t-il de vos souffrances?

PROMÉTHÉE. — Oui, votre fils au troisième degré, après dix autres générations.

Io. — Cet oracle m'est difficile à comprendre.

Prométhée prédit ensuite à Io son sort futur, et lui dit comment elle sera finalement délivrée de son désespoir, comment elle concevra et enfantera, par le contact de Dieu, un fils appelé Epaphus (c'est-à-dire fils du contact), comment le descendant de celui-ci, Hercule, célèbre dans l'art de lancer la flèche, le délivrera selon la prédiction que lui en fit sa mère, la vieille géante Thémis. Io se plaignant encore de Jupiter, il répète sa prédiction en ces termes : « Quel que soit l'orgueil de Jupiter, il sera un jour abaissé, parce qu'il a résolu de contracter un pareil mariage, qui lui fera perdre son pouvoir et l'éclat de son trône. Alors s'accomplira la malédiction que prononça contre lui Saturne, son père, lorsque celui-ci fut déchu de son antique puissance (1). »

Jupiter lui-même envoya Mercure, le messager des dieux, pour savoir quelle était cette union conjugale si néfaste, mais le superbe patient refusa de dévoiler

(1) *Prometh. vinc.*, v. 751 sqq. et 906 sqq.

le secret. La foudre de Jupiter l'atteignit aussitôt et le précipita avec son rocher au fond du Tartare, d'où il devait revenir, après y avoir été longtemps torturé et déchiré. Mercure ajoute : « N'espérez point voir la fin de vos malheurs, avant qu'apparaisse un Dieu qui succède à vos infortunes, et qui soit prêt à descendre dans les enfers obscurs et dans les profondeurs ténébreuses du Tartare (1). »

La deuxième partie de *Prométhée enchaîné* se termine ainsi par le tableau de la terrible malédiction et des affreuses souffrances dont la vengeance des dieux accable le malheureux représentant de l'humanité. Dans la troisième partie qui est perdue, le poète dépeignait l'homme délivré et sauvé par l'intervention d'Hercule, qui tue l'aigle sur la poitrine du patient, et par celle de Chiron, qui, acceptant pour lui la sentence de mort prononcée contre le premier homme, descend à sa place aux enfers, et accomplit pour lui le sacrifice attendu. Prométhée, arraché à ses liens et rendu à la liberté, porta depuis lors au doigt, en signe de sa délivrance, un anneau qui renfermait un fragment du rocher auquel il avait été rivé ; il se mit aussi sur la tête une couronne de saule, symbole des chaînes qui avaient causé ses souffrances, mais qui ornait son front comme souvenir de sa victoire (2).

Eschyle a ramené ainsi à un type unique tous les mythes et toutes les traditions de Prométhée ; il réunit dans l'histoire du premier père et bienfaiteur des mortels, la destinée commune des hommes et leur espérance en un affranchissement ; et il trace ce tableau d'une façon vraiment dramatique, à peu près comme Goethe

(1) V. 1053 sqq.

(2) Cfr. BERNHARDY, *Griech. Literaturgesch.*, II, 762.

nous a représenté son Faust. La race humaine, imitant Prométhée, a l'esprit audacieux et s'efforce d'atteindre au ciel ; mais, selon la vraie manière de voir des Hellènes, ses efforts sont enchaînés au dur rocher du Destin, et, courbée elle-même sous la malédiction que sa faute lui a attirée et qui a creusé un abîme entre elle et les dieux, elle livre un combat incessant, et à elle-même et aux dieux, qui, d'après les idées païennes, la poursuivent de leur haine et de leur jalousie.

*audax omnia perpeti
Gens humana ruit per vetitum nefas.*

Ainsi chante Horace, qui fait remonter la faute originelle de l'humanité à l'antique crime de nos ancêtres : « *Audax Japeti genus* (1). » Mais les rapports entre le ciel et la terre resteront-ils éternellement rompus ? Non ; il existe une promesse d'un rédempteur, qui fut faite au premier homme lui-même après sa chute ; non, le poète dit qu'en exécution de cette promesse, les rapports primitifs entre Dieu et l'homme seront rétablis, et que Prométhée, qui représente l'humanité, sera arraché au rocher du Destin et à l'aigle insatiable de son crime. Aussi le poète met-il devant les yeux de ses contemporains le tableau consolant d'une délivrance et d'une réconciliation futures, et devient-il le prophète de son peuple. Il y a donc une distinction marquante entre le Prométhée chrétien, qu'on nous permette cette expression, d'Eschyle païen et le Faust païen de Goethe chrétien ; en effet, celui-ci seul laisse irréconciliable l'inimitié entre l'homme qui lutte et la divinité qui ne meurt point. Le poète qui, dans l'élan de l'inspiration, chante la délivrance de l'homme par le dieu Chiron, se sacrifiant pour Prométhée et descendant aux enfers, se

(1) HOR., *Od.* I, III, 25 sqq.

rapproche certainement du prophète qui annonce le sacrifice expiatoire du Messie, bien qu'en cela nous ne dussions point voir une prophétie, mais un épisode des traditions antiques. Et le chrétien doit se sentir de l'attrait pour un poème qui, tel que celui du Prométhée d'Eschyle, garde au milieu du paganisme le souvenir de la faute de l'homme et de la prophétie qui annonce son salut.

§ LXXII.

VI. — TRADITIONS DU MESSIE CHEZ LES GERMAINS ET LES CELTES.

La promesse d'un Messie a conservé de nombreux échos dans les traditions des Germains, comme dans celles des Grecs, des Indiens et d'autres peuples. Les Germains aussi métamorphosaient en messies mythiques du passé les deux enfants des premiers parents, mais ils attendaient en outre, à la fin du temps, le Messie réel, fils de Dieu. D'après la tradition germanique, les deux fils d'Odin et de Frigga, les premiers parents, sont Balder, qui, jeune encore, fut tué par Hader, l'aveugle, au grand regret de toutes les créatures de la terre; et Tyr le dieu de la guerre et père du loup (Wolfsvater), c'est-à-dire Caïn. Au lieu de Tyr (1), nous rencontrons aussi, comme fils d'Odin, Thor qui foudroie les géants; il remplit spécialement le rôle d'Hercule-Caïn, attendu qu'il erre comme meurtrier, qu'il extermine les géants, et que, dans ce but, il doit, comme Caïn, diriger ses pas vers l'Orient (2): ce dernier fait est surtout digne de remarque. Balder participe, comme Thor, au caractère du messie, et Thor devient le grand dompteur de l'antique serpent de l'abîme, du serpent Mitgard qui se

(1) Tyr est proprement un nom d'espèce, Tius ou deus.

(2) *Edda*, *Dämas*, 38 ad finem.

trouve au fond de la mer. Quant à Balder, la tradition dit qu'un jour il reviendra et rétablira, à la fin des temps, de concert avec Vidar (le messie futur), le nouvel âge d'or ou le règne du messie. Mais ce messie mythique du passé se présente avant tout dans la personne d'un autre fils des premiers parents, dans Sigourd ou Sigfrid, le héros célèbre de la légende allemande, auquel s'adjoint, pour représenter le premier couple fraternel, Woldietrich, autre héros de la tradition germanique.

La Völsunga-Saya fait descendre Sigourd de Sigi, fils d'Odin, le triomphateur (All. Sieger); à proprement parler, Sigourd se confond avec ce Sigi, bien que, dans sa généalogie, certains auteurs placent entre lui et Odin quelque individualité poétique dont le nom commence par Sig, ce qui a évidemment lieu dans le but d'assigner à la naissance de Sigfrid une date plus récente. On observe en effet, à propos de beaucoup de héros messianiques de la mythologie, tels que Hercule et Krischna, une tendance générale à les placer dans une époque postérieure, bien qu'ils soient enfants des premiers hommes, et à les faire ainsi paraître moins anciens que les antiques divinités. Cette tendance du reste, s'explique par la promesse d'un messie qui se rapportait à l'avenir. Ne passons point sous silence que l'origine de Sigfrid, du messie, est aussi intimement liée à la chute de l'homme. La femme géante (Eve déçue), présente à Rérir, souche de la race de Sigfrid, une pomme qu'il mange; elle expie aussitôt ce crime en concevant la race des Völsungers, qui est celle de Sigourd ou Sigfrid. Voici comment la légende de ce dernier nous présente la promesse messianique. Sigmound frère de Sigfrid (et en réalité le premier homme) étant tombé en disgrâce auprès de Dieu (c'est-à-dire Odin ou l'Ancien, comme il est ici appelé), et se voyant condamné à mort, prophétisa à sa femme que d'elle naîtrait

un fils qui serait le plus grand de sa race. C'est ainsi que naquit Sigfrid et qu'il fut regardé comme messie mythique; c'est ainsi qu'il tua le serpent du mal, qu'il reconquit le trésor du premier âge d'or que le serpent avait dérobé; c'est ainsi qu'il délivra Brynhilde, la vierge qui avait été maudite et que des charmes retenaient dans un château de feu derrière les montagnes, c'est-à-dire dans les enfers.

Le restant de l'histoire de Sigfrid n'est autre que celle d'Hercule-Cain, et lui qui était invincible est finalement tué par Högni ou Hagen, son adversaire, qui lui avait juré fraternité (1).

Wolfdietrich est le héros messianique des traditions du Midi, comme Sigfrid l'est dans celle du Nord : il erre comme fraticide et tue les dragons; il finit par se retirer dans la solitude et par succomber dans la lutte contre les esprits, mais, à la fin du monde, il réapparaîtra comme héros et messie (2).

A part tous ces messies mythiques du passé, les Germains attendaient le messie de l'avenir, à la fin des temps, au temps du Ragnaroke. Vidar était le nom de ce messie. Quant à son origine, il était fils d'Odin et de la géante primitive Grider. Cette distinction entre la race du père et de la mère, nous offre de nouveau cette particularité de la prophétie, déjà constatée par nous dans les mythes grecs, que le messie, fils de Dieu, naît d'une femme mortelle. Chez les Germains comme chez les Indiens, les géants portent le caractère de la race humaine après la chute. De plus, Grider est évidemment la même que la géante Gerder, qui, d'après la tradition (3), fut séduite au moyen d'une pomme comme Eve. Vidar était

(1) Cfr. LEGIS, *Alkuna*, p. 195 et sqq.

(2) SEPP, *Heidenthum*, p. 149 sqq.

(3) Cfr. l'*Edda* ancien.

après Thor ou le dieu de la foudre, le plus fort et le plus puissant des êtres. Comme il n'apparaîtra qu'à la fin du monde, il doit mener jusqu'alors une vie complètement retirée (1), ce qui lui a valu le nom d'Ase, caché. Lorsque son temps sera arrivé, il triomphera d'abord des monstres des ténèbres, lancés une dernière fois sur la terre; il foulera aux pieds la tête et la gueule des mauvais génies, du loup Fenrir, qui a tout renversé, mais qui alors sera exterminé. Dans ce but, Vidar porte aux pieds cette célèbre chaussure, à laquelle sont adaptés tous les morceaux de cuir coupés pendant le cours des temps à toutes les semelles. La prophétie a dit que ce messie écraserait la tête du serpent: c'est ce que le mythe fait ressortir ici (2). Lors donc qu'Odin et les antiques dieux auront été renversés, Vidar ramènera le premier âge d'or. Balder reviendra aussi et toute discussion cessera de telle sorte que Balder même vivra en paix avec Halder, son meurtrier. C'est ce que la Voluspa chante en ces termes:

« Sur le gazon on trouvera les tables d'or que les dieux possédaient dans le principe (3); les champs produiront sans être ensemencés; tout sera au mieux, et Balder reviendra habiter avec Halder dans le palais d'Odin (4). »

Les Germains regardaient Odin, le premier homme déchu, comme un être maudit, qui, avec sa femme, gi-

(1) C'est encore une tentative du mythe, pour rattacher au premier homme l'origine du messie, qu'un long intervalle en sépare.

(2) Les païens n'ont pas même oublié l'expression prophétique de « mordre au talon, » et lorsque Hercule tue l'hydre aux cinquante têtes, le scorpion lui mord le talon. Nous retrouvons la chaussure de Vidar dans celle de Persée et dans celle de Jason.

(3) Le trésor des temps primitifs, identique à celui des Nibelungen, que le serpent déroba dans le principe ou que les Nibelungen (les habitants du Niflheim, ou des enfers) avaient jeté dans les abîmes.

(4) *Edda*, *Dämas*, 26, 48.

sait ensorcelé sous les montagnes de la terre, au milieu des légions démoniaques ; ils croyaient aussi qu'Odin, comme Prométhée, serait délivré de cette captivité à la fin du monde (1). Nous trouvons certains détails de la vie de cet Odin maudit et de sa délivrance future dans les légendes populaires de Charlemagne et de Frédéric-Barberousse cachés sous des montagnes.

Il est positif que les Celtes avaient aussi consigné dans leurs traditions l'attente d'un Messie promis, bien qu'à cet égard nous ne connaissions rien de leurs anciens récits. En Espagne, on attendait également l'arrivée d'un roi et réparateur messianique, au temps de Jésus-Christ. Nous devons regarder comme un héros de cette espèce le célèbre roi Arthur des Bretons, qui remplit chez les Celtes le même rôle que Sigfrid ou Wolddietrich chez les Germains. Il parcourt d'abord diverses contrées de la terre, qu'en héros chevaleresque il purge de tout mal et de toute trace de géants ; il subit ensuite le sort d'Abel tué par son frère, puisque le méchant Modred, son neveu, lui ôte la vie. Mais, dit la tradition, il fut seulement enlevé aux regards des hommes avec ses chevaliers et transporté par enchantement, pour revenir un jour, comme messie réparateur, rétablir l'ancien ordre des choses (2).

A côté d'Arthur se place Parcival, qui a beaucoup de ressemblance avec lui. Il est fils de Gamuret, c'est-à-dire du premier Cimmérien ou Celte (le Gomer de la Bible), en d'autres termes du premier homme, et il a un frère nommé Feirefiss. Après avoir, comme un fratricide, assassiné le chevalier rouge Gacheviz et s'être ainsi fait maudire comme Caïn, il parcourut l'univers à

(1) GRIMM., *Mythol.*, p. 540.

(2) Cfr. MONE, *Nord. Heidenth.*, II, 501. — SEPP: *Heidenth.*, III, 185.

l'exemple d'Hercule et délivra Amfortas, le roi coupable du saint Graal (c'est-à-dire l'Adam du paradis), comme Hercule avait délivré Adam-Prométhée et Sigfrid Eve-Brynhilde maudite; il reconquit ensuite le trésor perdu du paradis, comme Sigfrid recouvra le trésor volé par le serpent, et Hercule la pomme des Hespérides; finalement, comme Caïn, il se retira dans la solitude, qu'il ne quitta plus désormais (1). C'est ici le lieu de faire remarquer que partout, l'histoire des messies mythiques du passé, montre entre eux une dualité et une opposition hostile; non-seulement ce principe se répète constamment dans les annales de chacun de ces héros, mais, en fin de compte, il sort toujours du cycle de ces noms et de ces personnalités mythiques deux héros messies, tels qu'Arthur et Parcival chez les Celtes, Sigfrid et Woldietrich chez les Germains, Rama et Krischna chez les Indiens, etc. : ce qui est une preuve nouvelle et évidente de l'origine qu'il faut assigner à ces messies mythiques du passé.

§ LXXIII.

VII. — LE MESSIE PROMIS EN AMÉRIQUE ET EN OCÉANIE.

Si nous interrogeons tour à tour tous les peuples de l'Amérique et de l'Océanie, nous verrons que, de même qu'ils croient à une époque passée d'innocence et de bonheur, ils attendent tous avec une ferme confiance le retour futur de cette même époque. Cette attente est basée sur la promesse faite dans le paradis; pour ne laisser aucun doute à cet égard, ils invoquent une prophétie que le premier homme aurait prononcée, au moment où la chute de sa femme ou sa propre soif

(1) Cfr. SEPP, *Heidenth.*, III, 167 sqq.

d'immortalité attira le courroux de Dieu sur les hommes et où l'âge d'or cessa : nouvelle liaison intime entre la promesse d'un messie et la chute de l'homme.

Quel est ce messie futur qui doit ramener l'âge de bonheur ? La plupart des peuples dont nous parlons disent que c'est le premier homme lui-même, celui qui donna la promesse. N'oublions pas ici que, lorsqu'il annonce son retour, il n'agit pas comme Adam déchu, mais comme Adam resté innocent, ou même comme Dieu. Dans ce cas, il est parfois mis en contraste exprès avec sa femme coupable, comme dans la tradition des îles Sandwich ; comme tel, c'est-à-dire tel qu'il était avant la chute, il prophétise son retour avec toutes les félicités de la vie.

Nous trouvons ces traditions du Messie dans l'Océanie, comme sur le continent américain ; les nègres seuls, si pauvres en traditions, font encore, paraît-il, exception en cette circonstance. Dans l'île d'OWhaihi, une des Sandwich, la tradition dit que Rono, leur premier homme et dieu sous lequel l'âge d'or avait brillé d'un vif éclat, s'était retiré de l'île, à la suite du crime de sa femme qui s'était perdue avec un homme mortel. Irrité de cet acte pervers, il avait précipité sa femme d'un rocher (dans l'abîme), mais il s'était bientôt repenti de sa colère. Aussi lorsqu'il quitta OWhaihi et que, monté sur une nacelle, il retourna vers le paradis lointain d'Haïti (c'est-à-dire Tahiti, la patrie primitive des insulaires des Sandwich), il prononça cette consolante prophétie : Je reviendrai un jour sur une riche île florissante, avec tout ce que l'homme peut désirer (1).

Lorsque Cock aborda dans cette île, on le prit pour Rono ressuscité, et même lorsque les insulaires l'eurent

(1) KOTZEBUE, *Reise um die Welt*, II, 88.

assassiné, ils cachèrent ses os et leur accordèrent les honneurs divins qu'ils leur rendent encore aujourd'hui (1). Dans l'archipel de la Société, auquel appartient Haïti, il y avait des prédictions annonçant qu'un jour apparaîtrait un navire merveilleux sans gouvernail, appelé le vaisseau de Mawi, c'est-à-dire de Dieu, car ce nom est celui de l'être suprême (2); ce qui implique, nécessairement la même idée du retour futur du premier dieu et homme, disparu dans un tel vaisseau.

Les Mexicains croyaient également que Quetzalcoatl, leur premier père et leur dieu bienfaiteur, qui avait dû émigrer, après avoir vu fleurir l'âge d'or, et qui s'en était retourné dans l'antique patrie du paradis, avait laissé cette consolante prophétie qu'il reviendrait un jour pour rétablir le bonheur d'autrefois. Alors l'antique religion et les sacrifices humains cesseraient et l'on offrirait, en leur place, des dons innocents, les prémices de la moisson comme on en avait offert à Quetzalcoatl dans le temps primitif (3).

On sait que les Mexicains regardèrent comme des envoyés de Quetzalcoatl les Espagnols qui abordèrent les premiers en Amérique et qu'ils virent dans l'arrivée de ces étrangers l'accomplissement des anciennes prophéties. L'empereur mexicain Montézuma exprima cette idée d'une manière touchante dans le discours qu'il adressa à Cortès : « Il est reconnu, dit-il, que le grand roi auquel vous obéissez descend de notre antique Quetzalcoatl, qui est seigneur des sept cavernes de Navatlaka (4), roi légitime des sept nations (c'est-à-dire

(1) ELLIS, *Reise durch Hawaii*, trad. all. Hambourg, 1827, p. 67.

(2) ELLIS, *Polynesian Res.*, II, 55.

(3) CLAVIGERO, *Stor. di Messico*, II, 41. — HUMBOLDT, *Vues des Cordillères*, I. 263.

(4) Cfr. § 48.

des peuples de la terre, issus des sept cavernes après le déluge), auquel l'empire du Mexique doit son origine. Ce grand Quetzalcoatl nous a laissé certaines prédictions, que nous vénérons comme des vérités infaillibles. Nous savons, par ces prédictions et par des détails consignés dans notre histoire, depuis des centaines d'années, que ce dieu a quitté notre pays et qu'il s'en est allé vers l'Orient (1) visiter et conquérir d'autres contrées ; nous savons aussi qu'il a laissé l'assurance que, dans l'avenir, il nous reviendrait un peuple issu de lui et qui changerait notre loi et la forme de notre religion (2). »

Les Péruviens possédaient la même prophétie. Dans leurs traditions des temps primitifs de leur royaume, ils parlent surtout de deux héros mythiques, de l'Inca Manco-Cupac, patriarche du déluge, qui serait venu fonder l'empire du Pérou après le déluge, et de l'Inca Virakocha, qu'ils vénèrent surtout comme restaurateur du royaume et comme un héros célèbre, semblable aux Hercules de l'antiquité ; mais celui-ci ne serait qu'un envoyé et un descendant homonyme d'un autre Virakocha, premier homme divin et fils du soleil (3). Virakocha joue ainsi au Pérou le même personnage que Quetzalcoatl au Mexique, et d'autres premiers hommes et souverains de l'âge d'or dans diverses parties de l'Amérique (4).

(1) Caïn prit aussi le chemin de l'Orient.

(2) *Allg. hist. der Reise*, XIII, 546.

(3) Ce second Virakocha serait ainsi un messie mythique du passé.

(4) Il est surprenant que partout les Américains donnent aux premiers hommes une physionomie tout européenne. Quetzalcoatl est de couleur blanche, il a un front large, de grands yeux, de longs cheveux noirs, une barbe épaisse, un long vêtement trainant, des allures sévères et graves, et un caractère doux. Virakocha n'a pas l'aspect d'un Indien ; il a une longue barbe, une robe retombant à terre ; il porte dans la main un animal inconnu.

Virakocha, roi primitif, fils du soleil, était adoré dans un temple spécial, renfermant une statue qui le représentait avec la physionomie et l'accoutrement d'un étranger. Les Péruviens rapportent qu'il prophétisa qu'un temps viendrait où les Incas perdraient leur culte et leur royaume et où ils seraient culbutés du faite de leur grandeur et de la vénération divine qui leur était rendue. Ils attendaient, en même temps que l'accomplissement de cette prophétie, le retour de Virakocha, cet homme primitif, à la physionomie étrangère, comme étant le messie, et il paraît que la tradition fixait cette réapparition après douze générations (1). Toujours est-il qu'Huayna Capac, le douzième Inca, se trouvant sur son lit de mort, peu de temps après avoir appris que les Espagnols avaient abordé en Amérique, rassembla autour de lui ses fils et les grands du royaume, et leur dit : « Le soleil, votre père, a prédit qu'après douze règnes, le royaume et la loi des Incas cesseraient ; cette prophétie va s'accomplir, car je suis le douzième Inca. Ces étrangers qui sont descendus sur nos côtes, sont sans doute ceux dont la prophétie annonce l'arrivée, et qui doivent apporter une loi meilleure et conquérir le royaume des Incas et beaucoup d'autres royaumes. » Il enjoignit ensuite aux siens de servir ces étrangers et de leur obéir. Les Indiens regardèrent en effet les Espagnols comme étant le messie-Virakocha ou ses fils envoyés par le ciel pour les délivrer de la servitude, et ils leur donnèrent même le nom de Virakocha. « Capac Virakocha, soyez le bien-venu dans

On fait la même description de Camarourou, fils du feu (du soleil), et souche des Cobocoulous au Brésil, et de Bochica, père des Indiens de Bogota. (Cfr. mon ouvrage : *Einh. des Menschengeschlechts*, p. 104.)

(1) Cette tradition reposerait-elle sur l'idée d'une année mythique de douze mois ?

mes Etats! » s'écria Atahuapa, fils d'Huayna Capac, en saluant Pizarre dans la célèbre entrevue, où l'Espagnol jeta le Péruvien dans les fers (1).

Christophe Colomb nous apprend que lorsqu'il aborda à Saint-Domingue, il y trouva une prophétie semblable (2). Les Groënlandais eux-mêmes, dans leurs champs glacés et leurs huttes couvertes de neige, sont dans la consolante attente qu'à la fin des temps il reviendra un âge d'or où le monde prendra un plus bel aspect, où les frimas disparaîtront des montagnes et des rochers, où la terre ne sera plus qu'une immense plaine riante, toujours couverte d'une riche verdure (3).

De tout ce qui précède, nous tirons ces conclusions incontestables : Le paganisme tout entier, dans l'ancien monde et dans le nouveau, possède une prophétie dont il fait remonter l'origine au temps des premiers patriarches de l'humanité, selon laquelle l'âge de fer, la période actuelle de péché et de misère cessera, après que la perversité aura mis un long espace de temps pour arriver à ses dernières limites ; alors les dieux de cette période, qui n'ont cessé de gouverner despotiquement l'humanité comme des démons méchants et haineux, seront renversés de leur trône. Un héros et roi sage et puissant, issu de la race de la première femme mais d'origine céleste, apparaîtra en même temps pour écraser la tête du démon et ramener un âge de félicité et d'innocence, semblable au premier âge du monde.

(1) *Allg. gesch. von Amerika*, II, 107. Consultez surtout : GARCILASSO DE LA VEGA, *Hist. des Incas*, lib. V, c. 28, et IX, 15.

(2) *Allg. gesch. der Reise*, XIII, 239.

(3) KRANZ, *Gesch. von Grönl.*, I, 263.

§ LXXIV.

De l'attente d'un grand Roi et d'un Sauveur du monde chez les païens, au temps de la naissance de Jésus-Christ.

Deus non revelabitur Israeli, nisi eo tempore, quo nulla fides inter eos invenietur.

(SONAR, *Gen.*, fol. 118. Cfr. SEPP., III, 41.)

L'attente d'un réparateur promis au monde était donc générale parmi les païens. Mais il est un fait plus surprenant, c'est que cette attente coïncidait pour ainsi dire en tout lieu avec l'époque de la naissance de Jésus-Christ. Était-ce le résultat d'un certain pressentiment inspiré par la marche que la Providence imprimait à l'histoire du monde ou la dernière date d'une chronologie prophétique ? Nous l'ignorons, mais le fait n'en existe pas moins. Au temps de l'empire assyro-babylonien, le prophète Daniel avait expliqué le songe de Nabuchodonosor et prononcé cette célèbre prophétie des quatre monarchies qui devaient précéder Jésus-Christ, dont le royaume les renverserait toutes et resterait lui-même éternel.

« Voici donc, ô roi ! ce que vous avez vu : Il vous a paru comme une grande statue ; cette statue, grande et haute extraordinairement, se tenait debout devant vous, et son regard était effroyable.

» La tête de cette statue était d'un or très-pur ; la poitrine et les bras étaient d'argent ; le ventre et les cuisses étaient d'airain.

» Les jambes étaient de fer ; et une partie des pieds était de fer et l'autre d'argile.

» Vous étiez attentif à cette vision, lorsqu'une pierre

fut détachée de la montagne sans la main d'aucun homme, et que, frappant la statue dans ses pieds de fer et d'argile, elle les mit en pièces.

» Alors le fer, l'argile, l'airain, l'argent et l'or se brisèrent tout ensemble et devinrent comme la menue paille que le vent emporte hors de l'aire pendant l'été ; et ils disparurent sans qu'il s'en trouvât plus rien en aucun lieu ; mais la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne qui remplit toute la terre.

» Voilà votre songe, ô roi ! et nous l'interpréterons aussi devant vous.

» Vous êtes le roi des rois ; et le Dieu du ciel vous a donné le royaume, la force, l'empire et la gloire.

» Il vous a assujetti les enfants des hommes et les bêtes de la campagne, en quelque lieu qu'ils habitent ; il a mis en votre main les oiseaux mêmes du ciel ; et il a soumis toutes choses à votre puissance ; c'est donc vous qui êtes la tête d'or.

» Il s'élèvera après vous un autre royaume moindre que le vôtre, qui sera d'argent, et ensuite un troisième royaume qui sera d'airain et qui commandera à toute la terre.

» Le quatrième royaume sera comme de fer ; il brisera et réduira tout en poudre, comme le fer brise et dompte toutes choses.

» Mais comme vous avez vu que les pieds de la statue, et les doigts des pieds étaient en partie d'argile et en partie de fer, ce royaume, quoique prenant son origine du fer, sera divisé selon que vous avez vu que le fer était mêlé avec la terre et l'argile.

» Et comme les doigts des pieds étaient en partie de fer et en partie de terre, ce royaume sera ferme en partie, et en partie faible et fragile.

» Et comme vous avez vu que le fer était mêlé avec la

terre et l'argile, ils se mêleront aussi par des alliances humaines; mais ils ne demeureront point unis, comme le fer ne peut se lier ni s'unir avec l'argile.

» Dans le temps de ces royaumes, le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, un royaume qui ne passera point à un autre peuple, qui renversera et qui réduira en poudre tous ces royaumes, et qui subsistera éternellement.

» Selon que vous avez vu que la pierre qui avait été arrachée de la montagne, sans la main d'aucun homme, a brisé l'argile, le fer, l'airain, l'argent et l'or, le grand Dieu a fait voir ainsi au roi ce qui doit arriver à l'avenir, car le songe que vous avez eu est véritable, et l'interprétation que je vous en donne est très-certaine(1).»

Tel est le texte de cette célèbre prophétie. Quelles sont donc ces quatre monarchies qui doivent se succéder avant le royaume que Jésus-Christ fondera sur le roc? L'histoire nous répond clairement, aussi bien que l'ancienne exégèse juive, que ce sont les royaumes babylonien, médo-persan, greco-macédonien et romain (2).

La prophétie fouille si avant dans l'histoire du quatrième royaume, celui des Romains, que les critiques modernes y auraient vu depuis longtemps un *vaticinium post eventum*, si son antiquité n'eût pas été indiscutable, et si déjà, à l'entrée d'Alexandre dans Jérusalem, les grands prêtres ne la lui eussent mise devant les yeux, comme se rapportant à sa personne (3). Elle nous té-

(1) DANIEL, II, 31-43.

(2) Hæc est oblatio, quam accipies ab iis: aurum, argentum, æs. Exod., XXV, 3: c'est ce que le *Schemoth rabba* (f° 152, 3) explique ainsi: Aurum est Babel, argentum est Media, æs est Græcia. DANIEL, II. At de ferro nulla mentio. Quare? quia Edom improba (Roma) quæ vastavit Sanctuarium, assimilatur ei. (Cfr. SEPP, *Leben Jesu*, I, 160.)

(3) JOSEPH., *Antiq.*, XI, 8.

moigne que l'empire romain devait, semblable aux pieds du grand colosse, se composer de deux parties, de l'Orient et de l'Occident, parties qui jamais ne se fonderaient complètement l'une avec l'autre. Et nous voyons dans l'histoire que déjà sous Auguste et sous Antoine, ces deux parties entrèrent en lutte, après qu'on eût vainement tenté de les réunir « par la race humaine, » c'est-à-dire en donnant la sœur d'Auguste pour femme à Antoine; nous y voyons qu'après des guerres souvent renouvelées, ces parties finirent par se séparer complètement et par former l'empire d'Orient et celui d'Occident.

Aux jours de ce quatrième royaume, le rocher éternel devait donc se détacher de la montagne sainte, et former son royaume qui serait aussi grand que l'univers, et aurait une durée sans fin.

L'âge de fer était donc là; les Romains avaient soumis l'Orient et l'Occident; par leur volonté de fer, ils avaient détruit toutes les institutions existantes, et, comme nul peuple ne l'avait fait avant et nul ne le fit après, ils imposèrent aux nations étrangères leur propre langue, leur propre religion, leurs propres institutions politiques. Les événements, dit Polybe, nous dirions la divine Providence, avaient poussé le monde vers une certaine unité (1). Des combats affreux furent engagés, des ruisseaux de sang furent répandus pour fonder cet empire; mais alors d'horribles guerres civiles s'allumèrent, les citoyens s'élevèrent contre les citoyens et les peuples contre les peuples, jusqu'à ce qu'Auguste apparût comme le roi de la paix matérielle, lui sous le règne duquel devait naître le roi de la paix spirituelle.

(1) POLYB., *Hist. prof.*

LK. II.

Les peuples reconnurent dans l'épouvante et dans la perversité du temps, les frayeurs qui, selon les anciennes prophéties, devaient se manifester à la fin du siècle de fer ; car la fin de la grande année était aux portes, d'après la chronologie mythique de leurs livres sacrés et d'après les antiques traditions : et une nouvelle année devait commencer. Aussi depuis la fin de la république romaine jusqu'aux premiers temps de l'empire, les païens étaient-ils tous dans l'attente d'un grand roi de paix et de la rénovation générale du monde, l'un et l'autre annoncés par les voyants et les poètes sacerdotaux.

A Rome, les livres du destin des Etrusques et les prédictions des sibylles révélaient les derniers jours de l'âge de fer. Déjà au temps des guerres civiles de Marius et de Sylla, les voyants étrusques annonçaient comme prochain un siècle nouveau et le renouvellement de l'univers, après que la grande année qui comprenait huit, d'autres prétendent dix siècles, serait passée. Les hommes, se disait-on, honorent moins les dieux qu'autrefois (1), donc nous sommes dans les derniers temps qui doivent précéder la rénovation, temps marqués par l'avarice et la perversité des hommes (2). Environ quarante ans plus tard, le grand-prêtre Vulcatius expliqua la comète qui apparut lors de la mort de César comme un signe de la fin du IX^e siècle et du commencement du X^e ou dernier qui devait mettre fin à la grande année et inaugurer le renouvellement général (3). L'assemblée qui l'écoutait se rua sur lui, comme il parlait encore, en punition de ce qu'il avait trahi le secret de Dieu. L'on voyait dans le grand réparateur qui devait

(1) PLUT., *Sulla*, VII, 456. Cfr. SUIDAS, s. v. Σύλλας.

(2) Cfr. *Ret agr. scr.*, p. 258. JAHN : CENSOR., *De die nat.*, p. 45 adn.

(3) SERVAT., ad VIRGIL., *Ecl.*, IX, 47.

bientôt naître, le Fils de Dieu, fils de Jupiter, et, selon le plus grand nombre, fils d'Apollon ou Apollon lui-même, mais issu d'une femme mortelle. On croyait voir toutes espèces de signes et de prodiges qui annonçaient le bouleversement du temps et la naissance de ce grand roi et réparateur. C'est ainsi qu'au dire de Suétone, peu de mois avant la naissance d'Auguste, on aperçut à Rome un prodige annonçant, d'après les augures étrusques, que la nature était en travail d'un roi appelé à gouverner le peuple romain. Le sénat effrayé avait ordonné qu'on ferait périr les enfants nés pendant cette année, et ce fut à grand'peine que les sénateurs, dont les femmes étaient enceintes, obtinrent que cette décision ne fût point sanctionnée et restât sans exécution (1); l'attente du grand roi promis faillit ainsi être cause que Rome fût témoin d'un massacre d'innocents, précurseur de celui de Bethléem.

Voici un autre fait que Suétone raconte comme « une histoire connue et très-répandue : » A cette époque vivait à Rome le célèbre Nigidius Figulus qui possédait, mieux que tout autre, l'intelligence des livres du destin et l'art de la vaticination, et qui avait même écrit sur ce sujet. Se trouvant à une assemblée du sénat, à laquelle le père d'Auguste était arrivé trop tard à cause de l'accouchement de sa femme, Figulus déclara, à cette occasion, que le maître de l'univers venait de naître. Auguste, qui sut habilement interpréter à son profit l'espérance de ses contemporains, se fit réellement passer ensuite pour le grand roi de la paix qu'on attendait et pour fils d'Apollon. On alla même jusqu'à répéter à propos de sa naissance, ce qui avait été dit de celle d'Alexandre, que sa mère avait conçu dans le temple

(1) SUTON., *Octav.*, c. 94.

d'Apollon, par le contact d'un dragon (symbole de l'esprit divin) (1). Non-seulement il prit, sur les monnaies, le titre de salut du genre humain (*salus generis humani*), mais il s'y fit encore représenter sous la figure du dieu Apollon (2). C'est à ce prétendu accomplissement des prophéties dans la personne d'Auguste, que Virgile fait allusion, lorsqu'il nous représente Anchise aux enfers, dévoilant l'avenir à son fils Enée, et qu'il le fait parler d'Auguste comme du futur enfant de Dieu, qui rétablirait l'heureux gouvernement de Saturne, qui soumettrait à son pouvoir la terre entière, et dont l'arrivée était dès lors annoncée par les oracles des dieux, des bords de la mer Caspienne aux bouches du Nil (3).

L'arrivée prochaine du grand roi et l'approche d'une nouvelle période étaient annoncées, non-seulement par les voyants étrusques, d'après leurs livres du destin, mais encore par les livres sibyllins auxquels les Romains accordaient une si grande vénération et qu'ils conservaient si soigneusement dans le Capitole. Dès le temps de César circulait, au grand effroi des anciens républicains, l'arrêt des sibylles prédisant qu'un roi apporterait le salut au peuple romain (4).

La quatrième églogue de Virgile, que les Pères de l'Eglise ont regardé non sans motif comme une sorte de prophétie messianique, prouve, mieux que tout autre témoignage, que la croyance à la venue d'un grand roi avait généralement pour base les prédictions des sibylles. Cette églogue donne en même temps la description de l'âge d'or tel qu'on espérait le voir se renouveler (5).

(1) Suet., l. c.

(2) Cfr. PATINUS, *Notæ in Aug.*, p. 24, et *Notæ in Galbam*, p. 52. Cfr. Sueton., ex rec. Grævii, etc. Traj. ad Rhen. 1703.

(3) Virg., *Æn.*, VI, 792 sqq.

(4) Cic., *De divin.*, II, 54. *Epist.*, t. 1.

(5) Cfr. August., *De civ. Dei*, X, 27, cp. 133.

Le consul Asinius Pollion venait de ménager la paix entre Antoine et Octave, et ce service lui avait valu la plus grande reconnaissance de la part des Romains, qui désiraient ardemment le repos et la paix. Et lorsqu'un fils lui fut né, le poète inspiré par la prédiction des sibylles et plein d'une vive espérance en cette paix universelle que Pollion avait préparée, mais qui cependant devait si peu durer, le poète, disons-nous, célèbre le nouveau-né comme le réparateur futur du monde, et entonne ce chant :

« Muses de Sicile, élevons un peu nos chants. Les buissons et les humbles bruyères ne plaisent pas à tout le monde. Si nous chantons les bois, que ces bois soient dignes d'un consul.

» Le dernier âge prédit par la sybille de Cumes est enfin arrivé. Une nouvelle révolution de siècles commence à éclore. La vierge Astrée revient sur la terre, et le règne de Saturne avec elle. Le ciel nous envoie une nouvelle race de mortels. Chaste Lucine, favorise la naissance d'un enfant, qui fera d'abord cesser ce siècle de fer, et goûter le bonheur de l'âge d'or à tous les peuples. Apollon, ton frère, règne aujourd'hui. Et toi, Pollion, tu verras cet événement glorieux arriver, et ces temps mémorables commencer sous ton consulat. Par tes soins, s'il reste encore quelques traces de nos crimes, elles seront effacées, et la terre sera pour jamais délivrée de ses alarmes.

» Cet enfant jouira de la vie des dieux. Il verra les héros mêlés avec la troupe céleste : ils le verront lui-même parmi eux, et il régira l'univers pacifié par les vertus de son père.

» O divin enfant ! la terre féconde sans culture, te prodiguera bientôt de petits présents. Partout, elle produira pour toi des branches de lierre, errantes çà et là,

du baccar, du colocasse, et de l'agréable acanthe. Les chèvres retourneront le soir à leurs étables, les mamelles chargées de lait ; et les troupeaux ne craindront plus les redoutables lions. Les fleurs vont éclore autour de ton berceau, les serpents mourir, les perfides poisons disparaître, et l'amome d'Assyrie croître en tous lieux (1).

» Mais quand tu pourras lire les belles actions des héros, et les exploits de ton père, et discerner la véritable vertu, les campagnes seront couvertes de moissons jaunissantes, le raisin vermeil sera suspendu aux buissons incultes, et le miel formé par la rosée coulera de l'écorce des chênes.

» Cependant, il restera quelques traces de l'ancienne méchanceté des humains. Elles les obligeront à s'exposer encore sur des navires aux dangers de l'empire de Thétis, de ceindre les villes de murailles, et de tracer des sillons dans la terre. Il y aura un autre Tiphys, et un autre navire d'Argonautes portera une élite de guerriers. Il y aura même encore des combats, et un Achille sera envoyé au siège d'une nouvelle Troie.

» Mais à peine, ô céleste enfant, auras-tu atteint le milieu de ta carrière, que le nautonnier abandonnera la mer, et que les navires cesseront de trafiquer dans les climats éloignés. Toute la terre produira tout. La herse ne s'exercera plus sur le champ labouré, ni la serpe sur la vigne. Le robuste laboureur affranchira ses taureaux du joug de la charrue. La laine n'apprendra plus à se parer de couleurs empruntées, la toison du bélier paisant dans la prairie sera d'un jaune agréable ou d'un

(1) D'après Linnée, l'amome est cette plante très-vénérée des anciens et qui porte les boutons, dits boutons du paradis. Elle était sans doute originellement identique au Homfou Heoma, symbole de l'arbre paradisiaque de vie, chez les Perses et les Indiens. Les Egyptiens avaient aussi une plante de ce genre ; ils l'appelaient Somi.

pourpre éclatant, et celle de l'agneau d'une écarlate naturelle. Les parques, de concert avec les immuables destins, ont dit à leurs légers fuseaux : Filez des siècles heureux.

» Cher enfant des dieux, illustre rejeton de Jupiter, prépare-toi à recevoir les plus grands honneurs, le temps s'approche : vois s'ébranler toute la machine de l'univers, toutes les régions de la terre, toutes les mers et la voûte profonde des cieux. Vois comme toute la nature tressaille de joie à la vue de ce siècle fortuné.

» Oh ! si mes jours pouvaient être assez nombreux, si je conservais assez de voix dans un âge avancé pour chanter tes hauts faits, je ne me laisserais vaincre, ni par Orphée, ni par Linus, quoique Orphée ait pour mère Calliope, et Linus le charmant Apollon pour père. Je le disputerais à Pan même au milieu de l'Arcadie, juge de notre combat, et Pan s'avouerait vaincu.

» Aimable enfant, commence à connaître ta mère à son doux sourire (1). »

C'est ainsi que Virgile célèbre le réparateur de l'âge d'or et de l'époque de Saturne, annoncé par les sibylles. Elle reviendra cette vierge, cette femme des premiers temps (Eve innocente), qui séjourna jadis sur cette terre comme déesse de la justice, mais qui disparut devant les progrès toujours croissants de l'iniquité et du crime, et s'envola vers les étoiles, parmi lesquelles elle brilla comme Astrée, si nous croyons ce que rapporte d'elle une fable pareille à celle de la mythologie indienne, relative à la déesse Dourga. Et le roi de la paix ne sera plus le vieux Jupiter, mais le grand Apollon, fils de dieu, ou, ainsi que l'explique le poète, son protégé, le

(1) Ce sourire maternel est souvent rappelé à la naissance des messies mythiques. Maintes fois la mère, en mettant au monde quelque héros gigantesque, sourit et meurt.

divin fils de Pollion. Tous les crimes seront extirpés, les serpents ou démons périront, la terre produira tout spontanément et en abondance, un printemps éternel et une félicité sans nuage régneront dans tout l'univers. Les dernières tempêtes, avec lesquelles finira l'âge de fer, grondent encore; mais, tandis que le fils de Pollion grandit, la nouvelle période de paix et de délices s'épanouit. Tel est le royaume messianique prédit, ainsi que le dépeint Virgile d'après les sibylles.

Nous connaissons encore les livres de ces prophétesses, mais seulement d'après une version à laquelle des mains juives et chrétiennes ont fait subir de nombreuses altérations. Le vrai texte de ces livres, que Virgile avait sous les yeux et qui avait été soigneusement recomposé après l'incendie du Capitole, dans lequel avait péri le texte primitif sous Sylla (77 av. J.-C., donc, au temps de Virgile), ce vrai texte renfermait indubitablement des passages tels que les suivants, qui en ont été extraits par Lactance :

« Et Dieu détachera du soleil un roi qui délivrera l'univers du fléau de la guerre. »

Et plus loin :

« Il ôtera de notre cou le joug intolérable de notre servitude; il brisera aussi l'empire des péchés et les chaînes du vice. »

Où, d'après la Sibylle d'Erythrée :

« Les loups se réuniront aux agneaux, sur les montagnes, et les lynx paîtront dans la plaine à côté des chèvres. Les ours chemineront de concert avec les veaux, parmi les hommes. Le lion rugissant prendra doucement sa nourriture à la crèche, l'enfant jouera, sans être surveillé par sa mère, avec le serpent dont il sera devenu ami. La terre, les arbres et toute la multitude des autres créatures de la terre, offriront spontanément leurs

fruits aux enfants de l'homme. Il y aura en abondance du vin, du miel d'une douceur délicieuse, du lait d'un blanc éclatant, et du blé tel qu'il n'y en eut jamais de semblable (1). »

Mais ce n'est point Virgile seul qui chante le retour des premiers temps et la confiance unanime dans l'accomplissement des oracles sibyllins ; Horace aussi joint sa voix à celle de ses contemporains, lorsqu'il s'écrie :

« Quel Dieu invoquerons-nous dans ces temps où l'empire penche vers sa ruine ? Par quelle prière, les vierges saintes pourront-elles fléchir la déesse Vesta, qui ne les écoute plus ? A qui Jupiter donnera-t-il le soin d'expier nos forfaits ? Venez, dieu des augures, Apollon ! descendez au milieu d'une nuée lumineuse (2). »

Cette attente générale du grand événement annoncé par les sibylles, fut probablement cause que le peuple de Rome cherchait alors avec une vraie fureur à se procurer des copies des oracles de ces prophétesses. Auguste lui-même, auquel ces espérances populaires étaient devenues aussi incommodes qu'elles avaient d'abord été favorables à ses fins, se vit obligé, pour étouffer les aspirations prophétiques de ses sujets, de faire enlever et brûler tous les exemplaires des oracles sibyllins qui se trouvaient chez les particuliers (3). Mais déjà sous Tibère, ils s'étaient de nouveau multipliés à un tel point qu'il fallut recourir à la même mesure (4). Il n'y a pas de doute que les prédictions des sibylles et l'espérance qu'elles firent naître en un roi et un royaume de paix n'aient eu leur part dans la rapide victoire du christianisme sur les païens. On comprendra dès lors que dans

(1) LACT., *Inst.*, 18 et 24.

(2) HORAT., *Carm.*, I, od. 2.

(3) SUET., *Oct.*, c. XXXI.

(4) Cfr. HARTUNG, *Rel. der Röm.*, I, 154.

le principe les chrétiens aient montré un certain respect pour ces oracles, et qu'ils les aient même invoqués comme les sentences des prophètes païens; et que les chrétiens aient même été insensiblement poussés à les expliquer et à les développer dans le sens de leur doctrine. Déjà les juifs d'Alexandrie, qui s'étaient beaucoup occupés de la mythologie égyptienne ainsi que de la théosophie gréco-égyptienne, et de leur explication par les saintes Ecritures, n'avaient pu résister à la tentation de tirer profit des livres sibyllins, de les modifier en partie, et d'y ajouter des sentences et des versets. La même raison y amena des changements et des additions de la part des chrétiens, et de cette façon se sont peu à peu formés des oracles, composés d'éléments païens, juifs et chrétiens.

Longtemps encore le peuple romain fut dans l'attente du Messie, mais le roi désiré, le roi de paix, n'apparaissait point tel que le paganisme se le figurait. Et bien que l'on continuât à diviniser les empereurs comme messies et sauveurs du monde, ceux-ci formaient un trop frappant contraste avec le monarque pacifique et le restaurateur de l'âge d'or, pour qu'à la fin les espérances populaires ne s'évanouissent point; elles cédèrent la place à cette autre partie des oracles sibyllins, prédisant la fin du monde, que l'on rapprocha constamment de l'arrivée du grand roi, à la fin de l'âge de fer. La rénovation que l'on attendait ne se faisait point, et les temps devenant de plus en plus mauvais, une sorte de désespoir ou de douleur universelle remplaça l'espérance déçue, et l'on chercha même une consolation dans la fin du monde qui avait été prédite. Sénèque se livre à quelques recherches sur cette fin prochaine dans son écrit sur les phénomènes de la nature; et comme le monde devait tour à tour périr par l'eau et par le feu, selon

les idées que les stoïciens avaient empruntées aux orientaux, il cherche s'il serait possible que l'univers s'abîmât dans un déluge nouveau. Il conclut ainsi :

« Voilà comment s'opérera la destruction universelle. Il ne sera pas besoin d'un long espace de temps. La moindre inattention de la part de la nature suffit pour troubler la concorde. Aussitôt, de l'intérieur et de la surface de la terre, d'en haut et d'en bas, les eaux feront irruption. Rien de si violent, de si rebelle et de si funeste que ces eaux en grandes masses : elles profiteront de la liberté qui leur sera donnée, et submergeront, par l'ordre de la nature, le continent qu'elles devaient imbiber et environner. Le feu, allumé en plusieurs lieux, se confondra bientôt pour ne faire qu'un incendie, par l'empressement des flammes à se réunir ; ainsi les mers débordées se rassembleront en un moment. Mais la licence des ondes ne subsistera pas toujours ; après la destruction du genre humain et des bêtes féroces, dont l'homme avait pris les mœurs, la terre retirera elle-même les eaux ; la nature ordonnera à la mer de rester immobile, ou de contenir sa fureur dans ses propres limites ; l'océan banni de notre globe, sera renvoyé dans ses réservoirs invisibles ; l'ancien ordre des choses sera rétabli ; toutes les générations des animaux seront renouvelées, la terre sera repeuplée d'hommes innocents et nés sous de meilleurs auspices ; mais cette innocence ne subsistera pas plus longtemps que l'état de nouveauté ; la méchanceté s'insinue très-promptement ; la vertu est difficile à rencontrer ; elle a besoin d'un conducteur et d'un guide, au lieu que les vices s'apprennent sans maître (1). »

C'est ainsi que, désespérant du salut de l'humanité,

(1) SENECA, *Quest. Nat.*, III, s. fin.

Sénèque, que nous pourrions appeler le dernier philosophe du paganisme, attendait avec ses contemporains la fin prochaine du monde ; le retour de l'âge d'or qui, selon lui, devait précéder le déluge purificateur, ne pouvait le consoler, parce que, pour persévérer dans la voie de la vertu, il fallait à l'humanité un guide extraordinaire qui lui faisait défaut. Un tel messie était réellement apparu à l'homme impatient de son arrivée, mais Sénèque idolâtre l'ignorait, lorsqu'il témoignait ainsi de la vanité de la philosophie païenne, et de la nécessité d'une révélation plus élevée. Pline-l'Ancien nous prouve aussi que de son temps on attendait la fin du monde.

« La stature physique de l'homme, dit-il, diminue de jour en jour ; rarement le fils est plus grand que son père, parce que le feu suprême, qui bientôt causera la ruine du monde, s'attache à la fertilité de la race humaine (1). »

Pline-le-Jeune dit que beaucoup de personnes crurent à la fin du monde lors de la terrible éruption du Vésuve, qui eut lieu neuf ans plus tard sous Titus, après que se fût accomplie sur Jérusalem ce jugement de Dieu, que le Sauveur donne comme une figure ou image du jugement dernier. La nuit éternelle dans laquelle l'olymppe païen devait s'écrouler avait, pensait-on, commencé avec cette affreuse nuit, dans laquelle Pline-l'Ancien, oncle de Pline-le-Jeune, avait trouvé la mort sous la cendre et la lave.

« Un grand nombre de personnes, écrit cet auteur, élevaient les mains au ciel, d'autres affirmaient qu'il n'y avait plus de dieux et que la nuit éternelle du monde était arrivée. D'autres, que d'effrayantes prophéties

(1) PLIN., *Hist. nat.*, VII, 16.

avaient rendus fous, se faisaient illusion sur leur propre malheur et celui des autres. Quant à moi, je puis me flatter que, dans ce péril extrême, il ne m'est pas échappé un soupir ni une parole indigne d'un homme ; persuadé que je périssais avec le monde et le monde avec moi, j'avais trouvé à ma mort une funeste mais grande consolation (1). »

Dion Cassius, de son côté, constate, dans l'histoire de Titus, qu'il circulait des prophéties annonçant la fin du monde, au moment où des tremblements semblaient ébranler les bases de la terre, et où une peste affreuse moissonnait les hommes (2).

Plus tard, Lactance put aussi en appeler aux voyants idolâtres comme à des témoins de cette attente, lui qui fut, avec beaucoup de chrétiens de cette époque, entraîné par l'idée païenne et judaïco-apocryphe du prochain jugement général, et de l'heureux règne millénaire de Jésus-Christ.

« Les voix des prophètes du monde, dit-il, se joignant à celle de Dieu, annoncent la fin et la ruine de toutes choses, puisqu'elles signalent l'extrême vieillesse de l'univers décrépi et affaîssé (3). »

§ LXXV.

Suite du même sujet.

Nous avons donc vu qu'au temps de la naissance de Jésus-Christ, le paganisme de Rome attendait avec la plus vive impatience l'accomplissement des prophéties messianiques. Mais l'espérance de voir arriver un grand roi

(1) PLIN., *See. epist.*, VI, 20.

(2) Cfr. SEPP, *Leben Jesu*, III, 331.

(3) LACT., *Inst.*, VII, 14.

et un réparateur anciennement promis ne se limitait point à cette capitale : elle embrassait bien d'autres points du globe. Déjà au temps d'Alexandrè, l'orient païen paraît avoir cru à la fin de la grande période, qui devait signaler la naissance du grand monarque attendu, et le renouvellement de l'âge primitif de la joie et de l'innocence. C'est pour ce motif, comme nous l'apprend la chronique du Syncelle, que les Egyptiens terminaient au temps d'Alexandre la grande époque de vingt-cinq périodes du Sirius, c'est-à-dire, de 25 fois 1461 ou 36,525 ans. C'était le signe de l'apocatastase, qui devait remplacer toute chose dans son état primitif (1). Le même motif a porté Béroze et les prêtres babyloniens à étendre leur histoire au-delà d'Alexandre, afin de parvenir à clôturer avec Alexandre le cycle mythique de dix sarses, c'est-à-dire, le temps de la domination postdiluvienne de Bel, qui fut égale en durée au règne antédiluvien du divin Alorus, roi primitif (2). On s'attendit donc à voir s'accomplir l'antique prophétie dans Alexandre, qui eut ainsi beau jeu à se faire passer aux yeux de ses contemporains pour fils de Jupiter ou Jupiter-Ammon, et à imiter les triomphes de Bacchus ou Osiris. Mais l'espérance de l'orient dans le Messie promis devait être plus vive que jamais au temps de la naissance de Jésus-Christ. En effet, tandis qu'alors Octave se donnait à Rome pour le fils d'Apollon, et que Virgile (3) le proclamait plus grand que Bacchus et Hercule, ces deux mythes ou messies dans l'antiquité, le triumvir Antoine se faisait reconnaître en Egypte comme étant Osiris ressuscité, et célébrait des orgies avec Cléopâtre ou Isis

(1) Cfr § 34.

(2) Cfr § 34.

(3) VIRG., *Æn.*, VI, 502 sqq.

revenue à la vie, et allait ensuite, comme messie de l'Orient, disputer l'empire du monde à Octave, le messie de l'Occident. Sérapis et Isis « la salubre » (*salutifera*), divinités de fraîche date, surgies depuis Alexandre et dont le culte s'était même étendu jusqu'en Occident, peuvent nous prouver qu'à l'époque où nous sommes les païens attendaient le Messie. Sérapis, en effet n'est autre que l'Osiris du monde inférieur, tué par Typhon et envoyé aux enfers, mais attendu par les humains, comme le Balder germanique, pour l'œuvre de la rénovation messianique. Isis représentait Eve, destinée à écraser la tête du serpent et à renaître, vierge pure, à la fin des temps : de là le surnom de Σωτῆρα, *salutifera*, *salutaris*, sous lequel elle était adorée avec Sérapis.

Le récit que l'Evangile nous fait de l'arrivée des Mages est une autre preuve que l'Orient attendait le Messie. Une étoile les conduit auprès du grand Roi nouveau-né (4). C'était une opinion reçue parmi les païens qu'une étoile particulière ou quelque signe spécial dans le ciel accompagnerait et indiquerait la fin de la grande période, en même temps que l'arrivée du grand Roi. Nous avons déjà vu que chez les Romains « l'étoile de César » (une comète) fut expliquée par les interprètes étrusques comme annonçant la fin d'un grand siècle. Les Perses aussi croyaient que la venue de Sosiosch coïnciderait avec l'apparition d'une comète, et les Indiens font allusion à une semblable pensée, lorsqu'à la fin du

(4) L'arrivée des Mages en Judée, qui n'a pas manqué de faire de l'éclat, rappelle le dialogue que le Talmud met dans la bouche d'un Arabe étranger et d'un juif. Un Arabe, dit ce livre, passant dans un champ, rencontra un juif près de sa charrue. Le premier cria au second que le Messie venait de naître à Bethléem ; le juif abandonna aussitôt ses bœufs et vola auprès de la mère du Messie, qu'il trouva dans une extrême misère. Lorsque le juif revint peu de temps après, continue le Talmud, l'enfant avait été conduit (en Egypte) par les esprits. (SEPP. *Leben Jesu*, I, 53.)

monde ils font apparaître l'avatar Kalki avec un glaive, ressemblant à une comète. Les Babyloniens, les Egyptiens et les Indiens attendaient une grande constellation céleste aux derniers jours de la grande année. Et si les astronomes et les astrologues admettaient que cette constellation serait la réunion de toutes les planètes dans le signe de l'Ecrevisse, il ne faut sans doute y voir qu'une idée mythique empruntée à la comparaison de la grande année avec l'année commune, dans laquelle l'entrée du soleil dans l'Ecrevisse coïncide avec le commencement de l'été, représenté, quant à la grande année, par l'époque de la combustion de l'univers. Devons-nous donc regarder ce signe céleste, annonçant la fin de l'âge de fer, comme le simple résultat de quelque combinaison fantastique de l'astrologie? Nous ne le pensons pas ; bien au contraire, nous sommes d'avis que des traditions prophétiques sont la base de cette croyance tout comme de l'année mythique elle-même. Gengis-khan, qui se fit passer plus tard pour messie-roi et se donna en conséquence le surnom de Sahebkeran « seigneur de la grande constellation, » a montré par ce fait quelle liaison intime il y avait entre l'apparition du phénomène céleste et la venue du messie réparateur du monde. Il y a encore une autre preuve de l'antiquité et de l'importance que les peuples attachaient à la tradition de l'étoile qui devait accompagner la naissance du Messie : c'est la prédiction qui en aurait soi-disant été faite par Seth (1), à qui on attribuait aussi les colonnes, sur lesquelles se seraient trouvés inscrits le commencement du déluge et la date de l'incendie de l'univers, par conséquent la durée de la grande année. Si donc les auteurs chrétiens disent que

(1) FABRIC, *Pseudep.*, I, 153.

l'étoile des Mages avait été annoncée par Zoroastre, il ne faut nullement y voir une expression figurée : car cette idée avait pour elle, non-seulement la tradition de la comète de Sosiosch, mais encore l'attente générale, parmi les païens, d'une semblable apparition. On sait du reste qu'à la naissance de Jésus-Christ, l'an 747 de la fondation de Rome, il y eut une conjonction remarquable de Jupiter et de Saturne dans la constellation du Poisson, et que les deux planètes se rapprochèrent tellement qu'elles ne parurent former qu'une seule grande étoile. Kepler, et, de nos jours, Ideler et Sepp, ont soutenu que c'était l'étoile des Mages (1). Quoiqu'il en soit, il est positif qu'une étoile extraordinaire, attendue par tous les peuples, guida les Mages à la crèche de l'enfant Jésus.

L'arrivée des Mages au berceau du Christ doit éveiller notre attention sur cet autre fait : que l'attente du Messie parmi les peuples orientaux semble principalement s'être portée alors sur la Judée, et ce fait est établi par d'autres témoignages que celui de l'Evangile. Les juifs eux-mêmes témoignent dans un passage du Talmud, qu'à cette époque une foule de païens s'étaient rendus à Jérusalem pour voir le Sauveur du monde (2). Il est connu aussi qu'alors plus que jamais, les païens se rangeaient au nombre des prosélytes du judaïsme.

Mais les témoignages de Tacite et de Suétone sont les plus éclatants après celui de l'historien juif, Josèphe, concernant l'attente de l'Orient, à l'époque de la destruction de Jérusalem. « Dans tout l'Orient, dit Suétone,

(1) Consultez surtout : SEPP, *Leben Jesu*, I, 50. Il est remarquable que les annales de la Chine constatent aussi qu'il apparut alors une nouvelle étoile. (SEPP, l. c. p. 20.)

(2) *Babyl. Sanhed.*, c. 2. Cfr. NICHOLAS, *Studien* (trad. all.), II, 192.

s'était répandue l'antique et constante opinion, d'après laquelle le destin avait arrêté qu'il sortirait alors de la Judée quelqu'un qui s'emparerait de l'empire du monde (1). »

Tacite et Josèphe constatent ce fait à peu près dans les mêmes termes, et Josèphe le donne comme la cause première de la guerre des juifs. Donc, d'après les témoignages de ces historiens, non-seulement les peuples de la Judée, mais encore ceux de l'Orient attendaient avec impatience que la Judée produisît le grand Roi. Que cette attente même des juifs ait attiré l'attention des païens sur la Judée, cela est possible; cependant, cette sorte de préférence exclusive peut seulement s'expliquer d'une manière complète, si l'on admet que le paganisme était déjà lui-même travaillé de l'espérance d'un messie, et qu'il jeta d'autant plus volontiers les yeux sur les juifs, que ceux-ci leur offraient les prophéties les plus précises sur ce sujet. Nous nous expliquons également ainsi que les juifs se soient alors occupés des livres sibyllins, et qu'ils se soient mis à les falsifier et à y faire des interpolations. Comme le Seigneur l'avait prédit, les juifs avaient alors beaucoup de faux messies; ceux-ci les excitaient à se battre contre les Romains, qui considéraient comme se rapportant à Vespasien les prophéties relatives au Messie. Et si l'historien Josèphe conserva sa vie et sa liberté, s'il jouit même d'une grande faveur auprès des Césars, il ne le dut qu'à la lâcheté avec laquelle il reconnut dans Vespasien le seigneur du monde que l'on espérait (2).

(1) Suet., *Vita Vespas.*, c. IV. Tacit., *Hist.*, V, 13. Joseph., *De bello jud.*, V, 3.

(2) Jos., *De bell. jud.*, III, 8, 3; IX, 4, 10. Tacit., l. c. et *Hist.*, I, 10; II, 1, 78. Sueton., l. c. et V; *Vesp.*, 64, 1. C'est dans ce sens qu'on attribuait même des prodiges à Vespasien. Nous lisons qu'en Egypte un

On attendait avec la plus vive anxiété l'accomplissement des promesses messianiques, même aux extrémités les plus reculées du monde, où l'influence judaïque ne pouvait certainement pas se faire sentir. L'an 64 après Jésus-Christ, Ming-ti, empereur de Chine, eut, comme Nabuchodonozor, un rêve dans lequel il vit un géant d'or. Ce songe lui rappela ce passage de Confucius : « Le grand saint paraîtra dans l'Occident ; » il envoya aussitôt Tsay et Tsin-king, deux grands de son royaume, vers les contrées occidentales, avec mission de ne point revenir avant qu'ils eussent trouvé le saint que le ciel lui avait indiqué et appris la loi que ce saint avait enseignée. Les envoyés vinrent dans l'Inde, et crurent avoir trouvé le vrai sage dans Bouddha ; ils se firent donc instruire dans la doctrine de cet imposteur et la transportèrent en Chine, avec quelques prêtres bouddhistes et l'idole de leur chef ; depuis lors le bouddhisme devint la religion populaire de la Chine (1).

Chose remarquable, le druidisme de l'Occident attendait aussi à cette époque le grand roi et le seigneur de l'univers. Suétone raconte en effet qu'au temps de Néron, une prophétesse annonça, en Espagne, que le prince et souverain de l'univers allait sortir de ce pays. Un prêtre de Clunia (ville d'Espagne), publia alors cette prophétie, sur l'ordre qu'il en avait reçu dans un songe divin, deux cents ans après qu'elle avait été prononcée par une vierge qui prédisait l'avenir. Cet oracle fut en effet la cause qui détermina Galba, commandant des légions romaines en Espagne, à se faire proclamer empereur, et, comme Auguste, à se faire appeler, sur ses

aveugle vint à lui, d'après le conseil du dieu Sérapis, et que Vespasien le guérit. (TACIT., *Hist.*, IV, 81.)

(1) MAYER., *Mythol. Lex.*, II, 94-95.

monnaies, « salut du monde, » *salus generis humani* (1).

Les deux extrémités de l'univers étaient donc dans la plus vive attente, et croyaient que le temps du Messie et réparateur promis était venu. Si nous en croyons Wilford, dont le récit n'est peut-être pas toujours très-authentique, Vikramaditya, roi indien, que les prophéties avaient averti de la naissance d'un enfant merveilleux, envoya aussi des ambassadeurs s'enquérir si en effet un tel fils du ciel était venu sur la terre (2). Toujours est-il que l'Inde devait partager l'attente générale. Nous en avons deux preuves. D'une part, les Indiens se livraient, à cette époque, avec un zèle tout particulier à l'astronomie et à l'astrologie, et l'on sait que chez les Orientaux, cette étude était inséparable du calcul de l'année mythique. D'autre part, Salivahana, successeur de Vikramaditya, est représenté comme un messie mythique, et de son règne date une nouvelle chronologie (78 ans après Jésus-Christ), une nouvelle ère du monde. Nous serons encore plus confirmé dans cette opinion, si nous remarquons qu'alors aussi une vive lutte religieuse s'éleva entre le brahmanisme et le bouddhisme, qui jusque-là avaient paisiblement vécu côte à côte, et que le bouddhisme resté victorieux date précisément de cette époque son extension à l'est de l'Asie (3).

(1) Suet., *Vita Galba*, IX et X.

(2) Wilford, *Asiat.*, *Rer.*, T., IX.

(3) Bohlen, *Indien*, I, 94. Wilford compare Salivahana avec l'arabe Salibon, croix ; mais, d'après Bohlen, le nom sanscrit signifie : qui porte des branches. (I, 370.)

Considérations finales.

§ LXXVI.

I. — PRÉDICTION DE LA FIN DE L'ÂGE DE FER.

Ainsi donc, non-seulement les juifs mais encore les païens étaient au temps de Jésus-Christ dans une attente impatiente de l'arrivée du grand Roi et réparateur du monde : cette attente semblait avoir pénétré par tout l'univers, l'avoir profondément saisi et intimement surexcité. Voilà l'explication de ces grandes luttes religieuses et politiques de l'époque. En Occident, Antoine et Cléopâtre, qui veulent être regardés comme les dieux Osiris et Isis revenus sur la terre, et Octave, sur le front duquel brille la nouvelle étoile messianique de César (1), engagent un combat terrible près d'Actium, pour décider si l'Orient ou l'Occident possédait le Seigneur promis à l'univers. A l'extrémité de l'Orient une lutte religieuse se déclare entre le roi indien Vikramaditya et l'usurpateur Salivahana, lutte qui établit une démarcation tranchée entre le bouddhisme et le brahmanisme et fait couler des torrents de sang. Le fait que nous venons de signaler explique aussi pourquoi c'est de cette époque que datent, d'une part, les apothéoses des empereurs romains, que les martyrs chrétiens auraient dû reconnaître pour les messies de ce monde, au lieu du seul et vrai Messie ; et d'autre part, la propagation vigoureuse de la doctrine de Bouddha et son extension jusque dans la Chine.

Mais comment nous rendre compte de cette espérance généralement répandue parmi les idolâtres, dans ces

(1) VING., *Acu.*, VIII, 681.

temps? Possédaient-ils, comme les juifs, quelque chronologie prophétique concernant l'arrivée du Messie? Il n'y avait cependant point parmi eux, comme parmi les juifs, des prophètes qui annonçèrent cette arrivée d'une façon de plus en plus claire et précise, ni quelque Daniel qui en détermina finalement la date exacte. Soit. Mais il est possible que lors de la dispersion du genre humain, les païens aient conservé des dates prophétiques qui se seraient transmises dans leurs traditions. De telles données seraient-elles le fondement de leur chronologie mythique concernant la durée de l'âge de fer, du déluge à l'apocatastase ou grand renouvellement messianique? On serait porté à le croire en songeant à l'importance extrême que les peuples attachent à leur grande année mythique et aux efforts qu'ils se donnaient pour la faire passer comme une tradition des temps primitifs. Les juifs aussi avaient comme les païens cette chronologie pour la durée du monde et la venue du Messie, et cette durée ils la fixent à une grande semaine du monde, comprenant six ou sept mille ans. On lit dans le Talmud : « La tradition de la maison d'Elie, est que le monde durera six mille ans : deux mille pour le Thahu (le vide ou l'état anarchique avant le déluge); deux mille pour la loi; deux mille pour les jours du Messie; mais ce qui s'en est écoulé, est passé à cause de nos péchés (1) » Selon d'autres, le Messie doit venir à la fin des six mille ans, et le septième mille formerait le sabbat joyeux du monde, dans lequel le Messie fonderait son royaume millénaire (2). Manassé-Ben-Israël dit à propos de cette rénovation du monde après six mille ans: « Les Cabbalistes divins que Platon a suivis dans son Timée, admettent que le

(1) Cfr. SEPP, IV, 209. Rem.

(2) SEPP, I. c. p. 212 Rem. 1.

monde inférieur et le ciel feront respectivement place à un autre monde et à un autre ciel tous les sept mille ans. » Il s'agit donc ici d'une grande année, dans le sens du Mahapralaya des Indiens. C'est ce qu'Adam a transmis à Seth, Seth à Hénoc, Hénoc à Noé, Noé à Sem, Sem à Héber et aux patriarches ; c'est ce que Moïse a ensuite confirmé, et qu'avaient donné à comprendre les six jours divins de la création, qui signifient six mille ans. D'après le chant du prophète : « Mille ans sont un jour du Seigneur (1). »

L'idée que la durée du monde devait être de sept siècles était tellement enracinée, qu'elle s'introduisit même dans le christianisme, et que plusieurs pères de la primitive Eglise y puisèrent la doctrine du chiliasme ou règne millénaire de Jésus-Christ sur la terre. Lactance dit dans ce sens : « Ainsi que l'œuvre de Dieu s'est accomplie en six jours, de même le monde doit rester tel qu'il est pendant six siècles, c'est-à-dire six mille ans. Car un grand jour de Dieu comprend un cycle de mille ans, comme l'indique le prophète, quand il dit : Devant vos yeux, ô Seigneur, mille ans sont comme un jour. — De même que Dieu a travaillé six jours pour créer son grand ouvrage, de même sa religion et sa vérité doivent lutter dans la peine et le labeur pendant ces six mille ans, tandis que la perversité règne et domine. Et de même que le Seigneur se reposa le septième jour du travail qu'il avait fait et consacra ce jour, ainsi à la fin des six mille ans toute impiété sera extirpée de la terre, la justice régnera mille ans durant, et le monde se reposera en paix des peines qu'il aura longtemps endurées (2). »

(1) SEPP, l. c. p. 210.

(2) LACTANT., *Inst.*, VII, 14.

Nous voyons donc que tous les peuples, jusques et y compris les peuples chrétiens, s'efforcèrent de régler, d'après certains calculs prophétiques, la durée de l'univers et l'époque de la rénovation du monde. Reste toujours la question de savoir si cette idée prend réellement, ou non, son origine dans des données prophétiques. Si nous mettons en regard et si nous comparons les traditions juives et païennes sur l'âge du monde, nous nous apercevons tout d'abord que non-seulement elles diffèrent de peuple à peuple, mais encore qu'elles ne sont pas invariables chez une même nation : les juifs, par exemple, avaient eux-mêmes diverses doctrines sur ce point. Si nous cherchons les premiers systèmes des peuples, nous trouvons chez les Indo-européens, la grande année de 12,000 ans, et de ces 12,000 ans les Etrusques et les Perses en comptaient 6000 pour le temps de la création et 6000 pour la durée de l'univers (1) : ce qui se rapproche de la grande semaine de 6000 ans chez les juifs. Quoiqu'il en soit, nous ne nous étendrons pas sur ce sujet, dont l'examen ne nous donnerait que des résultats incertains. Sepp a essayé de démontrer l'existence d'un ou de plusieurs nombres prophétiques dans les diverses ères ou les différents âges admis par les peuples ; mais nous avouerons franchement que nous ne pouvons pas toujours admettre ses déductions.

Les peuples ont donc fait coïncider l'époque de Jésus-Christ avec une des divisions de leur grande année. Nous croyons qu'on doit en rechercher la cause dans ce que tous, comme nous l'avons démontré, commencent leur chronologie avec le déluge, c'est-à-dire 2000 à 3000 ans avant Jésus-Christ. Une division était ainsi très-facilement applicable au temps où vécut Notre-

(1) Cfr. § 9.

Seigneur, et l'on peut expliquer de cette manière la croyance à la fin prochaine de l'âge de fer, pour lequel on admettait assez généralement une durée de 3000 ans.

Cependant l'attente universelle du grand Roi de paix et du Réparateur du monde, telle qu'elle se manifesta à cette époque, est due plutôt à l'influence de la situation providentielle du monde qu'à cette interprétation après tout, défectueuse et incertaine. Païens et juifs croyaient également que la perversité dominerait à la fin de l'âge de fer et au temps de la venue du grand Roi. Les païens disaient qu'alors toute justice disparaîtrait parmi les hommes, et les traditions judaïques répétaient qu'au temps du Messie toute foi et toute sécurité seraient bannies du monde (1). Et les prophètes eux-mêmes font allusion à la perversité des temps qui doivent précéder l'arrivée du Messie (2). Point de doute que tel ne fut en effet l'état des choses, lorsque le Christ et le christianisme parurent. L'histoire est là pour le prouver. La guerre civile la plus terrible ensanglantait tout l'empire romain ; toute croyance était éteinte ; tout était envahi par une immoralité, envahissant le monde comme un déluge nouveau, et se jouant des arrêts de la république et des empereurs qui lui succédèrent. Oui, les païens eux-mêmes reconnurent dans cette situation anormale les temps néfastes, qui devaient apparaître à la fin de l'âge de fer, d'après la prophétie. Les plaintes des auteurs contemporains sont unanimes sur ce point. Nous avons déjà entendu Juvénal se plaindre de ce que cet âge était pire encore que l'âge de fer, et Marc-Aurèle attester que les hommes n'avaient plus ni foi ni loi ; nous

(1) Cfr. SEPP, l. c. IV, 40, 41. Rem. V, 276, 277; Rem.

(2) Cfr. ISAI., IV, 1.

avons vu Sénèque puiser sa consolation dans l'impiété et la perversité même du monde, parce qu'elles annonçaient l'accomplissement des prophéties et la fin des temps, qui précéderaient l'âge d'or. Au besoin, nous pourrions appeler en témoignage Virgile, Horace et tous les écrivains de cette époque. Les circonstances se préparaient donc telles que la divine Providence les avait ménagées, c'est-à-dire comme avant-coureurs, depuis longtemps annoncés, des derniers jours de l'âge de fer ; elles étaient même assez palpables pour éveiller dans l'âme païenne le pressentiment que les temps anciens s'en allaient et le désir de voir le réparateur prophétisé.

§ LXXVII.

II. — CHUTE DU JUDAÏSME ET DU PAGANISME.

Et les temps anciens disparurent en effet devant la naissance du Christ, et il se fit dans l'histoire de l'humanité un retour tel qu'il n'en fut jamais et tel qu'il n'en sera plus. C'est un fait, un fait indiscutable, un fait qui, quelque étonnant et quelque surprenant qu'il soit, n'est et ne peut être nié par personne. Ce retour n'a nullement été produit par le cours naturel des choses ; car bien que tous les peuples attendissent le grand Roi de la paix, celui qui parut, n'était pas du tout celui qu'attendaient les nations ; aussi juifs et païens le repoussèrent-ils. Mais la pierre, que les ouvriers ont rejetée, est la pierre d'en haut, dont parle la prophétie de Daniel ; elle s'est détachée « non par la main des hommes, » mais par la force de Dieu, et elle a écrasé le royaume de fer du paganisme romain comme l'antique temple des juifs ; elle grandit et grandira toujours jusqu'à la fin du monde, sur le roc de l'Eglise du Christ, « qui remplit tout l'univers. » L'incrédule lui-même, s'il consi-

dère la marche de l'histoire depuis la naissance du christianisme, devra reconnaître qu'une main supérieure à celle de l'homme s'est emparée des annales de l'univers et a imprimé une autre direction à leur cours.

Le judaïsme, comme le paganisme, engage une lutte acharnée contre le royaume invisible du nouveau Messie, mais tous s'affaissent, terrassés par une main invisible. Du judaïsme, il ne reste rien à mentionner, depuis l'apparition de Jésus-Christ, si ce n'est la terrible sentence qui fut exécutée contre la nation juive. Et qu'est-ce que l'historien a à constater du paganisme, après le combat terrible mais inutile qu'il livra ? Ce fait étonnant que son Jupiter dut, en exécution de l'antique prédiction, non-seulement abaisser le sceptre de sa puissance devant le Fils de la Vierge, mais encore céder au Roi de paix le trône colossal qu'il s'était élevé à Rome pour tyranniser toutes les nations. Arrêtons-nous encore quelques instants à cette chute remarquable du judaïsme et du paganisme.

Les juifs savaient bien que le délai fixé par les prophètes était expiré au temps de Jésus-Christ, mais ils ne voulaient point du Messie, « dont le royaume n'était pas de ce monde. » C'est pourquoi ils se choisirent des faux messies, et ils subirent la sentence que le vrai Messie prononça contre eux, à cause de leur opiniâtre infidélité. Josèphe, l'historien juif, nous raconte comment ces faux messies surgirent après la mort de Jésus-Christ et poussèrent les juifs à se séparer des Romains. De là cette guerre acharnée et inouïe dans l'histoire, entre les juifs et les Romains, guerre qui finit par la destruction de Jérusalem et par l'anéantissement du peuple juif comme nation indépendante⁽¹⁾.

(1) Le judaïsme devait être jusqu'à la fin le prototype du règne du Messie. La dernière sentence prononcée contre lui et qui amena sa perte, est

Dès lors le judaïsme disparut de la scène du monde, le temple croula, le sacrifice figuratif de l'ancien testament cessa, et « l'abomination de la désolation entra dans les saints lieux et y restera jusqu'à la fin des temps, » selon la parole du prophète. Cependant les juifs, dispersés dans toutes les contrées de l'univers, ne cessèrent d'attendre le Messie. Mais forcés de reconnaître que le temps prédit pour l'arrivée du Messie était depuis longtemps écoulé, et contraints d'avouer l'impossibilité de concilier ce temps avec toute attente ultérieure, les rabbins ont maudit quiconque tenterait de déterminer l'époque de la venue du réparateur. « Tout délai a une fin, » est-il écrit dans le Talmud, dans lequel nous lisons plus loin : « Les os de ceux qui calculeront l'époque du Messie, seront broyés. » C'est ce que le savant Maimonide (mort au Caire, 1208), commente ainsi : « Daniel, il est vrai, a expliqué la profondeur de la science du temps (l'arrivée du Messie); mais comme elle nous est encore restée cachée, les sages, (bénédict soit leur souvenir !) ont défendu de calculer l'époque de l'arrivée du Messie, de façon que le vulgaire s'irrite de ce que le temps soit passé, sans que le Messie ait paru. C'est pourquoi les sages d'heureuse mémoire ont dit : que l'âme de ceux-là soit écrasée qui supputent les jours, parce qu'ils scandalisent le peuple; et les sages ont conjuré le ciel de pulvériser le cœur de ces téméraires et d'anéantir leurs calculs(1). » Le judaïsme était ainsi forcé de reconnaître que le temps réel de l'arrivée du Messie était depuis longtemps passé. Et ce peuple, jadis le peuple choisi de Dieu; ce peuple auquel les païens ne pouvaient refuser les plus grandes marques d'estime et de respect, lorsqu'ils le rencontraient;

donnée par le Sauveur comme l'image du jugement général et de la destruction du monde : et il est étonnant que les juifs eux-mêmes semblent avoir envisagé cet événement de la même manière. Cfr. SEPP, IV, 277.

(1) Cfr. SEPP, IV, 281-285.

ce peuple est aujourd'hui condamné à jouer le rôle « du juif éternel, » qui, ayant repoussé de sa porte le Messie avec sa croix, doit errer jusqu'aux derniers jours, dans tous les pays de la terre, sans patrie et sans repos, et rendre ainsi témoignage de la terrible malédiction que la nation juive s'est attirée, après avoir rejeté le vrai Messie.

A peine le judaïsme se fut-il écroulé sous cette terrible réprobation, que le Panthéon de l'idolâtrie s'affaissa à son tour, entraînant dans sa chute tout son éclat et toute sa splendeur. Le paganisme s'en alla en irréparables ruines, lorsque les plus grands efforts étaient tentés pour raviver le culte des idoles ; lorsque Rome, capitale de l'univers, était devenue la métropole de ce culte ; lorsqu'Auguste faisait réédifier les temples des faux dieux et prétendait faire de son Panthéon le centre commun du paganisme contemporain ; lorsque celui-ci avait pour défenseur le glaive puissant des Césars et que les philosophes et les savants, fiers de leurs talents, voulaient renouveler les temps de l'antique idolâtrie ; mais une puissance sublime se joua des vains efforts des hommes. Les oracles se taisaient, les temples restaient vides, les sacrifices solennels cessaient. (C'est Pline qui nous l'apprend.) Cet événement parut tellement surprenant aux païens eux-mêmes, que le païen Plutarque traita, dans un écrit spécial, du silence des oracles ; et, chose étonnante, cet auteur y attribue les oracles à l'influence des démons et leur silence à la disparition de ces esprits. A ce propos, il rapporte une histoire, non moins étonnante, qui se serait passée sous Tibère. « Epithérse, fait-il dire à Philippe, un des philosophes interlocuteurs, père du rhéteur Emilien, professeur de grammaire et mon concitoyen, que quelques-uns d'entre vous ont entendu, racontait qu'il avait fait

un voyage en Italie, sur un navire qui avait à bord beaucoup de passagers et de marchandises. Le soir, lorsqu'ils furent près des Echinades, le vent s'apaisa et le navire fut poussé dans les parages de l'île de Paxu. La plupart des voyageurs veillaient, et plusieurs d'entre eux buvaient encore après le souper, lorsque soudain on entendit partir de l'île une voix telle que celle d'un homme qui eût appelé Thamus. Or celui-ci était le pilote, égyptien que fort peu de passagers connaissaient par son nom. Tout le monde fut étonné, et par deux fois le pilote ne répondit point à la voix. La troisième fois il répondit, et la voix lui répliqua, vivement émue : « Lorsque vous serez arrivé à l'endroit appelé Palode, faites savoir que le grand Pan est mort. ». Ce qui surprit fort, continuait Epitherse, et aussitôt on agita la question de savoir s'il était convenable d'exécuter l'ordre ou de ne pas s'en inquiéter davantage et de laisser aller les choses comme elles voudraient. Mais Thamus déclara que si le vent soufflait, il passerait Palode dans un profond silence, que si, au contraire, le temps était calme et serein, il répéterait ce qui lui avait été dit. Arrivé donc en cet endroit, sans vent et sans houle, Thamus s'écria de l'arrière du navire et la figure tournée vers la terre, les mots qu'il avait entendus : « Le grand Pan est mort. » A peine les avait-il prononcés qu'on entendit, stupéfait, des soupirs profonds, partant de la poitrine, non d'une seule personne, mais d'un grand nombre de personnes. Comme il y avait beaucoup de monde sur le vaisseau, cette histoire courut bientôt toute la ville de Rome, et Tibère fit venir Thamus auprès de lui. L'empereur ajouta assez de foi à la chose pour ordonner des recherches et des investigations au sujet de ce Pan. Les nombreux philosophes qui entouraient Tibère conjecturaient que ce pouvait être le fils de Mercure et de

Pénélope. Philippe (le narrateur) trouva même parmi ceux qui étaient présents quelques individus qui témoignaient tenir ce fait de la bouche même du vieillard Emilien (4).»

Ce récit nous rappelle à la mémoire les esprits des montagnes et les nains diaboliques, si communs dans les traditions, mais qui disparurent lorsque le christianisme s'établit. L'Allemagne aussi avait de ces traditions qui nous montrent la disparition de ces esprits liée à la mort d'un être mystérieux. Les nains nommés Aulques, disent-elles, habitaient jadis les montagnes. Ils prenaient et volaient tout ce qui leur convenait, parce qu'invisibles ils pouvaient s'introduire par portes et fenêtres fermées : il n'y avait que les objets marqués d'un signe de croix dont il leur était impossible de s'emparer. Un paysan occupé un jour à fumer son champ, entendit une voix qui lui criait de dire en rentrant chez lui : « Ika-ake est mort. » Il le fit, et aussitôt un des Aulques, occupé à voler le lait de la vache, jeta son écuelle en toute hâte, et l'on entendit tous les esprits se plaindre et gémir, s'en aller et disparaître pour toujours.

Libre à chacun de croire ce qui lui plaît de ces histoires; toujours est-il que, lorsque la croix parut, le paganisme dut prendre la fuite comme une légion de démons timides. Et dans la métropole, là où le paganisme étendait son bras de fer sur tous les peuples, un juste jugement de Dieu a placé la chaire de Pierre, le trône du nouveau royaume chrétien, qui ne commande plus au monde par la force brutale, mais par le sceptre de la paix. Nous parlons encore d'un paganisme qui existerait sur la terre; mais ce que les nations ont gardé,

(1) PLUT., *De orac. defect.*, c. XXVII.

n'est plus le paganisme, c'est le règne des faux messies, comme le prouve la doctrine du faux prophète Mahomet et du faux avatara ou Bouddha incarné.

CHAPITRE II.

LA FIN DU MONDE.

Ita nihil mirum est, si ista moles ab eo, quo destructa est, destruatur. Animadvertis philosophos eadem disputare, quæ dicimus; non quod nos simus eorum vestigia subsecuti, sed quod illi de divinis prædicationibus prophetarum umbram interpolatæ Veritatis imitati sunt.

(MIN. FEL. Octavius ed. ONZEL. 1632. p. 58.)

§ LXXVIII.

Relation de la première arrivée de Jésus-Christ avec la seconde.

D'après les saintes Ecritures, le monde périra un jour par le feu et fera place à un autre, qui sera le séjour des justes. Saint Pierre écrit à ce sujet : « Le jour du Seigneur viendra comme un voleur : et alors, dans le bruit d'une effroyable tempête, les cieux passeront, les éléments embrasés se dissoudront, et la terre, avec tout ce qu'elle contient, sera consumée par le feu... Car nous attendons, selon sa promesse, de nouveaux cieux et une nouvelle terre, dans lesquels la justice habitera (1). » Nous retrouvons cette doctrine

(1) II, PETR., III, 10 et 13.

dans les traditions de tous les peuples. Le monde, croyaient-ils, a été créé, donc il doit périr ; il a péri une fois par l'eau, il périra une fois par le feu. Remarquons que les traditions établissent des rapports intimes entre cette destruction et la venue du grand réparateur, de telle sorte que le plus souvent le renouvellement des choses n'a lieu qu'après la combustion générale, c'est-à-dire après qu'elle a expulsé la perversité du monde. La tradition est donc d'accord ici avec la doctrine chrétienne, à la différence près que cette doctrine affirme la seconde apparition du Sauveur à la fin des temps. Mais si, dans ces restes de la tradition primitive, la première arrivée du héros réparateur n'est pas très-distincte de la seconde, si même l'image de la rénovation est totalement confondue dans la fin du monde, ne nous hâtons point d'en conclure que cette tradition primitive des peuples n'a trait qu'à la seconde apparition du Sauveur du monde (1). D'une part, la première arrivée du réparateur promis se confond avec la seconde dans un avenir prophétique, comme dans une perspective lointaine ; et d'autre part, il y a entre eux une liaison tellement grande, qu'à ce point de vue chrétien lui-même, la première apparition du Sauveur doit être considérée comme le commencement de son œuvre, et la seconde, comme son achèvement et son triomphe final. Pour ce motif, Notre-Seigneur rappelle constamment qu'il reviendra à la fin du monde ; pour ce motif,

(1) Notons que les Rabbins distinguent deux messies. Le premier, dit fils de Joseph, viendra dans le soulèvement de Gog et de Magog ou des 72 peuples, et sera, pour la rémission des péchés, tué dans la vallée de l'anéantissement, par le glaive de l'impie Armillus, personnification du paganisme, correspondante à l'Antechrist ; il délivrera aussi les Goïm ou païens. Le second messie, fils de David, viendra entouré de gloire ; il soumettra tout l'univers, et donnera aux juifs la domination sur tous les peuples du monde. SEPP, *Heidenth.*, I, 503 et 512 ; II, 498.

il établit un lointain rapprochement entre la sentence prononcée contre Jérusalem, comme prototype, et le jugement général, comme réalité; pour ce motif, les premiers chrétiens et l'apôtre lui-même établissaient une liaison intime entre la première apparition de Jésus-Christ et la seconde, et ils croyaient aussi devoir attendre celui-ci à chaque instant, quoique saint Pierre ait dit : « Mais il y a une chose que vous ne devez pas ignorer, mes bien-aimés, qui est qu'aux yeux du Seigneur un jour est comme mille ans et mille ans comme un jour. » De plus, dans la tradition païenne, comme dans la doctrine chrétienne, la fin du monde n'est guère séparée de la lutte terrible et suprême du mauvais principe contre le bon, et du triomphe final de ce dernier; nous y voyons même des traces du jugement général, et la tradition de la résurrection des morts elle-même doit être regardée comme une tradition très-répandue parmi les païens.

§ LXXIX.

I. — TRADITIONS DES ÉGYPTIENS ET DES CHALDÉENS.

Nous commencerons encore cet examen par les premiers peuples de l'ancien monde. Le système religieux des Egyptiens comprenait la doctrine de la destruction du monde par le feu; nous pourrions l'établir par les témoignages incidemment donnés par les anciens, si du reste nous n'en étions déjà convaincus par l'affinité généralement existante entre les religions des plus anciens peuples de l'Orient. Platon parle d'une doctrine des prêtres égyptiens, selon laquelle des révolutions successives renverseraient le monde par l'eau et le feu (1);

(1) Cfr. § 43.

d'après le Syncelle, les livres d'Hermès, livres sacrés des Egyptiens, enseignaient la grande apocatastase ou destruction de la terre, et sa rénovation après la grande année divine de 36,525 ans (1). Lactance cite même un passage d'un livre d'Hermès, intitulé : *Discours sur la fin* (Λόγος τέλειος). Ce passage énumère d'abord les malheurs qui précéderont les derniers jours, puis il continue : « Lorsque cela aura eu lieu, ô Asclépiade, le seigneur, père et dieu, le démiurge du premier et unique Dieu, considérant ce qui est arrivé, mettra fin par sa volonté à un tel état de choses ; il opposera l'ordre au désordre et il fera cesser la confusion ; il purifiera le monde de sa perversité, partie en le noyant dans les eaux d'une grande inondation, partie en le faisant passer par les ardeurs du feu ou par les fléaux de la guerre ou de la contagion : c'est ainsi qu'il ranimera et rendra (ἀποκατέστησε) l'univers à son état primitif(2). »

Que toute la partie occidentale de l'ancien monde attachait une grande importance à la doctrine de la destruction du monde par le feu et lui assignait la plus haute antiquité, cela est rendu incontestable par l'ancienne tradition des colonnes de Seth, célèbres en Egypte comme dans toute la partie occidentale de l'Asie. D'après Josèphe, les descendants de Seth auraient gravé toutes les sciences sur deux colonnes, dont une construite en pierres, afin qu'elle échappât au grand incendie, que le premier homme avait prédit (3). Cette doctrine dut aussi occuper une place distinguée dans le système astrologico-théologique des Chaldéens ; on s'en rapportait en effet volontiers à leur science, lors-

(1) SYNCELLE., p. 51 C. Celse parle aussi de la doctrine égyptienne de la destruction du monde par le feu. CELSUS *contra Orig.*, I, 20.

(2) LACTANT., *Inst.*, VII, 18.

(3) JOS., *Arch. jud.*, I, III, 2. Cfr. § 45.

qu'il s'agissait de déterminer la durée de l'univers et l'époque de l'incendie de la terre. D'après Sénèque, Bérosee, le prêtre chaldéen, adoptant l'idée reçue en Occident (1), que le déluge représente l'hiver, et l'incendie du monde, l'été de la grande année, avait placé la catastrophe finale au moment où toutes les planètes se rencontreraient dans le signe de l'Ecrevisse, c'est-à-dire au solstice d'été (2).

§ LXXX.

II. — TRADITIONS DES ANCIENS PERSES.

Les écrits des anciens Perses nous donnent une haute et majestueuse idée de la fin du monde ainsi que du renouvellement de la terre et de la race humaine ; aussi cette idée se rapproche-t-elle sous plus d'un rapport des enseignements chrétiens. La terre périra par le feu et sera renouvelée, c'est ce que le Bundehesch appelle généralement la résurrection, lorsque la grande année de 12,000 ans sera accomplie, c'est-à-dire lorsque Ormuzd aura régné seul pendant 3000 ans, lorsque Kajomords et le taureau primitif auront vécu 3000 ans jusqu'à la création (l'achèvement) de l'univers, lorsque Ahriman aura passé 3000 ans ici-bas, combattu Ormuzd et régné seul pendant 3000 autres années. Quand la fureur d'Ahriman aura atteint son paroxysme dans le dernier âge, quand il aura accablé le monde de guerres, de pestes et de famines, alors paraîtront les trois prophètes : d'abord Oscheder-Mah, puis Oscheder-Bami et enfin Sosiosch, pour dompter Ahriman, convertir tout l'univers au Zendavesta et rétablir l'humanité dans son

(1) Cfr. DENSORIN., *De die nat.*, X, XVIII, 11, éd. JOHN.

(2) SENECA, *Nat. quæst.*, III, 29.

état primitif. Alors reparaitra le grand héros Sam, que des enchantements condamnent au sommeil dans les déserts du Perchiansé (Caboul); il sera la ruine de Zohak, ce monstrueux géant diabolique du monde primitif, qui est pourvu, comme le loup Fenrir du Nord, de trois gueules, de six yeux, de trois ceintures et de mille forces; Féridun l'avait enchaîné au mont Damavand, mais il devait être rendu à la liberté avant la résurrection (1). « Lorsque la comète Gurzschir sera tombée du ciel sablunaire sur la terre, celle-ci faiblira, comme un mouton qui tombe devant un loup. Alors l'ardeur du feu fondra les grandes montagnes et les petites avec les métaux. Tout ce qui s'appelle homme sera purifié par l'airain fondu. Celui qui sera pur y passera comme à travers un fleuve de lait pur; les Darvands ou méchants y passeront aussi, afin que tout soit pur et heureux. Alors les morts ressusciteront par la semence du taureau Abubad et par le Hom blanc, qui est l'arbre de vie du paradis. Sosiosch en donnera à boire à tous. Enfin, sur l'ordre du juste juge Ormuzd, Sosiosch, placé sur un lieu élevé, distribuera à chacun ce qu'il aura mérité. Les hommes purs habiteront dans le Gorotman, ou ciel d'Ormuzd. Ormuzd attirera leurs corps à lui, dans les hauteurs et, pendant toute l'éternité, ils seront sous sa protection. Celui qui, sur la terre, n'aura pas offert des prières (Jescht), ni donné un vêtement à l'homme pur, sera là nu et seul. » Plus loin on lit : « Ahriman volera sur la montagne des morts, qui relie le monde inférieur au monde supérieur, et se précipitera de nouveau dans les ténèbres. Un fleuve d'airain en fusion calcinera ce dragon du meurtre. Le Duzakh ou monde inférieur lui-même se trouvera ainsi purifié

(1) *Bundehesch*, 50.

et converti en champs fertiles. Par la parole de la résurrection, le monde lui-même acquerra une éternelle durée. Il deviendra pur de toute impureté, innocent et parfaitement uni (1). » Dans la mythologie du Nord, Balder et son assassin Hoeder l'aveugle, vivront en paix à la fin du monde ; nous lisons quelque chose de semblable des sept puissances bonnes et des sept puissances mauvaises : « Alors Ormuzd et Ahriman, Bahman et Akuman, Ardi-behescht et Ander, Scharivar et Savel, Sapandomed et Tarmat, Kordad, Amerdad, Tarik et Zaretsch, Serosch et Eschem confonderont leurs voix dans les mêmes hymnes de louange. » Voici ce qui concerne en particulier la résurrection et le jugement dernier : « Ormuzd dit à Zoroastre : Je suis le créateur de la semence, qui sort de la terre après sa putréfaction... Vos yeux verront certainement un jour la résurrection. Les squelettes se revêtiront de nerfs et de veines. Quand la résurrection des morts aura une fois eu lieu, elle ne se renouvellera plus. Kajomords se lèvera le premier, puis Meschia et Meschiane, puis les autres hommes purs ou darvands ; tout homme aura une nouvelle vie. Leurs âmes se réveilleront, avant que leurs corps soient ainsi totalement renouvelés, comme au commencement de la création. Un rayon du soleil donnera la lumière et l'éclat à Kajomords, un autre rayon les donnera au reste des hommes. Chaque âme connaîtra son corps. Voyez ! mon père, ma mère, mon frère ! (diront-ils)... Alors tous les êtres du monde réunis aux hommes paraîtront sur la terre. Tout homme verra dans cette assemblée ses œuvres bonnes ou mauvaises. Le Darvand ou méchant sera comme un animal blanc dans un troupeau d'animaux noirs. Il prendra même à part son ami juste et lui dira :

(2) Cfr. PLUT., l. c.

« Ah ! pourquoi ne m'avoir pas appris à vivre d'une manière pure sur la terre, à moi qui était cependant votre ami ? Vous, homme impur, vous ne m'avez pas conduit au bien, et c'est pourquoi je ne suis point parmi les bienheureux. » Les justes seront ensuite séparés des Darvands : ceux-là iront dans le Gorotman, et ceux-ci retomberont dans le Duzakh. Les corps et les âmes feront une expiation de trois jours et trois nuits ; puis le père sera séparé de sa bien-aimée, la sœur de son frère, l'ami de son ami. Les hommes sans tache pleureront sur les Darvands et les Darvands sur eux-mêmes. Leur récompense sera dans leurs œuvres (1).

On a cru apercevoir l'influence chrétienne et gnostique dans ces passages du *Bundehesch* (2). Sans doute la possibilité d'une telle influence ne saurait être niée, le *Bundehesch* étant un écrit religieux de date relativement récente parmi les Perses ; on pourrait aussi faire valoir à l'appui de cette influence étrangère certaines contradictions, telles que celle des méchants, purifiés d'un côté par le feu qui dévore le monde et précipités de l'autre dans le Duzakh trois jours et trois nuits après la résurrection. Mais cette hypothèse n'en est pas plus fondée ; nous devons en effet d'autant plus reconnaître dans les bases de toute cette doctrine une ancienne tradition indépendante, que nous la retrouvons chez les Grecs et les Indiens qui sont de la même famille que les Perses ; les Germains aussi admirent un jugement général, et, d'après Diodore, les Celtes enseignaient qu'il y aurait une résurrection : nous verrons dans la suite que l'idée de cette dernière, était répandue dans tout le paganisme.

(1) *Bundehesch*, 50 et 51.

(2) Cf. STUHR, *Religionsyst. des Or.*, p. 545.

Les Pères de l'Eglise parlent beaucoup d'un oracle ou d'une prophétie d'Hystaspe, ancien roi des Mèdes, dans lequel on croit voir la reproduction évidente du Gustaspe, le roi des livres sacrés de la Perse qui protégea Zoroastre. Cet oracle doit donc se rapporter à Zoroastre et à sa doctrine. Après avoir décrit dans cette prédiction la perversité des derniers temps, comme nous l'apprend Lactance, Hystaspe dit que les hommes pieux et fidèles, séparés des méchants, élèveront leurs mains et leurs voix plaintives vers Jupiter, et imploreront sa protection. Le dieu abaissera ses regards sur la terre et, écoutant les gémissements des hommes, il exterminera les méchants (1).

La doctrine du jugement général était donc ancienne chez les Perses; l'oracle semble même en supposer une description telle que celle qui se trouve dans le *Bundehesch*.

§ LXXXI.

III. — TRADITIONS DES INDIENS.

Les Indiens désignent la destruction de la terre par le dernier feu sous le nom de Mahapralaya « le grand dénouement ; » ils l'ont même personnifiée dans le dieu appelé Kala « le temps, » ou même Mahapralaya. Cette divinité ne saurait être représentée d'une manière trop effrayante. Elle est noire et tient à la main un glaive et les arrêts du destin, tandis que des cités entières sont

(1) LACTANT., VII, 18. Cfr. JUSTIN., *Apol.*, II, 82. CLEM., *Strom.*, VI, p. 656. *Agath.*, II, 58. Longtemps avant la fondation de Troie, cet Hystaspe aurait eu « un songe merveilleux, qu'un jeune prophète lui aurait expliqué ; » après ce songe, il aurait confié à la postérité qu'un jour le nom et l'empire des Romains seraient bannis de la terre. LACTANT., VII, 14. Y a-t-il ici confusion avec Nabuchodonosor et le songe expliqué par Daniel ?

sursa langue prêtes à être englouties. Autour d'elle sont assis les trois dieux supérieurs, Brahma, Siva et Vischnou, qui, tandis que tout est détruit, disparaissent chacun à leur tour jusqu'à ce que finalement Kala se dévore lui-même et qu'il ne reste plus que l'être éternel, le Brahma suprême ou Parabrahma.

Voici ce qu'ils enseignent concernant la ruine de l'univers : Dans les quatre différents âges, le monde ira de mal en pis : le génie de la vérité et de la vertu qui, dans le Critayugam marchait sur quatre pieds, perdra un pied dans le second âge, puis encore un dans le troisième, de sorte qu'au commencement du quatrième âge ou Kaliyugam, il n'aura plus qu'un pied, que finalement il perdra aussi ; alors l'orgueil, l'injustice et l'avarice domineront le cœur de l'homme. Alors régneront des rois de la dernière caste, celle des Soudras ; le Catchmir et l'Inde seront subjugués par des Barbares ; ces sauvages massacreront sans distinction les femmes, les enfants et les Brahmanes (1). La richesse seule sera considérée, les hommes useront avec plaisir leurs forces physiques et se livreront avec d'autant moins de retenue à leurs passions. A la fin de cette malheureuse époque, Vischnou, sous le nom de Kalki, paraîtra monté sur un cheval blanc et armé d'un glaive étincelant comme une comète ; guerrier invincible, il exterminera tout ce qu'il y aura d'impur sur la terre. Le monde reverra l'époque heureuse des premiers temps. Dewaby et Marontschuda, les derniers princes des familles du soleil et de la lune, premières races my-

(1) D'après POLIER (*Mythol. des Indiens*, II, 470), il sortira nommément un roi de la caste des Soudras ; ce roi soumettra la plus grande partie de l'Inde, se fera invoquer comme dieu et exercera la plus terrible cruauté. La secte bouddhiste du Djainas a aussi un Antechrist de cette espèce, appelé Pari-mara, c'est-à-dire « celui qui détruit tout. » SEPP, *Leben Jesu*, I, 186.

thiques qui régnèrent dans l'Inde, reviendront en ce monde, après avoir vécu jusque-là cachés et plongés pour ainsi dire dans un sommeil magique comme les héros de l'Occident (1). Ces événements signaleront la fin des choses et seront suivis du Mahapralaya, ou de la complète destruction de l'univers. Quelques écrits indiens placent à la suite de ce bouleversement total par le feu une grande époque de 12,000 années divines, ce qui est certainement l'opinion la plus ancienne. C'est ainsi qu'on lit dans le Vêda-Chastra : « A la fin du quatrième âge, Bouddha (c'est-à-dire Siva), avec les dix esprits de la délivrance, rouleront sous la lune une comète, qui mettra tout en feu et réduira le monde en cendres(2) ». Mais l'imagination fantastique des Indiens et surtout les calculs astronomiques des partisans de Vischnou font d'abord se succéder plusieurs de ces époques que terminent, non pas une destruction totale, mais des catastrophes partielles causées par l'eau et le feu : de cette série d'années ils forment une autre grande année, clôturée par la ruine universelle du monde et des dieux ou par le Mahapralaya. La destruction générale arrivera, est-il dit, lorsque se seront écoulées, comme étant la durée de la vie de Brahma, cent grandes années divines, dont chaque jour (chaque année ne suffisant pas) forme une grande époque (mahayuga) avec quatre périodes qui se passent toutes de la même manière. Brahma, parvenu à son âge, mourra et il cessera de pleuvoir pendant cent ans. Les hommes, torturés par la faim et la soif, se mangeront les uns les autres. Le soleil et la lune s'obscurciront et des ténèbres épaisses couvriront le globe. Le serpent du monde, que Visch-

(1) *Bagavadam*, As. Orig., 206 et 207.

(2) *Ib.*, I, 384.

nou avait dompté dans le principe (1) et qui soutient le monde, secouera son fardeau et lancera des flammes par mille gueules. Il s'élèvera un vent violent ; la mer franchira ses barrières et couvrira les trois mondes. Le soleil et ses douze corps (signes du zodiaque) mettra tout en feu. Un feu dévorant, sorti du front de Siva (2), dieu de la destruction, convertira le globe en un monceau de cendres, que bouleversera une violente tempête. La terre que nous habitons, renversée de fond en comble, se dissolvera dans les eaux d'une pluie effroyable. L'eau éteindra le feu et, répandue dans les airs, elle s'unira à l'espace. Alors Vischnou, ou l'éternelle divinité, prendra tout dans son sein et se reposera au milieu des eaux ; comme la divinité (l'esprit de Dieu selon la Bible), qui dans le principe se balançait sur les eaux sous la forme d'une feuille de lotus, il fera sortir de son sein une nouvelle terre et un nouveau ciel et il renouvellera le cours éternel des choses (3).

Il est beau d'entendre un poète indien parler de la fin du monde, qui se présente dans l'Inde comme un dogme riche d'influence, bien que là l'idée de cet événement ne paraisse pas dans sa forme esthétique. « Les matières des corps, dit-il, s'en retournent à leurs éléments, mais l'âme reçoit la récompense de ses actes ;

(1) Cela ne se rapporte pas aux avatars ou incarnations de Vischnou, mais au renversement du dragon avant la création du monde, renversement qui dans le principe n'avait point été attribué à Vischnou, mais à Indra (dieu suprême du ciel), avec lequel Vischnou (l'esprit qui dans l'origine planait sur les eaux) peut toutefois être d'autant plus facilement confondu qu'il est représenté se reposant sur le serpent de la mer du monde, c'est-à-dire de l'abîme.

(2) Qui, semblable au Heimdaller de la mythologie du Nord, soufflera dans la terrible conque (Sankha), mais qui, comme tous les dieux, périra dans la destruction générale. VON BONLEN, *A. Indien*, I, 208.

(3) *Bagavadam*, *As. Or.*, I. 52, 55 et 208. Cfr. PAULL., *Syst. Brah.*, p. 79.

pourquoi donc se plaindre? La terre et l'Océan disparaissent, les dieux eux-mêmes s'en vont; pourquoi en serait-il autrement de l'homme, cette bulle d'air sur les eaux (1)? »

Le système des Bouddhistes correspond à celui des Brahmanes, quant au renouvellement et à la succession systématique des révolutions par le feu et l'eau. La grande année divine actuelle, divisée, comme le mahayuga brahmanique, en parties ou périodes ayant chacune leur Bouddha, ira toujours s'affaissant et s'empirant. A la fin de cette année, les hommes n'auront plus qu'une aune de hauteur et ne vivront que dix ans. Des infirmités aiguës les accableront et feront périr la plupart d'entre eux. Lorsque ces malheurs auront cessé, il s'élèvera parmi les hommes qui auront survécu un nain vertueux qui entendra une voix du ciel, l'avertissant que pendant sept jours il tombera des glaives du ciel. Le nain profitera de cet avertissement et cherchera avec sa famille un refuge dans les creux des montagnes. Puis sept jours durant il tombera des glaives, la terre sera couverte de sang et jonchée de cadavres, et tout sera détruit. Une pluie lavera ensuite la terre, le ciel fera descendre des vêtements, des parures et de la nourriture, et le premier âge du monde sera rétabli. Il apparaîtra ensuite, sous le nom de Maidari, un nouveau Bouddha, qui fera l'étonnement des hommes par ses vertus et sa beauté. Lorsque plusieurs périodes de cette espèce se seront succédées, il se fera une destruction complète par le feu, et c'est ainsi que le monde périra et se réédifiera tour à tour (2). On voit du reste que les révolutions qui s'opèrent ici à la fin de chaque pé-

(1) VON BOHLEN, I, 168.

(2) Cfr. BERGMANN, *Nomad. Streifereien unter den Kalmücken*, III, 44, sqq.

riode sont des copies du déluge, tandis que la destruction par le feu est réservée pour clore une période plus considérable.

§ LXXXII.

IV. — TRADITIONS DES CHINOIS ET D'AUTRES PEUPLES D'ASIE.

Chez les Chinois, nous ne trouvons que peu de choses qui aient trait à la fin du monde et à la destruction future de tout ce qu'il renferme; ce peuple est trop philosophiquement froid pour s'occuper de l'expression de dogmes aussi grandioses. Il a cependant connu une tradition de la ruine du monde et des temps malheureux qui la précéderont. Le R. P. Martinus, de la Société de Jésus, parle, dans son histoire de la Chine, d'un ouvrage chinois astrologique, qui traite de la nature. La durée du monde, de sa création à sa destruction, y est donnée comme étant un grand jour qui, à l'instar du jour ordinaire que les Chinois partagent en douze heures, est divisée en douze heures de 1800 ans chacune. Le ciel, dit cet ouvrage, a été créé à minuit, la terre à la première heure suivante et l'homme à la seconde heure. Le premier empereur et patriarche lao est seulement né à la sixième heure ou à midi. Dans la neuvième heure du monde, tout le globe terrestre subira une grande confusion de toutes les choses et de tous les états; il y aura des guerres inouïes, des séditions, des calamités publiques jusqu'à ce qu'à la fin tout rentre dans le chaos dont il est sorti (1). Les Chinois doivent même avoir cru à la ruine du monde par le feu: cela résulte d'une très-ancienne division du temps, d'après laquelle certaines périodes de la durée du monde sont distinguées par les noms des soi-disant cinq éléments, le feu, la

(1) MARTINI MARTINI *Sinica hist.*, Monachii, 1668, p. 11.

terre, le métal, l'eau et le bois. Ils croient, et sous ce rapport ils se rapprochent beaucoup des Mexicains, que ces cinq éléments doivent successivement dominer ici-bas et que chacun d'eux engendrera une dynastie particulière. A chacune de ces périodes ils assignent une durée déterminée : la dynastie de la terre aura 50 générations ou 1000 ans, celle du métal 49 générations ou 900 ans, celle de l'eau 20 générations ou 600 ans, celle du bois 30 générations ou 800 ans et celle du feu 20 générations ou 700 ans. La dynastie actuelle est celle de l'eau, à laquelle succédera celle du bois qui durera jusqu'à la fin du monde ; alors commencera la dynastie du feu (1). Il est évident que cette doctrine, comme la division du temps au Mexique, a pour origine l'idée de la destruction du monde par le feu (2), bien que, pour autant que nous le sachions, les Chinois n'aient rien de plus explicite à ce sujet.

Un missionnaire nous a fait connaître une tradition remarquable des Carians, peuple qui habite les forêts de la Birmanie. Ils croient, comme les Chinois, que le dieu bienfaisant Karaklan a disparu du côté de l'Occident, et c'est de là qu'ils attendent le rétablissement de la religion. A la fin du monde, d'après leur tradition, les étoiles et le soleil seront détruits, mais il paraîtra dans le firmament deux soleils qui brilleront alternativement et sans interruption. Aussi fera-t-il une chaleur tellement grande que la terre finira par s'embraser ; les

(1) Cfr. VISDELOU, *Remarques sur l'Y-King*, dans le *Chou-King*, p. 248 sqq. KLEUKER, *Abhandl. über Asien*. II, 204 sqq.

(2) La dynastie de la terre semble s'être primordialement rapportée au temps de la création, lorsque l'homme a été formé du limon, et celle de l'eau au temps du déluge. Toutefois les divisions du temps ont perdu plus tard leur caractère primitif ; ce ne sont plus que de simples noms et divisions dans le calendrier chinois, qui désigne les saisons de l'année, les mois et les jours d'après les cinq éléments cités et les place sous la dénomination de ces derniers. Cfr. § 85.

ruisseaux se tariront et la mer se desséchera. Alors tout mourra, mais auparavant Iova (leur dieu) lui-même apparaîtra et séparera les bons des mauvais (1).

§ LXXXIII.

V. — TRADITIONS DES GRECS ET DES ROMAINS.

Si nous reportons nos pas sur le sol européen, nous retrouvons tout d'abord chez les Grecs et les Romains, la doctrine de la destruction par le feu. Elle ne paraît pas, il est vrai, avoir exercé, dans la Grèce et à Rome, une influence marquante sur la vie religieuse du peuple, et sur le culte extérieur, en général plus occupé du riche olympe des dieux et de leur histoire fabuleuse ; mais les philosophes se plurent à adopter et à perfectionner ce système. Chez les Grecs, comme chez d'autres peuples, la destruction par le feu terminait une grande année du monde ou des dieux, dont le calcul mit à la torture d'abord les chantres orphéiques, puis les philosophes de la Grèce, qui, à la fin, lui donnèrent une certaine importance astronomique. Censorin écrit sur ce sujet : « Il y a de plus une année, qu'Aristote préfère appeler la plus grande que la grande, et qui se forme par la révolution du soleil, de la lune et des cinq planètes, lorsqu'ils reviennent ensemble au signe dans lequel ils se sont une fois trouvés réunis. Le grand hiver de cette année est le cataclysme (le déluge), que nous (Romains) appelons diluvium, et l'été est l'ecpyrose, qui est la destruction du monde par le feu (mundi incendium). La grande année comprend 2484 années ordinaires, d'après Aristarque ; 5552, d'après Arrêtès de Dyrrhachium ; 1860, d'après Héraclite et Linus ;

(1) *Jahrbücher des Glaubens*, 1848, liv. VI, p. 34.

10,884, d'après Dion ; 120,000, selon Orphée ; 630,000, selon Cassandre. Mais d'autres sont d'avis qu'elle n'a pas de fin et qu'elle ne recommence jamais (1). » Ce furent surtout Héraclite et plus tard les Stoïciens qui, dans leur système philosophique, firent un dogme de la destruction du monde par le feu, puisque, admettant le changement perpétuel de la matière, ils enseignaient que, de temps en temps, après une grande période, le monde périssait par les flammes et se renouvelait. Les descriptions de quelques poètes nous font voir comment on enseignait cet événement, indépendamment des idées philosophiques ; voici un fragment d'ancienne tragédie grecque qui y est relatif : « Voyez, il viendra, il viendra le jour des Eons, lorsque l'éther doré laissera échapper son trésor, rempli de l'ardeur du feu, et que les flammes dévorantes brûleront avec fureur et intensité tout ce qui est sur la terre et dans les hauteurs. Quand tout aura cessé d'exister, les abîmes de la mer se soulèveront ; la terre sera solitaire et aride, et l'air absorbé par le feu ne laissera vivre aucun oiseau (2). »

Dans Ovide, Jupiter, réfléchissant au déluge de Deucalion, délibère de quelle manière les hommes seront châtiés :

Il se souvient alors qu'un temps est annoncé
Où d'un embrasement le monde menacé,
Verra cieus. terre et mers, tous consumés en poudre,
Dans le premier chaos crouler et se dissoudre (3).

Elle est aussi frappante la prophétie que Sénèque le tragique met dans la bouche du chantre et prêtre, Orphée, dans sa tragédie : Hercule sur le mont OËta. « Le monde lui-même mourra un jour, lorsque les lois

(1) CENSORIN., *De die nat.*, p. 55 et 56. Ed. JAHN.

(2) HUGO GROTIUS, *De Verit. rel. Chr.*, p. 81.

(3) OVID., *Metam.*, I, 256 sqq.

de son accord seront brisées. Le pôle austral écrasera toute la Lybie, tous les Garamantes; le pôle glacial abîmera tout ce qu'il domine, tout ce qui est sous l'empire de Borée. Le soleil tremblant détachera sa lumière du ciel. Le ciel tombera lui-même, et entraînera dans sa ruine le reste de l'univers. La mort anéantira tous les dieux avec le chaos (1). »

Nous voyons en même temps ici que les Grecs et les Romains croyaient aussi qu'à la fin leurs dieux périeraient avec la nature (2). La croyance des peuples était presque unanime sur ce point, et le stoïcien Sénèque ne la contredit point, lorsqu'il fait survivre Jupiter seul. Voici ses paroles : « Quelle serait la position d'un sage qui, relégué dans un cachot ou dans une contrée étrangère, lancé dans les périls d'une lointaine navigation ou jeté sur une plage déserte, serait privé du commerce de ses amis? Sa position serait celle de Jupiter, après que le monde aura été détruit et que les dieux auront disparu dans une ruine commune, tandis que lui, dans ce silence de la nature, se renferme dans ses pensées et se suffit à lui-même (3). » Jupiter est pris ici pour le dieu éternel, suprême, inné, qui ne connaît d'origine ni de fin, comme les autres dieux, faux et nés dans la nature et avec elle; c'est le dieu qui reste lorsque tout est détruit, comme l'Allvatar des Germains et le Parabrahma, ou Vischnou l'être suprême planant sur les eaux, chez les Indiens; c'est, en un

(1) SENECA, *Herc. Oet.*, v. 1103-1113. Cit. LUCAN, *Pharsalia*, I, 27 sqq. et VI, 812 sqq.

(2) Cette destruction par le feu, des dieux, comme êtres créés, ne doit pas être confondue avec cette autre prophétie, selon laquelle l'arrivée du grand roi messianique doit renverser l'empire du faux dieu (Jupiter) qui a usurpé le sceptre du monde pendant l'âge de fer, et qui fera place à un autre fils de dieu (Apollon).

(3) SENECA, *Ep.* 9.

mot, le seul vrai dieu que les païens connurent, mais qu'ils n'adorèrent point.

Beaucoup de païens crurent que la fin du monde était arrivée, lorsque la république se débattait dans les terribles convulsions qui s'étendaient par tout le monde romain ; lorsque la Sibylle chanta la fin prochaine de l'âge de fer ; lorsqu'on eut vainement salué le règne promis de la paix du Messie dans l'empire qui faisait, au contraire, plus que jamais sentir le sceptre de plomb de la servitude ; lorsqu'enfin toute la nature trembla et que le Vésuve ensevelit des villes entières. Nous avons déjà interrogé, sur ce point, les divers auteurs de l'antiquité païenne (1).

Les Grecs et les Romains croyaient non-seulement à la destruction du monde par le feu, mais encore à sa résurrection, que les philosophes ont souvent admise dans leurs systèmes. Chrysippe, philosophe du Portique, rattache la résurrection des morts à l'expiration de la grande année et à la rénovation ou apocatastase, c'est-à-dire à la fin du monde, et il dit, en parlant du renouvellement de l'univers : « Lorsque nous aurons quitté cette terre, nous serons rétablis, après certaines périodes, en l'état dans lequel nous nous trouvons aujourd'hui (2). » Platon considère comme une antique tradition, enseignée surtout d'après ce qu'il dit dans les mystères, l'opinion que nos âmes reviendront du monde inférieur sur cette terre, comme elles sont allées de cette terre dans le monde inférieur, et qu'elles renaîtront dans les morts (3) ; il relie aussi la résurrection générale avec la fin de la grande année et la révolution universelle (4). Pindare admet un triple retour des

(1) Voyez § 74.

(2) LACTANT., *Instit. de beat. vita*, VII, 23.

(3) *Phædo*, p. 70.

(4) *Polit.*, p. 271.

âmes dans leurs corps (1), et Virgile fait allusion à une résurrection répétée, qui se fera chaque fois à l'expiration d'un grand jour divin de mille ans, ce qui signifie à l'expiration d'une période de l'univers ou à la fin du monde (2), système fondé sans doute sur celui des durées et des révolutions successives du monde. Démocrète aussi admet la multiple résurrection de l'homme avec les destructions répétées du monde (3). La doctrine de la résurrection successive côtoie ainsi celle de la métempsycose, qui, nous le verrons, lui emprunta ses principes constitutifs. Beaucoup de philosophes grecs, Pythagore entre autres, adoptèrent plus ou moins la métempsycose orientale, en enseignant que les âmes renaissaient ; il est cependant inexact de prétendre sans plus de façon que les philosophes et les poètes ont puisé cette doctrine en Orient et qu'elle se rattache à la transmigration des âmes chez les Egyptiens. Les Grecs purent avoir primitivement connaissance de la résurrection à la fin des temps, aussi bien que leurs voisins les Thraces (4) et les Gètes ; ne la trouvons-nous pas chez les Celtes, chez d'autres peuples et même en Amérique ?

(1) PIND., *Ol.*, II, v. 68.

(2) VIRG., *An.*, VI, v. 745 sqq.

(3) MEINERS, *Geschichte der Wissensch.*, I, 702.

(4) POMP. MELA, II, 2. Les Gètes attribuaient l'idée de l'immortalité et celle de la résurrection à leur docteur mythique, Zamolris, qu'Hérodote fait vivre longtemps avant Pythagore.

§ LXXXIV.

VI. — TRADITIONS DES GERMAINS ET DES CELTES.

Les Germains du Nord se faisaient une importante idée de la destruction du monde par le feu et de la ruine des dieux à la fin de l'âge actuel : les traditions et les chants des deux Eddas le prouvent pleinement. Dans l'ancien Edda, la Voluspa nous montre la Sibylle septentrionale, ou Vola la prophétesse, chantant l'origine première du monde, puis annonçant ses destinées futures, et enfin prédisant sa destruction. L'Edda moderne raconte en prose ce que Vole dépeint en vers pleins d'une mâle vigueur dans l'ancien Edda. Donnons la parole au nouvel Edda ; il nous racontera le Ragnaroker ou les dieux dévorés par le feu : c'est ainsi qu'il exprime la catastrophe dans les flammes.

« Gangler demanda ; qu'appelle-t-on Ragnarok ? Je n'en ai jamais entendu parler.

« Har répondit : On en rapporte des choses étonnantes. Il arrive un hiver, qui a nom Fimbulvettur, l'hiver de la tempête. La neige tombe de toutes parts, un froid rigoureux sévit, des vents âpres se déchaînent avec fureur et font disparaître la chaleur du soleil. Trois hivers de cette espèce se succèdent, sans été, et sont précédés de trois années, pendant lesquelles tout l'univers est rempli de guerres et de torrents de sang. Le frère tue son frère par avarice, il n'y a plus de modération, pas même entre parents et enfants. »

On lit à ce sujet dans la Voluspa :

« Les frères se battent et se tuent ; les enfants de frères briseront leurs liens de parenté ; le mal régnera dans le monde ; il y aura beaucoup d'adultères, de guerres

et de meurtres ; les boucliers se fendront, le vent soufflera, le loup mugissant annoncera la chute de l'univers.» Alors il arrive, ce qui est de la plus grande importance, que le loup qui poursuit le soleil dans l'éclipse, engloutit cet astre, au grand détriment des hommes ; le second loup, qui poursuit la lune, s'en empare à son tour, ce qui constitue une perte non moins importante. Les étoiles disparaissent du ciel, toute la terre tremble, les arbres sont arrachés jusqu'aux racines, les montagnes se renversent à la fois, toutes les chaînes et les liens sont brisés. La liberté est rendue au loup Fenrir, ce monstre gigantesque et diabolique, semblable au Zohack de la Perse et aux géants à cent bras des Grecs, et qui dans le principe fut lié sous les rochers, dans les profondeurs de la terre. La mer franchit ses limites, tandis que la terre est devenue la proie des fureurs du serpent Mitgard, ou serpent du monde, qui fut au commencement vaincu et précipité dans l'abîme par Thor, semblable au Vischnou de l'Inde. Voici ce qui arrive alors : « Le navire Naglfar est détaché. Il est construit d'ongles humains, à propos de quoi il est à remarquer que celui qui meurt sans avoir coupé ses ongles, contribue à faire avancer la construction du bâtiment.... Le loup Fenrir s'avance la gueule béante, de manière que sa mâchoire inférieure ébranle la terre, et sa mâchoire supérieure le ciel, et si l'étendue le permettait, il les espacerait encore davantage. Ses nasaux et ses yeux lancent du feu. Le serpent Mitgard vomit un poison qui vicie l'air et la mer ; il combat terrible à côté du loup. Au milieu de ce tumulte, le ciel crève, et les fils du Muspill arrivent conduits par Sourter, le Siva du Nord (1), environné de feu et de flammes, et

(1) Sourter est le génie de la lumière qui habite dans le Muspill, ou le ciel le plus élevé ; il paraît être l'esprit du ciel, comme Ormuzd chez les

armé d'un glaive qui paraît plus resplendissant que le soleil. Les fils de Muspill descendent dans la plaine dite Vigrid, où ils s'avancent à la rencontre du loup Fenrir et du serpent Mitgard. Loki et Hrymer se réunissent aussi à tous les géants (Hrymtussen)... Lorsque les choses sont ainsi disposées, Heimdallur, le gardien du ciel, se lève, fait de toutes ses forces irruption dans le Giallerhorn et réveille tous les dieux, qui s'assemblent pour délibérer sur les événements. Odin se lance sur le chemin de la source de Mimer, afin que celui-ci lui donne conseil pour lui et les siens. Le frêne Ygdrasill (l'arbre du paradis et du monde) tremble, et la frayeur remplit le ciel et la terre. Les Ases et tous les habitants de l'Elysée (Einharjar) s'arment et volent dans la plaine. Odin chevauche en avant et va à la rencontre du loup Fenrir, protégé de son bouclier d'or, de sa magnifique armure et de sa lance Gangnir. Thor combat à côté d'Odin, mais il ne peut lui venir en aide, ayant assez de sa lutte contre le serpent Mitgard. Freyr combat avec Sourter; une lutte violente s'engage et elle se termine par la défaite de Freyr... Garmer, le chien (des enfers), qui était lié dans la fosse dite Gnipi, rompt ses chaînes, et cause des malheurs aussi nombreux qu'épouvantables. Il attaque Tyr, et les deux combattants s'entretuent. Thor acquiert la gloire d'abattre Mitgard, mais il succombe à quelques pas de là, terrassé par le poison qu'a vomi le serpent. Le loup dévore Odin, mais

Perses, et se rapproche assez de l'archange saint Michel, qui joue un rôle important dans les légendes du moyen-âge, relatives à la fin du monde. Dans le principe, Sourter aurait donc ressemblé davantage à Indra, le génie de la lumière dans le soleil, tandis que Siva représente Adam-Cadmon non-déchu, sans sexe et sans puissance génératrice; aussi préside-t-il, comme Héphaestus en Egypte, à l'été brûlant et stérile. Sourter et Siva se ressemblent ici pour autant que tous deux remplacent l'élément ardent et destructeur.

la mort est bientôt le prix de son triomphe. Vidar, le puissant fils messianique de dieu, s'avance contre le loup, et lui pose un pied sur la gueule. Ce pied était revêtu de la chaussure, pour laquelle avaient été rassemblés pendant la durée du temps les morceaux de cuir que l'on coupait à cet effet des semelles. Vidar s'appuie de la main sur la mâchoire inférieure du monstre et parvient à sortir du gouffre. Ainsi périt le loup. Après tout cela, Sourter fait jaillir le feu qui brûle tout l'univers.

« Gangler demanda : « Qu'arrive-t-il, après que la terre est réduite en cendres, que les dieux, les bienheureux du paradis (Einhariar) et tous les hommes sont morts, puisqu'il est dit que l'homme vivra éternellement en quelque endroit? »

Thridje répondit : « Il y a beaucoup d'endroits qui servent de séjour aux bons ou aux méchants. Le plus beau est dans le Gimle ou ciel. Ceux qui désirent une boisson délicieuse, peuvent l'obtenir dans le Brimmer, salle bâtie dans l'Okolne. Une autre demeure délicieuse se trouve sur le Nidaalpen (le mont Ida au centre de l'Asgard ou paradis des dieux); elle est construite en or rouge et porte le nom de Sindri. Dans ces demeures vivront les hommes bons et justes. Il existe une énorme et horrible construction, dont les tours regardent le Nord, dans le Nastrond, « plage des morts, » située dans le Niflheim, le sombre monde inférieur. Elle est couverte de serpents, dont les têtes se trouvent à l'intérieur; ils vomissent des torrents de poison qui inondent le sol et dans lequel pataugent les parjures et les assassins. »

Gangler dit : « Les dieux vivent-ils alors et y a-t-il là une terre et un ciel ?

« Har répliqua : « Il sort de la mer une terre belle et

verdoyante, qui, sans être ensemencée, produit spontanément du blé. Vidar et Vali (fils d'Odin) vivent, comme si les flammes de Sourter ne leur avaient causé aucun mal. Ils habitent dans la plaine d'Ida, où se trouvait jadis l'Asgard, la demeure des dieux ou le paradis. Là séjournent aussi Magni et Modi, fils de Thor, avec Mjoelner, le marteau de ce dernier. Plus loin Hoeder et Balder qui, dans le principe, fut tué par Hoeder, surgissent du Hel, ou royaume des morts (1). Ils s'asseyent l'un à côté de l'autre, pensant aux choses d'autrefois et en parlant. Ils trouvent sur le gazon les tables d'or, que les Ases avaient eues, car il est dit : « Vidar et Vali habiteront la maison des dieux, lorsque la flamme de Sourter aura disparu ; Modi et Magni auront le marteau de Thor (Mjoelner), lorsque Vignar (Thor) aura été tué (2). »

La vie et la chaleur de la vie (Lif et Lifthrasir), ajoute l'Edda moderne, s'étaient cachées et sauvées dans le rocher de Homimer lors du grand incendie ; elles se nourrissaient de la rosée du matin, et d'elles devait naître un nouveau genre humain. C'est ainsi que les Germains, comme les Indiens, ménageaient la transition à une nouvelle période et posaient le principe du système des durées successives du monde.

La Voluspa, cet antique chant sibyllin du Nord,

(1) Nous voyons donc ici par trois fois, deux dieux gouverner le nouvel âge d'or, bien que Vidar paraisse spécialement comme celui qui écrase le serpent, et qu'il reste seul dominateur du monde. Dans le fond, tout ce système repose sur la seule idée que le fils de Dieu, né de la race humaine, domine à la fin des temps. De la confusion du fils de l'homme à venir avec les deux fils du premier homme, naît la tradition, d'après laquelle Balder et Hoeder (Abel et Caïn) reviendront à la fin du monde. Thor, en sa qualité d'être primitif, a deux fils, comme Odin, et ceux-là aussi, étant enfants du premier homme, doivent réapparaître. Enfin, pour ne procéder que par couple, on donne aussi au messie Vidar un second Vali, qui, selon l'Edda, est en réalité le même que Balder.

(2) *Edda*, p. 226 et suiv.

renferme encore un autre passage remarquable, que l'on a regardé comme datant du christianisme, parce qu'il se rapproche beaucoup de la doctrine chrétienne sur le jugement général et qu'il manque dans quelques manuscrits. Après avoir chanté la terre nouvelle et le retour de Balder, le bon fils de Dieu, ce passage continue ainsi : « Il y a dans le Gimle sublime, le ciel, une salle plus belle que le soleil, une salle couverte d'or ; là habiteront des troupes de justes, là régnera le bonheur. Alors l'Être Suprême, celui qui régit tout, celui qui est entouré de puissance, descendra de sa demeure élevée, pour procéder au grand jugement. Il prononcera des sentences, il chassera la confusion, et établira les saintes et éternelles lois de la paix (1). » Ce passage, qui rappelle en tout cas un jugement dernier, est au moins rendu dans un style partiellement païen (2). Nous trouvons du reste aussi le jugement général chez d'autres peuples, chez les Perses, par exemple. Qu'il soit question d'un « fort d'en-haut qui régit tout, » il n'y a rien d'étonnant à cela, car les Germains croyaient aussi à un dieu éternel appelé Alfadur, qui, comme il est dit dans l'Edda moderne, vit toujours, qui a créé le ciel et la terre, qui gouverne tout, et auprès duquel tous les hommes vertueux vivront éternellement dans le Gimle ou Vingolf (3). C'est le dieu unique et éternel, le Parabrahma des Indiens, le Jupiter suprême des Grecs, que n'atteint pas la ruine du monde et des dieux inférieurs et matériels. Du reste la doctrine du Ragnaroker, de la fin du monde et de la décadence des dieux a dû laisser une profonde impression parmi les peuples septentrionaux et germaniques ; nous en avons la preuve dans le

(1) *Voluspa*, LXII.

(2) Cfr. GRIMM., *Mythol.*, 1^{re} éd., p. 472.

(3) *Edda*, II, 163.

beau poème chrétien « Muspilli, » écrit en ancien haut-allemand (1).

Les Celtes ne nous ont malheureusement pas laissé de la fin du monde, des tableaux aussi complets que ceux des Germains dans l'Edda. Ils avaient cependant aussi cette doctrine ; Strabon (2) nous l'apprend, lorsqu'il dit qu'ils croyaient à la destruction de l'univers par l'eau et par le feu. Aujourd'hui encore les Ecossais disent en parlant de choses invraisemblables, qu'elles arriveront avant le Brath (la destruction du monde par le feu) et le dilium (le déluge) (3). Ils admettent, selon Diodore, non-seulement que l'âme de l'homme est immortelle, mais encore qu'après un certain temps, elle revient à la vie, dans un autre corps (4). Nous avons déjà fait connaître qu'ils attendaient le retour du grand héros de la table ronde, Arthur, et celui de ses compagnons.

§ LXXXV.

VII. — TRADITIONS D'AMÉRIQUE.

Nous ne nous étonnerons pas davantage de ce que les rudes habitants du pôle nord, les Groënlandais eux-mêmes, aient des notions et de la destruction du monde et de la résurrection générale. « Un jour, disent-ils, après que tous les hommes seront morts, le globe de la terre sera foudroyé et purifié par un grand déluge formé du sang des morts. Alors le souffle du vent rassemblera de nouveau la poussière ainsi purifiée et lui donnera une plus belle forme. Il n'y aura plus de ron-

(1) Cfr. GRIMM., l. c. 468. WECKERNAGELS, *Alte deutsches Leseb.*, p. 70.

(2) STRABO, IV, 4.

(3) J. SMITH, *Gall. Alterth.*, trad. all. Leipzig. 1781, II. 196.

(4) DIODOR., VI, 352, éd. WESSELING.

ces stériles ; tout sera uni et couvert d'une riche verdure. Tous les animaux reviendront à la vie et seront en grande abondance. Pirksoma soufflera sur les hommes et ils revivront (1). » Un Groënlandais disait au missionnaire Paul Egede, à propos d'une éclipse du soleil : « J'ai appris de mes concitoyens que le jour où il y aura une éclipse totale du soleil, les morts rendus à la vie sortiront de leurs tombeaux (2). » Nous verrons plus loin que les Péruviens établissaient des rapports entre les éclipses du soleil et de la lune et l'idée de la destruction du monde. Du reste, en admettant un déluge purificateur et la résurrection des animaux, la tradition des Groënlandais est restée tellement propre à ce peuple, qu'elle exclut toute idée d'emprunt fait aux Normands, qui, on le sait, découvrirent le Groënland dans les premiers temps du moyen âge.

Nous trouvons également la doctrine de la destruction du monde par le feu à Mexico. Nous savons déjà que les Mexicains divisaient la grande année en quatre périodes. Les quatre éléments : l'eau, l'air, la terre et le feu servaient à désigner ces quatre périodes déterminées, ainsi que dans les systèmes d'autres peuples, par le déluge, les ébranlements des temps gigantesques et l'incendie futur de l'univers. En cela ils sont parfaitement d'accord avec les Chinois qui, comme nous l'avons dit, divisaient également les âges du monde d'après les éléments qu'ils admettaient au nombre de cinq ; du reste le calendrier mexicain offre en général des ressemblances évidentes avec celui des Mongols et des Chinois et avec leur cycle de 60 ans (3). Les quatre

(1) CRANZ., *Hist. von Grönl.*, I, 263.

(2) CRANZ., I. c., II, 333. Rem. et add. § 26.

(3) Cfr. *Einheit des Menschengesch.*, p. 103. Chez les Mexicains, comme chez les Chinois, les saisons, les années et les jours sont sous le pouvoir et la protection des éléments. Cfr. *Allg. Hist. der Reis.*, XIII, 562.

âges du monde sont, chez les Mexicains : l'Ationatiuh ou le soleil de l'eau, qui se termine avec la destruction du genre humain par le déluge. Après celui-ci, ils font suivre le Tlaltónatiuh ou le soleil de la terre, qui dure jusqu'à la destruction des géants par de grands tremblements de terre : alors cesse le deuxième soleil. Le troisième, l'Ehecatonatiuh ou le soleil de l'air, s'étend depuis la destruction des géants jusqu'aux grandes tempêtes qui firent jadis périr le genre humain : ainsi disparut le troisième soleil. L'âge actuel est le quatrième ; il se nomme Tlatónatiuh, soleil ou âge de feu. Successeur de l'âge de l'air, il durera jusqu'à ce que le quatrième soleil et la terre entière soient détruits par le feu (1). Les anciens Mexicains croyaient qu'à l'expiration de chaque cycle de 52 ans, l'âge de feu pouvait finir et être suivi de la ruine du monde. Aussi brisaient-ils chaque fois tous leurs vases et éteignaient-ils le feu, et, suivant une antique coutume, chacun s'agenouillait sur le toit de sa demeure, le visage tourné vers l'Orient et attendait le retour du soleil ou la fin du monde. Lorsque le soleil s'était de nouveau montré, ils faisaient résonner des tambours et d'autres instruments et ils célébraient des fêtes bruyantes pour remercier Xiuhteuctli, le dieu du feu, de ce qu'il avait de nouveau épargné le monde (2). Nous ne savons rien de plus de ce que les Mexicains pensaient de l'incendie du monde et des événements qui devaient l'accompagner ; il est cependant certain, nous en avons fourni la preuve, qu'ils attendaient le retour de Quetzalcoatl, leur dieu et premier homme, ainsi que la chute de leur religion et de leur empire, ce qui

(1) CLAVIGERO, *Storia ant. del Miss.*, Cesena, 1780, II, 57.

(2) Les quatre âges du monde sont aussi marqués sur une représentation hiéroglyphique, que Humboldt donne dans son *Atl. pittor.*, Tab. 12. (*Vues der Cord.*)

n'était vraisemblablement pas sans rapport avec la fin du monde.

Les Péruviens avaient aussi une prophétie de leur premier père, l'inca Virakocha, d'après laquelle le royaume des Incas et l'empire des dieux crouleraient un jour (1). Ils croyaient qu'un jour la lune mourrait et tomberait du ciel, ce qui détruirait tout et amènerait la fin du monde. C'est pourquoi à chaque éclipse du soleil et de la lune, ils faisaient un bruit effroyable au moyen de toutes espèces d'instruments et ils frappaient même les chiens afin qu'ils hurlassent de toutes leurs forces ; ils croyaient ainsi faire sortir la planète de son engourdissement et la rappeler à la vie. Lorsque peu à peu elle reprenait sa lumière, on disait que Pachacamak, le soutien et le gouverneur de l'univers, l'avait aidé et lui avait ordonné de ne pas mourir (2). Nous trouvons dans tout l'ancien monde et dans tout le nouveau (3) cet usage de faire le plus de vacarme et de bruit possible, lors des éclipses du soleil et de la lune, pour éveiller les planètes ou pour mettre en fuite le loup ou le dragon qui veut les dévorer ; et partout il paraît avoir été lié, du moins dans le principe, à la ruine prédite du soleil et de la lune à la fin du monde. C'est ainsi qu'il est dit dans la mythologie germanique que le soleil et la lune ont constamment derrière eux deux loups qui veulent les atteindre et les dévorer, et que c'est pour ce motif que leur course est si rapide. Cependant ces astres devront finir par subir leur sort et devenir la proie des loups : ce sera la fin du monde (Ragnaroker) (4). Mais retour-

(1) GARCILASSO DE LA VEGA, *Hist. des Incas*, par COUDOIN. Amst., 1704, I, 507.

(2) GARCILASSO, l. c. I, 203.

(3) Cet usage existait aussi chez les anciens Grecs et Romains. Cfr. *Allg. Hist. v. Amer.*, I, 119.

(4) Cfr. *Edda, Dämesaga*, 10 et 48. GRIMM., *Mythol.*, p. 130.

nons au Pérou. Les Péruviens croyaient de plus à une résurrection générale. Ils prenaient un soin extraordinaire de déposer en un certain endroit, puis de cacher dans les fentes et dans les trous des murs, ce qu'ils coupaient de leurs ongles et les cheveux qu'ils s'ôtaient en se peignant. Si par hasard le dépôt tombait à terre et qu'un Péruvien s'en apercevait, il ne manquait pas de le ramasser et de le remettre en place. « Cette superstition, dit Garcilasso, piqua souvent ma curiosité; j'en demandai l'explication, et chaque fois ceux que j'interrogeais me donnèrent la même, qui me parut très-ridicule. Savez-vous bien, me dirent-ils, que nous tous honnêtes gens nés ici-bas, nous reviendrons à la vie dans ce monde et que nos âmes sortiront du tombeau avec tout ce qui aura appartenu à leur corps? Afin d'épargner aux nôtres la peine de chercher longtemps leurs ongles et leurs cheveux, car en ce jour il y aura grande presse et bagarre, nous les réunissons ici, afin qu'ils les trouvent d'autant plus aisément, et, s'il était possible, nous cracherions aussi en un même lieu. » François Lopez de Gomara raconte que les Espagnols ayant ouvert les tombeaux des grands du Pérou et éparpillé leurs ossements, les Indiens les conjurèrent de les laisser ensemble, parce qu'ils devaient revenir à la vie. D'autres historiens rapportent des faits semblables.

Considérations finales.

§ LXXXVI.

I. — LES TRADITIONS CHRÉTIENNES ET LES SIBYLLES.

Le point fondamental que les mythes païens font ressortir quant à la fin future du monde, est, comme nous venons de le voir, qu'elle sera accompagnée de plaies temporelles : de la guerre, de la famine et de la peste ; qu'il s'engagera un combat à outrance entre le mauvais principe et le bon ; que le mauvais génie sera vaincu par le médiateur et triomphateur divin, promis à la terre ; et qu'alors suivront la destruction de l'ancien monde et le commencement du nouveau.

L'essence de ces traditions est donc complètement conforme à la doctrine chrétienne. Les investigateurs chrétiens ne tardèrent pas à le reconnaître ; c'est même à cette circonstance qu'il faut attribuer le mélange qui se fit bientôt de la doctrine chrétienne avec les mythes juifs et païens, mélange duquel sortirent les traditions moitié mythiques de l'Antechrist et du renouvellement du monde, que nous trouvons dans beaucoup d'écrivains chrétiens des premiers temps, et notamment dans ceux qui admirent le système du chiliasme ou règne millénaire du Christ sur la terre. Nous exposerons ces traditions chrétiennes d'après Lactance. Il détaille d'abord comment les peuples seront opprimés par la tyrannie des rois, et surtout d'un grand roi venu du Nord qui soumettra tous les autres : écho de la tradition juive de Gog et Magog ; il raconte ensuite que l'édifice du ciel, du soleil, de la lune et des étoiles sera ruiné et que les hommes mourront de frayeur. On entendra en même

temps, continue-t-il, le son de la trompette venant du ciel comme l'annonce la Sibylle.

« Une trompette fera descendre du ciel les accents de la détresse (1). » Il n'existera plus que le tiers des hommes. La fin du monde approchant, viendra un grand prophète (Elie), envoyé de Dieu. Il fera beaucoup de prodiges qui convertiront les hommes à la connaissance du vrai Dieu. Là où les hommes ne l'écouteront point, il leur fermera le ciel, changera l'eau en sang et les tourmentera par la faim et la soif; quiconque osera l'offenser, sera dévoré par les flammes sorties de sa bouche. Lorsqu'il aura converti beaucoup de monde, il surgira de la Syrie un autre roi, né du mauvais esprit, un roi destructeur et corrupteur du genre humain. Il s'élèvera contre le prophète de Dieu, le vaincra, le tuera, et le laissera sans sépulture; mais le troisième jour, le prophète, au grand étonnement de tous, ressuscitera et montera au ciel. Le mauvais roi se constituera lui-même dieu et se fera adorer comme fils de Dieu; il opérera même beaucoup de merveilles. Il régnera alors une affliction telle qu'il n'y en aura jamais eu depuis le commencement du monde. Le tyran marquera les siens, comme on marque les brebis; quant aux justes, qui s'enfuieront de tous côtés, ils les fera mourir par tous les tourments imaginables. Il lui sera accordé quarante-deux mois, pour ravager la terre. A la fin, Dieu prêtera l'oreille aux supplications des bons, et enverra du ciel le grand roi qui les délivrera et exterminera, par le fer et le feu, tous les impies de la terre. Lactance cite encore ici plusieurs vers de la Sibylle, concernant cette arrivée « du grand roi. » Le ciel,

(1) Cette trompette, qui n'est pas celle qui fera sortir les morts de leurs tombeaux, nous rappelle le cor de Heimdall et le terrible conque de Siva, qui se feront entendre lors de la destruction du monde.

à ce moment, s'ouvrira au milieu d'une nuit sombre et orageuse, de sorte que l'éclat du dieu descendant des cieux se manifestera comme un éclair sur la terre entière, ainsi que le prophétise la Sibylle : « Lorsque le feu se déclarera, il régnera une obscurité semblable à celle de la nuit la plus sombre. »

Voici quel sera le signe avant-coureur : un glaive tombera soudain du ciel, de manière que les justes sachent que le chef des troupes célestes est sur le point de venir, ce qui rappelle le glaive flamboyant de Kalki et de Sourter. Accompagné d'anges, le dieu descendra au milieu de la terre ; il sera précédé d'une flamme inextinguible ; les impies seront exterminés et des flots de sang seront répandus. Ce scélérat qui est l'Antechrist, échappera seul, mais sa puissance sera affaiblie et lui-même vaincu en quatre batailles par le grand roi. Selon d'autres traditions du moyen âge, l'archange saint Michel lui fendra la tête, au moment où il voudra prendre son essor de la montagne des Oliviers vers le ciel. Alors, continue Lactance, toute perversité sera bannie de la terre et les faux dieux livrés aux flammes, car la Sibylle a encore chanté : « Les hommes jeteront les images des dieux au feu. » Les enfers s'ouvriront, les morts ressusciteront, et Dieu lui-même prononcera le jugement, dont la Sibylle parle en ces termes : « Alors la terre béante laissera entrevoir l'abîme du Tartare, et les souverains de la terre comparaîtront devant le trône de Dieu (1). »

Telles sont les paroles de Lactance. Comme il l'avoue lui-même sans trop de détour, ces traditions chrétiennes sont un mélange d'opinions rabbiniques, de pas-

(1) Lactance cite encore deux autres passages qu'on peut voir dans son écrit *De vita beata*, VII, 16 sqq.

sages tirés de l'Apocalypse et d'idées païennes. La Sibylle surtout doit avoir exercé une grande influence sur la formation de ces mythes chrétiens, par ses prédictions relatives au grand roi, à la fin du monde et au jugement dernier ; le moyen-âge en avait conservé l'écho dans ces vers :

*Dies iræ, dies illa
Solvat sæculum in favilla,
Teste David cum Sibylla.*

On a grand tort de suspecter ces passages des livres sibyllins, dans lesquels il est question de la fin du monde et du jugement dernier, et de n'y voir que des falsifications d'idées chrétiennes sur les mêmes sujets. Nous avons devant les yeux les sibylles du Nord et leurs chants dans la Voluspa, prophétie de Vole, et ils peuvent servir à nous faire une idée précise de ce que devaient être originairement les chants sibyllins, gréco-romains et orientaux. Connaissant le monde et ses destinées depuis le principe, la Vole septentrionale chante la création de l'univers, les premiers combats qui eurent lieu sur la terre, le premier meurtre commis sur l'innocent Balder, la captivité du mauvais génie Loki, la fin des temps et la restauration de l'âge d'or. Que de telles prophéties sur l'avenir de l'univers, le réparateur futur et la fin du monde, aient formé les matières principales des livres des Sibylles païennes, on s'en convaincra, non-seulement par les auteurs de l'antiquité, mais encore par les écrits qui nous restent sous le nom des Sibylles, bien qu'ils aient été modifiés et augmentés par les juifs et les chrétiens, qui les vénéraient spécialement à cause des prédictions qu'ils renfermaient.

Remarquons que les païens attribuaient ces prophéties touchant le sort à venir du monde aux Sibylles : cela nous aidera à comprendre l'existence et la signification

de ces voyantes fabuleuses. Qu'étaient les Sibylles, que nous rencontrons en Orient et en Occident, comme prophétesses de la destinée de la terre et des hommes ? Il est évident qu'une telle voyante n'a jamais existé, et que c'est uniquement un personnage poétisé dans les temps primitifs, créé pour transmettre de génération en génération les traditions prophétiques. On voit clairement qu'il en est ainsi de Vole, la Sibylle du Nord, aussi bien que des Sibylles des Grecs et des Romains. Vole ne vit pas sur la terre, elle habite le royaume des enfers dans le monde inférieur, et c'est là même qu'Odin va la trouver pour l'interroger sur la mort de Balder. Personne ne connaît son origine, est-il dit ; on la représente comme étant une même personne avec Sif, la femme primitive, épouse de Thor, le dieu de la foudre, et on prétendait qu'Odin était de sa race (1). Les Grecs et les Romains rattachent l'existence des Sibylles à Jupiter, à Dardanus ou à quelque autre être primitif des premiers temps. Lorsque Virgile met Enée en présence de la Sibylle de Cume, non-seulement il nous montre dans celle-ci un être mystérieux, qui, comme prêtresse, habite à l'entrée du monde inférieur, mais en lui attribuant un âge fabuleux de 700 ans il en fait de toute nécessité un être mythique des premiers jours. Si nous la voyons apparaître à Tarquin et lui communiquer les livres sibyllins, son origine inconnue et extraordinaire nous prouve que primitivement les Romains ne l'envisageaient point comme un personnage réel, mais plutôt comme une apparition sortie des enfers. Et dans le fait, d'après Plutarque, elle avait, ainsi que Vole, son séjour au fond des enfers, et de là elle prononçait ses oracles (2). La Sibylle fut donc un être fabuleux, qui aurait

(1) *Edda* RESENII, HAVNIÆ. 1665. *Præf.* c. III.

(2) PLUTARCH., *De sera num. vind.*, XIX.

originellement prédit la destinée du genre humain, ou plutôt les anciennes traditions sacrées, et les prophéties des temps primitifs furent cause qu'on imagina une voyante, dans la bouche de laquelle on mit ces prédictions et tout ce qui concernait le sort du genre humain. Lors donc que les anciens auteurs parlent des sibylles comme de personnages réels et historiques, nous devons les regarder comme des femmes qui, possédant les oracles et les prédictions de ces Sibylles mythiques, jouaient elles-mêmes le rôle de prophétesses en annonçant l'accomplissement de choses anciennement prédites; peut-être ne faut-il y voir que les prédictions et les oracles sibyllins eux-mêmes qui, réapparaissant parmi le peuple en certaines circonstances, donnaient lieu à la création de quelque Sibylle nouvelle. Si Josèphe dit qu'Adam lui-même prédit la destruction du monde par l'eau et le feu, les païens aussi disaient et croyaient que les antiques prédictions étaient venues d'une prophétesse fabuleuse des premiers temps, de la Sibylle vaticinatrice du sort futur de l'univers. Peut-être cette voyante mythique cacha-t-elle d'abord Eve, la femme primitive; en effet, n'en était-il pas ainsi de la Thémis grecque, à laquelle était attribué l'oracle de Prométhée? Et les prédictions, celle surtout de la restauration de l'âge d'or, ne faisaient-elles pas constamment partie de l'histoire du premier homme? Aussi Sénèque fait-il preuve d'un tact parfait, dans la tragédie que nous avons citée, lorsqu'il met la prédiction de l'incendie de l'univers dans la bouche d'Orphée, le plus ancien voyant.

§ LXXXVII.

II. — L'ANTECHRIST.

Nous nous arrêterons encore quelques instants à l'examen de certains points des traditions relatives à la fin du monde. Le principe du mal, qui à la fin du monde livrera un dernier combat au principe du bien, apparaîtra, dans la doctrine chrétienne, incarné sous le nom d'Antechrist. Nous-mêmes nous ne sommes pas certain si sous ce nom il faut chercher un personnage réel. Les Rabbins ont à la vérité un faux messie, qu'ils nomment Armillus et qui devrait naître à Rome d'une vierge colossale en pierre; mais cela ressemble beaucoup plus à une allégorie du paganisme s'élevant contre le judaïsme, qu'à l'idée d'un être réel se posant en adversaire de la vraie doctrine. Les mahométans admettent un Antechrist, personnage réel, qu'ils appellent Dagdschal ou menteur; mais leur système concernant la fin du monde n'est qu'une imitation de la doctrine et des traditions du christianisme. Quant aux païens, nous rencontrons bien chez eux une lutte suprême entre le bon principe et le mauvais avant la fin du monde, mais nulle part on ne montrera avec certitude des personnages représentant ces principes comme l'Antechrist dans les traditions chrétiennes, à moins qu'on ne regarde comme tels Zohack et le loup Fenrir, que les Perses et les Germains font ressusciter. Le Brahman indien qui fournit au colonel Polier des détails sur sa religion, fait mention d'un roi cruel, qui devrait naître dans l'avenir, se faire adorer comme dieu et torturer de toute manière les adhérents de la vraie doctrine, jusqu'à sa défaite par l'avatar Kalki (1). Mais on se demande si cette histoire

(1) POLIER, *Mythol. des Indiens*, I, 170.

ne doit pas son origine à l'influence que les mahométans exercèrent postérieurement dans l'Inde; toujours est-il qu'on ne connaît rien de semblable dans les livres sacrés de la presqu'île.

§ LXXXVIII.

III. — LA RÉSURRECTION ET LA MÉTEMPSYCOSE.

Il en est autrement de la résurrection, à la fin du monde. Nous la trouvons clairement exprimée dans les croyances des peuples les plus divers; non-seulement les Perses, les Grecs et les Celtes, mais encore les Péruviens et même les Groënländais nous la montrent, formant dès l'antiquité, une des principales bases de leurs religions. Oui, tous les peuples, sans en excepter les plus sauvages, admettent la résurrection, c'est-à-dire le retour des âmes dans leur enveloppe matérielle, alors même que nous ne voyons pas qu'ils la rattachent expressément à la rénovation future de l'univers. Les habitants des îles Sandwich sont persuadés qu'après la mort les âmes sont conduites pendant un certain temps dans un autre monde, qu'ensuite elles retournent dans celui-ci et qu'elles y reviennent à la vie. Le prêtre Capilé prédit à Tamehamea, roi païen des Sandwich, qui jouit d'une certaine célébrité, qu'il reviendrait en ce monde, accompagné du dieu Kouahairo (le conducteur des âmes), qu'il reprendrait son pouvoir et qu'il verrait tous les morts rendus à la vie (1). On crut même jusqu'à l'introduction du christianisme que Cook, qui avait été tué et que l'on regardait comme le dieu et patriarche Rono ressuscité, quitterait sa tombe

(1) ELLIS, *Reise durch Hawaji*. Trad. all., p. 71. La même croyance existe aux îles Marquises. Voyez plus loin.

et apparaîtrait de nouveau à Hawaji, où il se vengerait de ses meurtriers (1).

Les nègres de la Nouvelle-Hollande sont persuadés qu'un jour, lorsque tous les hommes seront morts, leurs âmes reviendront et rentreront dans leur ancien séjour (2). Certaines peuplades nègres d'Afrique croient que l'homme descend dans un lieu situé au centre du monde, dans les enfers, et qu'après y avoir vécu quelque temps, il remonte sur la terre. On sait que les nègres esclaves des Indes occidentales se suicident fréquemment, persuadés qu'après leur mort ils ressusciteront dans leur patrie. Tous les peuples d'Amérique ont une croyance semblable au retour des âmes dans un corps humain (3). Il faut admettre comme certain, non-seulement que la foi en une résurrection corporelle fut commune à tout le genre humain, mais encore que de cette tradition primitive est sortie la croyance de l'Orient à la migration des âmes. Tout le monde restera convaincu que la résurrection future ou le retour des âmes dans leur corps mortel a facilement pu donner naissance à la doctrine de cette migration. Nous voyons même que, chez les juifs, l'antique foi traditionnelle en la résurrection, dont l'Écriture fait peu mention dans l'ancien Testament, vacille souvent, et finit par se relier à une sorte de métempsycose. Les Pharisiens voulaient, comme le prétendent aussi quelques tribus nègres (4), que les justes seuls ressusciteraient, et les Talmudistes, qui vinrent plus tard, enseignaient, comme Pindare, un triple retour des âmes dans des corps mortels. Cependant je crois que l'on peut clairement établir, même pour les peuples chez

(1) DIEZMANN, *Reise um die Welt*, I, 318.

(2) GERSTÄKER, *Reisen*, t. IV, p. 564.

(3) Cfr. MEINERS, *Gesch. d. Rel.*, I. 781.

(4) PRICHARD, *Naturgesch. des Menschen*. Trad. par WAGNER, I, 256.

lesquels la doctrine de la migration des âmes dans divers corps a été le plus perfectionnée, que ce système repose sur la croyance originelle à la résurrection, c'est-à-dire au retour des âmes dans des corps humains à la fin du monde. Le point capital de cette doctrine est que les âmes reprendront un jour leur corps, après qu'elles auront passé par une série de corps d'animaux. Ainsi est conçue la doctrine des Egyptiens aussi bien que celle des Indiens. Mais comment s'y adapte ce passage de l'âme par des corps d'animaux? Ce passage n'est pas un principe constitutif, mais un élément secondaire. En effet, toutes les âmes reprendront un jour leur corps humain, mais toutes ne doivent point passer par des corps d'animaux : loin de là, ce dernier sort n'est réservé qu'aux méchants, comme punition. Puisque dans leur vie terrestre, ils se sont souillés en s'identifiant quelque élément animal, ils doivent l'expier en entrant dans le corps de l'animal corrélatif, avant de se trouver dans un état tel qu'ils puissent ressusciter dans le corps d'un homme ou d'un héros. Telle est l'opinion des peuples. L'antique livre des lois de Manou spécifie quelques crimes qui entraînent, comme punition, le passage par le corps d'animaux, et détermine ceux-ci d'après ces mêmes crimes. Ainsi celui qui vole de l'eau, renaîtra plongeon ; celui qui dérobe du miel, deviendra taon, et celui qui enlève du grain, entrera dans le corps d'un rat (1). Les Indiens admettent donc que ces migrations sont des châtiments et des punitions que l'homme doit souffrir dans le monde inférieur (le purgatoire). Il y a là divers degrés ; comme le monde supérieur se compose de sept ou huit degrés ou cieux, ainsi le monde inférieur possède sept ou huit degrés de pénitence, pour ces migrations ; au-dessous de tous, se

(1) MANOU, XII, 62.

trouve l'Onderah ou enfer. Lorsqu'après la mort, l'âme a passé par ces degrés, lorsque proportionnellement à l'énormité de sa faute, elle s'est purifiée de toute souillure en passant par divers animaux, elle reprend un corps humain dans le monde supérieur ou les huit degrés, c'est-à-dire sur la terre ; si dans cet état, elle désire parvenir au ciel ou à la sainteté, elle peut, par une perfection progressive, atteindre au plus haut des huit cieux, appelé « degré d'achèvement. » Ces degrés du monde supérieur portent le nom de degrés de purification ou de perfection, tandis que ceux du monde inférieur ont reçu celui de degrés de pénitence ou de châtimement. Telle est la doctrine des Indiens. Les Egyptiens croyaient aussi que les justes n'avaient pas à subir ces migrations, après leur mort. C'est pour ce motif que leur corps, et non celui des méchants, était si soigneusement embaumé : ainsi préservés de la putréfaction jusqu'au moment de ressusciter, ils devaient sortir de leurs tombes sains et saufs et entourés d'une splendeur nouvelle (1). On croyait aussi que si l'embaumement ne réussissait point et si le cadavre se décomposait, le mort était, dans le monde inférieur, condamné à la migration, livré à la corruption avec son corps, et obligé d'entrer dans le corps d'animaux étrangers. La résurrection dans le corps humain était donc le dogme fondamental de la doctrine de la transmigration, et ce dogme concorde pleinement avec la doctrine chrétienne en tant que cette résurrection, dans le système indien et dans l'égyptien, aura lieu à la fin de la grande année, c'est-à-dire à la fin du monde. Hérodote nous apprend que les Egyptiens admettaient qu'après 3,000 ans, ils auraient achevé leurs expiations par ces migrations

(1) « Ægyptii soli credunt resurrectionem, quia diligenter curant cadavera mortuorum. » remarque S' Augustin, *De Divin. sermon.* 120, c. II.

dans des corps d'animaux et qu'ils ressusciteraient dans un corps humain (1). Or, 3,000 ans forment chez les Egyptiens une grande période ou année, à l'expiration de laquelle ils attendaient l'apocatastase ou renouvellement des choses (2). Les Indiens aussi pensent que le temps de la transmigration des âmes finira avec la grande année (mahayuga), de sorte qu'alors toutes les âmes reprendront un corps humain. Les huit degrés de châtement cesseront dans le monde inférieur ; quant à celui qui, à ce moment, ne sera pas encore purifié de ses fautes et sera indigne d'entrer dans la huitième région, ou la neuvième si l'on y comprend l'enfer, c'est-à-dire dans un corps humain, « Siva, armé du pouvoir éternel, » procédant pour ainsi dire à un jugement général, le précipitera à jamais dans l'Onderah (3). » Donc la tradition primitive de la résurrection des hommes dans leurs corps à la fin du monde, cette tradition que nous trouvons encore plus clairement exprimée chez les anciens Perses, servait de fondement au système de la métempsycose, chez les Egyptiens et les Indiens. Creuzer a déjà admis ce fait (4), qui est du reste confirmé sans réplique pour Roth, lorsqu'il dit que la doctrine de la migration des âmes par les corps d'animaux n'est pas très-ancienne chez les Egyptiens et les Indiens, puisqu'il ne s'en trouve point de traces dans les Védas, ni dans les anciens monuments de l'Egypte (5).

Le chapitre suivant fournira des preuves plus frap-

(1) HEROD., I, 123.

(2) Cfr. CREUZER, *Symbolik.*, I, 284, 1^{re} éd. La période de 3,000 ans semble du reste avoir représenté, aux yeux de la plupart des peuples, la durée de l'âge du monde. Les grandes années de myriades et de millions d'années communes sont en général d'une origine relativement récente.

(3) MAYER., *Mythol. Lex.*, I, 236.

(4) CREUZER, *Commentat. Herod.*, I, 329.

(5) ROTH, *Abendl. Philos.*, I, 218 et 219.

pantes encore à l'appui de ce résultat digne de remarque, en établissant sans conteste que la résurrection à la fin du temps était une antique tradition commune à tous les peuples.

CHAPITRE III.

L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME, LE CIEL, L'ENFER, LE PARADIS,
LE PURGATOIRE.

Ut deos esse natura opinamur, sic permanere
animos arbitramur consensu nationum omnium.

Cic., *Tusc. Quæst.*, I, 16.

Corruperunt igitur poetica licentia, quod acceperant,
vel opinio veritatem per diversa ora sermonesque
varios dissipata mutavit.

(LACTANT, VII, 22.)

§ LXXXIX.

L'immortalité de l'âme.

Toujours et partout, les peuples ont cru et croient encore que l'âme de l'homme ne périt pas avec le corps, mais qu'elle est un être différent de ce dernier et qu'elle n'est pas soumise à la dissolution comme lui. « L'antiquité entière, dit Cicéron, est unanime au sujet de cette croyance, et plus cette antiquité se rapprochait de l'origine primitive et de la source divine, plus elle devait clairement voir la vérité (1). » Voici comment s'exprime Aristote : « Non-seulement nous tenons les morts pour saints et heureux, mais nous regardons encore

(1) Cic., *Quæst. Tusc.* I, 12.

comme criminel celui qui profère contre eux des men-
songes ou des paroles injurieuses, parce qu'ils se trou-
vent déjà dans un état meilleur et plus élevé. C'est là
une croyance qui est venue des temps les plus anciens,
une croyance dont l'origine nous est aussi inconnue que
l'auteur, mais qui s'est conservée et transmise depuis
des temps infinis (1). » On ne peut certes trouver nulle
part l'origine de cette croyance, car elle est aussi an-
cienne que l'humanité elle-même, et son principe re-
monte à cette haute antiquité, à cette époque où, comme
le dit très-bien Cicéron, l'humanité était encore plus
proche de sa céleste origine. Cette foi a été donnée à
l'homme sortant de sa première patrie comme gage de
sa haute destinée, comme pouvant seule lui servir d'ap-
pui dans les destinées diverses de la vie ; à elle seule re-
vient l'honneur de tout ce que l'histoire de la race
humaine peut montrer de grand et de noble. « L'âme,
dit Cicéron, possède une sorte de sentiment intime de
la vie future, et ce sentiment est plus vivace et apparaît
plus visible dans les plus grands talents et dans les es-
prits les plus élevés. Qui serait assez insensé de passer
sa vie dans le travail et la peine, si cette croyance n'exis-
tait point ? (2) » C'était cette foi qui avait entassé, dans
l'orient de l'ancien monde, les constructions gigantes-
ques des pyramides et des tombes royales ; c'était elle
qui avait inspiré aux peuples du nouveau monde la per-
sévération qui éleva ces admirables Téocallis, séjour de
ce que la mort avait moissonné de plus noble parmi le
peuple ; c'était elle qui donnait à Socrate le courage de
vider la coupe empoisonnée et aux peuples du Nord
cette bravoure invincible, avec laquelle ils allaient au
combat, persuadés que s'ils succombaient, Odin les réu-

(1) ARISTOT., *De anima*, ap. PLUTARCH., *Consolat. ad Apoll.*, 27.

(2) CIC., l. c. I, 15.

nirait à lui dans le Walhalla. Il n'est donc pas étonnant que les historiens, préoccupés de chercher la source de toutes les idées religieuses dans les anciennes religions d'Orient, ne savent point chez quel peuple trouver l'origine de la croyance à l'immortalité de l'âme. Hérodote propose les Egyptiens, Pausanias, les Chaldéens et les Indiens (1); ils auraient tout aussi bien pu citer les Germains ou quelque peuple du nouveau monde, s'ils en avaient connu.

Tous les peuples croient à l'immortalité de l'âme, comme ils croient à l'existence de Dieu, et s'il n'y en a aucun qui, pour nous servir de l'expression de Cicéron, soit assez sauvage pour ne pas avoir de notion de Dieu (2), il n'y en a aussi aucun assez sauvage et abruti pour ne pas avoir de notion de l'existence de l'âme au-delà de la mort. Si l'on demande au peuple : Qu'est-ce que l'âme ? il saura tout aussi peu vous répondre que nos philosophes, et nous ne devons pas nous étonner s'il se représente l'âme sous une figure grossière et matérielle. Nous savons que les anciens appelaient les âmes des ombres et beaucoup de peuples nègres leur donnent le même nom (3). On serait tout à fait dans l'erreur si l'on voulait en conclure qu'originellement les Grecs et les Romains aient nié que l'âme eût une existence propre après la mort. On doit appeler cela une tentative faite pour se figurer la partie incorporelle de l'âme par comparaison au corps, son enveloppe matérielle (4). De plus les Grecs et les Romains donnaient à l'âme le nom de ψύχη, ou *anima*, c'est-à-dire vie, esprit; les

(1) Cfr. CREUZER, *Comment. Herod.*, I, 515-516.

(2) CIC., *Quæst. Tusc.*, I, 13.

(3) PRICHARD, *Naturg. des Menschen*, I, 253.

(4) On se figurait aussi l'âme comme l'image en petit de l'homme, n'ayant souvent que la grandeur d'une main ou d'un pouce. Cette idée se retrouve dans la mythologie germanique. Cfr. le conte du Poucet.

idées populaires de la Grèce la représentaient comme un être ailé, qui s'envolait après la mort, ou sous la riante image d'un papillon. Les Germains se figuraient l'âme sous les traits d'un oiseau (1). Il serait donc complètement absurde de refuser aux Grecs et aux Romains la notion de l'existence de l'âme après la mort, parce qu'ils appelaient l'âme une ombre ; aussi absurde que, si par exemple, de ce qu'Homère fait dire à Achille dans les enfers, qu'il préférerait être manœuvre dans le monde supérieur que roi dans le monde inférieur, on concluait que du temps de ce poète les Grecs avaient une idée confuse de l'immortalité et de la vie éternelle, et qu'alors seulement commençait à se former la doctrine des récompenses et des punitions après la mort. L'idée de l'immortalité était imparfaite chez Homère, comme du reste toutes les idées du paganisme. Homère connaissait aussi bien que ceux qui le suivirent le monde inférieur avec son tartare et ses îles fortunées, bien que le repos du monde inférieur dût paraître une vie de tranquillité et de solitude à Achille, toujours avide de combats et de prouesses. Comme Hésiode (2) fait revivre dans les îles de la félicité les héros de la guerre de Troie et de Thèbes, ainsi Homère (3) fait descendre les méchants aux enfers pour y être châtiés.

En terminant, nous produirons encore un témoignage frappant en faveur de la croyance du nouveau monde. Les historiens espagnols rapportent que Cristophe Colomb, faisant célébrer la messe sur la plage de Cuba, arriva un cacique qui, le saint sacrifice terminé, s'assit, rapprocha les genoux du menton à la façon des sauvages, et dit à haute et intelligible voix : « Vous êtes

(1) Cfr. GRIMM., *Deutsche Myth.*, 1^e éd., p. 477 et sqq.

(2) HES., *Ἔργα καὶ ἡμέρα*, 134.

(3) ILIAS., III, 276.

venus dans ce pays que vous n'aviez jamais vu, avec des forces telles, qu'elles nous ont tous remplis de frayeur. Mais apprenez que dans ce monde-là, nous le savons bien, il y a deux endroits entre lesquels les âmes doivent choisir. Le premier est terrible et plein de ténèbres : ce sera l'héritage des méchants. L'autre est agréable et délicieux et là séjourneront les amis de la paix et du bonheur de la race humaine. Croyez donc que vous devez mourir, croyez que vous serez rémunérés à raison de vos actions bonnes ou mauvaises. J'espère que vous n'outragez point ceux qui ne vous ont pas outragés (1). » Telles furent les paroles du cacique ; par elles le nouveau monde, dès sa découverte, dépose, à son tour, en faveur de la croyance générale de l'humanité à l'existence de l'âme après la mort du corps.

§ XC.

Récompense et punition après la mort, ou le ciel, l'enfer, le paradis, le purgatoire.

I. — CROYANCE DES ÉGYPTIENS ET DES NÈGRES.

Tous les peuples croient non-seulement à l'immortalité de l'âme, mais encore à l'existence de divers lieux pour récompenser ou punir l'homme après la mort. Pour mettre devant les yeux la foi des peuples sur ce point, commençons par les Egyptiens, que leur culte des morts avait rendu si célèbre dès l'antiquité qu'Hérodote crut devoir chercher chez eux l'origine du dogme de l'immortalité, et qui aujourd'hui encore, par

(1) *Allgem. Hist. der Reisen*, XIII, 53 et 56.

leurs momies, leurs pyramides et leurs autres monuments funéraires, semblent avoir voulu transporter, pour ainsi dire, au-delà de la tombe toute la vie d'en-deçà de la tombe. Nous ne possédons malheureusement, concernant la croyance des Egyptiens à une autre vie, que des données éparses, incomplètes et en partie peu authentiques, parce que les livres sacrés de ce peuple sont perdus. Nous savons cependant qu'ils admettaient une rémunération après la mort et une résurrection finale dans un corps humain. Selon leurs idées, l'âme après la mort de l'homme, descend, guidée par Anubis, l'Hermès égyptien, le conducteur des âmes, dans l'Amenthès (1) ou monde inférieur, où elle effectue son passage, grâce à un guide, remplissant l'office du Caron de la Grèce. Là, comme dans le monde supérieur, règnent Isis et Osiris, ce dernier prenant aussi le nom de Sérapis en sa qualité de roi et juge des enfers. L'âme doit paraître devant le trône d'Osiris, pour être jugée (2). Si elle est trouvée impure, elle est condamnée à passer par le corps de divers animaux, avant qu'elle puisse revenir c'est-à-dire ressusciter dans un corps humain, après l'expiration de la grande année de 3,000 ans. C'est ainsi que nous voyons Osiris représenté au moment où il condamne un homme immoral à entrer dans une truie (3). Les âmes pures, au contraire, jouissent, paraît-il, d'un heureux repos auprès des dieux, jusqu'à ce qu'elles ressuscitent, c'est-à-dire qu'elles retournent dans un corps mortel, pour vivre sans doute dans une condition meilleure, comme héros ou demi-dieux. Porphyre nous apprend que, lorsqu'aux funé-

(1) Plutarque explique ainsi ce mot : « Qui prend (dans la mort) et donne (dans la résurrection). *De Is. et Osir.*, p. 562, 485 sqq.

(2) Cfr. CREUZER, *Commentat. Herod.*, I, 322.

(3) Id. *Ibid* § 28.

raillés on extrayait et plaçait dans une urne ou boîte spéciale les intestins regardés comme le siège particulier des désirs coupables, on disait cette prière : « O toi, soleil, et vous tous, dieux, qui accordez la vie à nous hommes, admettez-moi dans la compagnie des éternels ; car tous les jours de ma vie, j'ai pieusement adoré les divinités que mes parents m'ont appris à connaître. J'ai également honoré ceux à qui je devais cette existence mortelle. Je n'ai tué aucun de mes semblables, je n'ai enlevé à personne le bien qui lui était confié, jamais je ne lui ai fait de mal. Si dans le cours de ma vie, j'ai failli, soit en mangeant soit en buvant ce qui était défendu, cette faute ne retombe pas sur moi, mais sur ce qui est dans cette boîte. » Cette invocation achevée, la boîte et les intestins étaient jetés dans le fleuve, et le reste du corps, considéré comme pur, placé dans sa dernière demeure (1).

Le grand jour de 3000 ans étant écoulé et les âmes ressuscitées dans des corps humains, les hommes entièrement purs devaient entrer dans la compagnie des dieux et obtenir l'immortalité ; au contraire, ceux qui auraient été encore trouvés méchants devaient, paraît-il, être condamnés à subir de nouvelles migrations dans des corps d'animaux. On ne saurait affirmer avec certitude si finalement un châtement éternel était réservé aux méchants, peut-être après une troisième résurrection dans des corps humains, comme l'admet Pindare. Il en était probablement ainsi et le fragment suivant du livre d'Hermès semble le confirmer : « Les métamorphoses des âmes sont nombreuses, y est-il dit ; les unes procurent un état meilleur, les autres un état pire. Car les âmes, qui sont de nature amphibie, sont

(1) PROPHYR., *De abst.*, IV, 10. SEPP., *Das Heidenthum*, I, 808-9.

changées en animaux vivant dans les eaux, ceux-ci en animaux vivant sur la terre, ceux-ci en animaux vivant dans les airs, ceux-ci en hommes et ceux-ci reçoivent l'immortalité et sont admis dans la compagnie des dieux... C'est là la gloire suprême des âmes. Quant aux âmes qui reviennent dans un corps humain et restent mauvaises, elles n'obtiennent jamais l'immortalité et sont condamnées à reprendre la voie des amphibies : c'est le châtement des âmes mauvaises. » Ainsi donc les Egyptiens croyaient non-seulement au jugement après la mort, à la récompense des justes, ainsi qu'à la punition et à la purification des méchants (par les migrations dans des corps d'animaux), mais encore à une résurrection finale des uns et des autres et, paraît-il, à leur éternelle séparation. Nous retrouvons par conséquent chez les Egyptiens les dogmes fondamentaux de la doctrine chrétienne, concernant l'autre vie. Mais cela ne doit pas nous étonner, car nous la verrons d'une manière plus complète et plus claire encore chez d'autres peuples. Les cérémonies funéraires et surtout l'embaumement, étaient des représentations symboliques du jugement et des autres circonstances qui signalaient le passage et le sort de l'âme dans les enfers, après la mort. Ceux-là seuls, qui avaient eu une conduite irréprochable, étaient admis aux honneurs de l'embaumement ; eux seuls échappaient au châtement de la transmigration, et pouvaient ressusciter sans avoir été animal, pourvu que l'embaumement conservât leur corps jusqu'à la résurrection. Ceux au contraire qui avaient eu une conduite répréhensible, n'étaient pas embaumés, parce qu'ils devaient subir la peine de la transmigration et que celle-ci commençait aussitôt que le corps se putréfiait et perdait son aspect humain. On croyait même que si les momies se corrompaient, l'âme subissait aussitôt la

transmigration, et on en concluait que le jugement prononcé dans les enfers avait été différent de celui qui, sur la terre, avait ordonné ou permis l'embaumement. Voilà pourquoi les Egyptiens tenaient tant à conserver intacts les corps et jusqu'aux cheveux de leurs morts et pourquoi ils y voyaient un signe particulier de leur destinée au-delà de la tombe (1); car ils avaient alors la certitude que les morts appartenaient à la société des justes, qui ne changeaient plus, mais qui renaîtraient un jour comme hommes justes ou héros. Afin de savoir si quelqu'un était digne de l'embaumement, on ordonnait un jugement rigoureux, dans lequel chacun pouvait intervenir pour accuser le mort. Si les juges prononçaient l'embaumement, les parents quittaient le deuil, et le mort était déposé dans un cercueil, après avoir été embaumé. Pour symboliser le voyage dans le monde inférieur, le mort était déposé dans une nacelle dirigée, dit Diodore (travestissant la chose à la façon des Grecs), par un pilote appelé Caron, et conduit au-delà d'un lac figurant celui des enfers; il était ensuite transporté dans la cité des morts qu'ils appelaient, au dire des Grecs, Elysée ou île de la félicité. Il y avait de ces cités funéraires dans les principaux endroits de l'Egypte, surtout près de Thèbes et de Memphis, où les colossales py-

(1) Cfr. DIODOR., I, 91, éd. WESSELING. Rien de plus naturel que de voir les peuples, qui croyaient à la résurrection du corps, aviser au moyen de conserver ce corps intact jusqu'au jour de la résurrection. Aussi trouvons-nous l'embaumement en usage non-seulement chez les Egyptiens, mais encore chez les Péruviens, qui procédaient à cette opération d'une manière vraiment ingénieuse, lorsqu'il s'agissait de leurs rois ou princes. Il faut aussi attribuer une influence particulière à l'idée que le commencement de la putréfaction et de la corruption devait être considéré comme un signe néfaste pour l'état du mort dans le monde inférieur et le principe de sa punition par la migration dans les animaux. De là aussi, chez d'autres peuples, l'usage de brûler les morts, pour les préserver de cette corruption de mauvais augure.

ramides montrent encore combien les Egyptiens se préoccupaient de figurer dans leurs tombeaux le paradis ou séjour des bienheureux, car ces monuments symbolisaient la grande montagne du paradis.

Disons encore quelques mots des idées des nègres, relativement à la récompense et au châtement après la mort. « Les nègres croient généralement que les âmes des hommes justes, après leur séparation des corps, s'en vont vers Dieu, et celles des hommes pervers auprès des mauvais génies, et que c'est pour ce motif qu'en parlant de leurs personnages distingués, ils se servent de l'expression : Dieu a accueilli leur âme. Les Loangos pensent que le séjour des hommes pieux, est là où habite Sambeau Pungo, c'est-à-dire Dieu, et qu'en haut dans les airs se trouve l'enfer que d'autres, cependant, placent dans les entrailles de la terre. Ils admettent que les âmes qui s'en vont auprès des mauvais esprits, apparaissent de nouveau en ce monde ; que, conservant leur penchant à faire le mal, ils tourmentent ceux qu'ils haïssent durant leur sommeil, et que de plus, ils voltigent dans les airs et causent du bruit et du mouvement dans les buissons... Chez les Aminos, le corps d'un nègre, dont un méchant voisin s' imagine avoir vu l'esprit, n'est pas enterré ; comme, chez les Egyptiens, le cadavre d'un homme pervers restait sans sépulture. Les nègres admettent de plus, que les âmes justes doivent passer devant les mauvais génies, avant d'arriver à Dieu, et que ces génies tentent de les réduire en leur pouvoir, ce qui rappelle la lutte du bon génie et du mauvais autour de l'âme des morts, d'après la légende judaïco-chrétienne. Les Ibos affirment que chaque âme est accompagnée d'un esprit bon et d'un esprit méchant, lorsqu'elle se rend au lieu de sa destination, et qu'elle doit passer par un endroit dangereux,

où elle a à franchir un mur qui intercepte la voie. Le bon esprit aide l'âme à surmonter heureusement cet obstacle, tandis que le mauvais la repousse de la tête. Après cela se présentent deux chemins, le premier étroit, semblable au pont des morts chez d'autres peuples, conduit les âmes justes vers Dieu, et le second, large, par lequel les âmes méchantes sont traînées par le mauvais génie dans un ténébreux séjour (1). » Ces peuples, à l'exemple de beaucoup d'autres tribus sauvages, assimilent la vie future à la vie présente et supposent aux morts des femmes, des serviteurs, des esclaves, etc., au-delà du tombeau. Du reste leurs idées sont très-confuses sur ce point; c'est ainsi que quelques-uns croient que l'âme d'une personne décédée revient à la vie dans le corps du premier enfant qui naît après la mort de cette personne. Ils admettent aussi une migration de l'âme dans le corps d'un oiseau, d'un poisson ou de quelque autre créature (2). Nous retrouvons donc ici les éléments de la croyance des Egyptiens à la métempsycose.

§ XCI.

H. — CROYANCE DES ANCIENS PÉRSES.

Rien ne nous est resté de la doctrine des Chaldéens, des Phéniciens et des Syriens, concernant la vie future: force nous est donc de borner nos recherches aux anciens Perses. Aussitôt après la mort, enseignaient-ils, les Dews ou mauvais génies se ruent sur l'âme. L'âme juste est protégée contre cet assaut par Mithra et les bons génies. Le combat dure trois jours et autant de nuits, que l'on passe constamment en prières. Le

(1) D'après OLDENDORF dans PRICHARD, I, 255-254.

(2) PRICHARD, I. c.

quatrième jour, l'âme se lève, pour paraître devant le pont appelé Tschinevad, qui forme le passage de ce monde à l'autre. Les âmes justes se détachent de la terre en exhalant une vapeur suave ; les âmes impies, au contraire, en répandant une odeur de pourriture. Devant le Tschinevad se tiennent Ormuzd et Bahman, le premier génie après Ormuzd, qui jugent les âmes, et Raschnerast, le génie de la vérité et de la justice, qui pèse leurs actions. Si elles sont trouvées pures, le chien céleste, gardien du pont, leur livre passage ; elles passent, conduites par les génies du ciel, à travers un passage étroit et d'une hauteur effrayante. Bahman descend alors de son trône d'or et va au-devant d'elles, en disant : « Qui êtes-vous, âmes pures, pour que vous soyez ainsi venues du monde des afflictions, dans cette demeure, où le père de la tribulation n'a nul pouvoir ? Soyez bien-venues et heureuses, âmes pures, près d'Ormuzd, près d'Amschaspands (le plus grand des bons esprits ou anges), dans le séjour de la félicité, au milieu duquel Ormuzd trône avec tous les bienheureux. » C'est ainsi qu'elles vont dans le Gorotman ou ciel (4).

Les méchants, au contraire, sont précipités du pont dans les ténèbres primitives du Douzakh, c'est-à-dire de l'enfer ou du lieu des châtiments. Là ils sont torturés par les Dews jusqu'à ce que leurs crimes aient été expiés soit par leurs souffrances, soit par les prières et les bonnes œuvres de leurs parents. Dans les cinq derniers jours de l'année, le Douzakh s'ouvre et les âmes qui ont fait pénitence sont libérées, tandis que les autres retournent dans ce lieu. Et si leurs crimes sont tellement grands que ni eux ni leurs parents ne peuvent les expier, ils doivent rester dans l'enfer jusqu'aux

(4) *Zendavesta*, *Vendidad Farg.* 19. Cfr. KLEUKER, *Zendav.*, I. Introd. XXXIII, II, 375. App. I, 287.

derniers jours; et y souffrir jusqu'au moment de la résurrection (1). Quant aux âmes dont les bonnes actions contrebalancent exactement les mauvaises, les Perses leur assignent un troisième endroit, le Hamestan, qui tient le milieu entre le ciel et l'enfer; il n'en est toutefois question que dans leurs écrits d'une époque postérieure (2). Tel sera l'état des âmes jusqu'au jugement général qui aura lieu à la fin du monde. Alors, toutes passeront par le feu et seront ainsi purifiées. Aussitôt tous les morts ressusciteront, et après que Sosiosch (le messie) aura procédé au jugement, les justes seront admis pour l'éternité dans le Gorotman et y vivront sous l'égide d'Ormuzd. Les pécheurs qui n'auront pas encore fait pénitence pour leurs fautes, souffriront dans le Douzakh pendant trois jours et trois nuits qui équivaldront à plus de 9000 ans de tortures. Alors surgiront un nouveau ciel et une nouvelle terre, dans laquelle l'enfer sera éteint (3).

Telle est la doctrine des anciens Perses. Nous trouvons donc chez eux non-seulement le jugement particulier après la mort et une rémunération pour les bons dans le ciel près d'Ormuzd et pour les méchants dans le Douzakh, lieu d'expiation, mais encore une résurrection générale et un jugement universel. Cependant leurs idées semblent confuses sur l'état des méchants après la résurrection. D'un côté, ils seraient purifiés par l'incendie du monde, et par là l'enfer et même Ahriman, le mauvais génie, cesseraient de brûler et seraient rendus purs; tandis que de l'autre côté, les bons seraient seulement séparés des méchants après l'incendie du

(1) *Vensidad Farg*, 12. KLEUKER, I. c. II. 173.

(2) KLEUKER, II, 324 et app. I, 279. Comparez cette tradition à celle des enfants morts sans baptême.

(3) Cfr. KLEUKER, II. 415.

monde et la résurrection, par le jugement général, et les âmes non purifiées, précipitées de nouveau dans le Douzakh, après trois jours aussi effrayants que 9000 ans de souffrances. Quoiqu'il en soit, les Perses admettaient un châtiment éternel et un enfer proprement dit. Le Douzakh est complètement passé à l'état de lieu purificateur, et il n'est plus, comme chez d'autres peuples, spécialement distingué comme lieu de châtiment éternel, bien qu'il renferme l'abîme des ténèbres extérieures, dans lequel le mauvais génie Ahriman fut originellement précipité. Cependant les Perses durent admettre dans le principe un enfer éternel ou tout au moins un endroit de souffrances, qui ne finissait pas avec le monde. Cette opinion est confirmée par le Bundehesch, dans lequel il est dit qu'à la fin du monde, après la résurrection, Ahriman prendra son élan vers le Tschinevad, pont du monde inférieur, et se précipitera de nouveau dans l'abîme des ténèbres (1). Les doctrines des mythologies de la même famille, des Germains, par exemple, et des Indiens, font supposer la même chose. Le royaume des enfers (le monde inférieur de purification) cessera d'exister à la fin du monde, selon la mythologie germanique, qui offre, avec celle des anciens Perses, de grandes analogies sous plusieurs rapports, entre autres, relativement au pont des morts et au royaume de lumière (Muspelheim), formant l'antithèse de celui des ténèbres ; mais cette même mythologie germanique ne limite pas la durée du Nastrand et du Huerghelmir, sources ou abîmes des enfers. Dans le système indien aussi, le monde inférieur d'expiation, avec ses huit degrés pour les diverses migrations des âmes, cessera à la fin de la grande année, mais il n'en

(1) *Bundehesch*, 51.

sera pas de même de l'Onderah, qui est le plus profond abîme de l'enfer par opposition au ciel le plus élevé, et qui existait avant la création de ce monde de purification et de châtement. Chez les Grecs, la même différence existait entre le Tartare, comme enfer, et l'Adès.

§ XCII.

III. -- CROYANCE DES INDIENS.

Les Indiens croient qu'au moment même de la mort de l'homme, il apparaît deux Ima-Dewetas (génies des enfers) sous un aspect tellement horrible qu'il remplit l'âme d'angoisse et de terreur. Mais en même temps se montre un serviteur du dieu Vischnou, qui, si le mort a été pieux adorateur de la divinité, enlève son âme sur un superbe char ; dans le cas contraire, elle est entraînée dans les enfers par les deux génies du mal. Elle comparait ensuite dans l'Iamaloga, ou la ville de l'Iama, juge des morts. Là, les actions des hommes sont pesées ; le secrétaire d'Iama, qui connaît et annote tout, donne lecture de la liste de ces actions, qu'un autre personnage jette dans la balance. Cela fait, dix jours sont accordés à l'esprit pour retourner sur la terre, où il passe ce temps à errer à l'aventure comme un démon : ce qui est conforme à la croyance des nègres. Pendant ces dix jours, les parents déposent des aliments, pour servir à la nourriture des trépassés. Ce terme écoulé, l'âme reçoit sa sentence (1). Les âmes des justes jouissent de la félicité dans un des paradis célestes ou mondes supérieurs, dont le plus élevé porte le nom de Brahmalaya, ville de Brahma (2) ; elles vi-

(1) ROYER, *Opendeur tot het verb. Heydendom*. Leyden, 1661, p. 90 sqq. PAULLIN, *Syst. Brahm.*, p. 178 sqq.

(2) Les Vischnouites regardent naturellement le paradis ou le ciel de Vischnou comme le plus élevé.

vent là auprès des dieux et des bons génies. Les âmes des hommes pervers sont précipitées dans le Narak, c'est-à-dire l'enfer ou plutôt le lieu de châtement; les Indiens comptent beaucoup de ces lieux qui renferment divers genres de supplices. D'après l'énormité de leurs crimes, les coupables sont torturés dans des forêts aux arbres couverts de glaives, par les flammes, par des animaux sauvages, par des immondices, par des épines semblables à des pointes de fer; les uns sont sciés ou déchirés, les autres précipités de rochers, etc. Après avoir été ainsi punis pendant un certain temps, ils doivent achever leur purification, en subissant des migrations par les plantes et les animaux, et ici encore l'espèce et la grandeur du crime servent de règle. Les lois de Manou déterminent scrupuleusement les migrations qu'entraîne chaque faute (1). Lorsque finalement la grande époque de 12,000 années divines sera écoulée et que la fin du monde sera écoulée, les âmes auront passé par les divers degrés de purification et retourneront dans un corps humain, c'est-à-dire qu'elles ressusciteront. Mais cette résurrection sera différente, selon l'état moral des âmes. Celles des justes, qui habiteront un des paradis célestes, renaîtront dans un corps d'un rang plus élevé, tel que dans celui d'un Brahman ou même d'un esprit divin, tandis que d'autres reviendront dans un corps humain d'un rang moins distingué (2). Il n'y aura pas de résurrection pour les méchants qui, à cette époque n'auront pas encore satisfait pour leurs fautes et n'auront point atteint le neuvième degré de purification, c'est-à-dire celui qui permet de retourner dans un corps humain; ils seront jetés pour toujours dans l'On-

(1) MANOU, XII, 55 sqq.

(2) Id., XII, 43 sqq.

derah, c'est-à-dire dans les plus épaisses ténèbres, par Siva, à qui est échue la mission de punir, comme à Brahma celle de créer et à Vischnou celle de conserver. Siva détruira dans ce même temps huit régions ou mondes de châtiments, de purification et d'épreuve, c'est-à-dire la terre et les Naraks souterrains ou le monde inférieur d'expiation qui y est renfermé. Il ne s'agit donc point de l'Onderah aux ténèbres infinies, c'est-à-dire de l'enfer qui continuera à subsister après la résurrection (1). Vischnou maintiendra les sept mondes de purification (c'est-à-dire les cieux ou paradis inférieurs, à l'exclusion du séjour de Brahma et dieu suprême), jusqu'à ce que tous les justes soient purifiés, de sorte qu'ils parviennent à l'état de perfection et entrent dans la demeure même de Brahma; alors Siva détruira aussi ces sept mondes de purification (2).

Ce système des Indiens ne parle pas encore du com-

(1) Le Tartare était supposé situé autant au-dessous de l'Adès ou point central de la terre, que le ciel l'était au-dessus de la terre. Dans les idées indiennes, l'Onderah est aussi placé profondément en-dessous des Naraks ou mondes inférieurs et forme l'antipode du Brahma-laya ou ciel suprême, qui se trouve au-dessus des sept cieux ou planètes. Par conséquent l'Onderah, comme le Brahma-laya, a existé avant le monde visible et l'opinion indienne est précisément que ce dernier fut créé pour la purification des esprits déchus, libérés de l'Onderah. Le monde visible est partagé en quinze mondes ou degrés : sept sous la terre et la terre comme huitième, et sept cieux (planètes) au-dessus de la terre. Les sept mondes inférieurs sont une image des sept mondes planétaires supérieurs et sont représentés comme leur correspondant. Cfr. MÜLLER, *Glauben und Wissen der Hindu*, p. 346. Les sept mondes inférieurs sous la terre (et partiellement la terre actuelle elle-même, comme lieu d'épreuve) sont considérés degrés de pénitence, de sorte que celui qui les a passés, peut revenir ou ressusciter comme homme sur le monde supérieur, après la grande année. Les sept mondes supérieurs servent de demeures aux justes, qui s'élèvent constamment de planète en planète, jusqu'à ce que devenus esprits accomplis, ils s'en vont dans le ciel le plus élevé de Brahma. C'est pour cette raison que ces sept mondes supérieurs sont nommés régions de la purification sublime ou de la perfection.

(2) MAYER, *Mythol. Lese.*, I, 256.

plet anéantissement et de l'absorption de l'âme dans la divinité; il lui conserve une certaine existence individuelle aussi bien dans le ciel suprême de Brahma, qu'au fond des ténèbres de l'Onderah, quoique ce fait soit en contradiction avec cet autre que Brahma, absorbé en lui-même, survivra seul aux grandes révolutions du monde ou mahapralayas. Le bouddhisme cependant fait aboutir la perfection progressive de l'âme à sa complète absorption dans Bouddha, l'être suprême, voire même à sa réduction dans le néant, comme étant l'état le plus parfait de repos et de bonheur (1). Quant au surplus, les Bouddhistes ont emprunté aux Brahmanes leur système relatif à la vie de l'âme après la mort du corps (2); nous y retrouvons, comme chez les Perses et les Egyptiens, le jugement particulier après la mort, les peines expiatoires, la résurrection générale à la fin du monde, puis une vie de félicité dans le ciel le plus élevé, ainsi que d'éternelles souffrances dans les abîmes des ténèbres.

§ XCIII.

IV. — CROYANCES DES CHINOIS ET D'AUTRES PEUPLES DE L'ASIE.

La croyance des Chinois à l'existence de l'âme après la mort de l'homme, a de l'affinité avec le chamanisme qui s'étend sur toute l'Asie centrale et septentrionale et même jusqu'en Amérique; peut-être les deux systèmes n'en formèrent-ils qu'un seul dans le principe. Ce qui distingue ces peuples, c'est que non-seulement ils croient aux démons et à leur influence bonne ou mauvaise sur les hommes, mais qu'ils vénèrent de plus les esprits

(1) Cfr. VON BOHLEN, *Indien*, I, 324 sqq.

(2) Cfr. BERGMANN, *Nomad. Streif. unter den Kalmücken*, III, 54 sqq.

des morts et leur attribuent une certaine action bien-faisante ou mal-faisante sur ceux qui restent ici-bas, action qu'ils supposent produite par les évocateurs et les magiciens. Une partie de ces peuples, tels que les Mongoles, les Thibétains et la majorité de la populace chinoise est passée au bouddhisme ; une autre, les Turcs par exemple, s'est ralliée au mahométisme. En Chine, le philosophe Confucius, qui compte parmi ses partisans les Chinois les plus distingués, a fait disparaître la croyance aux esprits et sa doctrine pratique, fondée sur les traditions et les récits des patriarches des temps primitifs, a plus spécialement attiré l'attention des Chinois sur la vie présente. On en a conclu que les Chinois en général, et les sectateurs de Confucius en particulier, ne croyaient point à l'immortalité de l'âme. Confucius et son école n'ont pas exalté, dans leurs écrits, l'opportunité de se guider selon la bienséance et les anciennes traditions, au point de ne jamais parler de la vie future. En effet le Schou-king dit : « Beaucoup d'empereurs de la famille (de l'ancien patriarche) You sont dans le ciel. » Ce à quoi une ancienne glose ajoute : « Même après l'empereur Tsching-tang, il ne manqua pas de bons rois dans cette famille. Leurs âmes sont dans le ciel (1). » Dans le Schi-king, livre des hymnes, on lit, à propos du célèbre Wen-wang, souche de la dynastie des Tschou : « Wen-wang est dans le ciel. Comme l'éclat, dont brille sa renommée, se répand, etc. (2) » Plus loin se trouve encore écrit dans le même livre, au sujet de Wen-wang : « Celui qui ne devra pas rougir de ses actions ici-bas, en sera magnifiquement récompensé dans le ciel (3). » Et pourquoi en appeler à des passages

(1) *Mém. conc. les Chinois*, I, 248.

(2) *Id.*, IV, 175.

(3) *Id.*, IX, 82.

isolés? La vénération des Chinois pour les mânes de leurs ancêtres, vénération qu'ils manifestent par des sacrifices et des prières, cette vénération, autorisée et sanctionnée par Confucius, démontre à suffisance l'antique croyance de cette nation à l'immortalité de l'âme et à sa glorification comme prix de ses vertus. Aujourd'hui encore, les sectateurs de Confucius adorent les âmes de leurs ancêtres et cet honneur est tout spécialement accordé à Confucius lui-même. Toute grande ville possède un édifice public renfermant une grande salle dans laquelle se trouve une table, portant cette inscription : « O Cong-fou-dsu, puissiez-vous spirituellement descendre du ciel et vous réjouir de la vénération que nous vous témoignons humblement. » Avec cette prière, les Chinois offrent des fruits, du vin, des fleurs et l'odeur des parfums (1).

Mais la preuve la plus manifeste de l'antique croyance des Chinois à une récompense et à un châtiment après la mort se trouve consignée dans les écrits et les doctrines de la secte des Tao-sse, qui ont plus particulièrement puisé leurs abstractions théosophiques dans les antiques croyances populaires, et qui, pour ce motif, ne jouissent pas d'une grande considération parmi les lettrés du pays. Ils établissent, dans l'existence de l'âme après la mort du corps, divers degrés pour la récompense ou la punition des œuvres, mais ils admettent que les esprits des morts continuent à exercer une influence sur ce monde. On doit faire treize cents bonnes actions, est-il dit dans le *Livre des récompenses et des peines*, pour acquérir l'immortalité dans le ciel, c'est-à-dire le plus haut degré de béatitude; il en faut trois cents pour devenir un immortel de la terre (ce qui constitue une sorte d'état intermédiaire). Après leur mort, les im-

(1) BARROW, *Travels in China*, c. IV.

pies sont réunis aux mauvais génies (1). Les âmes parfaites ont reçu le nom de Sien, c'est-à-dire heureuses; elles jouissent de la félicité auprès de Chang-ti, la divinité; ce sont des génies bienfaisants qui possèdent une grande puissance et qui secourent ceux qui les invoquent. Les êtres intermédiaires, nommés Schen, sont des esprits de la lumière et de la nature qui gouvernent aussi les rapports terrestres et protègent les choses d'ici-bas; le fils du ciel (empereur) a toutefois la faculté de les dégrader ou de les maintenir. Les Kouei ou êtres mauvais proprement dits, sont en lutte perpétuelle avec les âmes justes (2). Les Tao-sse croient aussi à une expiation après la mort; beaucoup d'âmes doivent, jusqu'à ce qu'elles soient purifiées, errer sous la forme de divers fantômes, autour des tombeaux ou dans les éléments. Cette croyance côtoie de fort près la migration par les animaux. Mais ce qui est remarquable dans ce système, c'est que les hommes peuvent aussi conquérir l'immortalité du corps; nous voyons en cela un écho de la doctrine de la résurrection future et de l'immortalité dans le paradis. Aussi les efforts des sectaires en question tendent-ils à reconquérir le breuvage d'immortalité (Tschang-seng-yo, le remède de la vie éternelle), afin de restituer à l'homme l'immortalité du corps par cette boisson et d'autres moyens magiques. Du reste, les Tao-sse sont aujourd'hui descendus jusqu'à faire du sacerdoce un charlatanisme, semblable à celui des jongleurs de la Sibérie, qui doivent probablement leur origine à cette

(1) *Le livre des récompenses et des peines*. Trad. du chin. par A. RÉMUSAT. Paris, 1816, p. 8.

(2) Cfr. WINDISCHMAN, *Philos. in Fortg. der Weltg.*, p. 320. Dans le système des Tao-sse les esprits des morts sont donc complètement changés en génies après le trépas de l'homme. Peut-être faut-il voir ici une métamorphose pareille à celle que subissent, sous la plume d'Hésiode, les hommes du premier âge devenus des génies bienfaisants.

secte. Pour conjurer et expulser les esprits ils offrent divers sacrifices et font du bruit en frappant sur des chaudrons et des tambours, comme tous les jongleurs de l'Asie orientale (1).

La foi primitive des Japonais est semblable à l'ancienne croyance des Chinois; comme celle-ci, elle consiste surtout dans l'adoration des mânes des ancêtres. Les adhérents de cette foi, qui ne se sont pas convertis au bouddhisme, portent le nom de Sintos. Ils croient que les âmes des hommes vertueux sont transportés au plus haut des trente-trois cieux, qui est le séjour des dieux et a reçu le nom de Takamaon Fara, c'est-à-dire vestibule élevé et super-céleste; les hommes vicieux sont pendant un certain temps tenus à distance de cette demeure, pour les punir et les purifier. On croit que les âmes des méchants se changent en renards, que les prêtres nomment Ma, ce qui signifie mauvais esprits (2). Les Japonais n'ont point de plus amples idées des peines et des récompenses dans l'autre vie.

La croyance à l'immortalité, admise par les autres peuples de l'Asie septentrionale et orientale, se rattache à celle des Chinois et des Japonais. Tous adorent les mânes des morts et croient à diverses situations après la mort, bien qu'ils ne possèdent à ce sujet que des notions très-confuses. Les Kamtschadales disent qu'après leur mort ils s'en iront auprès d'un roi du monde inférieur (Hantsch), où la vie se présentera dans les mêmes circonstances qu'ici, sauf qu'on n'y souffrira point la faim. En fait de punition du crime et de rémunération morale, leur intelligence grossière ne sait rien, si ce

(1) Cfr. DU HALDE. Trad. all., III, 26 sqq.

(2) MAYER, *Mythol. Lex.*, II, 591 Cette métamorphose en renard, nous rappelle le loup-garou et nous prouve qu'originellement la transmigration des âmes se rencontre parmi tous les peuples incultes du paganisme.

n'est que ceux qui ont été riches en ce monde deviendront pauvres en l'autre, et que ceux qui ont été pauvres, deviendront riches (1).

§ XCIV.

V. — CROYANCES DES GRECS ET DES ROMAINS.

Passons au monde classique de l'ancien continent, aux Grecs et aux Romains. Depuis Homère jusqu'à Virgile, ces peuples ne varient point sur l'ensemble des points relatifs à l'autre vie, bien que sur certains détails ils vacillent et donnent carrière à leur imagination poétique. Il ne pouvait d'autant moins en être autrement que l'antiquité grecque et romaine ne visait nullement à revêtir par un sacerdoce réglé et des écrits sacrés, les traditions religieuses d'une certaine forme dogmatique. Le séjour des morts ou le monde inférieur est l'Adès ou Orcus. Il y avait deux endroits bien distincts, destinés l'un aux justes et l'autre aux réprouvés. Le séjour réservé aux justes, et en particulier aux héros et aux grands hommes, était l'Elysée ou les îles fortunées (le paradis), où des luttes d'agrément et des banquets délicieux étaient le partage des bons, sous un soleil qui jamais ne se couchait. Le lieu de châtiement, ou l'enfer, proprement dit, était le Tartare situé au fond des abîmes, où les criminels des premiers temps, Tantale, Sisyphe, Ixion, qui s'étaient révoltés contre les dieux, étaient condamnés à souffrir des tortures extraordinaires. Le sort des morts était décidé par les juges Minos, Rhadamanthe, ainsi qu'Eaque dont il n'est point fait mention dans Homère. Telles sont les doctrines capitales de l'antiquité classique sur l'immortalité. Afin de faire

(1) STELLER, *Kamtschatka*, p. 270.

connaître quelques détails à nos lecteurs, nous allons lui mettre sous les yeux une description succincte du monde inférieur selon Virgile. Un sentier long, sombre, garni de gorgones, de centaures et de monstres diaboliques et fantastiques, conduit à l'Achéron, sombre et fangeuse source du Cocyte ou du Styx, cet océan qui enlace neuf fois les enfers. Caron, le vieux et sinistre nocher de ces lieux, transportait dans sa barque, construite au moyen d'outres ajustées, les morts qui, ombres sans corps, voltigeaient comme des troupes d'oiseaux en automne. Ceux qui n'avaient pas été ensevelis devaient errer, je dirais presque « retourner, » pendant cent ans, avant de pouvoir traverser le Styx. Au-delà de ce fleuve, se trouvait le terrible gardien du monde inférieur, Cerbère aux trois têtes. On se trouvait ensuite dans de vastes champs, où habitaient les âmes des enfants, des innocents assassinés, des suicidés, de ceux que l'amour ou la guerre avait fait périr. Là le chemin se bifurquait ; à droite, il conduisait au séjour de Pluton, roi des enfers, et à gauche, vers le Tartare. Celui-ci était entouré d'une triple muraille, cernée par les flammes du Phlégéthon, tandis que l'entrée en était gardée par la furie Tésiphone. Au fond du Tartare était relégué l'antique serpent ou hydre à cinquante têtes, monstre affreux entre tous les monstres, qui dans le principe avait été précipité dans les ténèbres des abîmes. Il faisait flageller les coupables par les furies, puis ils les envoyait rejoindre les criminels fameux, Tantale, Salmonée et autres, dans le Tartare, dont la profondeur égalait le double de la distance qui sépare la terre du ciel. A droite du palais de Pluton, on voyait le charmant Elysée, avec ses belles prairies et ses jolis bosquets, qu'éclairait un soleil qui ne se cachait jamais. Des luttes simulées, des danses, des chants, des banquets et

toutes les nobles occupations auxquelles les héros s'étaient livrés pendant leur vie, occupaient leur temps dans ce lieu de félicité. L'Eridan coulait à travers d'épais bois de lauriers. Telle est la description que Virgile fait de l'Adès. Mais au-delà de l'Elysée, il nous montre encore un autre lieu, entouré par le Léthé ou fleuve de l'oubli, où le monde inférieur se relie au monde supérieur. Là séjournent les âmes qui, après avoir effacé par la pénitence dans le monde inférieur, les taches qui les souillaient, regagnaient le monde supérieur dans des corps humains et allaient d'abord au Léthé boire l'oubli de tout leur passé. Voici les paroles que Virgile met à ce sujet dans la bouche d'Anchise, s'adressant à Enée :

« Même quand cet esprit, captif dégénéré,
A quitté sa prison, du vice invétéré,
Un reste impur le suit sur son nouveau théâtre;
Longtemps il en retient l'empreinte opiniâtre;
Et de son corps souffrant éprouvant la langueur,
Est lent à recouvrer sa céleste vigueur.
De ces âmes alors commencent les tortures;
Les unes dans les eaux vont laver leurs souillures;
Les autres s'épurer dans des brasiers ardents;
Et d'autres dans les airs sont le jouet des vents;
Enfin, chacun revient, sans remords et sans vices,
De ces bois innocents savourer les délices.
Mais cet heureux séjour a peu de citoyens :
Il faut pour être admis aux champs Elyséens,
Qu'achevant mille fois sa brillante carrière
Le soleil à leurs yeux ouvre enfin la barrière.
Ce grand cercle achevé, l'épreuve cesse alors.
L'âge ayant effacé tous les vices du corps,
Et du rayon divin purifié les flammes,
Un dieu vers le Léthé conduit toutes ces âmes;
Elles boivent son onde, et l'oubli de leurs maux
Les engage à rentrer dans des liens nouveaux (1).

Ce passage mérite d'attirer notre attention sous plus d'un rapport. Nous y trouvons la doctrine de l'expiation.

(1) *Æn.*, VI, 733-751.

tion et de la purification des âmes par des châtimens temporaires dans l'Adès : c'est l'antique système que nous avons déjà rencontré chez tous les peuples de l'Orient et qui sert en particulier de fondement à la migration des âmes par des corps d'animaux, pour effacer leurs souillures. Virgile n'est pas le seul, parmi les Grecs et les Romains, qui fasse envisager l'Adès à ce point de vue; Platon avait donné dans son *Phédon*, une description semblable de l'enfer, description qu'il avait vraisemblablement puisée dans les mystères. « Aussitôt, dit-il, que les âmes sont arrivées au lieu où le démon transporte chacune d'elles, on sépare celles qui, sur la terre, ont vécu dans la justice et la piété, de celles qui ont mené une vie criminelle. Quant à celles dont la conduite a flotté entre le bien et le mal, elles se rendent à l'Achéron, montent la barque qui leur est destinée et qui les conduit à la mer (de leur purification). Là elles vivent et se purifient des fautes qu'elles ont commises; elles sont ensuite rendues à la liberté et reçoivent la récompense de leurs bonnes actions. Quant aux âmes incurables à cause de la grandeur de leurs crimes, vols fréquents ou considérables de choses sacrées, violations des lois et des droits, etc., elles reçoivent leur punition méritée dans le Tartare, dont elles ne peuvent sortir. Pour ce qui est de celles qui sont curables, elles doivent aussi descendre dans le Tartare, mais lorsqu'elles y sont restées un an, les flots (du Périphlégéthon, ou mer de feu) les rejettent, et elles parviennent de nouveau à l'Achéron. Si là elles sont accueillies par ceux contre lesquels elles ont péché, la peine que les juges leur avaient imposée, se trouve accomplie. Enfin ceux qui ont été trouvés avoir fait des progrès marquans dans la sainteté, ceux-là sont dispensés de passer par tous ces lieux inférieurs; li-

bres de toute entrave, ils parviennent à la demeure bienheureuse, l'Elysée, et habitent ensuite (ressuscitent) sur la terre (1). C'est ainsi que Platon décrit, dans le même sens que Virgile, le triple état des âmes dans le monde inférieur, après la mort des corps : l'état de félicité dans l'Elysée et l'état d'éternelle damnation dans le Tartare, puis un troisième état, une sorte de purgatoire, pour la punition et la purification des âmes coupables de fautes moins grandes. Cette doctrine d'un lieu d'expiation dans l'Adès, et d'un autre d'éternel châtiment dans le Tartare résultait d'une tradition primitive chez les Grecs; cela admet d'autant moins de doute que nous avons plus ou moins retrouvé ces mêmes idées parmi d'autres peuples anciens.

Ce qu'il y a encore de remarquable dans le passage cité de Virgile, c'est le retour des âmes dans leurs corps ou leur résurrection dans le monde supérieur. Après que les âmes avaient achevé leur expiation, elles devaient, à l'exception, paraît-il, de celles qui étaient précipitées pour toujours dans le Tartare, revenir à la vie; et même le séjour des âmes dans l'Elysée n'est pas éternel puisqu'elles doivent se rendre de là dans le monde supérieur et ressusciter dans des corps humains. C'est ainsi que s'exprime Platon. Qu'était-ce donc que ce retour ou cette résurrection? Les anciens ne nous fournissent guère de lumière pour répondre à cette question. Platon et Virgile admettaient comme beaucoup d'autres, une résurrection réitérée, de même qu'un grand nombre croyaient à une révolution réitérée du monde. Il est toutefois certain que, dans le principe, on rattachait cette résurrection à l'expiration de la grande année et à la rénovation universelle, c'est-à-dire

(1) *Phædo*, p. 113 et 114.

à la fin du monde : c'est ce qu'indique Virgile, quand il fait ressusciter les âmes après le grand jour de mille ans. Platon, de son côté, relie ailleurs une résurrection générale à la grande révolution de l'univers ou à la fin de la grande année, dite platonique (1).

Les Grecs paraissent avoir possédé de plus amples traditions de la vie future après l'apocatastase ou la dernière résurrection générale ; c'est ce que l'on peut conclure des paroles de Pindare, relatives à une triple résurrection et une éternelle béatitude au plus haut des cieux. Voici le remarquable passage auquel nous faisons allusion :

« Les crimes commis dans l'empire de Jupiter sont jugés, dans le monde inférieur, par un juge qui prononce de sévères sentences. Mais les bons, jouissant la nuit comme le jour des rayons du soleil, ne mènent point une vie pénible ; ils ne fatiguent point la terre par le travail de leurs mains, ni les ondes de la mer pour se procurer une misérable nourriture. Fidèles à leurs serments, ils sont là, loin des larmes, réunis aux dieux puissants et vénérés. Les autres souffrent des tourments horribles à voir. Mais ceux qui ont eu le bonheur de passer trois fois en-deçà et au-delà, en conservant leur âme pure d'injustice, sont entrés dans la voie de Jupiter qui mène au séjour de Saturne. Là le souffle de l'Océan caressera l'île des bienheureux, là s'étalent des fleurs au reflet doré, les unes sortant de terre ou croissant sur des arbres magnifiques, les autres nourries par les eaux. Elles servent aux habitants de ces lieux à se tresser des couronnes et des bracelets, d'après les décrets de Rhadamanthe, intime compagnon de Saturne, père de tous, mari de Rhéa, assis sur le trône le plus élevé (2).

(1) *Politic.*, p. 271.

(2) *PIND., Ol.*, II. 56 sqq.

A part l'Elysée du monde inférieur avec son soleil éternel, Pindare admet donc ici comme séjour destiné aux âmes entièrement parfaites, après la troisième et dernière résurrection, ces îles fortunées qui, selon lui, se trouvent dans ciel le plus élevé ou la cité supérieure de Chronos. Ce serait donc là le lieu de bonheur, dans lequel devaient entrer les justes, à la fin du monde, c'est-à-dire après la résurrection générale, alors que l'Elysée aurait cessé d'exister. Nous avons déjà rencontré de semblables idées chez les Egyptiens, les Perses et les Indiens, et nous les retrouverons encore parmi d'autres peuples.

Nous voyons donc jusqu'à quel point la tradition de l'existence de l'âme après la mort du corps s'est maintenue intacte parmi les anciens ; nous voyons que non-seulement ils croyaient à une triple résurrection après le trépas, mais qu'ils avaient encore conservé des restes de la croyance à une résurrection générale. La croyance à l'immortalité de l'âme, qui doit être regardée comme le point de vue principal auquel l'antiquité se plaçait pour envisager le monde mortel, paraît s'être surtout enseignée et transmise dans les mystères ; aussi y voyons-nous initiés tous les génies nobles et élevés de l'antiquité, jusqu'à Cicéron, qui lui encore éprouvait une si grande joie de ce que, par les mystères, s'était conservée l'espérance d'une autre vie. Cependant l'immortalité restait toujours une doctrine obscure et composée de lambeaux défigurés ; aussi était-il aisé aux philosophes du doute et de l'incrédulité de renverser toute la théorie du monde inférieur par ses propres fables et contradictions. Ce fut en particulier le but des Epicuriens ; rejetant l'enfer et ses terreurs, ils niaient aussi l'existence des dieux, et expliquaient l'idée de la divinité comme spécialement née de la frayeur du ter-

rible enfer. Ainsi s'exprime l'épicurien Lucrèce, qui tenta aussi de démolir le sombre séjour :

« Quel moyen reste-t-il à l'homme de se défendre qu'il a des peines éternelles à redouter après la mort ?

« La suite de ce poème..... portera les derniers coups aux fantômes de l'Achéron, à ces sombres chimères qui empoisonnent le bonheur dans sa source, qui donnent à toutes nos idées la teinte lugubre de la mort et qui ne nous laissent jouir d'aucune volupté pure (1). »

On dirait vraiment que Lucrèce a fait l'éducation de maint matérialiste moderne. Socrate et son école avaient des idées meilleures et plus justes sur cette matière. Ils reconnaissaient que la foi populaire avait pour assise une antique tradition d'une origine élevée, tradition que les poètes avaient corrompue par leurs fables. Ils ne voulaient pas qu'on fit si bon marché de ces croyances populaires, mais qu'on en tirât, pour s'y conformer, ce qu'elles avaient de meilleur et de plus sacré. Ils ne méconnaissaient toutefois point que l'homme avait besoin d'un enseignement plus relevé pour marcher d'un pas sûr, et dans les écrits de Platon se trouve plus d'une fois exprimé l'espoir que l'avenir donnerait à l'humanité cette doctrine meilleure et reposant sur des bases plus solides. Le *Phédon* renferme à ce sujet un beau et remarquable passage, dans lequel le dialogue entre Socrate et ses disciples sur l'immortalité de l'âme, fournit à l'un des interlocuteurs l'occasion de s'exprimer ainsi : « Nous devons admettre sur ce point ce que les opinions humaines ont de meilleur et de plus solide, et tâcher de s'en servir comme d'une planche pour nager à travers la vie, à moins que quelqu'un ne puisse navi-

(1) LUCRET., *De rer. nat.*, I, 111, III, 37.

guer avec plus de sûreté et moins de danger, monté sur une embarcation plus solide ou protégé par la parole d'un dieu (1). » Cet aveu des plus nobles écoles philosophiques de l'antiquité, reconnaissant la nécessité d'une révélation divine, doit nous réjouir, nous chrétiens, et nous faire rendre des actions de grâces à Dieu de notre bonheur d'être chrétiens.

§ XCV.

VI. — CROYANCES DES GERMAINS.

Selon la croyance des Germains, telle qu'elle est consignée dans les Eddas, l'âme doit, après la mort du corps, arriver dans le monde inférieur, en passant d'abord un fleuve appelé Gjal : ce passage a lieu par un pont doublé d'or, nommé Gjallar, comme chez les Perses. Modguder, la vierge géante, veille à la tête du pont, et conduit les âmes : elle remplit donc les fonctions de Caron, le nocher grec. L'enfer des Germains a son Adès ou Pluton : c'est la déesse Hel, qui a établi là son séjour et son empire ; elle a, comme Pluton, donné son nom au monde inférieur, et ce nom a de plus formé le mot allemand *Hölle*, enfer. Selon le système germanique, la demeure de Hel ou l'enfer se trouve dans le neuvième monde inférieur (2). Elle mesure une éten-

(1) *Phædo*, 85 D. Cfr. *Politic.*, p. 272.

(2) Ces neuf mondes, qui rappellent l'idée orientale des (sept ou) neuf sphères planétaires, sont appelés : Muspelheim, monde de la lumière ou du soleil ; Alfheim, monde ou enfer des anges ; Godheim, monde des dieux ou des Ases ; Wanahaim, monde des wannes ou des esprits ; Windheim, monde de l'air ; Manheim, monde des hommes, la terre ; Jotunheim, monde des géants ; Myrkheim, monde de l'obscurité, séjour des monstres gigantesques, à ce qu'il paraît ; et enfin Niflheim, monde des ténèbres, dans lequel se trouve le royaume de Hel. Le Muspelheim, le ciel le plus élevé, le séjour

due immense; elle est entourée d'une clôture excessivement élevée et pourvue de portes à claire-voie. Le palais, que la souveraine des morts habite, est le sujet d'effrayantes descriptions: l'édifice lui-même porte le nom de misère; il a la faim pour table, la voracité pour couteau, le retard pour domestique, la lenteur pour femme de chambre, le seuil de sa porte pour pont-levis, la maladie pour lit, auquel la malédiction sert de rideau. La reine elle-même est moitié de couleur bleue et moitié de couleur humaine (4). Du reste le séjour de Hel n'est pas plus à comparer à notre enfer que l'Adès grec. Il était particulièrement réservé à ceux qui mouraient de vieillesse ou de maladie; il recevait même des êtres justes, tels que Balder et Brunhilde. Les Germains regardaient comme demeure proprement dite des méchants, tels que les parjures et les homicides, le Nastrand qui, semble-t-il, se trouvait dans la profondeur centrale du Niflheim et était identique au Huer-gelmir, l'ancien gouffre, c'est-à-dire l'abîme (*locus profundus*) dans lequel le serpent Nidhoegger rongait la racine de l'univers; tel était le lieu qui correspondait au tartare grec et à notre enfer. L'Adès grec nous apparaît aussi comme un lieu de pénitence et de purification. Nous ne trouvons nulle part une pareille idée de l'enfer des Germains; cependant la description du palais de Hel lui donne, jusqu'à un certain point, l'aspect d'un lieu de châtiment, et ce qui paraît confirmer cette supposition, c'est que cet endroit était spécialement réservé aux hommes qui avaient succombé à la vieillesse ou à

sublime de l'esprit de lumière. existait dès le principe; il fut suivi du Niflheim avec le Huer-gelmir; vinrent ensuite les autres mondes de la création visible. Ainsi donc les Germains croyaient aussi (Cfr. les Grecs, les Indiens, etc.) que le ciel et l'enfer existaient avant la création du monde:

(1) *Edda, Dämsaga*, 44 et 28.

la maladie; car on sait qu'une telle mort avait quelque chose d'ignoble chez ces peuples. Après tout, il pourrait aussi s'agir de châtimens temporels, que les âmes endurent en cet endroit, parce que l'existence de l'enfer devait cesser à la fin du monde.

Les Germains désignaient comme le séjour des bienheureux après leur mort, leur Walhalla, c'est-à-dire la demeure d'Odin, mais ceux-là seuls y étaient admis qui avaient succombé dans les combats. Nous ne devons pas nous étonner que les peuples guerriers de la Germanie accordassent à leurs héros seuls quelque mérite dans le monde inférieur. Nous ne trouvons chez aucun peuple païen une idée juste de ce séjour : les Grecs ne pouvaient s'imaginer que les esclaves vécussent aussi dans l'autre monde, et les Indiens trouvent tout naturel que la dernière caste des méprisables parias soit reléguée dans la plus basse région des enfers. Les mahométans eux-mêmes n'admettent le paradis et les houris que pour ceux qui meurent sur le champ de bataille.

Comme Vischnou vient en aide aux siens sur le point d'expirer, ainsi Odin envoie ses messagers célestes, les Walkyries (1), à ceux qui tombent dans le combat, afin de leur prêter assistance et de les introduire dans le Walhalla. Il paraîtrait donc que les anciens Germains supposaient la mort précédée d'une lutte entre le bon génie et le mauvais génie; c'est ce qu'indiquent aussi diverses traditions du moyen âge (2). Dans le Walhalla les héros heureux, Einheriar, mangent à la table d'Odin,

(1) L'expression Kyries correspond assez au mot indien Gilies, qui désigne également des esprits et des messagers divins et qui a servi à former Walagilies. (*Bhagavadam*, *As. Or.* I. 70.) GRIMM donne, il est vrai, une autre explication.

(2) GRIMM, *Mythol.*, 1^{re} éd., p. 484.

du sanglier Saehrimner, qui, tous les jours, est coupé et apprêté, et se trouve intact tous les soirs ; ils boivent un hydromel inépuisable, que donne la chèvre Heidrum, nourrie de l'arbre merveilleux appelé Lerader. Voici comment ces hommes fortunés passent leur temps : « Aussitôt qu'ils se sont habillés, ils s'équipent, sortent, vont se battre et se tuer ; quand l'heure du repas a sonné, ils s'en retournent et se mettent à table, ainsi qu'il est dit : chaque jour les héros luttent dans l'enclos d'Odin, ils choisissent la mort ; ils quittent le combat, boivent la bière avec les Ases, se nourrissent du Saehrimner, et s'asseyent en paix côte à côte (1). »

Telle est la description que donne l'Edda de la félicité des héros dans le Walhalla. Mais cet état des morts n'était pas immuable, car le Walhalla et le royaume de Hel dans le Niflheim ne devaient pas avoir une durée éternelle ; il ne faut y voir que des lieux de transition, dont l'existence devait avoir son terme avant le Ragnaroker ou la fin du monde. Il n'y aurait plus alors ni Walhalla (paradis des bienheureux), ni royaume de Hel (endroit de purification et de châtimement) ; les justes entreraient dans le Gimle ou ciel, où ils jouiraient d'une éternelle béatitude avec Balder ; Vidar, le vainqueur messianique de l'inferraloup Fenrir, et Wale, fils d'Odin, triade ressuscitée, correspondant aux dieux des premiers temps : Odin, Wili et We. Quant aux méchants, ils seraient repoussés dans le Nastrand. Ainsi donc à la fin du monde, et après le jugement dernier, dont il est aussi question dans la Voluspa (2), il ne resterait plus que le Gimle, ciel supérieur et séjour éternel des bienheureux, et le Nastrand avec le Huelgelmir dans les abîmes profondes du Niflheim, enfer ou lieu d'éternels

(1) *Dämsaga*, p. 33-35.

(2) *Cfr.* § 84.

châtiments. L'un et l'autre, dans la tradition germanique, existaient avant la création du monde visible. L'Edda s'exprime en ces termes concernant le Nastrand et le Huergelmir, comme constituant l'enfer après l'incendie de l'univers : « Il y a là un gigantesque et horrible édifice, dont les portes regardent le Nord. Il est couvert de serpents, dont les têtes tournées en-dedans distillent un poison qui couvre le sol, et dans lequel marchent les parjures et les meurtriers, ainsi qu'il est dit (dans la Voluspa de l'ancien Edda) : « Je vois s'élever une salle loin du soleil, sur le terrain du Nastrand. La porte est vers le Nord. Des gouttes de poison tombent par les trous, et cet édifice est construit de dos de serpents. Là tous les parjures et les assassins marchent dans de funestes flots. Rien de plus terrible que de se trouver dans le Huergelmir ; le Nidhoegger (1) y ronge les cadavres des morts (2). »

Il paraît que les Lappons, qui du reste appartiennent au chamanisme des peuples de l'Asie septentrionale, croient aussi que l'état de l'enfer changera avec la fin du monde. Toujours est-il que, dans le siècle précédent, les Lappons chrétiens s'imaginaient encore que les âmes restaient jusqu'au jour du jugement auprès de la mère de la mort sous la terre (3). Cependant cette croyance peut avoir été empruntée à celle des Normans concernant la résurrection. En effet, les peuples de la Sibérie, qui sont de la même famille, croient à une rémunération après la mort (4), sans que toutefois nous trouvions chez eux de plus amples traditions à ce sujet.

(1) C'est le haineux serpent infernal, qui, dès le principe, ronge sous la terre les racines d'Ygdrasil, le frêne de l'univers et l'arbre de la vie.

(2) *Dämesaya*, 49.

(3) GEORGI, *Beschreib. des russ. Völk.*, p. 12.

(4) Cfr. pour les Jakoutes, *Aust.* 1846. Dec. 7.

§ XCVI.

VII. — CROYANCES DES PEUPLES DE L'AMÉRIQUE ET DES INSULAIRES
DE LA MER DU SUD.

Nous avons cependant quelque chose à ajouter concernant les peuples de l'Amérique et de la mer du Sud. Nous trouvons chez tous la croyance à une récompense après la mort, bien que chez tous l'ancienne tradition des lieux différents pour la récompense et pour le châtiment ne soit pas également claire et déterminée. Le pauvre Australien même, au teint presque nègre, de la race la plus misérable qu'il y ait sur la terre, dit que les âmes qu'il nomme *Ludko*, c'est-à-dire ombres, iront chez les Nurilis, dieux, dans le ciel et ne mourront jamais. Il ajoute à cette croyance celle du mauvais esprit (1). Nous allons choisir quelques peuples de cette partie du monde, sur lesquels nous donnerons à nos lecteurs des détails plus particuliers quant à leur croyance à une rémunération après la mort.

Les Groënländais admettent « que la vie qu'il y a après la mort est meilleure que celle du temps et qu'elle ne finira jamais. » Leurs opinions sont partagées quant au lieu de cette vie meilleure. Ils le placent ordinairement sous la terre ou sous la mer, parce que la mer leur fournit les meilleurs aliments ; et ils s'imaginent que les creux profonds, qui se trouvent dans les rochers, sont les entrées de ce lieu de délices. Torngarsuk (2) et sa mère habitent cet heureux séjour où règne un été perpétuel ; nulle nuit n'obscurcit jamais les splendeurs du soleil ; l'eau est délicieuse ; il y a grande

(1) SOMMER, *Geogr. Taschenb.*, 1847. p. 110.

(2) Nom que donnent les Groënländais à leur idole, ou plutôt aux dieux supérieurs des bons esprits, opposés aux mauvais esprits supérieurs.

abondance de phoques, d'oiseaux, de poissons et de rennes, que l'on prend sans peine, voire même, que l'on trouve cuisant dans des marmites. Mais ceux-là seulement qui ont été assidus au travail, car ce peuple ne connaît pas d'autres vertus, qui ont accompli de grandes choses, qui ont pris beaucoup de baleines et de phoques, qui ont eu beaucoup à supporter, qui ont trouvé la mort dans les flots ou qu'elle a enlevés à leur naissance (1), arrivent à cet Eden. Le chemin qui y conduit se trouve sur un rocher escarpé; les âmes des morts le descendent pendant cinq jours et plus, c'est pourquoi il est tout ensanglanté (2). On plaint beaucoup ceux qui doivent faire ce voyage dans les rigueurs de l'hiver ou dans les temps d'orage, car il peut facilement leur arriver malheur : le peuple nomme ce malheur « l'autre mort, » après laquelle il n'y a plus rien; et ils considèrent cette mort comme la chose la plus triste que l'on puisse s'imaginer. C'est pourquoi les parents des défunts doivent s'abstenir pendant au moins quatre ou cinq jours de certains aliments, de certains travaux bruyants, à l'exception de la pêche, qui est une nécessité, afin que pendant son voyage « l'âme ne soit pas tourmentée et qu'elle ne périsse point (3). »

D'autres, plus préoccupés de la beauté des corps célestes, placent le lieu de repos de l'autre vie au haut des cieux, au-dessus de l'arc-en-ciel, et considèrent le voyage à faire pour y arriver si facile et si court, qu'ils croient que l'âme au crépuscule du jour de son départ, atteint dans la lune la demeure où elle va

(1) Les Mexicains attribuent aussi aux femmes qui meurent en couches, une sainteté particulière.

(2) Ceci représente aussi une sorte de combat, que l'âme aurait à soutenir contre certains dangers ou certaines attaques, immédiatement après la mort.

(3) Kranz fait cette remarque à propos de ce chemin : « Je ne pourrais dire si ceci a pour fondement l'idée de la purification de l'âme, ou signifie seulement qu'on va *per aspera ad astra*. »

se délasser ; elle peut déjà rejoindre dans l'aurore boréale, les âmes qui habitent sous des tentes les bords d'une mer riche en poissons et en oiseaux, danser avec elles et jouer à la balle. Cependant les plus intelligents d'entre eux pensent que cette vie n'a qu'un temps ; l'âme arrive ensuite dans les demeures paisibles, et nul ne sait quelle est sa nourriture ou son occupation. Ils placent l'enfer pour les hommes corrompus et paresseux dans un endroit souterrain, sans lumière et sans chaleur, rempli de frayeurs et d'angoisses incessantes.

Tel est le récit de Kranz (1). Mais de même que le séjour de Walhalla, chez Odin, cessera avec la fin du monde, de même, d'après la croyance des Groënlандаis, l'état des morts dans l'heureux royaume de Torngarsuk, ne durera pas toujours. Car, lorsqu'à la fin du monde la terre sera bouleversée, alors Pirksoma, c'est-à-dire « celui d'en haut, » (le dieu au-dessus des autres, qui règne comme créateur au-dessus de Torngarsuk (comme Allvater au-dessus d'Odin), fera ressusciter les morts (2). Il paraît que la fin du monde entraînera celle de Torngarsuk et de son royaume, et qu'alors les élus iront dans « les paisibles demeures, » c'est-à-dire dans un ciel plus élevé, dont Kranz a parlé plus haut.

Les Mexicains croyaient à un double séjour pour les bienheureux après la mort. Les âmes des nobles et de ceux qui mouraient de mort glorieuse, celles des hommes tombés sur le champ de bataille et celles des femmes en couches, idée que nous avons rencontrée chez les Groënlандаis, allaient dans la demeure du soleil. « le seigneur de la gloire, » où elles menaient, pour l'éternité, une vie pleine de délices, accompagnée de danses et

(1) KRANZ. *Gesch. Groënl.*, III, v, p. 256-260.

(2) *Id. Ibid.*, p. 263.

de chants. L'esprit qui les mène à ce lieu, se nomme Teoyaniqui. Les âmes de ceux qui meurent de maladie dans l'eau, ou qui sont frappés de l'éclair, et les âmes des enfants offerts sur l'autel de Tlalok vont dans la demeure du dieu de l'eau, Tlalok ou Tlalokteuctli, « le seigneur du paradis, » lieu charmant plein d'aliments exquis, où elles jouissent de toutes espèces de plaisirs. Les autres doivent aller au Miktlan, la sombre demeure du dieu du monde souterrain « Miktlanteuctli (1). » Il paraît qu'il y avait dans ce lieu différentes places pour les voleurs, les adultères et les meurtriers (2). Les Mexicains avaient aussi trois lieux différents; la maison du soleil, ou le ciel le plus élevé, où ils plaçaient les héros du premier rang, soit immédiatement, soit à la fin du monde; le paradis, c'est-à-dire la demeure de Tlalok et le monde souterrain; mais nous ignorons s'ils mettaient dans ce dernier une sorte de purification et s'ils croyaient à sa destruction totale ou partielle, de même qu'à celle du paradis, à la fin du monde. Les Tlascallais croyaient du moins à une espèce de migration des âmes, par laquelle les parfaits devaient reparaître dans des corps plus parfaits d'animaux (3). Les Cicimèques plaçaient les morts dans les cavernes des montagnes, qu'ils considéraient comme les entrées du paradis et ils célébraient tous les ans une fête commémorative en l'honneur du dernier seigneur mort; l'objet de cette fête était sa naissance, mais non sa mort, dont on ne parlait plus (4). Il semble qu'ils voulussent ainsi rattacher à la mort la foi en une renaissance ou résurrection. C'est à cette idée que se rapportent aussi

(1) CLAVIGERO, t. II, p. 4-5.

(2) *Allegem. Hist. der R.*, t. 13, p. 372.

(3) CLAVIGERO, l. c.

(4) *Allegem. Hist. der R.*, part. 13, p. 389.

les cérémonies en usage chez quelques peuples mexicains : ces peuples, après avoir brûlé les morts, particulièrement les principaux d'entre eux, rassemblaient leurs cendres, en composaient une pâte qu'ils faisaient cuire en lui donnant une forme humaine ; ils ornaient cette image le mieux qu'ils pouvaient, puis lui rendaient les mêmes honneurs que les Egyptiens et les Péruviens à leurs momies (1).

« Les Péruviens, nous dit Garcilasso, croyaient qu'après cette vie il y en a une autre, meilleure pour les bons, pire pour les méchants ; celle-là pour la récompense, celle-ci pour le châtimement. Ils admettent aussi trois mondes, savoir : le ciel, qu'ils nommaient Hanan Pacha, c'est-à-dire monde supérieur, où les bons devaient recevoir la récompense de leurs vertus ; le deuxième monde, qu'ils nommaient Hurin Pacha, c'est-à-dire, monde inférieur (2), et un troisième au centre de la terre, qu'ils nommaient Veu Pacha, ou monde souterrain et qu'ils désignaient comme le séjour des méchants. Ils donnaient aussi à ce dernier monde le nom de Cupaypa Huacin, c'est-à-dire la demeure du Cupay, leur diable. Mais ils croyaient que l'autre vie était presque comme celle-ci et ils faisaient consister le repos du monde supérieur à mener une vie agréable, exempte des soucis de celle-ci. Ils affirmaient, au contraire, que la vie du monde souterrain, que nous nommons l'enfer, était remplie des maladies et des maux que nous endurons ici-bas, sans qu'on pût d'aucune manière y jouir de quelque repos ou de quelque contentement (3). »

(1) *Allgemein. Hist. der R.*, part. 13, p. 389.

(2) Peut-être aussi un paradis comme celui des Américains.

(3) GARCILASSO DE LA VEGA, *Hist. des Incas*, trad. par BOUDIN. Amsterdam, 1704, p. 140-141.

Sans doute, il eût été préférable que Garcilasso nous eût donné les traditions et les fables des Péruviens, au lieu d'en faire, selon son habitude, une analyse dans laquelle perce toujours sa tendance à montrer la religion de ses ancêtres comme raisonnable et pure. Nous avons vu plus haut que les Péruviens croyaient à une résurrection générale. Garcilasso dit à ce sujet : « Ils croyaient à une résurrection générale, sans que pourtant leur esprit s'élevât au-dessus de cette vie mortelle, pour laquelle, disaient-ils, ils devaient ressusciter, mais sans espérer ni gloire, ni punition (1). »

Il ne paraît pas qu'ils eussent de tradition plus explicite sur le changement d'état dans l'autre vie, après la résurrection. Du reste, l'usage d'embaumer les morts, surtout les Ankas et les principaux d'entre eux, régnait chez ces peuples, comme chez les Egyptiens, et ils en possédaient l'art à un haut degré.

On trouve fort répandue, chez les Indiens d'Amérique, la croyance que l'âme, après la mort, traverse la mer et s'en va vers les lieux d'où viennent les hommes blancs. Cela se rapporte à l'idée qu'ils se font de la position du paradis. Les Maipures parlent d'un lieu agréable pour les bons, et d'un puits enflammé pour les méchants. Les prêtres magiciens disent que l'on peut s'affranchir de ce châtiment, si l'on chante à Dieu des cantiques agréables. Les Jaruris disent que les bons vont dans un lieu où il y a une nourriture délicieuse ; et les méchants en un endroit où il n'y a que des fruits amers. Les Ottomachiens prétendent que les âmes se rendent sur-le-champ vers l'Ouest, où elles vivent sans peine et sans travail. Un grand oiseau, nommé

(1) GARCILASSO DE LA VEGA, *Hist. des Incas*, trad. par BOUDIN. Amsterdam, 1704, t. 1, p. 41.

Tighitighi vient au-devant d'elles et les saisit ; si elles ne résistent pas, il les tue et les mange. Nous voyons dans cette idée, un combat à soutenir après la mort contre l'esprit mauvais. Les Araucaniens du Chili (1) croient qu'après la mort, un vaisseau, nommé Tempulagg, les transporte à l'Ouest, au-delà de la mer, dans le paradis (2).

Quant aux naturels des îles de la mer du Sud, nous avons déjà dit de ceux des Sandwich qu'ils croient à une sorte de résurrection. Nous ne parlerons que des croyances des habitants des îles Marquises dans lesquelles on retrouve exprimée, plus clairement, la croyance à une résurrection. « Ils croient que les âmes de tous ceux qui meurent dans l'archipel se rassemblent sur le sommet d'une haute montagne appelée Kiukiu. Lorsqu'il y en a un grand nombre, la mer s'entrouvre et ils s'y abîment ; ils se trouvent alors dans une terre heureuse, produisant toutes espèces d'excellents fruits, arrosée des flots paisibles d'une mer azurée. Cet Eden est situé sous la déesse Upée, qui n'en permet l'entrée qu'à ceux qui ont possédé sur la terre beaucoup de domestiques et de porcs, et dont la conduite a été exempte de méchancetés ; ils y jouissent de fruits exquis et peuvent se baigner dans la mer. Les esclaves et les pauvres vont dans un pays sombre, où le soleil ne luit jamais et où l'eau est bourbeuse. *Toutes les âmes reviendront, après un séjour d'une certaine durée dans ces lieux, et recevront d'autres corps* (3). »

Quant à l'influence qu'a sur les mœurs de ces peuples sauvages et sans civilisation, la croyance à l'immorta-

(1) Cfr. *Nachr. aus dem Lande Guiana*, parle P. GIL, trad. par SPRENGEL, Hamb., 1788, p. 438.

(2) STEVENSON, *Travels in Sud-Amerika*, I, p. 58.

(3) *Ausland*, 1847. Janvier 11.

lité et à une récompense et un châtiment futurs, Forster fait la remarque suivante sur les insulaires des îles de l'Amitié: « D'après les idées développées ici par l'enseignement taïtien, il semblerait qu'ils s'inquiètent peu de l'influence de cette vie sur la vie future. Cependant j'ai de fortes raisons pour croire que la crainte de s'attirer l'inimitié des dieux, les empêche de commettre bien des actes immoraux.... tant il paraît vraisemblable que chez ces insulaires mêmes, l'idée de la vie future est liée à celle de punition et de récompense (1). » Ainsi ce misérable reste des anciennes traditions qu'avaient encore ces peuples, bien que défiguré et apauvri, était cependant encore un grand bien pour eux.

Conclusion.

§ XCVII.

I. — PARADIS, ENFER, PURGATOIRE.

Après avoir exposé la croyance générale des peuples à une autre vie et à une récompense après la mort, nous jetterons un coup-d'œil en arrière et nous considérerons les traits fondamentaux de cette croyance si évidente. La doctrine des peuples sur les divers séjours dans le royaume de la mort, mérite tout particulièrement notre attention. Et d'abord, il est curieux de voir imprimée dans l'esprit de la plupart des peuples, l'idée, non pas d'un état des âmes après cette vie, non pas de deux, mais de trois; un état heureux pour les justes, un enfer pour les réprouvés et à côté de ces deux états, un état de purification, une espèce de purgatoire.

(1) FORSTER, *Bemerkungen*, etc., p. 436-437. Forster ne nous a malheureusement rien dit des traditions des Taïtiens concernant la vie future, dans lesquelles il fait observer avec raison qu'il n'y a pas d'harmonie.

Tous attribuent aux âmes grandes, justes, héroïques un lieu particulier de félicité, un lieu s'appelant Elysée, Walhalla ou de tout autre nom. Là, les élus mènent une vie exempte de peines et de travail. La manière de concevoir de ces peuples, grossière et sensuelle, a orné ce lieu de toutes sortes de plaisirs et de jouissances qui répondaient à leurs vœux et à leurs inclinations préférées. Il est cependant à remarquer qu'en général, ils établissent des rapports entre ce lieu de félicité et le paradis, séjour du premier homme, et qu'ils ne lui donnent pas une position céleste, mais bien une position terrestre, voire même en correspondance avec le monde souterrain ; ce qui donnait à leurs yeux un certain poids à l'opinion que les justes devaient être réunis aux saints et aux héros divins des premiers temps. Nous ne pouvons pas confondre ce lieu de paix et de félicité dans le sein des dieux avec le ciel chrétien. Au contraire, l'idée de ce lieu répond au *Limbus Patrum* chrétien, ou séjour des âmes des justes avant Jésus-Christ ; lieu que l'on nomme aussi dans le langage chrétien, paradis. Cette concordance avec la croyance chrétienne nous semblera plus évidente encore, si nous considérons que beaucoup de peuples païens non-seulement admettaient, outre ce paradis, un ciel plus haut, mais que ce paradis n'était promis que pour le temps de l'âge actuel du monde, c'est-à-dire, l'âge chrétien, pour le règne du vieil Adam ; l'apocatastase ou la rénovation par le nouvel Adam, devait, selon leur croyance, ouvrir le ciel plus haut, en lieu et place du paradis. Nous reviendrons sur ce sujet. Que les peuples aient confondu ce paradis spirituel avec le paradis terrestre, cela s'explique par la similitude des idées.

Quant au lieu de châtiment, nous saisissons également chez les païens des hypothèses qui s'appliquent

parfaitement à notre enfer. Non-seulement ils assignent aussi à leur enfer une durée éternelle, mais ils croient qu'il a été créé dans le principe, antérieurement à la terre, pour le châtement des mauvais esprits, et qu'il est là demeure de l'antique serpent qui de là exerce ses poursuites contre les hommes. C'est là une doctrine qui remonte tellement loin chez les païens qu'elle sert de base et d'explication à leurs plus anciens mythes. Les Grecs donnent à l'enfer le nom de Tartare. Ce sombre séjour sortit le premier du chaos, avant même que celui-ci n'eût produit le ciel et la terre (1). Il est autant au-dessous de la terre que le ciel au-dessus de la terre. Dieu y précipita d'abord les cyclopes diaboliques et les violents centimanes, parce que, comme « fils du ciel, » ou anges de lumière (2) (et Hésiode dit que jadis ils étaient égaux aux dieux), ils s'étaient révoltés contre le ciel ; il y relégua ensuite les Titans ou les premiers hommes, à cause de leur rébellion contre lui, et ils y eurent les démons pour gardiens. C'était avant tout la demeure du fils du tartare ou de l'enfer, de Typhon ou Typhaon, l'antique serpent aux cent têtes, que Dieu y précipita aussi à cause de sa révolte. Là il supporte tout le poids de la terre qu'il secoue lors des tremblements, et il vomit des flammes à travers les fentes des montagnes volcaniques. C'est dans le tartare que Tantale, Sisyphe, Ixion et ceux qui ont méprisé les dieux et assassiné leurs semblables, expient éternellement leurs forfaits par des tortures affreuses ; c'est dans le tartare, dit Platon, que s'en iront, pour ne jamais en sortir, les hommes dont la perversité a rendu la perte irréparable.

(1) HÉSIOD., *Théog.*, v. 119.

(2) De là leurs surnoms d'anges resplendissants, d'anges aux yeux ronds ou semblables à des astres. Cfr. Lucifer. Plus tard les cyclopes et les centimanes furent confondus avec les géants.

Il n'y a que Prométhée, le premier homme (ainsi que Chronos) qui, bien que condamnés au tartare, soient représentés comme ayant été délivrés par Hercule, le sauveur. Tel est l'enfer des Grecs.

L'enfer des Germains est le Nastrand avec « l'antique gouffre » ou abîme Huergelmir ; il se trouve au fond du neuvième ou dernier monde souterrain, où il existait avant le monde terrestre. C'est le séjour de Nidhoegger, l'antique serpent de l'envie ; il ronge constamment les racines de l'arbre du monde et nourrit une haine éternelle contre l'esprit de Dieu, c'est-à-dire l'aigle qui, assis sur la cime de l'arbre du monde, voit tout du haut du ciel le plus élevé (1). Les parjures et les assassins doivent être éternellement torturés dans cet enfer.

Les Indiens donnent à l'enfer le nom d'Onderah. Il est également situé dans les profondeurs extrêmes, sous le quinzième monde de la création visible, avant lequel il existait déjà. Lorsque la terre et l'homme n'étaient pas encore formés, les esprits méchants (Mahisasur) et leurs adhérents furent précipités dans ce lieu. Il est vrai que, d'après la doctrine des Indiens, il est possible de se racheter de l'enfer, mais c'est évidemment un point que la métempsycose a postérieurement introduit. L'enfer des Indiens doit s'entendre de peines éternelles ; cela est évident, puisque, d'après la sentence prononcée contre eux, les mauvais esprits et leurs adhérents sont condamnés à pousser d'éternels gémissements dans l'Onderah ou les extrêmes ténèbres. Et bien que, dans le système Indien, qui regarde l'âme de l'homme comme un esprit déchu, Dieu ait modifié cette sentence à la prière des bons esprits, l'Onderah

(1) Cfr. § 15 et 16.

n'en conserve pas moins son caractère de prison sans fin. L'Éternel établit au-dessus de l'Onderah, le lieu de purification du monde inférieur avec ses huit degrés, et lorsque la sentence du mauvais esprit fut changée, il chargea Vischnou de les tirer de l'enfer et de les placer dans le monde de purification et d'expiation. L'idée d'un lieu d'éternel châtement resta liée à celle de l'Onderah, puisque c'est là que seront précipités à la fin du monde ceux qui, après la suppression des degrés de purification, n'auront pas expié toutes leurs fautes de manière à pouvoir ressusciter dans un corps humain.

Douzakh était le nom que les anciens Perses donnaient au monde infernal. C'est un abîme ténébreux dans lequel fut relégué au commencement des temps l'adversaire impie du ciel, Ahriman, le serpent diabolique, lorsqu'il se fut soulevé contre Dieu, et que, dans son orgueil, il se fut placé devant le trône de la lumière.

Il sortit de ce séjour afin de porter la mort à Kajo-mords, le premier être, et au taureau primitif; c'est de là encore qu'il luttera constamment contre Ormuzd, jusqu'à ce que, à la fin des temps, il soit vaincu, en exécution de l'arrêt de Dieu (1). Les Perses, il est vrai, n'établissent plus de distinction bien tranchée entre cet enfer et le lieu d'expiation proprement dit, mais le Douzakh réveille beaucoup plus l'idée de celui-ci que de celui-là. Ils peuvent donc d'autant plus en faire cesser l'existence à la fin du monde; ils sont même déjà tellement disposés à envisager comme points fondamentaux la rénovation future du monde et l'extermination du mal, qu'ils font passer Ahriman lui-même par le grand feu purificateur du dernier jour. Ainsi donc, chez les Perses, la fin du monde verra cesser

(1) MAYER, I. 59.

l'existence non-seulement du lieu de purification par le châtiment, mais encore de l'enfer, comme demeure de l'esprit méchant. Cependant nous avons fait voir antérieurement que, d'après des indications puisées dans le système des anciens Perses, ils croyaient dans le principe, que l'enfer continuerait à exister après la résurrection.

De ce qui précède, nous tirons cette conclusion : les peuples les plus anciens, ceux du moins qui nous ont laissé des détails précis sur leurs idées concernant le monde inférieur, parlent unanimement d'un enfer qui correspond exactement à l'enfer des chrétiens. Le serpent infernal, jeté dans les abîmes aussi profonds que le ciel est élevé par rapport à la terre, a produit le serpent du monde, sur lequel l'édifice de l'univers repose comme sur l'être placé en-dessous de ses fondements ; par ses secousses, ce serpent produit les tremblements de terre et il vomit ses flammes par les cratères des volcans.

Après ces deux endroits, l'un pour les bienheureux et l'autre pour les damnés, les païens admettaient généralement un lieu de purification. Les sacrifices funéraires et expiatoires, qu'ils avaient établis pour les mânes, suffiraient seuls à le prouver. Nous avons trouvé presque à chaque pas, dans le paganisme, la doctrine expresse de châtiments purificateurs dans le monde inférieur. Platon s'exprime d'une façon tout-à-fait conforme à la croyance chrétienne du purgatoire, lorsqu'il dit que les coupables, « dont les fautes peuvent être rachetées, » ceux qui n'ont pas péché de propos tout-à-fait délibéré, expient leur conduite par des châtiments purificateurs dans le monde inférieur, et qu'ils entrent ensuite dans le séjour des bienheureux. Cette doctrine semble avoir exercé beaucoup plus d'influence dans le paganisme que celle de l'enfer ; c'est

à tel point, que partout où le monde inférieur n'est pas nettement désigné comme paradis ou enfer, il admet la troisième acception, celle de lieu d'expiation. L'Adès des Grecs, le royaume de Hel chez les Germains, le Douzakh de la Perse et l'échelle de purification des Indiens étaient réellement autant de purgatoires, qu'on ne doit pas confondre avec notre enfer. L'idée de l'enfer, comme lieu spécial d'éternel châtiment, s'était même perdue chez les Perses, et le Douzakh tout entier représentait simplement l'idée d'un endroit où les morts ne souffraient que temporairement. L'action exercée par cette doctrine fut tellement grande, qu'elle donna naissance dans l'Inde, dans l'Egypte et dans d'autres contrées, à l'influente doctrine de la transmigration des âmes dans les animaux : c'est ce que nous avons antérieurement démontré.

§ XCVIII.

II. — EXISTENCE LIMITÉE DU LIEU DE PURIFICATION ET DU PARADIS.

Il importe de faire ressortir les modifications que, d'après les idées païennes, la fin du monde devait entraîner, par rapport aux divers royaumes des morts. Et d'abord, plus de lieu d'expiation. A l'expiration de la grande année, disent les Indiens, Siva précipitera pour toujours les méchants dans l'Onderah : alors les huit degrés de châtiment, de purification et d'épreuve seront supprimés. Peu de temps après, le dieu anéantira de même les sept degrés de la perfection, c'est-à-dire les sept cieux inférieurs ou paradis. Le Douzakh et le royaume de Hel cesseront d'exister avec l'incendie du monde. Ici le système des Grecs n'est pas aussi explicite ; il devait cependant avoir la même idée pour base. Pindare en effet prétend que la purification des âmes sera

accomplie à l'expiration de la grande période, et il leur assigne alors pour séjour les cieux supérieurs et la cité heureuse de Chronos, en échange du monde inférieur avec l'Adès et l'Elysée. D'autres peuples encore nous ont fourni des traces de la même idée.

Il semble que les païens aient vu une halte temporaire et intermédiaire, non-seulement dans le lieu de purification, mais encore dans le séjour des bienheureux avant la fin du monde et la rénovation universelle, c'est-à-dire dans l'Elysée ou le paradis des âmes, qui devait finir avec le temps et être remplacé par les cieux les plus élevés. Toujours est-il que, d'après la mythologie des Indiens, les sept cieux ou paradis inférieurs, en tant que séjour des âmes pures, seront détruits à la fin du monde. Il devait en être de même du Walhalla de la Germanie. Si nous en croyons Pindare, après la dernière résurrection à la fin de la grande période, les âmes purifiées ne retourneront point dans l'Elysée, mais elles iront dans la cité de Saturne qu'il distingue nettement de l'Elysée et à laquelle conduit la voie de Jupiter, c'est-à-dire les hauteurs du ciel.

Nous avons même rencontré une semblable croyance chez les Groënlandais. Il devait en être de même chez les Mexicains, puisqu'outre le paradis de Tlalok, ils connaissaient un ciel suprême, l'habitation du soleil et que Tlalok, le seigneur du paradis, n'était que le dominateur de l'âge actuel, celui de l'eau, et qu'avec lui devaient conséquemment cesser et son époque et son paradis. Quoiqu'il en soit, il reste établi partout, d'une manière plus ou moins évidente, que le paradis doit disparaître avec l'âge actuel et être remplacé par un ciel plus élevé.

Il y aura donc, après la fin du monde, un ciel sublime pour les bons et un enfer éternel pour les damnés. La

mythologie germanique nous montre, après le Ragnarok, les justes dans le Gimle auprès du père suprême et non auprès d'Odin dans le Walhalla, et les méchants dans le Nastrand avec ses effroyables supplices. D'après le système indien, qui enseigne qu'à la fin du monde les cieus ou paradis inférieurs seront détruits, les hommes justes et purs s'en iront dans le ciel le plus élevé ou dans le neuvième monde, vivre dans la société du dieu suprême, Brahma ou Parabrahma, qu'il ne faut pas confondre avec le faux dieu Brahma, exterminé avec Vischnou et Siva dans la ruine du monde ; quant à ceux qui alors encore persévéreront dans leurs crimes, ils seront précipités pour toujours dans l'Onderah, et ainsi cet enfer, qui existait avant le commencement du monde, doit continuer d'exister après la destruction de ce même monde.

Il est vraiment digne de remarque que, sous ces divers rapports, les traditions païennes correspondent si exactement avec la doctrine chrétienne, qui, elle aussi, non-seulement admet un purgatoire, mais enseigne de plus qu'il cessera d'exister à la fin du monde. Et même ce lieu fortuné du monde inférieur, désigné sous le nom d'Elysée, de Walhalla ou quelque'autre, et qui disparaîtra à la fin du monde, lors de l'apocatastase ou rénovation des choses, correspond, en ce sens, au *Limbus Patrum* des chrétiens, auquel l'Ecriture donne même la désignation de paradis.

§ XCIX.

III. — LUTTE DES ESPRITS AUTOUR DES ÂMES ET PASSAGE DANS LE MONDE INFÉRIEUR.

Nous terminerons ce qui concerne les circonstances qui suivent la mort, en attirant l'attention sur quelques faits particuliers, qui sont communs aux peuples les plus divers et sont conséquemment le résultat d'idées fort anciennement reçues. De ce nombre est la croyance d'une lutte entre les bons génies et les mauvais, autour des âmes après la mort. La religion des Perses, des Indiens, des Germains et même celle des sauvages d'Afrique et d'Amérique vient à l'appui de notre assertion. Lorsque les mythologies des Grecs et des Egyptiens nous parlent d'Hermès qui, avec son puissant bâton magique, conduit les âmes au-delà du tombeau, nous devons uniquement voir dans ce personnage le messager des dieux (Cfr. ἄγγελος), qui va au-devant des bons, les protège contre les attaques des méchants et les mène au lieu de repos, dans l'autre monde. Nous savons que parmi le peuple juif il y avait une croyance semblable, et même l'épître de Judas fait mention de la tradition, si souvent rapportée, du combat de l'archange saint Michel contre Satan, près du corps inanimé de Moïse.

Une autre idée commune aux peuples les plus divers, c'est que les âmes, pour arriver dans l'autre monde, sont forcées de passer par un fleuve ou un océan, soit qu'elles aient à franchir un pont étroit et dangereux, soit qu'elles doivent traverser les eaux sur une embarcation. Cette idée semble produite par la situation imaginaire, que les peuples assignèrent primitivement au paradis antique. Car les peuples supposaient que les

âmes, surtout celles des justes, allaient dans le paradis auprès de leurs aïeux, ou tout au moins, que le séjour du bonheur était situé dans le paradis. Le Walhalla, par exemple, se trouvait dans l'Asgard, le paradis germanique. Les païens avaient placé le paradis, soit sur le rivage opposé de la mer, soit dans l'Océan, où ils en avaient fait une île inaccessible, entourée par le fleuve du monde. Lors donc que les âmes s'en allaient rejoindre les premiers hommes dans la patrie primitive de la félicité, elles devaient nécessairement traverser la mer. Il y a encore beaucoup d'autres idées relatives au monde inférieur qui doivent s'expliquer par cette confusion du paradis terrestre avec le séjour futur des âmes après la mort.

CHAPITRE II.

LE SYSTÈME PAÏEN DES ESPRITS ET LES ANGES.

Plato, unum deum servans, ceteros angelos vel
dæmones dicit. (CYPRIAN, *De idol.*)

§ C.

L'idolâtrie est une croyance superstitieuse aux esprits.

Jusqu'ici nous avons examiné un à un les enseignements de la révélation primitive sur le sort passé et futur du monde et de l'humanité, et nous avons trouvé partout, entre les plantes sauvages du paganisme, l'arbre planté par la main sublime de Dieu. Il nous reste une chose à faire pour achever notre tâche. La doctrine

chrétienne nous apprend qu'à part le monde dans lequel nous vivons, il y en a un autre composé d'esprits, qui existait dès avant la création de l'homme et qui, par la chute d'une partie des esprits, s'est partagé en deux royaumes représentant chacun un principe opposé. On a admis depuis longtemps que le paganisme a adopté la croyance à ces deux royaumes d'esprits ennemis, et le rationalisme moderne a même tenté de faire dériver de cette doctrine païenne l'enseignement chrétien des esprits et des démons. Nous avons donc ici une raison toute particulière de ne point passer cette partie de la révélation sous silence et de faire entrer le royaume païen des esprits dans le cadre de notre travail.

Nous rencontrons tout d'abord un passage des saintes Ecritures, qui désigne tous les dieux du paganisme sous le nom de démons, de sorte que nous avons dû étendre notre thèse au monde divin du paganisme tout entier. — *Omnes enim dii gentium sunt dæmonia*, dit l'Ecriture. C'est ce dont les mythologues modernes ne veulent à aucun prix. Chose étonnante cependant ! L'Ecriture serait en droit d'en appeler au grand Platon lui-même, dont l'idolâtrie ne pourrait refuser le témoignage. Platon, aussi parfait mythologue que profond penseur, reconnaît une divinité unique et qualifie de démons tous les autres dieux, tels que Chronos, Rhea, Jupiter, Junon en compagnie des autres divinités du peuple (1), auxquelles il reconnaît cependant une influence indépendante sur le monde. Lorsque le christianisme entraît déjà en lutte contre le paganisme, et que celui-ci, ce que personne ne niera, empruntait à celui-là les moyens de s'épurer et de s'éclaircir, les

(1) Cfr. *Tim.*, p. 324.

adhérents et les défenseurs des anciens dieux, les savants néoplatoniciens de l'époque, ne trouvèrent rien de mieux à faire que d'opposer au Dieu des chrétiens ces dieux qu'ils regardaient eux-mêmes comme des démons. Déjà Hésiode, l'interprète le plus ancien du paganisme grec, témoigne en notre faveur, quand il dit que les hommes du premier âge d'or, auquel appartenait Chronos et toute la descendance des dieux, étaient des génies sacrés et que dès lors ils furent adorés comme tels. La parole de l'Ecriture a donc d'amples confirmations dans les écrits des idolâtres. Et dans le fait, les dieux des païens, loin d'éveiller l'idée du Dieu des chrétiens, ne sont que des génies créés et subordonnés. Comme les païens leur supposaient une grande influence dans la nature et la vie, ils furent adorés et invoqués d'une manière superstitieuse; grâce à ce culte, ils ont insensiblement occupé la place et obscurci l'idée de l'Etre éternel et divin, auquel l'homme crut dans le principe, mais qu'il cessa d'adorer.

On doit admettre trois classes d'esprits : les esprits des morts et notamment ceux des héros et des premiers hommes ; les génies élémentaires ou les divinités de la nature et les démons proprement dits, qui correspondent à nos anges. Tels sont les trois royaumes d'esprits à l'influence desquels le paganisme ajoutait foi et parmi lesquels il choisit ses dieux, ou plutôt ses idoles.

§ CL.

I. — ESPRITS DES MORTS ; HÉROS.

De ce qui précède, il résulte que tous les peuples de la terre croient à l'immortalité de l'âme. Le paganisme a ajouté à cette croyance une foule de superstitions et de pratiques superstitieuses, qui ont produit divers êtres mythologiques. C'était une chose fort naturelle à l'homme, de penser que les âmes des morts, en continuant leur existence au-delà de celle du corps, ne restaient pas indifférentes à leur ancien cercle d'action et qu'elles n'étaient pas sans relation avec ceux qu'elles avaient laissés sur la terre ; et cette idée ouvrit un vaste champ à l'ignorance, à la crédulité et à la frayeur de l'homme. De là la croyance aux fantômes, aux spectres et aux esprits domestiques. D'un côté, les âmes des justes étaient censées venir en aide à leurs maisons et à leurs familles, c'étaient les génies protecteurs ; les âmes des méchants étaient supposées entraînées par le souvenir de leurs crimes vers les lieux qu'ils avaient habités, et faire souvent le chagrin et l'infortune des leurs. Les âmes justes étaient désignées, chez les Romains, sous le nom de *mânes*, et, comme esprits protecteurs du foyer domestique, elles étaient vénérées sous la désignation de *Lares* ou *Pénates*. Les âmes réprouvées des méchants, qui apparaissaient comme des fantômes, étaient appelées *Larvæ* ou *Lemures*. Les Lutins, les Farfadets et autres êtres de cette espèce jouaient le même rôle chez les Germains et se tenaient auprès d'anciennes demeures, selon la croyance du peuple. Il y a un point de contact entre ces esprits et

ceux de la dernière classe, puisque ceux-ci, en qualité de génies ou esprits protecteurs, sont également mis en relation intime avec l'homme. Les deux classes se confondent facilement par leurs fonctions, bien que dans l'idée des peuples elles sont restées soigneusement séparées, et c'est ainsi que nous devons nous expliquer l'origine des génies protecteurs des lieux, des villes, des pays, etc. Nous avons même vu que, chez les Chinois, les Tao-sse croyaient qu'après la mort de l'homme, son âme devenait réellement un génie, protecteur de quelque endroit ou institution, mais restant soumis à l'empereur comme fils du ciel. Les autres esprits élémentaires de degré inférieur, tels que les esprits des fontaines, des arbres, des fleuves, etc., se rapprochent aussi beaucoup des esprits des morts.

La croyance aux héros naquit aussi, mais d'une façon différente, de l'idée de l'immortalité. Cette croyance était plus vraie et dénotait une conception religieuse d'un ordre plus élevé. On admettait que les grands génies, qui, dans leur existence mortelle, s'étaient distingués par de nobles et illustres actions ou par des vertus particulières, jouissaient dans l'autre monde d'une parfaite félicité, ainsi que d'une puissance et d'une considération non moins grandes; il en résulta qu'on leur rendit des honneurs particuliers et qu'on leur assigna un rang intermédiaire entre Dieu et l'homme. Les héros sont donc les saints du paganisme, et ils diffèrent de ceux du christianisme en ce que leur sainteté et leur grandeur n'ont pas la vertu chrétienne pour base, mais plus encore, en ce que leur action et leur pouvoir au-delà de la mort, ne restent pas humains et entièrement séparés de la divinité. En effet, cette action et ce pouvoir deviennent à moitié divins; les héros sont regardés comme agissant en vertu d'une om-

nipotence personnelle, et les honneurs qu'on leur rend ne constituent plus une vénération qui revient à des hommes, mais une véritable adoration qui était due seulement aux dieux et aux demi-dieux. Cette adoration devait du reste remonter à une très-haute antiquité, car, chez tous les peuples, ce sont précisément les patriarches et les premiers pères de l'humanité qui reçoivent les honneurs accordés aux héros divins ou demi-dieux; et plus l'époque à laquelle ils appartiennent est reculée, plus les hommages qu'on leur accorde sont grands et plus la distance qui les sépare de la divinité est insensible. Hésiode distingue expressément les anciens patriarches et les premiers pères de notre race de ceux qui vinrent ensuite, et il dit, qu'après leur mort, les hommes du premier âge d'or devinrent des « génies sacrés, » qu'ils furent constitués « gardiens des hommes, » et chargés de conjurer les maux et de distribuer les faveurs. Les hommes du second âge, l'âge d'argent, ne sont que des « saints de deuxième ordre, » qui ont cependant aussi de grands honneurs en partage. Quant à ceux du troisième âge, parmi lesquels il faut ranger, selon Hésiode, les héros demi-dieux des guerres de Thèbes et Troie, il les nomme simplement *héros*, qui habitent les îles fortunées, de l'autre côté du profond Océan (1). Le culte des héros est donc une des principales sources de l'idolâtrie, que la sainte Ecriture nous indique aussi (2). Nos précédentes recherches nous ont déjà prouvé ce qu'avance Hésiode, c'est-à-dire que ce sont particulièrement les hommes du premier âge d'or qui ont peuplé l'Olympe. Nous avons vu que les premiers parents et leurs deux fils, les patriarches antédiluviens ainsi que Noé et ses trois fils, non-seulement figurent

(1) HESIOD., *Dies et Opera*, v. 107 sqq.

(2) *Sapient.*, XIV, 17.

dans le paganisme comme des êtres que les hommes adorèrent dès l'antiquité, mais encore que leur histoire forme une partie considérable, la plus considérable même de la mythologie. Le premier homme surtout joue un rôle important dans le paganisme, comme être primitif de la création, et après avoir été constitué macrocosme, il se vit non-seulement placé au-dessus de toute la nature, mais souvent même élevé à la dignité de démiurge ou créateur de l'univers. C'est ainsi que les premiers hommes ou les héros de l'âge d'or arrivèrent en dernière analyse jusqu'à la divinité suprême et que même ils la remplacèrent. Remarquons aussi que les esprits inférieurs des morts se confondent fréquemment avec les démons inférieurs et les génies élémentaires de la nature, tels que ceux des fontaines, des arbres et des forêts ; c'est de la même manière, que les héros en question ou premiers hommes déifiés, confinent aux esprits supérieurs, et plus encore aux génies supérieurs des éléments, au soleil et à la lune et ne font plus qu'un avec eux. Aussi n'est-il pas rare que le premier homme devienne le génie ou ciel, et la première femme celui de la terre, et moins rarement encore deviennent-ils, eux ou leurs enfants, les génies du soleil et de la lune. Ainsi naquirent les dieux humains du paganisme, qui offrent dans leur existence tant de rapports rien moins que divins et de si nombreuses contradictions. Ici, ils prennent la place du Dieu éternel ; ils gouvernent et dirigent les choses par leur propre toute-puissance, comme Brahma, Jupiter et autres ; là, ils sont mortels et soumis aux passions humaines. Ici ils nous apparaissent comme des héros primitifs disparus depuis longtemps de la terre, et ne vivant que dans les traditions, en qualité d'êtres primordiaux et de tuteurs de chaque contrée ; là ils s'offrent à nous sous l'aspect d'êtres di-

vins continuant à exercer leur action, soit dans toutes les parties de la nature, soit dans quelques-unes d'elles, telles que le soleil et la lune, et recevant à ce titre des sacrifices et un culte divin. C'est le cas pour Apollon, fils de la première femme, dont la biographie mythique tient, par des liens nombreux, à l'histoire des enfants des premiers parents (Caïn et Abel), ainsi qu'à celle du Messie, fils de l'homme. En outre, identifié au soleil, il devient le dieu de la lumière, mais toujours de façon à laisser prédominer son existence primitive comme héros du monde inférieur et fils de la première femme Latone (1).

(1) D'après le système que nous avons exposé, on peut historiquement se rendre compte des dieux du paganisme, depuis le commencement de la création terrestre, et assigner à chacun d'eux la place qu'il occupe dans les annales primitives de l'humanité : ce que du reste le lecteur a souvent pu voir dans le cours de cet ouvrage. Dans ce but, il n'est point nécessaire que nous nous arrêtions à expliquer chacun de ces dieux isolément, ni de leur supposer une origine étrangère ; nous devons simplement les envisager comme les païens les ont envisagés, c'est-à-dire, soit comme les premiers êtres ou hommes, soit comme leurs enfants ou descendants, en tenant toutefois pour convenu, que l'épithète de dieu que les païens leur donnaient ne réveille pas l'idée du Dieu des chrétiens, mais celle d'êtres terrestres créés. Dès les premiers pas que nous faisons dans l'histoire, nous rencontrons les déifications idolâtriques, et l'esprit de Dieu « qui planait sur les eaux, » selon l'Écriture, devient dès le principe un être idolâtrique chez les païens ; c'est, pour les Egyptiens, Kneph, l'esprit primordial flottant sur l'onde ; pour les Phéniciens, Kolpia ; pour les Indiens, Vischnou. L'homme apparaît, dans sa première forme, souvent identifié au chaos ; c'est le cas pour Baut, Mot et autres mères primitives de la mythologie orientale. Plus loin, c'est l'homme-femme, infécond et sanssexe, sous le nom d'Héphestus-Neith (Minerve) chez les Egyptiens, Siva-Bahwani chez les Indiens, l'impure Mylitta et Vénus, sortie de l'onde primordiale et adorée à Babylone et dans le reste de l'Orient. C'est ensuite l'être macrocosmique, le père universel de la vie, le bouc primitif Mendès (Jupiter-Ammon) chez les Egyptiens, le taureau Abudad des Perses, Bel-l'ancien chez les Chaldéens, Brahma dans l'Inde, Puan-ku en Chine, le géant Ymir chez les Germains, etc., et sous certains rapports Chronos, dans la Grèce. Enfin c'est l'homme dans son développement achevé et sa femme, placés, sous une forme divine, à la tête du cours régulier des choses, et dont l'idée se confond avec celle du Dieu suprême. A cette catégorie appartiennent Osiris et Isis en Egypte, Kadjomords en Perse, Kassiapea et Aditi (sans compter Brahma et Bhawani) dans l'Inde,

§ CII.

II. — GÉNIES ÉLÉMENTAIRES OU DIEUX DE LA NATURE.

Outre les esprits des morts et des héros du monde inférieur, le paganisme se forma une deuxième classe d'esprits, née de l'idée que se faisaient les idolâtres, que

Fo-hi en Chine, Odin et Frigga en Germanie, et même Jupiter et Junon en Grèce. Le premier couple s'offre à nos regards sous le double aspect d'êtres purs et d'êtres déchus ; de là, l'idée ou que l'être primitif est roi et dieu du monde inférieur en même temps que du monde supérieur, comme Osiris, ou qu'il existe un second être pour la royauté des enfers : c'est le rôle de Pluton ou Adès à l'égard de Jupiter. Cette double nature se rencontre surtout dans la première femme. Eve pure et virginale, déchue et coupable, ne forme qu'un être chez les Indiens, sous les noms de Bhawani, de Dourga-Kali, ou d'Aditi-Diti, et sous celui de Fridda-Hulda, chez les Germains. Ailleurs se sont deux êtres différents, dont l'un est sans tache, immortelle, principe d'ordre et de morale ; le plus souvent il est représenté par la première déesse de la terre et des pays, à laquelle échet la mission de vaincre le serpent ; telles sont Rhéa-Déméter, mère de la civilisation ; Minerve qui naquit de Jupiter, combattit et vainquit le serpent ; et même Junon, la sévère et chaste déesse du mariage. Le second être nous apparaît déshérité et condamné à hanter les enfers, comme Persephone (Hécate) ; ailleurs c'est la femme primitive déchue et, dans ce cas, presque toujours soumise à la mort, ainsi que Latone et beaucoup d'autres femmes de Jupiter formant l'antithèse de Junon. Il arrive souvent que le mythe, non content de cette déification, fait réapparaître les premiers hommes sous une forme humaine : il en est ainsi de Meschia et de Meschiane chez les Perses, de Prométhée chez les Grecs, etc. Après les premiers êtres, viennent les enfants des hommes primitifs, Caïn et Abel, avec lesquels on confondit maintes fois le messie : là est l'origine de ces Hercules gigantesques, armés de la massue et toujours certains de la victoire ; de ces dieux de la guerre et de ces Apollons, brillants de jeunesse et de beauté, bergers inventeurs de la musique et vainqueurs des dragons. Lorsqu'il s'agit de Caïn et d'Abel coupables, il n'est pas rare de les voir représentés comme des frères géants, qui s'entretenant. Les mythes se sont aussi emparés de quelques patriarches antédiluviens, tels que Seth qui est devenu Thot (Hermès), et le forgeron primitif Tubalcaïn, métamorphosé en Telchin (Héphestus), Vulcain, etc. En dernière ligne arrivent le patriarche du déluge et ses trois fils, qui, placés à la tête de l'âge actuel et regardés comme souches des peuples, se trouvent fréquemment confondus avec le premier Adam et ses fils. Ces quatre personnages

la matière sans vie et les éléments visibles n'étaient point conduits et animés par une nature privée de la conscience de sa force, mais par des esprits réellement vivants. Prenons les peuples, au début de leur existence intimement liée à la nature, dans l'enfance de leur civilisation, dans leurs idées et leurs notions naïves sur tout ce qui les entourait ; et nous comprendrons que, livrés à eux-mêmes et privés d'un guide et d'un enseignement supérieur, ils purent supposer aux phénomènes de la nature les mêmes ressorts qu'aux événements de la race humaine, et associer des esprits à la nature et à ses parties, ou les croire animées et dirigées par des génies qui habitaient en elles. C'était en quelque sorte une personnification des forces de la nature, qui donna naissance à ces esprits dans la matière inanimée. La deuxième classe des esprits était donc le produit de l'imagination, tandis que les deux autres, celles des héros et des démons, avaient pour points de départ des êtres immatériels, réellement existants. Nous ne saurions donner à ces esprits créés par l'imagination naïve des peuples, de dénomination plus juste que celle de génies élémentaires. Non-seulement les païens se les figuraient comme âmes des objets naturels, comme forces vitales de ces objets dont elles étaient inséparables (1), mais ils croyaient de plus que ces génies avaient une personnalité distincte, semblable à celle de l'homme, et qui leur servait seulement de séjour ou d'enveloppe, de telle sorte qu'ils pouvaient parfois s'en séparer et se

closent la série des divinités, dont les païens plaçaient l'histoire dans les temps primitifs, sur la terre. Nous ajouterons que, dans les temps postérieurs au déluge, l'histoire des enfants des premiers hommes est souvent reproduite, alors surtout qu'on leur suppose un caractère messianique, et c'est ce qui a donné naissance aux dompteurs de serpents et de dragons, à des époques plus rapprochées de nous.

(1) Un esprit philosophique pourrait y voir une sorte de Monades.

montrer sous leur forme réelle. C'est ainsi que les Dryades, les Nymphes et les déesses des fleuves apparaissent sous la forme de belles jeunes filles, quand il leur prend fantaisie de quitter leur élément. Plus un peuple glissait sur cette pente poétique, plus grand devenait le nombre des objets personnifiés, et la nature revêtait d'autant plus des formes divines, ou pour mieux dire, des formes humaines. Il en résulte que cette déification n'a pas eu une extension aussi considérable qu'on s'est plu à le dire dans les temps modernes, et nous sommes forcés d'y voir, quant à l'idolâtrie, une source moins ancienne et moins féconde que le culte des héros et des génies.

La quantité des génies élémentaires dut égaler celle des objets inanimés de la nature avec lesquels l'homme se trouvait en contact ou qui exerçaient quelque influence sur sa vie, surtout dans l'état sauvage. C'est pour ce motif que nous rencontrons la dernière classe des esprits dans les montagnes, les sources, les arbres et les forêts : les Grecs leur donnaient les noms d'Oréades, de Nymphes et de Dryades. Ils montrent que le principe de leur existence est une simple personnification d'objets naturels, dont leur vie était souverainement dépendante, puisque les Dryades, par exemple, mouraient en même temps que les arbres qu'on abattait. Cette classe d'esprits a de fréquents rapports, d'une part, avec celle des esprits follets et des génies domestiques issus de l'âme des morts, et, d'autre part, avec la classe inférieure des génies, et notamment des génies protecteurs. Aussi les esprits des morts ou les génies *locaux* se métamorphosent-ils souvent, grâce à la tradition, en génies élémentaires des sources, des fleuves, des forêts et autres, et empruntent-ils en grande partie, à la faveur des ornements dont cette même tradition pare les génies élémentaires, l'histoire

superstitieuse et les légendes de ces génies et de ces fantômes domestiques. Les êtres plus relevés dans la nature forment une classe supérieure de génies élémentaires. Tels étaient ceux qui non-seulement possédaient une vie et un mouvement qui leur étaient propres et auxquels l'imagination poétique pouvait créer un génie habitant en eux, mais qui devaient en outre spécialement attirer l'attention et le respect par leur influence sur l'universalité des choses existantes dans la nature. A cette catégorie appartenaient en premier lieu le soleil et la lune, ainsi que le tonnerre et la pluie ; on peut y joindre le feu, l'air et l'eau, en tant qu'ils exerçaient une action sur la vie, tel que le feu sacré sous les traits de Vesta.

Les peuples arrivèrent évidemment avec moins de facilité à personnifier la terre elle-même ; aussi les génies des planètes et des étoiles célestes chez les Orientaux ont-ils une autre origine et sont-ils réellement des génies. Ces génies élémentaires supérieurs touchent aux génies supérieurs des deux premières classes, comme les génies élémentaires inférieurs touchent aux génies inférieurs des morts et aux démons du rang inférieur, car les héros aussi bien que les génies supérieurs se métamorphosent en corps célestes. Nous avons déjà fait remarquer que souvent les premiers hommes deviennent génies d'êtres plus relevés dans la nature. Nous devons encore signaler ici comme élément intermédiaire le premier homme à l'état d'être macrocosmique et ainsi facile à confondre avec le ciel qui embrasse tout, avec l'Oùranos grec, par exemple. Cette idée macrocosmique du premier être semble avoir été cause que la première femme ou mère primitive ait été considérée comme la mère Terre ; il faudrait ainsi moins songer à une personnification du globe terrestre ou à quelque confusion avec le génie élémentaire de la terre,

qu'à l'idée macrocosmique de la terre, comme moitié féminine du monde dans Adam.

Les premiers hommes pouvaient aussi se changer en génies du soleil et de la lune, comme il arriva pour Osiris et Isis ; les Américains prétendent la même chose et ajoutent que la première femme fut chassée du ciel et devint la lune. Les enfants des premiers parents sont, plus souvent encore que ceux-ci, identifiés aux génies du soleil et de la lune, grâce encore une fois à l'idée macrocosmique que les peuples se firent des premiers hommes comme êtres embrassant les cieux et la terre. Nous reparlerons de la métamorphose des génies supérieurs en génies du soleil, de la lune et des planètes. Nous avons dit que la déification et le culte des êtres naturels n'eurent pas une aussi grande part qu'on le croit généralement aux progrès de l'idolâtrie et que peu de peuples adorèrent ces êtres sans les confondre avec les héros ou génies. Cependant ce culte ne doit pas moins, paraît-il, être regardé comme une des causes auxquelles le polythéisme doit ses progrès. Les héros et les génies, tout en se trouvant placés par le culte à eux rendu beaucoup au-dessus de leur existence réelle, n'en restaient pas moins des êtres plus ou moins dépendants ou, comme c'est le cas pour les génies en général, soumis à d'autres : il n'y a d'exception que pour le premier homme ou pour le génie supérieur qui prend la place du Dieu unique, lequel se retire de plus en plus dans les nuages du monde céleste. C'est ainsi que, malgré le culte des génies et des héros, le paganisme conserva une certaine teinte du monothéisme ; nous la retrouvons surtout parmi les peuples orientaux, que l'idée macrocosmique du premier homme entraîna en même temps avec facilité vers le panthéisme. Les êtres naturels, une fois entrés dans cette catégorie d'esprits supérieurs, deviennent réelle-

ment des dieux, qui dirigent et gouvernent la nature comme domaine qui leur appartient et qui, libres comme puissances divines indépendantes, produisent les phénomènes naturels, sans connaître d'autres limites que les autres forces divines qui s'exercent à côté d'elles. Pour ce motif les païens qualifiaient de dieux ces génies supérieurs de la nature et ce nom était donné aux autres classes de génies et de démons, pour autant qu'ils se confondaient avec ces êtres naturels. Ce culte de la nature produisit donc en réalité la croyance en plusieurs dieux, qui, chacun dans sa sphère, gouvernaient et dirigeaient la nature, d'une manière indépendante. « Ainsi est-il écrit dans le livre de la Sagesse, tous les hommes qui n'ont point la connaissance de Dieu, ne sont que vanité; ils n'ont pu comprendre par les biens visibles le souverain être; et ils n'ont point reconnu le Créateur par la considération de ses ouvrages. Mais ils se sont imaginé que le feu, ou le vent, ou l'air le plus subtile, ou la multitude des étoiles, ou l'abîme des eaux, ou le soleil et la lune étaient les dieux qui gouvernaient le monde (1). »

Par cette admission des génies élémentaires supérieurs dans le cercle des dieux, la nature poétisée ou le mythe réel, qui, par une sorte de personnification poétique, donna corps et vie aux phénomènes naturels, vient se joindre aux traditions proprement dites, le plus souvent restées inséparables des héros comme étant les restes de leur histoire. On conçoit aisément que les mythes et les traditions se confondent souvent, comme les diverses catégories d'esprits. Cependant on ne peut admettre en thèse générale avec les auteurs modernes, que le mythe proprement dit ou la nature poétisée soit

(1) SAPIENT., XIII, 1 et 2.

la pierre angulaire de l'histoire des dieux. Cette pierre doit être cherchée parmi les annales traditionnelles des premiers temps, telles que la révélation primitive nous les montre dans toute leur clarté et leur pureté, en tenant compte des modifications et des altérations isolées, produites par le point de vue mythique et poétique, auquel on se plaçait pour envisager la nature.

De ces prémisses, on tirera naturellement la conclusion que moins un peuple a fait de progrès dans la déification de la nature et plus le culte des génies et des héros a prédominé, plus la religion a conservé, sous certains rapports, un caractère de monothéisme. De là il arrive que nous trouvons le polythéisme proprement dit chez les Grecs, que leur imagination essentiellement poétique portait à déifier les êtres naturels ; cette même imagination donne une part très-large à l'élément fataliste dans la religion de ce peuple ; chez lui, l'idée traditionnelle du Dieu unique qu'il avait gardée confuse, dut elle-même s'assouplir à cette manière d'envisager les choses qu'il avait empruntée au cours invariable de la nature, et le Dieu unique devint le destin suprême. Les religions de l'Orient, au contraire, conservèrent mieux dans leur ensemble l'empreinte de monothéisme, le culte des héros ou la démonolâtrie ayant plus encore prévalu chez elles. Pourtant, comme nous l'avons déjà fait remarquer plusieurs fois, elles avaient perdu la notion d'un créateur de toutes choses agissant spontanément en dehors de l'univers, parce que ces religions avaient mis à la place de Dieu et reconnu comme démiurge, soit l'Adam macrocosmique, soit le génie supérieur. Et comme, d'après les anciennes traditions, le royaume des génies ou démons était divisé en deux camps, le dualisme prévalut dans les cultes orientaux qui avaient la démonolâtrie pour distinction

capitale : c'est ce qui explique le cachet plus moral du culte des anciens Perses, cachet dualiste et correspondant au dualisme dont nous parlons. Il y a d'autres peuples chez lesquels le monothéisme est resté presque pur, c'est le cas pour les Chinois ; car, parmi eux, l'idée païenne s'est arrêtée, plus qu'ailleurs, aux derniers échelons du culte superstitieux rendu aux âmes des morts et aux génies inférieurs. Les religions des tribus sauvages n'ont pas franchi le même degré de superstition ; aussi y retrouvons-nous encore la croyance au Dieu unique clairement conservée.

§ CIII.

III. — LES DÉMONS, OU LES BONS ANGES ET LES MAUVAIS ANGES

a). *Croyances des peuples occidentaux.*

Outre les deux classes d'esprits que nous avons signalées, les païens croyaient à une troisième, composée d'êtres dans lesquels nous reconnaissons à toute évidence les anges du christianisme. Ils sont distincts des âmes des morts, parce que, d'une part, ils jouissent d'une existence purement spirituelle et sont privés de tout caractère sexuel, et, d'autre part, parce qu'en raison de leur origine et du lieu de leur séjour, ils n'appartiennent plus à la terre, mais au ciel ou à tout autre monde. De plus ils sont différents des génies élémentaires ou des divinités de la nature, en ce qu'ils ne se gouvernent point par eux-mêmes, mais qu'ils constituent des êtres subordonnés et soumis à quelque autre. Ils s'intéressent à la destinée des hommes et exercent sur leur vie une influence bonne ou mauvaise, d'après leur propre essence.

Chez les Grecs, ces génies nous apparaissent sous le

nom de démons, et les saintes Ecritures, en adoptant cette désignation, surtout pour les mauvais esprits, montrent combien l'idée païenne se rapprochait, sous ce rapport, de l'idée chrétienne. Comme nous l'avons vu, Hésiode prétend que les âmes des pères de l'âge d'or devinrent des démons ou des anges de cette espèce ; il les admettait donc comme génies supérieurs, servant d'intermédiaires entre Dieu et l'homme (1), non pas cependant qu'il ait reconnu, ainsi que certains auteurs le prétendent, que tous les démons soient sortis des âmes des morts. Ses expressions trahissent autant cette opinion, que les paroles des chrétiens, lorsqu'ils disent, dans un sens figuré : tel ou tel est devenu un ange du ciel. L'antiquité grecque connaissait aussi les mauvais anges ou démons, et l'on en rencontre des notions très-nettes dans les anciennes lois de Zaleucus et de Charondas. Une des lois de Zaleucus condamnait celui dont un mauvais ange s'était approché, à chercher un refuge aux pieds des autels, et à se rendre auprès d'hommes vertueux, afin de purifier et d'affranchir son cœur de tout mauvais penchant. Une loi de Charondas menace du ressentiment des démons quiconque se révolte contre l'autorité, et le législateur ordonne aux femmes de vivre chastement, parce que les démons sèment la discorde et anéantissent la famille (2). On rencontre surtout la doctrine des démons dans les philosophes, et en particulier dans l'école platonique. Les bons génies sont représentés comme des protecteurs donnés à l'homme dès sa naissance et qui, après sa

(1) Cfr. *Ἐργα καὶ ἡμέραι*, v. 230 sqq., où il est dit ce qui suit, concernant ces bons anges et serviteurs de Dieu. « Par l'ordre de Jupiter, trois mille immortels, couverts de nuages qui les dérobent à la vue des hommes, parcourent la terre, veillant sur leurs actions, et distinguant le juste de l'injuste. »

(2) Cfr. CREUZER, *Symb.*, 1^{re} édit., III, 24 et 25.

mort, conduisent son âme dans le monde inférieur(1). Ils sont aussi les serviteurs et les compagnons des dieux ; ils transmettent les prières des hommes aux dieux et les dons des dieux aux hommes (2). Les philosophes admettent aussi des mauvais génies(3); cependant les Grecs et les peuples occidentaux en général semblent leur avoir fait une part moins large dans la vie de l'homme. Cela était naturel, car plus le culte de la nature prédominait, plus l'aveugle nécessité de cette nature ou le fatalisme l'importait dans le gouvernement de l'univers, et l'influence dualiste des bons et des mauvais génies devait s'en aller en fumée, puisque les circonstances fâcheuses de la vie étaient moins attribuées à un mauvais principe qu'au concours fatal de déités naturelles dont le pouvoir se confinait. Comme serviteurs et compagnons de différentes divinités, les génies reçoivent souvent divers noms ; ce qui s'applique aux Corybantes, aux Dactyles, aux Cabirs, aux Cyclopes et à d'autres êtres semblables, bien que d'ailleurs ils soient souvent confondus avec les mânes des morts.

Les génies des Romains et des Etrusques correspondent aux génies des Grecs. La doctrine des génies formait une partie capitale de la religion des Etrusques. Ils sont fils des dieux et protecteurs des hommes ; en cette dernière qualité ils sont liés d'une manière tellement étroite à notre existence spirituelle que Jupiter donne l'âme au mortel par l'intermédiaire des génies, qui en prennent soin pendant la vie du corps, et la con-

(1) PLAT., *Phæd.*, 107 D. On sait que Socrate se laissait conduire avec une touchante simplicité par son génie protecteur.

(2) PLAT., *Symp.*, 202 E.

(3) Cfr. PLUTARCH., *De def. or.* et *De gen. Socr.*

duisent dans le monde inférieur après la mort (1). Chez ces peuples, il y avait du reste des bons génies et des mauvais, qualifiés, comme les Elfes germaniques, de blancs ou de noirs (2).

Les Germains avaient aussi leurs anges, représentés surtout par les Elfes, les uns bons, Elfes de lumière, les autres mauvais, Elfes des ténèbres. « Les Elfes de lumière habitent l'Alfheim ou royaume céleste ; les Elfes des ténèbres séjournent sous la terre, et ne ressemblent aux premiers, ni par leur extérieur, ni par leurs actes. Les Elfes de lumière sont plus brillants que le soleil ; les Elfes des ténèbres plus noirs que la poix. » Ce sont les termes de l'Edda (3). On doit aussi compter parmi les Elfes de lumière les Valkyries, servantes et messagères d'Odin, protectrices spéciales des héros, qu'elles accompagnent sur le champ de bataille, et qu'elles conduisent dans le Walhalla, s'ils succombent. Les Nains sont des génies identiques aux Elfes des ténèbres. Ils habitent le sombre Alfheim sous terre ; ce sont des forgerons magiques, à l'aspect sinistre et sale, qui veillent à la conservation des trésors cachés dans les entrailles de la terre ; qui taquinent, trompent et volent les hommes ; qui peuvent, par leur attouchement et leur souffle, ôter la santé et la vie aux hommes et aux animaux (4). Ces êtres diaboliques durent fléchir devant le christianisme et surtout devant le signe de la croix (5). C'est en effet une chose remarquable que

(1) VIRG. *Æn.*, v. 93.

(2) HORAT., Ep. II, II, 187. Cfr. HARTUNG, *Mythol. d. Röm.*, I, 53 sqq.

(3) *Dämes.*, 15.

(4) GRIMM, *Mythol.*, p. 230 sqq.

(5) Dans notre patrie il y a aussi une tradition de cette espèce. Un jour, dit-elle, un paysan derrière sa charue défia hardiment un Nain (les Nains se nomment Aulques dans cette partie de l'Allemagne), et lui cria de lui préparer une cruche de bière, après qu'il aurait achevé son travail. En effet,

partout, selon la tradition, les Nains ont quitté leur séjour d'autrefois et sont disparus, lorsque la religion de Jésus-Christ a été introduite. Nous avons déjà rapporté que dans notre patrie cette disparition eut lieu en même temps qu'on entendit une voix annonçant la mort d'un être mystérieux, absolument de la même manière que Plutarque raconte la fuite du démon terrestre, après qu'il eut appris la mort du grand Pan. Il arrive aussi que des traditions concernant la mort d'un roi se trouvent mêlées à des histoires de Nains, comme le fait remarquer Grimm (1). On considère peut-être ce roi comme étant de la race des Nains, mais c'est là une idée complètement fausse, car les Nains et les Elfes sont immortels; les Elfes de lumière devaient continuer à vivre dans le Gimle, même après la destruction du monde par le feu, tandis que les Nains devaient rester tremblants aux portes de leurs antres (2). En général, lorsque les traditions parlent de rois nains, il faut entendre cette expression de forgerons magiques, de Tubalcains mythiques, ou de messies mythiques qui subjuguèrent le monde des esprits par leurs exploits, tels que Salomon et le Siegfried de la Germanie.

le champ ne fut pas plutôt labouré, que la cruche s'y trouva. Le paysan la vida et, en paiement, il y jeta une pièce d'or marquée d'une croix. Le Nain parut et chercha la cruche, mais dès qu'il eut vu la croix, il recula et s'écria : « Paysan, tu as du bonheur; sans la croix, je te rompais le cou ! » Et il disparut. Aujourd'hui encore, c'est la coutume de marquer du signe de la croix, le pain, les meules de grains et d'autres objets, afin d'en défendre l'approche aux Nains ou Aulques.

(1) GRIMM, *Mythol.*, 3^e éd., p. 422, Rem.

(2) *Edda*, *Dâmes.*, 15 et 48.

§ CIV.

b). *Croyance des peuples orientaux.*

Il est donc constant que les démons jouent un rôle subalterne dans les mythologies occidentales ; les choses se passent tout autrement dans les antiques religions de l'Orient. Non-seulement la doctrine des démons y est intimement confondue avec le culte religieux, de telle sorte, que celui-ci a surtout pour but de diriger leur influence bonne ou mauvaise, c'est-à-dire d'attirer l'une et d'écarter l'autre, mais encore que la théogonie y est en grande partie sortie de la démonolâtrie. Nous en avons la preuve la plus claire et la plus complète dans la religion des anciens Perses. Cette religion est en effet une pure démonolâtrie ; il importe seulement de faire attention que, dès les premiers temps, les démons furent regardés par ces peuples comme des esprits célestes en rapport avec les étoiles. Les Perses ne connaissaient guère de dieu proprement dit, à part Zervane Akerene, unique être suprême et primitif, dont ils ne tenaient du reste guère compte. Ormuzd lui-même était seulement le chef des génies bienfaisants comme Ahriman celui des génies malfaisants. Aussi Ahriman (litt. Agromainyus) était-il appelé le mauvais génie, comme Ormuzd (litt. Ahumazdao) ou Spentomainyus, le bon génie (1). Ce n'est point qu'Ormuzd ne fut aussi omnipotent que le Jupiter grec ; au contraire, il remplaçait sans restriction la divinité suprême, mais il n'était point, comme celui-ci, un être éternel : il n'était qu'une créature. Malgré toute sa ressemblance avec la divinité,

(1) BURNOUF, *Comm. sur le Yaçna*, p. 90 et 92.

malgré toute sa puissance divine, il ne régnait pas indépendamment, en vertu de son omnipotence; au fond il nous apparaît simplement comme un premier serviteur de la divinité, comme adversaire aussi terrible du dragon Ahriman que saint Michel le fut de Lucifer. L'enseignement des Perses partageait les démons en deux catégories: celle des démons bienfaisants ou du monde de lumière, et celle des démons malfaisants ou des ténèbres. Ormuzd est non-seulement le chef du royaume de lumière, mais encore l'intermédiaire, le démiurge dont l'Eternel se servit, par sa parole créatrice, pour produire le royaume de lumière, comme il se servit d'Ahriman pour établir celui des ténèbres. Une lutte s'engagea entre ces deux royaumes, et, pour la faire tourner à l'avantage des bons génies, Ormuzd créa le monde terrestre ou des corps. Nous découvrons ici une liaison entre la chute du monde des esprits et l'origine du monde des corps; c'était une idée abstraite qui dominait généralement en Orient et qui conduisit les Indiens et les Egyptiens à regarder l'âme de l'homme comme un ange déchu, condamné à faire pénitence. Les gnostiques ressuscitèrent ce système au sein du christianisme.

Les Perses divisent les génies de lumière en diverses classes, ayant chacune leur chef. Les esprits purs les plus élevés portent le nom d'Amschaspands et sont au nombre de sept : Ormuzd, Bahaman, Ardibehescht, Schahriver, Sapandomat, Kordad et Amerdad. Ce sont les génies des sept planètes; ce ne sont pas ces planètes elles-mêmes, mais leurs génies protecteurs : c'est ainsi qu'Ormuzd est en réalité le génie protecteur du soleil, bien que cet astre, visible et matériel, soit autre chose qu'Ormuzd, le créateur du soleil matériel. Ce rapport et cette relation du monde des esprits supérieurs avec le ciel étoilé, et surtout avec les planètes, doivent re-

monter à une haute antiquité, puisque non-seulement ils se trouvent dans les auteurs orientaux idolâtres, mais encore que la Bible elle-même s'est quelquefois approprié cette idée populaire. La Bible cependant ne se sert de noms de planètes que pour désigner des génies méchants, et paraît avoir voulu en cela établir une différence tranchée entre elle et le paganisme avec ses génies déifiés. Dans Isaïe, par exemple, Lucifer ou l'étoile du matin, apparaît comme mauvais, ange déchu(1). Le second ordre du monde des esprits, chez les Perses, se compose des Yzeds ou yeux protecteurs du peuple pur. Ils sont les esprits des étoiles ou du ciel étoilé. Le soleil et la lune eux-mêmes, en tant qu'appartenant à ce ciel, sont rangés parmi les Yzeds ; dans ce cas cependant ils doivent être regardés comme des émanations des Amschaspands et d'Ormuzd, et ils s'identifient davantage à la nature matérielle des corps célestes ; ils ne sont toutefois pas encore complètement identifiés avec eux, parce que la religion des Perses tend toujours à séparer la matière (prise pour quelque chose d'impur) du monde pur des esprits. La troisième et dernière classe des génies est celle des Fervers ou génies protecteurs des êtres. On en compte autant qu'il y a d'êtres dans la nature, et ce qui montre à quel point la religion des Perses avait généralisé cette idée, c'est qu'elle avait prêté un Ferver à Ormuzd lui-même. Originellement, ces Fervers ne furent que des génies protecteurs des mortels, et, en cette qualité, ils sont, comme les génies des Romains, inséparables de la vie spirituelle des hommes.

Les idées que les Perses se faisaient de la création des Fervers, montre clairement comment la doctrine

(1) Is., XIV, 12.

relative à ces génies protecteurs et leur étroite liaison avec l'âme des hommes ont pu les faire confondre avec cette dernière, et produire le système selon lequel l'âme n'est autre chose qu'un esprit faisant pénitence dans un corps. Lors donc qu'Ormuzd eût produit la lumière entre le ciel et la terre, les étoiles fixes et celles qui parcourent l'espace, le soleil et la lune (i.e. Amschaspands et Yzed), la sagesse suprême et qui sait tout donna des Fervers aux hommes, en leur disant : « Quel avantage pour vous d'animer des corps dans le monde ! Entrez donc en lutte contre les Darudys (les méchants Dews), et mettez-les en fuite : à la fin vous retournerez à votre premier état. Vous aurez le bonheur, l'immortalité sans malheur et sans vieillesse ; mon ombre vous protégera contre les ennemis. » Et le Ferver de l'homme, garanti contre les Darudys d'Ahriman par le génie qui sait tout, vint dans le monde et fut visible. A la fin des temps, il sera délivré de son ennemi Peetiarah (Ahriman), et il jouira du bonheur primitif, lorsque les morts seront ressuscités pour vivre pendant l'éternité entière (1).

A ces catégories d'esprits de lumière correspondent autant de catégories d'esprits mauvais ou de ténèbres, que les Perses nomment Dews ; ou peut-être faut-il interpréter la croyance de ce peuple en ce sens que la matière grossière et mortelle qui enveloppe ces esprits doit être regardée comme constituant ces esprits eux-mêmes, ou tout au moins comme étant leur œuvre. De même qu'il y a sept Amschaspands du royaume de lumière, ainsi il y a sept Dews terrestres ; ceux-ci ont à leur tête Ahriman, comme ceux-là Ormuzd. Quant au reste, le monde de Dews est complètement organisé à

(1) *Bundehesch*, 2.

l'encontre de celui des Fervers; les génies de lumière comblent les hommes de bienfaits et les Yzeds en particulier exercent une influence salubre sur la terre et ses habitants, tandis que leurs adversaires, les Dewes, instigateurs de tout mal, accablent le monde de vices, de maladies, de malheurs et de plaies. Quiconque se figurera les rapports existants entre les Yzeds et le ciel étoilé, comprendra sans difficulté comment l'astrologie a pu naître de cette croyance. Tel est le système religieux des anciens Perses; c'est une véritable démonologie, et si nous considérons qu'elle s'étendit plus ou moins pure chez le plus grand nombre des peuples orientaux, on reconnaîtra toute la justesse de cette expression des saintes Ecritures, prise même dans son sens rigoureux : « *Omnes dii gentium dæmonia, Deus autem cælos fecit* (1).

L'opinion des Indiens, par rapport aux esprits, se rapproche beaucoup de celle des Perses. Cependant chez les premiers le royaume des esprits est soumis à la triade divine (trimurti) Brahma, Siva et Vischnou, et de plus ils y admettent des êtres d'une nature étrangère. Les Indiens donnent en général le nom de Dévatas aux démons ou génies, et ils les divisent également en bons, Suras, et en méchants, Asuras. Ceux-là ont pour chef Indra, qui correspond à Ormuzd. Il est remarquable que même les Mongols bouddhistes donnent à Indra le nom de Chormusda, c'est-à-dire Ormuzd (2), et Von Bohlen démontre que celui de Suryas, par lequel les Indiens désignent le génie du soleil, est en réalité identique au nom d'Ormuzd (3). De même que les Perses

(1) PSALM., XLV.

(2) SCHMIDT, *Gesch. d. Ostmong*, p. 353.

(3) VON BOHLEN, *Indien.*, I, 239, Rem.

placent à la tête des bons génies les sept Amschaspands comme génies tutélaires des sept planètes, ainsi les Indiens leur donnent pour chefs les Locapalas ou gardiens de l'univers; seulement le nombre de ces derniers n'est pas de sept, selon celui des planètes, mais de huit, dont un doit être regardé comme souverain distinct des autres et envisagé comme génie du ciel étoilé qui embrasse tout. Les anciens expliquaient déjà de cette manière les huit dieux ou génies supérieurs des Egyptiens et d'autres peuples (1). Les noms de ces Locapalas qui « gouvernent les huit régions du ciel, » sont : Indra, Surya (génie du soleil), Pavana, Yama, Varuna, Chandra (génie de la lune), Agni et Prithivi (génie de la terre) (2). Les huit génies supérieurs habitent les sept cieux (planétaires) inférieurs, que les Indiens appellent Suryas; ceux-ci étant censés former les degrés de la montagne de l'univers, les génies en question passent pour les gardiens et les surveillants de ces sept (ou huit) degrés ou régions. Les Indiens comptent en outre une foule de catégories et d'espèces de bons génies qui presque tous séjournent également dans le Surya ou ciel d'Indra, qui sont aux ordres des dieux et qui aiment et protègent les hommes. Les plus remarquables sont les Vasus, qui, par leur nombre et leur essence, correspondent aux Yzeds des Perses (3). Les adversaires des bons génies sont les Asuras ou mauvais génies, en lutte perpétuelle avec les premiers. Ils ont pour chef Mahisasura, c'est-à-dire le grand Asur, auquel on

(1) Cfr. *De nat. Deor.*, I, 15.

(2) Je donne ces noms d'après les lois de Manu, XI, 503, car il y a des variantes à ce sujet. On voit que plusieurs noms étrangers se sont ici introduits, et que l'idée primitive s'est même obscurcie; les Indiens adoraient, au lieu des neuf planètes qu'ils admirent plus tard, neuf autres Devetas ou génies tutélaires qu'ils plaçaient sous les Locapalas.

(3) VON BOHLEN, p. 261.

donne quelquefois pour lieutenant Rhavana, qui joue quelque peu le rôle de géant impie dans l'histoire primitive, mais qui au fond est identique à Mahisasura.

Tous les mauvais génies furent auparavant des bons génies ; mais avant la création du monde, Mahisasura refusa à Brahma l'obéissance qu'il lui devait et entraîna beaucoup d'autres esprits dans sa révolte : c'est ce qui fit que Siva le précipita, lui et ses adhérents, dans les abîmes de l'Onderah ou enfer (1). Les Indiens disent aussi (est-ce une contradiction avec ce qui précède?) que les dévatas, aussi bien les bons que les méchants, sont issus du patriarche et premier homme Cassiapa et de ses deux femmes Diti et Aditi. Cette idée est la conséquence d'une autre qui place à la tête de tous les êtres les dix patriarches primitifs ou premiers hommes, ainsi que Manu si vénéré, lesquels auraient créé tout ce qui existe. Il est de fait que dans le principe, le système religieux des Indiens consistait en une démonologie qui se rapprochait plus encore de celle des Perses, à l'exception que le dualisme y était moins parfait. En effet, dans les Védas, qui sont les plus anciens livres sacrés de l'Inde, Indra ou le génie du soleil, correspondant à Ormuzd, est représenté comme divinité principale, à laquelle sont même subordonnés les trois dieux supérieurs ou êtres macrocosmiques primitifs, Brahma,

(1) MAYER, *Mythol. Lex.*, I, 231. Les Indiens n'isolaient donc point la chute des esprits de celle des hommes ; ils les considéraient même comme tellement liées entre elles, qu'ils voyaient dans les âmes des hommes des esprits déchus, qui, après avoir passé dans les corps de divers animaux, redevaient captives dans un corps humain, se sacrifiaient et expiaient leurs fautes. Nous avons déjà rencontré chez les Perses l'origine de ce système inséparable de la métempsycose, et nous comprendrons d'autant mieux comment cette opinion a pu se faire jour, si nous remarquons d'une part, l'idée orientale de la peccabilité de la matière, et de l'autre, les rapports étroits qui existent entre les génies (et surtout les génies tutélaires) et les âmes des hommes.

Vischnou et Siva (1). C'est aussi à cette partie de la religion indienne que se rapporte la prédiction que nous avons déjà rapportée et d'après laquelle Dourga, la femme juste des premiers temps, reviendra un jour et que l'antique religion d'Indra sera restaurée (2). Il faut distinguer les Asuras, ou mauvais génies, des Nackschasas ou géants, que les Indiens eux-mêmes confondent souvent ou prennent les uns pour les autres. Il est évidemment résulté de cette confusion qu'on a fait descendre tous les mauvais génies de Diti, qui, Eve coupable, a engendré les premiers jumeaux, géants impies, et tous les bons génies d'Aditi, c'est-à-dire cette même mère primitive, considérée comme innocente.

Le culte des génies occupait une part plus large encore chez les Chaldéens que chez les Indiens, et sous ce rapport, les Chaldéens semblent s'être rapprochés davantage des Perses. Le système religieux des peuples de l'Asie occidentale n'est pas, il est vrai, très-bien éclairci, cependant on en sait assez pour affirmer que l'adoration des étoiles formait un côté saillant du culte des Chaldéens, et que ce peuple voyait dans les astres l'incarnation de démons, partagés en bons et mauvais. L'astrologie, dans laquelle les Chaldéens avaient acquis une si grande célébrité, naquit de l'influence que, selon eux, les mauvais et les bons génies, résidant dans les planètes et les autres corps célestes, auraient exercée sur l'humanité. Au-dessus de ces génies ou puissances du ciel, ils mettaient la divinité éternelle, Baal ou Bel, qu'ils prenaient pour l'émanation de Baal-Chammon, générateur de l'univers (3), et dans lequel nous avons

(1) LASSEN, *Ind. Alterthumsk.*, I, 736 sqq.

(2) MAYER, *Mythol. Lex.*, I, 372.

(3) Cfr. MOYERS, *Phönizier*, I, 264, 187 et passim.

découvert la souche du genre humain, déifiée et devenue l'être macrocosmique.

La religion égyptienne était également en grande partie une démonolâtrie. Il y eut d'abord dans ce système, huit puissances (*Δυνάμεις*, ou grands dieux) qui sont évidemment les génies supérieurs du ciel résidant dans les planètes : ce qui rappelle l'expression chrétienne « les puissances du ciel, » appliquée aux anges. Le souverain de ces génies, qui servit probablement d'intermédiaire lors de la création, comme Ormuzd, est Kneph, nommé aussi Agathodémon ou bon génie, et représenté sous le symbole si général du serpent. Nous ne nous laisserons pas induire en erreur par le nombre huit qui remplace celui de sept, puisque nous avons rencontré le premier chez les Indiens et les Phéniciens dont les cultes avaient de si grands rapports, et dont les huit divinités étaient expliquées déjà par les anciens, comme étant des divinités planétaires. Quant aux noms de ces divinités, il règne une aussi grande incertitude en Egypte que dans l'Inde. Pthah ou Héphestus lui-même, l'être macrocosmique primitif, est mis par les Egyptiens au rang de ces génies supérieurs. Au-dessous de ces derniers, se trouvent les douze génies inférieurs, dit aussi demi-dieux ; ils figuraient probablement les signes du zodiaque, adorés également par les Babyloniens et même par les juifs idolâtres (1). Les Egyptiens attribuaient aux huit génies supérieurs et aux douze génies inférieurs un règne contemporain de l'origine du monde, ou mieux, antérieur à cette origine, et après ce règne seulement ils

(1) *MOYERS*, l. c. L'antiquité du culte rendu au zodiaque, dont les douze signes sont donnés par les Perses comme auxiliaires d'Ormuzd lors de la création et que les Chaldéens nommaient *Κύριοι τῶν Θεῶν*, est prouvée par l'antiquité même du zodiaque. Cfr. *V. BOULEX, Indien.*, II. 234.

faisaient suivre celui d'Osiris et d'Isis, premiers hommes divinisés, et des autres mortels auxquels le pays rendait des honneurs divins (1). Pour distinguer ceux-ci des antiques divinités démoniaques, les Egyptiens leur donnaient l'épithète de « mortels primitifs, et héros divinisés à cause de leurs bienfaits. » Quant aux mauvais génies, nous rencontrons d'abord en Egypte l'ancien serpent Typhon, qui, dès l'origine, se révolta contre les dieux et qui remplit un rôle considérable dans l'histoire primitive ; ensuite les Egyptiens, comme les Indiens, rattachèrent la chute des esprits à la création du monde des corps, et comme les âmes des hommes étaient pour eux des esprits déchus, ils envisagèrent la vie actuelle comme un état d'expiation et admirèrent la métempsycose.

La religion des Phéniciens, qui a généralement beaucoup de ressemblance avec celle des Egyptiens, place également en première ligne les génies, qui sont nommés Cabirs. Il est certain que ces génies devaient s'entendre des planètes, puisque Zénocrate dit à ce sujet « que les sept dieux sont des planètes, et que le huitième est le Cosmos formé par elles (2). » Le huitième Cabir, ou génie, serait ainsi l'intermédiaire suprême (demiurge), qui, à l'instar d'Ormuzd et de Kneph, se place entre la divinité et le monde visible. Du reste les Phéniciens adoraient spécialement les Cabirs comme génies tutélaires de la navigation.

(1) Cfr. HEROD., II, 145. DIODOR., I, 13. PLUTARCH. *De Is. et Osir.*, c. XII.

(2) Ἑπτὰ μὲν θεοὺς εἶναι τοὺς πλανήτας, ὃγδοον δὲ τὸν ἐκ αὐτῶν συνεστῶτα κόσμον. CLEMENS, *Protr.* c. v. § 66. Ce Zénocrate serait-il le même que celui cité par Cicéron, *De nat. deor.*, I, 13?

§ CV.

c). *Croyance des Chinois et des Sauvages.*

Ainsi donc, chez les peuples occidentaux, la démonolâtrie n'occupait qu'un rang inférieur dans l'Olympe, que la poésie naïve des premiers Grecs peuplait d'êtres à formes humaines, et que la croyance traditionnelle des Germains représentait comme étant l'arène de ses héros, c'est-à-dire des Ases des premiers temps. Chez ce peuple, nous voyons même les démons se rapprocher fort des Farfadets et des génies domestiques. Mais l'empire des génies a une bien plus grande importance dans les mythologies orientales; il y prévaut souvent sur ceux des héros divinisés et des dieux de la nature et y établit le culte des étoiles et le dualisme. Il nous reste à examiner ce qui concerne la démonolâtrie chez les nations païennes qui, comme les tribus sauvages, sont placées au dernier échelon, sous le rapport mythologique.

Nous rencontrons tout d'abord les Chinois. On admet généralement qu'ils appartiennent à cette famille principale de l'Asie centrale qui a produit les peuples de l'Asie septentrionale aussi bien que ceux de l'Inde transgangétique, et qu'à une époque reculée, comme les Mongols à une date plus récente, ils sont descendus du plateau de l'Asie centrale pour s'établir dans les plaines de la Chine. Ils possèdent donc, ou possédaient tout au moins dans l'origine, comme les autres peuples du Nord et de l'Est de cette partie du monde, la croyance aux esprits, qui est, avec les accessoires de magie et d'idolâtrie, le partage de toutes les nations sauvages, reléguées au dernier degré de culture religieuse. Il est

fort peu question ici de la déification d'êtres naturels, qui procède en général d'idées poétiques. Le point culminant est une vénération extrême des ancêtres, accolée au chamanisme, ou culte des esprits et des spectres, tel qu'il se rencontre en Chine, chez les Tao-sse. Ils ont associé à la démonolâtrie non-seulement les mânes des trépassés, mais encore les démons, qu'à l'instar des tribus les moins civilisées, ils connaissent par une croyance qui remonte fort loin. « Il suffit d'ouvrir le Schou-king, dit un chrétien Chinois, pour se convaincre que dans toute l'antiquité on a cru aux bons et aux mauvais génies (1). » On pense, en Chine, que les bons génies entourent le trône de Chang-ti (l'être suprême) et qu'ils protègent les hommes ; on les honore par des sacrifices. Nous lisons à ce sujet, dans le Tschung-yung, ou Juste-Milieu, ouvrage qui appartient à l'école de Confucius et que nous avons déjà souvent cité : « O innombrables chœurs des esprits ! vous entourez constamment le trône éternel de Chang-ti, et votre bienveillance fait sans cesse descendre sur la terre la puissante protection dont vous nous entourez (2). » Quant aux mauvais génies, les Tao-sse s'en occupent surtout pour éloigner leur influence pernicieuse ; ils offrent même à l'esprit des ténèbres le triple sacrifice du porc, du poisson et de l'oiseau, et, en cas de maladie, dont cet esprit est supposé la cause, ils ont recours à toute espèce de pratiques de magie pour l'éloigner (3).

Dans l'histoire primitive des Chinois, Tschu-yu, le géant diabolique et impie, joue un rôle particulier, semblable à celui de Typhon chez les Egyptiens. Il est

(1) *Mém. conc. les Chinois*, I. 468.

(2) *Mém.*, I. c.

(3) DE HALDE. Trad. all., III. 26.

appelé le chef des neuf peuples noirs, le conducteur des mauvais génies et la cause principale des troubles et des crimes. Dans les *Mémoires concernant les Chinois*, un savant chrétien de ce pays invoque sur la matière qui nous occupe, le passage suivant de l'Y-king ou livre des Hymnes de Confucius : « L'orgueil aveugla le dragon ; il s'éleva contre le ciel et fut précipité dans les entrailles de la terre (1). » Et les auteurs mêmes des livres historiques de la Chine rapportent que cette révolte du dragon eut lieu au commencement du monde ; ils placent cet événement sous le règne mythique de Tien-hoang (ciel-empereur), donc avant Schin-hoang (homme-empereur), en d'autres termes avant la création de la race humaine (2). Le royaume lointain des Chinois a donc la tradition la plus précise de la lutte primitive du bon prince contre l'antique démon et celle de la chute de ce dragon, qui tomba du ciel dans les enfers.

Pour ce qui regarde tous les peuples des autres parties du monde, non-seulement ils croient à des bons et à des mauvais génies, mais tout leur culte ne consiste qu'en une adoration superstitieuse de ces génies, mise en rapport avec le culte des morts ; il en est chez lesquels ce dernier culte s'élève jusqu'au culte des héros, bien qu'ils regardent et vénèrent aussi les êtres des premiers temps, et surtout les hommes primitifs, comme occupant un rang relativement plus élevé. Ils ont tous une tradition plus ou moins claire d'un Dieu unique, seigneur et créateur de l'univers, qu'ils adorent cependant fort peu ou pas du tout. Ils croient à d'innombrables génies, dont les uns, bons, protègent les hommes, et les autres, mauvais, leur nuisent ; ils mettent généralement un

(1) *Mém.*, l. c. p. 138.

(2) MART. MARTINII *Hist. sin.*, p. 7.

génie malfaisant à la tête de la seconde catégorie de démons. Presque tout leur culte consiste à offrir aux génies de la première catégorie des sacrifices, souvent humains ; ce qui avait lieu en particulier, comme à Mexico, pour le génie tutélaire de la nation, et dans ce cas des captifs ennemis faisaient les frais de cette cruelle offrande. Les mauvais génies jouissaient aussi de certains honneurs, ou plutôt on voulait les conjurer par certains sacrifices, des pratiques magiques ou des amulettes. La religion mexicaine était une démonolâtrie de ce genre, c'était probablement la plus perfectionnée de toutes. Tous les dieux de ce pays étaient des génies tutélaires de certaines provinces ou de certaines fonctions de la vie, à l'exception de quelques héros divinisés des premiers temps ; tels auraient été, entre autres, le soleil et la lune, d'après la croyance des Mexicains. Mais ces héros ou hommes des temps primitifs étaient adorés pour autant seulement qu'ils passaient pour génies protecteurs de l'humanité, ce qui revient absolument au système exposé par Hésiode. C'est ainsi que Quetzalcoatl, le premier homme, était adoré comme dieu tutélaire de l'air, et Cihouacohuath, la première femme, comme déesse tutélaire des enfants. Tous ces dieux protecteurs étaient soumis à Tlalok, lui-même dieu tutélaire de l'eau et seigneur du paradis (1), qui habitait les montagnes les plus élevées et avait à son service d'innombrables divinités des montagnes et des eaux. Le dieu tutélaire de la nation, Huitzilopochtli (Vitzliputzli), était celui qui recevait le plus d'adoration et auquel on offrait à profusion d'horribles sacrifi-

(1) Tlalok paraît avoir quelque rapport avec Quetzalcoatl, en ce sens que celui-ci aurait primitivement régné dans l'âge de l'air (Checatonatiuh), et celui-là dans l'âge de l'eau (le déluge, Atonatiuh).

ces humains (1). A ces bons génies correspondait, dans la croyance du peuple de Mexico, le mauvais génie Tlacatecolatl (le hibou raisonnable, expression frappante pour désigner l'esprit des ténèbres), qui apparaissait souvent pour effrayer les hommes et leur causer du mal. Dans le principe, les Mexicains doivent même avoir connu la tradition de la chute du dragon, puisque plusieurs de leurs peintures hiéroglyphiques représentent Tezcatlipoca, le grand esprit, au moment où il met le dragon en pièces (2). Les innombrables mauvais génies, appelés Tzitzimenès étaient peut-être soumis à ce démon supérieur (3).

Au Pérou, le règne des Incas imprime un cachet tout particulier à la démonolâtrie primitive qui comprenait aussi divers animaux comme génies tutélaires (4). Le peuple, voyant dans ces souverains des descendants du soleil, le culte de cet astre s'empara de la première place; celui des autres esprits resta dans l'ombre et se réduisit, sous les Incas, à une sorte d'adoration des étoiles comme servantes du soleil. Il y avait donc au Pérou, absolument comme en Chine, une religion d'Etat, qui ne prescrivait d'autre adoration que celle de l'Inca, descendant en ligne directe du soleil, et celle de sa

(1) On célébrait en l'honneur de ce dieu la cérémonie dite Teocouallo, ce qui signifie le dieu que l'on mange. On a cru découvrir quelque ressemblance entre ce rite et la sainte Communion des chrétiens, mais c'est là une profonde erreur. Après le sacrifice humain, on façonnait une idole du dieu, au moyen d'une pâte mélangée avec du sang d'enfants immolés; le grand prêtre perçait cette idole d'une flèche, puis le cœur en était présenté au roi et le restant distribué au peuple. Il est évident que cette cérémonie n'avait d'autre but que de remplacer la cruelle coutume de dévorer la chair même des victimes infortunées: ce qui n'empêchait du reste point le vulgaire et l'empereur lui-même de se repaître en outre de chair humaine. Cfr. *Allg. Hist. der Reis.*, XIII, 577.

(2) HUMBOLDT, *Ans. der Cord.*, 2^e part., p. 41.

(3) Cfr. pour la religion mexicaine, CLAVIGERO, t. II.

(4) GARCILASSO, I, c. IX, p. 58.

race, comme dans l'empire du Milieu, on n'adorait que l'empereur, descendant aussimmédiat du Tien ou ciel.

Nous citerons la religion des Iroquois pour donner un échantillon de la croyance aux esprits qui règne dans l'ensemble des tribus sauvages d'Amérique. Ils admettent un Dieu unique, qu'ils nomment le grand esprit ce qu'ils distinguent soigneusement des autres esprits, bien qu'ils ne l'adorent point (1). Ils croient de plus à une multitude innombrable d'esprits (Manitous) bons et mauvais, auxquels ils donnent le nom de Hon-datconsona, qui signifie esprits de toute espèce. Ils ne semblent pas mettre au rang de ces esprits le soleil, la lune et les étoiles; on trouve du reste peu de traces chez les peuples modernes de l'adoration des corps célestes sous la forme de génies personnifiés, qu'admettaient les anciens peuples de l'Orient. Ils regardent plutôt, paraît-il, le soleil et la lune comme des âmes de héros; les Iroquois, par exemple, disent que le soleil est Jouskeka, le premier homme, et la lune Ata-ensik, la mère des hommes. A la tête des mauvais génies, ils placent un être malfaisant qu'ils confondent d'une singulière manière avec Ata-ensik et qui, d'après leur tradition, fut séduite et expulsée du ciel (2). Quant aux bons génies, ils croient qu'ils sont chargés de protéger les hommes. On ne peut se les rendre propices et favorables que par une certaine initiation ou cérémonie magique. On s'y prépare, avec l'assistance d'un

(1) Ils disent que le grand esprit ne veut pas d'adoration, et qu'il leur a donné à adorer les diverses créatures, comme génies tutélaires.

(2) Cette tradition ne se rattacherait-elle point à une autre plus ancienne, qui représentait le mauvais génie dans son état antérieur d'innocence et précipité du ciel, à cause de son crime? Cette expulsion a facilement pu être confondue avec celle d'Eve hors du paradis. Il y a d'autres peuples d'Amérique chez lesquels cette confusion n'existe point, mais dans ce cas, le mauvais génie est un être particulier que les Brésiliens, par exemple, nomment le renard.

prêtre magicien, en se soumettant à des jeûnes et à toutes sortes de pénitences rigoureuses ; alors seulement le génie protecteur se montre et l'on conclut aussitôt un pacte avec lui. Le premier objet que l'on rencontre après cette initiation, est le génie ou plutôt le symbole du génie : ce peut être un animal, une plante, ou tout autre chose : un couteau, un calumet, voire même le soleil et la lune : ce symbole est adoré comme génie tutélaire ou comme fétiche. Par la puissance de ce fétiche, les initiés envers lesquels l'esprit s'engage, car cela n'arrive pas dans tous les cas et constamment au même degré, peuvent se métamorphoser, prédire l'avenir, découvrir les secrets, etc. (1). Il y a quelque chose de remarquable dans les paroles dont le prêtre magicien, (Piaye, chez les Caraïbes,) se sert pour conjurer l'esprit de descendre sur le futur adepte, au moment du contrat : « Je ne vous ai pas appelé, dit-il, au génie tutélaire qu'il évoque, pour vous rendre les hommages que je vous dois, mais pour communiquer votre protection au jeune homme ici présent. Faites donc en sorte qu'un autre esprit, égal à vous, descende, pour que ce jeune homme le serve et se lie à lui de la même manière que je suis lié avec vous depuis de longues années (2). »

Les peuples de la Sibérie, comme ceux de l'Amérique, ajoutent foi à des bons génies et à des mauvais, et donnent pour chef à ceux-ci un esprit malfaisant (3). Cette démonolâtrie est aussi la seule religion des Nègres, qui retrouvent leurs génies tutélaires dans leurs fétiches, c'est-à-dire dans le premier objet venu, même dans un serpent. Ils pensent que les esprits tutélaires

(1) Cfr. pour les Iroquois, MAYER, *Myth. Lex.*, l. c.

(2) *Allg. Gesch. der Länd. u. Völk. in Amer.*, 162.

(3) Cfr. pour les Samoyèdes, PRICHARD, trad. par WAGNER, III, 41, 446.

des fétiches les prémunissent contre le génie du mal et ses adhérents, qu'ils n'adorent point, mais qu'ils cherchent à apaiser par des sacrifices afin qu'ils ne leur nuisent point (1). Ce culte des démons s'est propagé jusque parmi les nègres d'Australie, qui forment les plus malheureuses des tribus sauvages. Eux aussi se figurent le mauvais génie (Tau ou Kouineio) comme étant noir (2). Il n'est question nulle part d'un esprit blanc.

Réflexions finales.

§ CVI.

I. — CHUTE DES MAUVAIS ANGES.

Il est donc constant que tous les peuples croient aux génies ou à un monde supérieur partagé entre les démons et les anges, et que de plus ils admettent l'influence particulière de ce double royaume sur le monde et les hommes. Cette croyance paraît avoir exercé une fort grande influence sur le paganisme, et l'examen auquel nous nous sommes livré a établi qu'elle est inséparable du fétichisme et d'une foule d'autres superstitions. Les païens connurent non-seulement les bons génies et les mauvais, mais encore la chute de ces derniers, antérieurement à la création du monde visible et des corps. Nous avons plus d'une fois touché ce sujet dans le cours de notre ouvrage, et nous nous bornerons ici à présenter l'analyse des opinions païennes sur la matière. Nous ferons remarquer en premier lieu que les païens admettaient, pour autant qu'il nous est permis d'en juger d'après les données qui nous restent, que l'enfer, comme prison des damnés, existait avant la création du monde

(1) Cfr. PRICHARD, I, 244-45.

(2) SOMMER, *Taschenbuch*, 1847, p. 110.

visible : il en est ainsi du Tartare des grecs, de l'Huegelmir des Germains, du Douzakh des Perses, de l'On-derah des Indiens. Au commencement, Dieu précipita les mauvais esprits dans cet enfer, qui est représenté comme le lieu des ténèbres primitives, en opposition avec le ciel de lumière, séjour des bons génies. Nous avons déjà fait connaître au lecteur comment les Indiens racontent que les esprits déchus, ayant Mahisasura à leur tête, furent précipités dans les abîmes ténébreux des enfers. Ils donnent pour motif à cette condamnation l'orgueil des mauvais anges qui furent entraînés dans leur révolte contre l'Eternel par Mahisasura, « l'antique serpent » des mythes de l'Inde. Voilà donc un système qui correspond parfaitement à l'enseignement chrétien. Les démons ne furent pas toujours des mauvais génies, mais l'orgueil les séduisit ; un des plus distingués d'entre eux les rendit complices de sa rébellion, et Dieu les jeta dans l'enfer. Ahriman et ses adhérents étaient pour les anciens Perses ce qu'étaient pour les Indiens Mahisasura et ses conjurés. Cependant, on ne voit pas aussi clairement ici qu'Ahriman fut, dans le principe, un bon génie. Et cela se conçoit, car plus le culte des démons recule devant celui de l'Etre-Suprême, plus se dessine nettement le dualisme du royaume des esprits et plus se perd l'idée de la lutte qui devrait occuper le premier plan ainsi que celle de l'unité qui régnait primitivement parmi les anges. La religion des Perses ne manque toutefois pas d'indices qui prouvent d'une manière évidente qu'originellement Ahriman fut un bon génie. Non-seulement il était, comme Ormuzd, fils de Zervane Akerene, l'être divin primitif ; mais il devait aussi avoir eu, comme Ormuzd, part à la création et à la conservation des êtres purs. « O Ahriman, lui dit Ormuzd, venez en aide au monde que j'ai créé ; hono-

rez-le, et ce que vous avez créé sera aussi immortel, ne vieillira point, ne s'altérera point, n'éprouvera point de privation. » Mais Ahriman, aveuglé par l'orgueil et la haine, répliqua : « Je renie toute liaison avec vous ! Je ne veux point travailler de concert avec vous ; je ne veux pas honorer votre monde, bien au contraire, je l'accablerai de maux aussi longtemps que dureront les siècles. » Le superbe Ahriman se sépara ainsi de l'être bon, contre lequel il commença sa lutte et sa révolte. Quant à cet orgueil et à cette rébellion contre Dieu, qui lui valurent d'être chassé du ciel, les Perses racontent qu'aidé de ses Dews, il s'était frayé une voie jusqu'au trône sublime de la lumière et qu'il eut l'audace de s'établir devant ce trône (pour se mesurer avec l'Être-Suprême). Mais Ormuzd, assisté des esprits purs, le vainquit et le jeta dans l'abîme. Expulsé du ciel, il vint ici-bas « sous la forme d'un serpent » (lors de la chute du premier homme), et il introduisit le mal dans la création (1).

Typhon est pour l'Égypte l'équivalent d'Ahriman et de Mahisasura ; il appartient non-seulement à l'Égypte, mais encore à la Phénicie et à l'Asie-Mineure, d'où la tradition semble l'avoir transporté en Grèce. Ce sont surtout les Grecs qui nous ont conservé la tradition de la révolte contre Dieu, de ce dragon aux cent têtes. Il eut la prétention de dominer et les dieux et les hommes ; il se mit en lutte avec les dieux ; mais à la fin il fut dompté par Jupiter, qui le précipita dans le Tartare, ou, ce qui revient au même, il le relégua dans les profondeurs, sous les monts qui vomissent du feu.

Nous avons déjà dit (2) que l'histoire des Cyclopes et

(1) *Bundehesch*, 1 et 3. Cfr. KLEUKER, *Darstellung der Zoroastrischen Lehre*, *Zendav.*, I, 11 et 24

(2) Cfr. § 97.

des géants grecs aux cent bras ou têtes se rapporte à la chute des anges. Fils du ciel et « semblables aux dieux, » leur arrogance les fit précipiter dans le Tartare, avant le commencement de l'histoire humaine. De là ils poussèrent les Titans ou premiers hommes à leur rébellion contre la divinité, et les Titans, à leur tour, furent jetés par Dieu dans le Tartare, où ils tombèrent sous le pouvoir des Cyclopes ou diables. Le nom général de Cyclope (géant « à l'œil rond »), aussi bien que les noms particuliers de ces démons font, comme celui du Lucifer biblique, allusion à des anges de lumière, en relation avec les astres. Du reste, ils ne tardèrent pas à être confondus, en Grèce comme en d'autres pays, avec les géants impies des temps primitifs ; et semblables aux Nains et aux Elfes noirs de la Germanie, ils devinrent aussi des forgerons magiques, et comme tels compagnons gigantesques de Vulcain (Tubalcaïn), habitant sous l'Etna qui vomit des flammes.

Le mythe de Typhon, d'Ahriman et d'autres mauvais génies de ce genre est reproduit dans Loki (tison ardent), père du serpent Mitgard, comme Typhon est père de l'Echidna ou l'ancien serpent. Loki est cause de tous les malheurs des Ases, c'est lui qui fait tomber le bon Balder, comme Typhon fit tomber Osiris ; au festin d'Egir, il s'introduit dans la société des dieux, qu'il injurie et dénigre jusqu'à ce qu'à ce qu'à la fin il est enchaîné sous les montagnes, où ses mouvements, comme ceux de Typhon sur l'Etna, produisent les tremblements de terre (1).

Les Chinois eux-mêmes ont quelques notions de la perte du serpent infernal, causée par son orgueil, et nous pouvons même suivre la trace de la chute des an-

(1) Cfr. NTERUP, *Wörterbuch*.

ges jusqu'en Amérique, où nous retrouvons chez les sauvages (1) la lutte engagée par le serpent et sa chute dans les enfers.

§ CVII.

II. — LE SERPENT, SYMBOLE DES GÉNIES.

Avant de terminer ce chapitre, nous dirons encore quelques mots du serpent, reconnu dès la plus haute antiquité comme symbole des génies. C'est en effet une chose remarquable que de rencontrer ce symbole chez tous les peuples de l'univers. Le serpent figurait les démons ou génies en général ; regardé ainsi comme image des bons génies aussi bien que des mauvais, il offre une contradiction apparente, puisque d'une part, il se trouve vénéré comme représentant le bon génie tutélaire, et que, d'autre part, il est abhorré comme symbolisant le mauvais génie. Cette double idée s'offre même dans les saintes Ecritures ; en effet, dans le paradis terrestre, le serpent représente Satan, et dans le désert, le serpent d'airain est la figure d'un bon génie, peut-être du séraphin saint Michel (2) ; semblable à l'Agaothodémon du paganisme, il apparaît dans la Bible comme l'intermédiaire suprême entre Dieu et l'homme, comme l'adversaire heureux des dragons déchus ; il peut conséquemment être regardé comme l'image du futur intermédiaire, du libérateur promis. Le divin Sauveur lui-même atteste dans l'Evangile (3) que le

(1) Cfr. § 30.

(2) Séraphin semble signifier serpent, et dans ce sens, Moïse a pu, avec d'autant plus de raison, donner au serpent une prééminence originelle sur les autres animaux.

(3) Les juifs aussi ont interprété le serpent d'airain comme une image du messie, puisqu'il est écrit au folio 67 du livre rabbinique *Thikkune Sohar* : « *In illo tempore, quando interit et abactus est serpens iste maledictus, regnat « serpens sanctus »* » (i. e. messias). Cfr. SEPP, *Heidenth.*, I, 61.

serpent d'airain dut réveiller dans le peuple d'Israël la pensée du Messie futur, qui, semblable à Michel, devait écraser la tête du serpent infernal et guérir des blessures faites par ce reptile tous ceux qui, pleins de foi, jetteraient les regards sur le Christ suspendu à la croix.

Suivons rapidement la trace de la démonolâtrie sous la figure du serpent, chez les divers peuples. Les Longobards de la famille germanique honoraient les serpents comme génies domestiques, tout comme les Lithuaniens, qui les suspendaient dans leurs demeures et leur offraient des sacrifices⁽¹⁾. Qu'il ne faille voir que des génies tutélaires dans ces serpents, nous en avons encore une preuve dans nos contes, qui parlent tant de fois de serpents merveilleux portant des couronnes d'or, de serpents qui s'approchent familièrement des enfants et les surveillent dans leurs berceaux, de serpents qui indiquent des trésors aux hommes et que l'on ne chasse pas du foyer domestique sans s'attirer des malheurs. Mais chez les Germains, les serpents sont aussi des mauvais génies. Le démon Nidhoegger, l'antique serpent, est couché, selon l'Edda, au fond des enfers, au pied de l'arbre du monde, et les héros de la tradition luttent contre des démons malfaisants ayant la forme de dragons. Les Romains également vénéraient les génies sous la forme de serpents⁽²⁾. Ce reptile était aussi l'image du démon chez les Grecs. Erichthonius, génie tutélaire de la ville d'Athènes, était un serpent. De plus, comme tous ces peuples attribuaient aux génies les inspirations relevées, l'esprit prophétique et la découverte des plantes salutaires, ainsi chez les Grecs également, les dieux subordonnés ou génies de l'art

(1) GRIMM, *Mythol.*, p. 393 et 396.

(2) HARTUNG, *Rel. d. Röm.*, I, 40.

vaticinatoire et de la médecine (tels qu'Esculape) étaient des serpents ; ces reptiles entouraient le bâton magique d'Hermès, comme signe de sa puissance sur les esprits. En Grèce, les mauvais génies aussi bien que les bons prenaient la forme de serpents ; il en est ainsi de Python, contre lequel combattit Apollon, et des dragons qui attaquèrent les divers héros ; les furies étaient ornées de serpents et l'hydre aux cent et cinquante têtes n'était autre que l'antique serpent refoulé dans le Tartare. En Egypte, Kneph, l'agathodémon, la plus élevée des huit grandes puissances du ciel, était un serpent aussi bien que le démon Typhon ; non-seulement on adorait des génies tutélaires sous la forme de serpents dans les temples et les maisons, mais encore les souverains du pays ornaient leur diadème de ce reptile, comme emblème du génie protecteur, par lequel le royaume avait force et consistance (1).

Le culte du serpent n'était pas moins en vigueur chez les Phéniciens, qui prétendaient même l'avoir reçu de Thaut (Seth), le fondateur mythique de leur religion. Chez eux Surmubel (le serpent de Bel), génie suprême du bien, était représenté sous la forme d'un serpent, comme Kneph en Egypte ; ils se figuraient sous les mêmes traits, le mauvais génie Typhon qui, selon Nonnus, combattait les troupes célestes (2). Quant aux Babyloniens, l'Ecriture elle-même nous apprend

(1) Vossius, *De theologia gentili*, p. 778. Généralement parlant, l'adoration des animaux n'est en Egypte que l'adoration des génies tutélaires. Ils diffèrent dans chaque nome, parce que chaque nome croyait retrouver son génie tutélaire dans un autre animal. Nous rencontrons cette idée à l'état élémentaire parmi les Nègres qui adorent leur génie tutélaire ou fétiche, tantôt dans le lion, tantôt dans le tigre, mais surtout dans le serpent. Nous pourrions donc appeler le culte rendu par les Egyptiens aux animaux un fétichisme perfectionné.

(2) MOERS, *Phönizier*, I, 504, 505 et 522. NONNUS, I, 520.

qu'ils adoraient un dragon, comme génie protecteur de leur empire. En Perse, le mauvais génie Ahriman et ses partisans étaient dépeints comme étant des serpents, Ahriman surtout, depuis qu'il avait été précipité du ciel dans les profondeurs de l'abîme, d'où il vint sur la terre sous forme de serpent, lors de la chute du premier homme. Chez les Indiens aussi, nous trouvons des serpents-démons. Comme bons génies, les serpents (Nagas ou Urugas), vivent heureux à la cour de Brahma; comme mauvais génies, ils sont relégués dans le monde inférieur (1) et combattus par Vischnou et son oiseau Garouda, le phénix indien (2). La tête du mauvais génie Mahisasura est aussi l'antique serpent.

En Chine, les dragons sont connus comme symbole des génies protecteurs (3); ils apparaissent aussi comme mauvais génies, au commencement de l'histoire de ce peuple.

Quant aux Mexicains, nous avons déjà appris à connaître Vitzliputzli, principal génie tutélaire de cette nation. Comme tel, non-seulement il était représenté avec le corps entouré de serpents, mais les murs entiers qui entouraient son temple étaient tapissés d'images de serpents (4). Les Mexicains connaissaient les serpents comme mauvais génies: c'est sous cette forme, qu'ils furent taillés en pièces, comme nous l'apprennent les peintures du pays, par Tezcatlipoca, l'esprit le plus élevé après dieu (par conséquent, l'Agathodémon su-

(1) V. BOULEN, I, 356-364. Il est remarquable que, d'après le conte indien, les singes soient nés de l'union de ces serpents-démons avec les demi-dieux, absolument comme les Huns, selon le récit de Jarnandès.

(2) Cfr. § 16.

(3) Klaproth croit que la religion primitive de toute l'Asie centrale et orientale consistait dans l'adoration des génies locaux, parmi lesquels les serpents jouent un rôle tout particulier. *Nov. Journ. Asiat.*, V, 315.

(4) *Allg. Geschichte der Volk. von Am.*, II, 46.

prême, semblable à Ormuzd, Kneph et autres) (1). Bref, partout où nous portons nos regards, nous trouvons le serpent comme symbole des génies, jusque dans le serpent, idole du Nègre, qui a tiré son nom du culte qu'il lui rend.

Le premier de tous qui nous apparaît sous le symbole d'un serpent, dans le paganisme comme dans le christianisme, est cet être satanique qui occupe une place aussi triste qu'importante dans les annales primitives du monde et de l'humanité. L'histoire nous le présente au triple point de vue de sa propre chute et de son expulsion du ciel, de la séduction de la femme dans le paradis, et de la victoire remportée sur lui par le Messie qui lui écrasa la tête. Nous rencontrons en effet, sous ces trois aspects, le symbole du serpent dans le paganisme. Partout nous voyons ce serpent de l'orgueil révolté contre Dieu et précipité dans l'abîme. Ahriman, Typhon, Mahisasura, Nidhoegger et Tschu-Yu sont des serpents, relégués dans des abîmes sans fond, où ils furent précipités avant la création. Le démon du paradis est également un serpent dans l'idée païenne et comme tel il a des rapports particuliers avec la première femme ; l'intimité de ces relations est prouvée par les images et les mythes d'Isis en Egypte, de Durga-Bhawani dans l'Inde, de Minerve qui combat le serpent, de la première « femme avec le serpent » au Mexique. Conformément à la promesse faite dans le paradis, le paganisme croyait que ces messies mythiques devaient écraser la tête du serpent. Krischna foule aux pieds la tête de Kalinak, tandis que celui-ci lui mord le talon ; Apollon tue le dragon Python qui poursuivait la première femme Latone ; Hercule est blessé au talon,

(1) HUMBOLDT, *Ansichten der Cordill.*, II, 45.

en abattant les têtes de l'Hydre; enfin, tous les héros messianiques doivent leur célébrité à leur combat contre le dragon, comme s'ils avaient en cela rendu à l'humanité le plus grand service qu'elle pouvait attendre d'eux.

Le souvenir de l'antique serpent est donc resté ineffaçable dans la mémoire des peuples. Le mythe a en quelque sorte rehaussé l'histoire de la chute du dragon; il en a fait le serpent du monde qui, précipité dans les profondeurs de l'abîme, devint le soutien de l'univers reposant tout entier sur lui. Les peuples ont tracé son histoire sur la voûte étoilée, où le grand serpent se meut autour du pôle dans le sombre septentrion, tandis qu'au côté opposé se trouve Hercule, le dompteur messianique du serpent.

§ CVIII.

Conclusion générale.

Les dieux des païens sont des génies; ces génies sont de trois sortes. Les cultes des peuples idolâtres peuvent donc se partager en trois espèces: culte des mânes ou des héros; culte des génies élémentaires ou de la nature; culte des esprits ou démonolâtrie. Aucun de ces cultes ne se rencontre pur, c'est-à-dire non mêlé à l'un des deux autres. Nous devons regarder ceux des héros et des démons comme les plus anciens; celui de la nature paraît avoir prévalu en Grèce seulement. Si nous voulons considérer ces religions d'après leur caractère dominant, nous verrons dans les anciennes religions de l'Orient le culte des démons, empreint de bonne heure du culte des astres et mêlé à celui des héros; dans la religion des Grecs (la religion de la poésie), le culte de la nature

combiné avec celui des héros; dans la religion des Germains (la religion des traditions), le culte des héros, et dans la plupart des autres religions païennes, une démonolâtrie du dernier rang. Loin donc de supposer un panthéisme ou un polythéisme primitif, le paganisme tout entier nous montre bien au contraire que les idoles n'étaient pas des êtres divins proprement dits, et que partout il est unanime à faire l'aveu (que l'on peut encore recueillir de nos jours de la bouche des sauvages) qu'il se détourna de Dieu, que Dieu abandonna le monde après la réprobation de l'humanité et que l'homme s'adressa aux génies subordonnés. Tel est le résultat final de nos recherches, résultat qui s'est offert à nous dès que nous avons abordé le paganisme, en demandant ce qu'il enseignait concernant le Créateur en dehors de l'univers. L'essence du paganisme et son contraste avec la vraie religion consistent donc dans ce fait, que les peuples se détournèrent du vrai Dieu et se vouèrent au culte des génies et des démons.

Notre voyage sur le domaine du paganisme est achevé. Les premiers chapitres de notre ouvrage nous ont conduit à travers les sombres galeries du temple des idoles avec ses antiques formes confuses et oblitérées, avec ses inscriptions mythiques et hiéroglyphiques; et les derniers chapitres nous ont fait pénétrer jusques dans la partie la plus reculée de ce temple, jusques dans le naos ou retraite sacrée, avec ses idoles. Et chose étonnante! d'un côté Layard, qui découvrit l'antique Ninive, parcourait, la Bible à la main, les salles royales délivrées de leurs décombres millénaires, et en expliquait par les saintes Ecritures, les images et les sculptures énigmatiques; et de l'autre côté, le Livre des livres nous montrait le chemin à travers l'édifice du paganisme et nous faisait apercevoir, sous des images obscures et à demi effacées, une

inscription et des fragments antiques, qui, débarrassés des plantes parasites qui les couvraient, nous ont donné un magnifique témoignage de la vérité éternelle de la parole divine. Le temple du paganisme est un édifice bien ancien, mais un édifice qui n'a pas sa base dans l'idolâtrie, qui n'a pas été élevé par les païens : c'est le temple de la révélation primitive, que le Seigneur a édifié dès le principe pour l'humanité entière, afin que son nom y fût glorifié. Les inscriptions mythiques et les saintes légendes de ce temple redisaient, dans l'origine, l'histoire primitive du monde et de la race humaine, ainsi que les promesses qui furent faites à cette dernière ; les idoles elles-mêmes, qui prirent la place de Dieu et envahirent son autel, étaient d'abord des êtres qu'il avait créés pour entourer et rehausser le trône de sa Majesté ; c'étaient ses chérubins et ses séraphins qui formaient les chœurs des milices célestes, ces saints et ces élus du Paradis qui devaient témoigner de sa puissance et de sa bonté dans la nature ; c'étaient les œuvres de ses mains qui éclipsaient les splendeurs du firmament. Ce temple profané du paganisme était donc originellement le dôme gothique de l'humanité, construit par Dieu lui-même et consacré par lui en son honneur, pour tous les temps et pour tous les peuples. Mais après la chute de l'homme, ce dôme ne fut plus qu'un édifice maudit au milieu du désert, l'Esprit de Dieu l'abandonna, les antiques inscriptions et sculptures s'en allèrent en poussière et se couvrirent de ronces et d'épines, la lumière d'en haut se retira, les ténèbres s'emparèrent des galeries chancelantes ou ruinées, les esprits nocturnes et les fantômes infernaux s'établirent dans le chœur, près de l'autel de la divinité, et l'offrande au vrai Dieu céda la place aux sacrifices de la magie et aux diaboliques holocaustes humains. C'est ainsi que

le temple du vrai Dieu devint le temple de l'idolâtrie. Mais Jesus-Christ, Fils de Dieu, est venu, il a rendu au temple sa pureté, il en a chassé les mauvais esprits, et de la retraite de l'assassin il a fait la maison de son Père. La lumière de la foi se répand de nouveau sous tous les portiques anciens, la fumée de l'encens et la prière s'élèvent jusqu'au trône du vrai Dieu, et dans les lieux saints, le prêtre offre le seul vrai sacrifice, qui est celui de la Rédemption.



APPENDICE.

Dans le cours de l'ouvrage dont nous venons de donner la traduction, M. Luken parle à diverses reprises de l'unité de l'espèce humaine, et il se borne à renvoyer ses lecteurs au traité qu'il a publié sur cette matière. Comme il est probable que peu de personnes connaissent cette publication, nous croyons utile de la remplacersommairement, en reproduisant ici l'analyse du *Rapport de la 17^e réunion tenue par l'Association britannique pour le progrès des sciences*.

L'unité et l'histoire primitive du genre humain, dit ce document, sont au nombre des objets directs et essentiels des recherches ethnologiques. Il s'agit d'examiner si leurs résultats sont conformes ou contraires aux récits de l'Écriture, tout en déclarant par avance que, dans notre conviction, il n'y a que la *fausse science* qui puisse contredire la révélation.

La première question à résoudre est celle-ci : les hommes de diverses couleurs qui peuplent la terre appartiennent-ils à une seule et même espèce ? Des différences frappantes de conformation et de teint qu'on remarque parmi les peuples, une observation superficielle a conclu une différence d'origine ; ces diversités ont été considérées comme *permanentes*, et on en a inféré la distinction originaire des races. Mais nous nions, nous, la fixité des caractères physiques, et, par conséquent, la pluralité des souches.

Que les particularités organiques des hommes dépendent des circonstances extérieures, et soient, par conséquent, variables, c'est ce qu'il est facile de prouver. On a pris d'ordinaire comme points de comparaison trois parties du corps : le crâne, la chevelure et la peau, et avec raison, parce que les distinctions fondamentales sont très-bien marquées dans ces parties. Sans nous arrêter à l'angle facial de Camper, à l'ostéologie de Blumenbach, à la crâniologie compliquée de Retzius, de Stockholm, nous indiquerons tout de suite la classification plus simple du docteur Prichard. Il a distribué toutes les variétés du crâne humain en trois classes : les crânes ovalaires, pyramidaux et prognathes. Le type ovale a toujours caractérisé les peuples civilisés. L'Apollon

du Belvédère et les statues grecques, les têtes des conquérants romains et des juifs captifs, sculptées sur l'arc de Titus, offrent cette forme ; les habitants des villes, les cultivateurs sédentaires du sol, ont pour la plupart la même conformation. La meilleure manière de constater cette configuration elliptique, est de regarder le crâne verticalement d'en haut ; elle résulte du défaut de saillie des mâchoires et des arcades zygomatiques. Le crâne pyramidal, celui des hommes à large face en losange, résulte de la projection latérale des arcades zygomatiques, de telle sorte que deux lignes tirées de la base au sommet, en passant sur les zygomatiques et sur les tempes, forment un triangle. C'est là le type des peuples nomades ; on le rencontre dans les tribus errantes de l'Asie orientale, de l'Amérique et de l'archipel malaiso-polynésien. Le type prognathe est celui du crâne du Nègre ; il résulte, comme l'indique le nom, du prolongement des os malaires et de la mâchoire inférieure, ce qui le rapproche beaucoup de celui du singe ; le front recule, tandis que l'occiput s'agrandit. Cette forme domine chez les races africaines.

Cette division crâniologique correspond, en grande partie, à la division géographique de G. Cuvier. Il a sanctionné l'opinion que les différentes races d'hommes provenaient de trois chaînes de montagnes : le Caucase en Europe, l'Altaï dans la Haute-Asie et l'Atlas en Afrique ; idée chimérique, produite par la pure spéculation et par la mythologie. Mais la tradition qui place le berceau de l'homme dans une contrée fertilisée par des rivières est appuyée sur une bien plus haute autorité. Toutes les nations de quelque renom ont été trouvées sur les bords ou à l'embouchure de fleuves. C'est dans de vastes plaines ou dans des vallées, et non sur les versants des montagnes, qu'ont vécu les premiers hommes ; c'est pour les splendides cités de Ninive et de Babylone, bâties dans le voisinage de larges fleuves, que la race sémitique quitta la vie pastorale. Les descendants de Cham, établis le long du Nil, fondèrent la littérature hiéroglyphique de l'Égypte ; et c'est aussi dans de fertiles plaines que la postérité de Japhet propagea le plus parfait instrument de communication, destiné à devenir la langue-mère de l'Europe.

Tout en rejetant les vues erronées qui ont présidé à cette classification, nous nous servirons, comme simple commodité, des appellations de Caucasien, Mongolien, Ethiopien, pour désigner les diverses races qu'on suppose originaires de Caucase, de l'Al-

taï et de l'Atlas. Nous considérerons donc les deux classifications, géographique et crâniologique, comme exactement correspondantes et parallèles, et nous parlerons indifféremment des variétés caucasienne ou à crâne oval³, mongolienne ou à crâne pyramidal, éthiopienne ou à crâne prognathe. Du reste, ces divisions n'ont rien de rigoureux et de définitif; car, en réalité, on rencontre souvent dans la même tribu des types de crâne différents et leurs variétés intermédiaires. Ainsi, quoique la race caucasienne ait en général le crâne ovale, les crânes pyramidaux ou autres approchants n'y sont pas du tout rares. Il en est de même chez les Mongoliens et les Ethiopiens. Les Américains indigènes (Mongols d'origine) n'ont pas de forme de tête bien caractérisée, quoique la pyramidale semble prédominer chez eux. Dans l'archipel malaisien et dans la Polynésie, les types pyramidal et prognathe sont à peu près également répartis, avec une tendance marquée, ça et là, vers la forme supérieure ou elliptique; et pourtant, les hommes de ces contrées proviennent de la souche mongole. L'Afrique a des crânes prognathes dans l'Ouest, des pyramidaux dans le Sud, et quelques spécimens ovalaires dans le Nord et dans l'Est; cependant c'est partout la race éthiopienne. La conformation crânienne est si variable, que l'hypothèse de trois ou de trente souches primitives ne pourrait en épuiser et embrasser toutes les diversités. Si ces variétés presque infinies de forme sont l'immuable héritage de temps primitifs, nos premiers parents se compteraient alors par centaines!

Une pareille supposition n'est pas seulement absurde, elle est palpablement insoutenable; car les circonstances extérieures peuvent modifier beaucoup le crâne, et, par conséquent, expliquer toutes les variétés de forme. Cette considération explique aussi, d'une manière satisfaisante, et la permanence d'un type particulier et les transitions graduelles d'un type à un autre. Ainsi, par exemple, les Turcs d'Europe et de l'Asie occidentale diffèrent beaucoup de ceux de l'Asie orientale, car ils ont le crâne ovale, et les autres, la plupart nomades, l'ont pyramidal. Or, il est prouvé par leur caractère commun et par leur histoire, qui les fait venir du nord de l'Asie, qu'ils appartiennent à la même nation. Ainsi, ils étaient tous primitivement mongoliens et à têtes pyramidales. Qu'est-ce donc qui a transformé les Turcs occidentaux? Ce n'est pas le mélange avec les Géorgiens et les Circassiens conquis par eux; car bien peu de femmes de cette race ont

pu être introduites dans leurs sérails, et l'inimitié de la croix et du croissant était un obstacle insurmontable aux mariages. Le changement ne peut donc être attribué qu'à l'influence de ces conditions multiples, comprises sous le terme général de civilisation.

La noblesse hongroise est citée comme une très-belle race d'hommes, ayant le crâne ovale. Mais quelle fut son origine? Il y a dix siècles, les Magyares, leurs ancêtres, tribu de la famille mongolienne, habitaient la grande Hongrie, dans le voisinage des monts Ourals. Poussés par les Turcs victorieux vers l'Occident et le Midi, ils conquièrent les Slaves et s'établirent dans les fertiles plaines du Danube. Le mélange des races ne peut pas davantage expliquer le changement qu'ils ont subi; car l'hostilité, encore aujourd'hui existante, et qui s'est récemment manifestée, entre les Magyares et les Slaves, s'opposait à tout rapprochement. La civilisation seule est la cause de ce changement. Le type nègre ou prognathe, considéré comme le plus permanent, et conséquemment comme contraire à la doctrine de la mutabilité, en est, au contraire, la confirmation. Dans l'Afrique centrale et orientale, le mahométisme a élevé le type du crâne, tandis que les Hottentots du Sud ressemblent étonnamment aux Asiatiques du Nord, par suite de la similitude de leur condition physique. Ce sont là des exemples, non-seulement de changement, mais encore du passage d'un type inférieur à un type supérieur.

La chute d'un type élevé à un type plus bas est plus significative encore, parce qu'elle est ordinairement plus soudaine et plus tranchée. Quelques Indiens d'Amérique sont les descendants dégénérés des Péruviens et des Mexicains civilisés (1). Le Dr Martins conjecture « que les indigènes du Nouveau-Monde ne sont pas dans un état de barbarie primitive, mais qu'ils sont les derniers restes d'un ancien peuple très-civilisé. » Des recherches nouvelles ont confirmé cette vue. Les débris d'architecture et de sculpture répandus dans le Mexique, dans le Yucatan, Chiafra, etc., et surtout le langage aujourd'hui parlé en Amérique, sont des preuves manifestes d'une ancienne culture intellectuelle et morale, et d'un état avancé de société. Aussi les crânes des habitants actuels, comparés à ceux de leurs ancêtres, qu'on trouve dans les tombeaux, montrent-ils l'altération d'un type supérieur. En outre, la

(1) Cfr. MORTON, *Crania americana*.

Malaisie, l'Australie, la Polynésie furent peuplées par des émigrants mongols ; mais toutes ces tribus ont si complètement perdu la forme de tête pyramidale et dégénéré en prognathes, que le Dr Prichard, frappé de leur ressemblance avec les Africains occidentaux, leur a donné le nom de Nègres Pélagiens. Plus près de nous, il s'est produit un cas remarquable de rétrogradation. On lit, dans le numéro XLVIII^e du *Dublin University Magazine*, que les habitants de quelques districts de Leitrim, Sligo et Mayo ont cinq peids deux pouces (irlandais) au plus, le ventre gros, les jambes torses, et ressemblent à des avortons ; ils sont surtout remarquables par l'allongement et la largeur de leur bouche, leurs dents et leurs gencives avancées et découvertes, leurs pommettes saillantes et leur nez déprimé ; ils portent la barbarie écrite sur la face. Or, ces hommes sont les descendants des Irlandais indigènes, chassés d'Armagh et du sud du comté de Down par les Anglais, il y a deux cents ans. Dans cette courte période, ils ont acquis, par des causes connues, le type prognathe. Tel est aussi le cas du rebut de la population de nos grandes villes. La misère et l'ignorance, avec leurs compagnons, le vice et le crime, en dégradant moralement ces parias de la société, ont, dans la suite des générations, imprimé leurs marques sur leurs fronts. Mais que ces malheureux, et autres aussi mal partagés, puissent s'élever moralement et physiquement, dans l'échelle de l'humanité, c'est ce dont il n'est pas permis de douter.

Si donc les conditions extérieures modifient à ce point, soit en bien soit en mal, la forme du crâne, nous connaissons la cause de toutes les variétés de têtes qu'on observe dans les innombrables tribus humaines. Les faits, loin d'avoir besoin de l'hypothèse de la pluralité des souches, l'excluent absolument comme impuissante à les expliquer. La différence de forme dans les individus d'une nation, et dans cette nation elle-même aux diverses périodes de son histoire, est tout-à-fait inconciliable avec l'admission d'un type fixe, transmis sans altération de père en fils. Le mélange supposé des races, qui aurait fait disparaître les différences originelles, ne peut pas davantage être invoqué en faveur de cette hypothèse ; car les Turcs, les nobles Hongrois et les Nègres esclaves des Indes orientales et des Etats-Unis, offrent des exemples de grands changements survenus hors de l'influence des mariages. Ainsi donc, ce premier point de comparaison, rapportant à l'action des circonstances extérieures toutes les différences

du crâne, conduit à une conclusion parfaitement concordante avec l'unité de race.

Sans vouloir passer en revue les autres parties du corps, il est important de savoir qu'elles offrent toutes des différences correspondantes. Les professeurs Weber, de Bonn, ont montré, par de nombreuses comparaisons, que le bassin varie dans ses diamètres chez les diverses races, et dans des rapports constants avec la conformation crânienne. Mais, laissant de côté ces parties, nous considérerons maintenant la *chevelure* comme attribut distinctif des races. C'est d'après ce signe qu'on a contesté au pauvre Nègre, comme s'il n'était pas déjà assez dégradé, jusqu'à son titre d'homme, et justifié ainsi son esclavage. Sa chevelure laineuse l'a fait exclure de la famille humaine et reléguer parmi les animaux. Mais c'est un des triomphes de l'étude microscopique moderne d'avoir *délainé* le cheveu du Nègre et démontré son identité avec celui du sourcilieux Européen. Un brin de laine et un cheveu ont, sous le microscope, des apparences différentes ; le premier a ses bords dentelés, l'autre est parfaitement lisse. Cette différence de structure explique la facilité de *feutrer* la laine et l'impossibilité de feutrer le cheveu ou le poil. En effet, dans ce procédé, les dentelures de la laine favorisent l'adhésion de ses fibres soumises à la pression, tandis que la surface unie des cheveux s'oppose à ce résultat. La masse frisée et crépue qui couvre la tête du Nègre est anatomiquement la même que les cheveux longs et plats de l'Esquimaux ; leur différence apparente est produite par le climat. Au reste, la laine et le poil sont très-sensibles à l'action des climats. Les chiens domestiques, les moutons des Andes et d'autres animaux, prouvent manifestement la puissance modificatrice des circonstances extérieures sur les enveloppes pileuses et laineuses. Un caractère si changeant ne peut donc guère être considéré comme une barrière naturelle entre un homme et un autre homme, surtout lorsqu'on voit parfois une chevelure plate sur la tête d'un Ethiopien, et une coiffure crépue et entortillée sur celle d'un Caucasiens.

Mais la *couleur* est toujours, aux yeux de quelques naturalistes, le signe de séparation, non-seulement le plus frappant, mais encore le plus certain. Pour ces observateurs, l'existence d'hommes blancs et noirs est une preuve irréfragable d'une parenté distincte. Cependant, on peut prouver aussi que la couleur n'est rien moins qu'indépendante des influences extérieures. Le hâle qui brunit le

visage des habitants des bords de la mer, et les mains roussies du paysan font soupçonner que le soleil est une cause puissante de variation dans l'organisation humaine. Le caractère tiré de la couleur est si incertain, que dans la même famille on observe les extrêmes du blond et du brun. Bien plus, la tendance à la coloration peut exister chez quelques individus d'une famille et manquer totalement chez les autres. Ces derniers, à cause de leur chevelure incolore, de leurs yeux rosés et de leur peau extrêmement blanche, ont reçu le nom distinctif d'*albinos*. Il n'y a sur la terre aucune race qui n'offre ce phénomène particulier de l'albinisme. L'évêque Héber l'a observé chez les Hindous, et le Dr Davy à Ceylan. Remarquable déjà chez les races à peau blanche, il est beaucoup plus frappant encore sur les peaux noires de l'Indostan et de Ceylan. La variabilité de la tendance à la coloration et sa disposition à être vivement influencée par le soleil, lorsqu'elle existe, sont des motifs suffisants pour douter de la valeur de ce phénomène, comme signe distinctif de race. Cependant l'importance de ce signe avait été si hautement proclamée, que des anatomistes ont cru trouver dans la peau du noir une membrane qui manque à la peau du blanc. On pensait que, dans la peau comme dans la chevelure, une différence de structure devait séparer les races blanche et noire par une ligne de démarcation infranchissable. En conséquence, on montrait au Muséum de Leyde cette membrane (particularité spécifique du Nègre) soigneusement disséquée par le célèbre anatomiste Ruysch! Même le Dr Wiseman, dans la première édition de son admirable ouvrage sur « l'accord de la science et de la religion révélée, » écrivait ces paroles :

« Ce tissu (*le rete mucosum*) est, dans le Nègre, imprégné d'un pigment noir, et, dans l'albinos, il est, dit-on, composé de kystes, ou petites cellules, remplis d'une matière blanche, quoique Buzzi assure n'avoir pas trouvé de traces de ce tissu dans la peau de l'albinos qu'il a disséqué. (1) »

Un examen minutieux a démontré la non-existence de cette prétendue différence anatomique. Quelques détails sur la structure de la peau suffiront pour faire comprendre à la généralité de nos lecteurs ce qui nous reste à dire sur ce sujet. La peau est formée par trois tissus superposés, dont l'extérieur est l'épiderme, le moyen, le réseau muqueux, et le plus profond le derme ou la peau propre-

(1) T., I, p., 219.

ment dite. La couche moyenne (le tissu muqueux) était supposée le siège de la couleur, complètement développée sur le noir, à peine appréciable sur le blanc et tout à fait absente chez l'albinos. Le microscope a fait voir que le réseau muqueux n'était autre chose que la surface interne de l'épiderme. Henle, Purkinje, Schwann et d'autres anatomistes ont très-bien montré que la peau est organiquement la même dans toutes les variétés du genre humain, et qu'elle se réduit à deux couches seulement, l'épiderme et le derme ou vraie peau. L'épiderme, semblable à l'écorce d'un arbre, compense l'usure de sa paroi extérieure par une addition à sa surface intérieure, et c'est cette surface interne qui est le siège de la couleur. Quelles que soient donc les différences d'organisation, la véritable peau est de la même couleur chez tous les hommes (1).

D'où viennent donc les différences de couleur parmi les hommes? Nous n'hésitons pas à répondre : de leur plus ou moins de proximité du soleil ; réponse fondée sur le fait général que la plupart des races noires habitent les régions intertropicales. Il faut rappeler aussi que l'élévation au-dessus du niveau de la mer équivaut, dans ces régions, à un rapprochement du pôle le plus voisin. De là vient que, dans le même district, les plaines et vallées sont occupées par des tribus à peau noire, et les montagnes par des hommes à peau blanche.

Mais il est temps de passer de ces considérations générales à des exemples particuliers. Dans la revue que nous allons faire, il convient de ne pas oublier la triple division de la race humaine précédemment indiquée.

Un flot d'émigrants coula de la source *caucasienne*, le long de la côte septentrionale de l'Afrique, jusqu'à l'extrémité nord-ouest du continent africain, couvrant tout le pays depuis Alger et Tunis jusqu'à la lisière septentrionale du grand Sahara. Malgré leur origine commune, ces peuples sont de constitution très-diverse, et précisément en raison de leur exposition au soleil. Les habitants de l'Algérie et de Tunis, les Kabyles, ont le teint basané et les cheveux noirs, tandis que les tribus qui occupent les hauteurs de l'Aurès contrastent, par leur chevelure jaune et leur peau rougeâtre, avec les Kabyles et avec les Touariks noirs de jais du désert, qui forment la troisième branche de cette famille. Une infinité de voyageurs ont parlé des variétés de couleur des Arabes, quoiqu'ils

(1) Cfr. FLOURENS, *Mémoires* lus à l'Académie des Sciences.

soient tous d'origine caucasienne. Ces diversités sont en relation constante avec la position géographique. Ainsi, les vallées du Nil et du Jourdain sont la demeure bien connue des Arabes noirs. Or, ces deux contrées sont fort au-dessous du niveau de la mer. La vallée du Jourdain, notamment, offre l'exemple le plus remarquable qu'on connaisse de l'abaissement d'une terre au-dessous de la surface générale du globe. Ce creux, qui s'étend du golfe d'Accabah sur la mer Rouge jusqu'à la bifurcation du Liban, est à 625 pieds au-dessous du niveau de la mer de Galilée; et les eaux pesantes de la mer Morte sont plus basses de 1,230 pieds. La dépression de la vallée avait été reconnue par les Romains, qui lui donnèrent le nom descriptif de Cælo-Syrie (Syrie creuse). En Arabie, il y a des gradations de couleur, depuis le teint jaune blême des environs de Mascate, jusqu'au brun-jaunâtre des natifs de la Mecque.

Mais c'est surtout aux Juifs que nous ferons appel dans cette question. La communauté de leur origine et leur dispersion sont des faits notoires. Ceux qui acceptent la Bible et ceux qui la rejettent croient également que les Israélites habitèrent pendant des siècles la même contrée et qu'ils étaient caractérisés par les mêmes particularités physiques. Leurs qualités nationales les tenaient fortement unis comme peuple, et les séparaient en même temps du reste des nations. Il n'est besoin de prouver à personne qu'ils furent dispersés et qu'ils vivent aujourd'hui dans tous les pays de la terre, à tous les degrés de civilisation, et exposés à une infinie variété d'influences climatiques. La preuve de leur nationalité est écrite sur leur visage, et tout le monde l'y reconnaît. Tandis que les autres nations se mêlent à celles avec qui elles vivent, la postérité d'Abraham conserve ses traits particuliers. Bretons, Romains, Saxons et Normands, dépouillés de leurs qualités distinctives, se sont fondus dans la masse de leurs descendants, les habitants actuels de l'Angleterre; et les réfugiés français de nos temps sont déjà absorbés dans la population de Londres. Mais l'huile se mêlerait plutôt à l'eau, que les Juifs avec les autres peuples. Si Israël habitait encore sa propre patrie, s'il avait conservé son état politique et sa nationalité, le prodige serait amoindri; mais la conservation de ses traits distinctifs, en dépit de la dispersion, est un fait unique. Quoique soumis, suivant les lieux, à toutes les formes de gouvernement, depuis l'autocratie russe jusqu'à la démocratie d'Amérique, ils gardent partout leur croyance

théocratique. Ni la barbarie la plus grossière, ni la civilisation la plus raffinée n'ont pu parvenir à altérer la physionomie originelle du Juif; car il est immédiatement reconnu dans les forêts du Nouveau-Monde comme à la cour du roi d'Angleterre. Le temps, qui change toutes choses, semble retenir ses coups lorsqu'il approche du Juif. Comparez ses traits, sculptés en marbre ou en bronze sur l'arc et sur les médailles de Titus, et vous serez convaincus de son immutabilité. Cette permanence de physionomie est évidemment l'effet d'une cause surnaturelle qui s'oppose aux modifications ordinaires en vue d'une fin importante.

Quoiqu'il en soit, l'exemple du Juif démontre admirablement l'unité originelle de l'homme se conciliant avec la diversité la plus étendue. Ses traits ont été fixés dans un moule éternel; mais sa couleur dépend des causes extérieures. La loi physique est suspendue à l'égard des premiers, mais continue d'agir à l'égard de la seconde. Une physionomie invariable proclame l'unité du peuple tandis que la diversité des autres accidents organiques manifeste l'influence du climat. Le corps du Juif peut revêtir toutes les teintes, depuis le noir de jais de l'Hindou, jusqu'au blanc rosé du Saxon. L'habitant primitif de la Palestine avait indubitablement la peau foncée et les cheveux noirs; mais le ciel plus sombre et l'air plus froid de la Pologne et de l'Allemagne, ont blanchi et décoloré sa peau et sa chevelure. D'un autre côté, le brûlant soleil de l'Inde a tordu et frisé ses cheveux et noirci sa peau, de sorte qu'il ne se distingue physiquement des Hindous natifs que par ses traits seuls. Sur la côte de Malabar, il y a deux colonies de Juifs, la vieille et la jeune séparées par la couleur. Les hommes de l'ancienne colonie sont noirs et ceux de la nouvelle, qui habitent la ville de Mattacheri, sont comparativement assez blonds pour qu'on leur ait donné le nom de Juifs blancs. Cette différence s'explique par la durée inégale de l'influence du climat, qui a agi sur les premiers beaucoup plus longtemps que sur les seconds.

Après nous être arrêtés si longtemps au rameau syro-arabe de la famille caucasienne, nous ne pouvons accorder qu'un coup-d'œil à l'autre branche, l'indo-européenne. Elle comprend, à peu d'exceptions près, les habitants de l'Inde et de l'Europe; tous les ethnologistes admettent que l'Europe a été peuplée par des émigrants orientaux. Nous trouvons ici les deux extrêmes, les blonds Scandinaves et les noirs Hindous. Ces derniers, du reste, diffèrent beaucoup entre eux, selon le degré d'élévation du pays qu'ils habi-

tent et selon leur caste. Dans l'Himalaya et sur les hautes terres en général, on rencontre des populations dont la peau blanche a frappé d'étonnement les voyageurs, car on a de la peine à concevoir un Hindou *blanc*. Mais les Siah-Pôsh ou Kafirs, qui habitent les hauteurs de Kohistan et le canton de l'Hindu-Kush, appelé, d'après eux, Kafirstan, sont l'exemple le plus curieux et le plus frappant d'une branche de la race hindoue établie depuis nombre de siècles dans une contrée froide, et vivant dans des conditions extérieures très-différentes de celles des indigènes de l'Indoustan. D'après les renseignements fournis par lord Elphinstone et par sir Alexandre Burnes, les Siab-Pôsh sont des hommes très-beaux, ayant les sourcils arqués et la peau blanche. Dans les plaines et les basses terres de la Péninsule, on ne trouve que des hommes noirs, car là rien ne s'oppose à l'ardeur du soleil. La caste, cette inhumaine barrière de la société indienne, influe sur la couleur de deux manières. Les hommes de la classe supérieure, les Brahmanes, ne sont pas obligés de s'exposer à la chaleur brûlante du jour et échappent ainsi à l'influence noircissante du soleil. Aussi leur teint est-il sensiblement plus clair que celui des hommes des basses castes qui, par leurs occupations, sont plus exposés à la chaleur et à la lumière. Cette différence est du même genre, quoique plus tranchée, que celle qui existe chez nous entre le marchand des villes à peau blanche et le paysan des campagnes au visage et aux mains hâlés. Dans l'Inde, cependant, une autre cause très-puissante concourt à fixer et perpétuer les différences ; c'est la prohibition du mariage entre les membres des diverses castes habitant les mêmes localités. Comme cet exemple semble contredire notre opinion sur l'influence souveraine des climats, relativement à la couleur, nous avons cru devoir l'expliquer. La partie du globe que nous habitons nous-mêmes, offre dans ses régions méridionales et septentrionales, de nombreux exemples d'une variété de couleur, malgré l'unité primitive, constatée, des nations qui la peuplent. L'Italien basané et le blondin Teuton en dépit de leur dissemblance actuelle, proviennent, non-seulement de la même souche, mais encore du même rameau.

Les races *éthiopiennes* ou africaines fournissent les mêmes preuves. On croit assez généralement que tous les Africains sont également noirs, et que cette uniformité de couleur est la marque d'une origine distincte. Nous avons vu précédemment que les habitants d'Alger et de Tunis sont simplement foncés ; mais, à la vé-

rité, ils n'appartiennent pas à la race africaine, bien qu'ils habitent le continent d'Afrique. Néanmoins, ils sont une preuve de l'influence plus faible du climat du Nord comparé à celui des régions du Midi. Du reste, les exemples pris dans la race africaine même ne manquent pas ; car pendant l'occupation de l'Égypte par les Français, on a eu des renseignements précieux sur les tribus des environs de la mer Rouge. On a observé là toutes les nuances de peau imaginables, entre le brun-clair et le noir, et toutes en rapport évident avec la latitude des lieux. On a prétendu que les teints les plus clairs étaient ceux de mulâtres produits d'un croisement, ce qui infirmerait l'influence de la position géographique ; mais nous devons à M. d'Abbadie de savoir que ces hommes à teints clairs, loin d'être des métis, sont de race africaine pure. Nous ne pouvons ici citer ses preuves. On peut consulter son *Mémoire* présenté à l'Institut de France.

Les anciens Égyptiens sont généralement rattachés maintenant aux races asiatiques. Morton, Prichard, Bunsen, etc., rapportent une immense masse de faits relatifs à la crâniologie, à la physiognomonie et à la philologie de ce peuple remarquable, tendant tous, avec assez de probabilité, à faire admettre que les habitants des bords du Nil avaient les caractères généraux des Asiatiques. Les dessins de sir Gardiner Wilkinson et d'une foule d'autres artistes, d'après les monuments, nous ont suffisamment familiarisés avec l'aspect et la physionomie des Égyptiens. On rencontre encore aujourd'hui les mêmes traits et la même apparence extérieure dans les rues du Kaire et sur les bords du Nil, où se rendent les Berebères ou Barabras pour trouver du travail. La ressemblance frappante de ces derniers avec les anciens Égyptiens a été surtout signalée par Blumenbach, et ensuite par le Dr Ruppel qui a vécu parmi eux pendant plusieurs années. Seulement M. Ruppel se trompe en supposant que les Barabras sont descendus des anciens Égyptiens, car ils descendent des Nobates qui, de la Lybie, leur pays natal, furent, il y a quinze siècles, transportés par Dioclétien dans la vallée du Nil. Mais cette circonstance même est un fait important ; car elle prouve que le climat a suffi pour donner à cette race étrangère les caractères de la race égyptienne indigène, constatés par les monuments.

La Haute et la Basse-Guinée présentent, dans leurs populations noires, des gradations de teintes correspondantes à l'élévation relative des terres où elles vivent. Beaucoup de Kafirs du sud-est de

l'Afrique, et notamment les Bechuanas, sont d'un brun-clair et ont les cheveux roux ; tandis que d'autres, de la même race, ne diffèrent presque pas des Nègres. Les Hottentots, leurs voisins, ressemblent extrêmement aux habitants de la Haute-Asie, par la forme de leur crâne, par le contour du visage et par la disposition de leurs paupières. Le D^r Knox les rattache à la race mongolienne, et Barrow les fait résolument descendre des Chinois ! Mais un examen plus exact des circonstances de ce fait a prouvé que les Hottentots sont bien réellement d'origine africaine, et a fourni, en outre, l'explication de cette curieuse ressemblance entre des nations placées aux deux bouts opposés du globe. Elle a pour cause la similitude du pays plat de l'Afrique méridionale et des steppes de l'Asie du Nord, et des habitudes nomades des nations qui les habitent. Les mêmes conditions physiques et le même genre de vie y produisent des effets semblables sur l'organisation des hommes.

Nous devons citer aussi une des plus intéressantes tribus de l'Afrique centrale, celle des Foulahs. Ils sont restés si isolés, qu'ils ignorent l'usage de la charrue, quoiqu'on ait remarqué chez eux la pratique assez avancée de plusieurs arts. Ce que nous voulons surtout signaler c'est leur teint cuivré, couleur distinctive chez eux, et remarquable surtout par son contraste avec le noir de jais des peuplades voisines. Mais il est facile d'expliquer cette particularité, en considérant la position du pays occupé par ces hommes.

« Sur les bords de la Sénégambie, dit le D^r Prichard, près des sources du Rio-Grande, sur la pente ou terrasse qui regarde le soleil couchant et est rafraîchie par les courants d'air venant de l'Atlantique, se trouvent les plaines élevées, habitées par les Foulahs. »

Une nature alpestre et des brises rafraîchissantes les ont garantis de la chaleur solaire qui n'a pu que colorer leur peau et non la teindre.

La race *mongole* présente des particularités non moins concluantes. La population de l'Inde a deux sources, la caucasienne ou la mongole. Nous avons parlé déjà de la première. Une seconde émigration chassa devant elle les races aborigènes d'origine mongole, qui se répandirent vers le Sud, et s'établirent à Ceylan, dans l'archipel oriental, et dans la Polynésie. Plusieurs de ces îles renferment deux classes d'hommes, les uns évidemment africains et les autres asiatiques, quoique de même origine. Ils diffèrent tellement que les uns, à tête prognathe, à la peau noire, aux cheveux

crépus, ont été appelés Nègres Pélagiens ; tandis que la couleur jaune et le crâne pyramidal des autres les ont fait classer parmi les Malais. Cependant Guillaume de Humboldt a prouvé leur identité de race par leur langue. La cause de ces différences physiques tient probablement au temps qui s'est écoulé depuis leur établissement respectif dans ces îles.

La Chine est à peu près une *terra incognita* pour l'ethnologue. Autant qu'on peut le savoir, cependant, les millions d'hommes qui l'habitent sont tous, malgré leurs divisions et subdivisions, de la souche mongole. M. Finlayson (1) rapporte « qu'on y voit une infinité de formes qu'on ne saurait rattacher à aucune variété ou famille particulière de la race humaine. » Ceci veut dire que les conditions matérielles de l'immense pays qu'on appelle la Chine et l'Indo-Chine sont très-variées et qu'elles produisent une diversité correspondante dans les caractères physiques des habitants. Et ce n'est pas là une simple conjecture, car Abel Rémusat assure que les habitants des provinces du centre ont un beau teint, coïncidant avec leur position géographique.

L'origine des populations américaines est un des faits les plus importants constatés par la science ethnologique. Partagés en nombreuses fractions, les Américains ont cependant des caractères communs qui les rapprochent étroitement les uns des autres et les séparent en même temps du Vieux-Monde. Qu'ils aient habité depuis les temps les plus reculés cet immense continent, c'est ce qu'indique la particularité même qui semble les séparer de toutes les familles humaines connues ; de là l'opinion qu'ils ont une origine distincte, opinion confirmée (comme on l'a supposé) par l'isolement géographique de cette partie de la terre. Cependant la géologie est intervenue ici, et la comparaison des couches et des fossiles des terrains situés aux deux côtés du détroit de Behring, a démontré l'identité de composition des côtes opposées de l'Amérique et de l'Asie, et la forte probabilité de leur jonction primitive. Mais, même en laissant de côté cette conclusion presque certaine, la distance entre les deux continents n'est pas assez grande pour exclure la possibilité du passage de l'un à l'autre, et cela dans l'état le plus imparfait de la navigation primitive ; d'autant plus que cette courte distance est encore très-diminuée par les glaces, pendant plusieurs mois de l'année. Que ce détroit, ou accidentel-

(1) *Ambassade à Siam.*

lement cet isthme, soit la route par laquelle les premiers émigrants ont passé en Amérique, l'ethnologie peut le prouver. Quelque reculée que soit l'époque, certainement fort ancienne, de cette émigration, le temps n'en a pas fait disparaître toute trace. Il n'y a dans l'Ancien-Monde aucun peuple auquel les habitants du Nouveau ressemblent autant qu'aux Asiatiques du Nord. Le rapport des langues est si frappant, si manifeste, qu'on peut, d'après ce fait, équivalant à un témoignage historique, affirmer que les Américains sont d'origine mongole. Quant à la couleur, on les a appelés Peaux-Rouges, comme s'il n'y avait pas d'autre nuance depuis le cercle polaire jusqu'au cap Horn. Le rouge prédomine ; mais le Californien est aussi noir que le Nègre de Guinée, tandis que le corps du Botocudo du Brésil est aussi clair que celui d'un jeune daim. Des contrées qui s'étendent sous tous les degrés de latitude, avec des chaînes de montagnes, des vallées, des prairies, des déserts arides, des forêts épaisses, présentent tous les genres possibles de conditions physiques ; non moins variés sont les qualités et caractères distinctifs des hommes vivant sur une terre, si étendue qu'on peut justement l'appeler un monde. L'origine commune de ces innombrables races n'a pu les soustraire aux influences extérieures qui, dans le cours des siècles, ont transformé leurs crânes et coloré leurs peaux, et ne leur ont laissé presque aucune preuve *physique* de leur histoire primitive.

Résumons ces faits et tirons-en la conclusion.

Nous avons vu des hommes à crâne pyramidal, sortis des steppes de la Haute-Asie, s'établir en Turquie et en Hongrie, et devenir, dans le cours des siècles, partie intégrante de la variété à crâne ovale. D'autre part, les peuples prognathes de l'archipel oriental de l'Océanie, de l'Amérique centrale, nous ont paru n'être que la postérité dégénérée d'hommes à forme crânienne supérieure. Nous avons vu le teint de l'Arabe passer par le jaune-blême, le brun-clair et le noir foncé, suivant qu'il est né à Mascate, à la Mecque ou dans les vallées du Jourdain et du Nil. L'Ethiopien même change de couleur, selon qu'il est plus ou moins près du soleil, noir de jais en Guinée, basané comme un Kafir en Cafre-rie, cuivré sur les hauteurs du Sénégal. Bien plus, le Juif, dont les traits sont exceptionnellement soustraits à l'influence modificatrice du temps et des conditions extérieures, perd sa teinte noire originelle et montre sa physionomie abrahamique sous la nouvelle livrée d'une chevelure blonde, d'une peau blanche et d'yeux bleus.

Le noir Hindou, transporté des plaines de l'Indoustan sur les hautes montagnes de l'Himalaya, laisse derrière lui sa couleur caractéristique et revêt les attributs de la race saxonne.

Ainsi donc, les qualités physiques sont *acquises* et ne se maintiennent pas hors des circonstances, qui les avaient produites. L'hypothèse de la diversité primitive des races admet au contraire, et nécessairement, la fixité de ces caractères et leur permanence en dépit des conditions de climats, de civilisation et de toute espèce d'influence étrangère. Si donc les formes et la couleur dépendent de causes extérieures (comme nous croyons l'avoir prouvé), il n'y a plus de place pour cette explication conjecturale des différences du crâne et des systèmes pileux et cutané. La permanence des diversités physiques étant écartée, la conclusion dont elle est le fondement, la pluralité des espèces, reste sans appui et tombe.

On peut aussi renverser cette théorie d'une autre manière : en l'admettant comme vraie et en l'appliquant aux faits précédemment exposés. Tout d'abord on sera assez étonné de trouver, parmi les tribus de l'Afrique, de l'Amérique, de l'Océanie, des différences aussi marquées que celles qui existent entre les Ethiopiens, les Américains et les Malais ; les grandes divisions ne sont pas plus distinctes que les petits groupes, à chacun desquels il faudra alors, conformément à la théorie, accorder un Adam et une Eve particuliers. La supposition paraîtra plus insoutenable encore si on l'applique isolément à quelque caractère distinctif de race, à la forme du crâne, par exemple. Il faudra, dans ce cas, au mépris de l'histoire, assigner des ancêtres différents aux Turcs d'Europe et à ceux d'Asie. Si l'on prend la couleur de la peau, il faut partager les Juifs en une dizaine de races différentes, depuis le blond Saxon jusqu'au noir Hindou. L'absurdité de ces conséquences démontre la fausseté du principe. Ce qui est vrai, c'est que l'Européen, le Nègre, l'Australien, quelque différents qu'ils soient, ont une seule et même origine, et que c'est l'influence des circonstances environnantes qui a fait perdre aux membres dispersés du groupe primitif leur air de famille.

L'analogie de ce qui se passe chez les animaux vient à l'appui de cette vue. Les modifications qu'ils subissent par le changement de lieu sont connues de tous les naturalistes. Partout où les voyageurs ont déposé du bétail, pour l'usage d'une colonie ou pour l'approvisionnement des bâtiments dans des régions éloignées, on a vu des modifications se produire dans les descendants des ani-

maux primitivement transportés. Les porcs, les bœufs, les moutons de l'Amérique du Sud diffèrent extrêmement de ceux que les Espagnols y portèrent il y a quatre cents ans. M. Roulin (1) a recueilli, dans un séjour de six années dans la Colombie, une foule de faits de ce genre, du plus grand intérêt. La plupart des animaux apportés par Christophe Colomb ont perdu les apparences acquises par la domesticité et ont repris les caractères de l'état sauvage. Les porcs ressemblent à des sangliers; leurs oreilles se sont redressées, leur tête s'est allongée et voûtée à la partie supérieure, et leur couleur, presque uniformément noire, révèle l'action du climat : « Les porcs, dit Blumenbach, ont, dans quelques pays, dégénéré en des races qui dépassent en singularité tout ce qu'on a pu observer de plus extraordinaire dans les variétés physiques de l'espèce humaine. » Les vaches ont perdu la faculté de donner constamment du lait, cette faculté étant une modification de l'économie animale artificiellement établie. Les chiens ont substitué le hurlement naturel de la race sauvage à l'abolement acquis et imitatif de la voix humaine. La laine est tombée du dos des moutons qui paissent dans la vallée qui sépare la chaîne orientale et moyenne des Cordilières, et, à sa place, a poussé un poil court et brillant, semblable à celui de la chèvre. Toutes les espèces d'animaux sont évidemment modifiées dans leurs apparences par les influences physiques, et l'analogie nous autorise à prévoir des résultats semblables dans l'organisation humaine. Les faits, nous l'avons vu, confirment cette prévision, et démontrent l'harmonie qui règne dans toutes les parties de la création animale.

Une autre preuve de nos conclusions mérite d'être brièvement indiquée. Les observateurs les plus superficiels ont pu être frappés de la merveilleuse permanence des distinctions spécifiques dans les deux règnes de la nature vivante, à travers les siècles et malgré les circonstances défavorables. Le chêne et l'ormeau n'ont jamais confondu leurs particularités respectives en un produit commun; ils les ont toujours conservées malgré leur fréquente juxtaposition. Des mélanges de plantes d'espèces différentes ont produit des variétés hybrides, mais ces variétés intermédiaires tendent incessamment à disparaître, par suite des difficultés de leur reproduction. Il en est de même dans le règne animal; car la stérilité des mulets (comme l'a démontré le professeur Wagner)

(1) *Mémoires de l'Institut de France.*

résulte d'un obstacle organique. Eh bien ! non-seulement il existe des races d'hommes mêlées, mais en outre elles sont remarquables par leur fécondité. Les mulâtres et hommes de couleur des Indes occidentales, les Cafusos du Brésil, les Griquos du sud de l'Afrique, les Papous de la Nouvelle-Guinée sont les produits d'un croisement. Si le Nègre et l'Européen, l'Africain et l'Américain, le Hollandais et le Hottentot, le Malais et le Polynésien appartiennent à des espèces différentes, l'analogie doit faire croire que leurs produits seront stériles et ne pourront ni se propager ni se perpétuer. Or, la postérité de ces croisements s'accroît, au contraire, avec rapidité, et peuple tous les lieux qu'elle habite ; d'où il faut nécessairement conclure : ou bien que la race humaine est une exception à la loi universelle du règne organique, ou bien qu'il n'y a pas plusieurs espèces, mais une seule et même espèce d'hommes.

C'est cette dernière conclusion que nous adoptons, comme la seule conforme aux lois générales de la nature et conforme également à la parole de l'Écriture, où il est dit : « Que Dieu a fait d'un *même sang* toutes les nations des hommes, pour qu'ils habitent toute la surface de la terre. »

- Ici se présente une autre question. Tout en admettant l'unité spécifique de la race humaine, on peut cependant soutenir (et on l'a soutenu) qu'il a dû y avoir originairement plusieurs couples, si l'on suppose que des centres de création multiples sont nécessaires pour expliquer l'expansion universelle de la population. Le Caucasien, l'Éthiopien, le Mongol peuvent bien être de simples variétés de la même espèce ; mais cela ne prouve pas, dira-t-on, qu'ils descendent tous d'un *seul couple*. Nous reconnaissons que tout ce que nous avons prouvé et voulu prouver jusqu'ici, c'est l'identité de la nature, et que cette identité est parfaitement conciliable avec l'hypothèse de la multiplicité des couples de la même espèce, sources de la population des différentes parties de la terre. L'unité de souche, ou l'histoire primitive de l'homme, est donc la *seconde* et très-essentielle partie de notre sujet.

Existe-t-il quelque témoignage, non inspiré, que le genre humain a été nourri dans un commun berceau et s'est ensuite dispersé sur tout le globe ? C'est vainement qu'on chercherait des documents écrits pour l'éclaircissement de faits d'une époque si reculée. Il ne faut pas cependant mépriser les indications des historiens profanes de l'antiquité sur l'origine des anciennes colonies ; ils

fournissent des renseignements plus que probables sur plusieurs importantes migrations dans les contrées du monde connues de leur temps. Ces récits suffisent déjà pour démontrer la tendance naturelle de l'homme à se répandre de pays en pays, poussé par l'excès de la population, par le désir d'étendre son territoire, par le besoin d'impressions nouvelles et l'esprit d'aventure ; mais ces guides nous abandonnent au moment même où nous aurions le plus besoin de leur secours ; ils ne nous conduisent qu'au seuil de notre recherche. Devant eux s'étend un monde couvert de ténèbres cimmériennes, impénétrable à leur vue, et qu'ils peuplent de dieux, de héros et de monstres fabuleux. Ces fables et mythes, il est vrai, jettent parfois quelques lueurs faibles et vacillantes qui montrent vaguement les contours de la réalité, mais nous laissent livrés aux doutes et aux conjectures.

Toute fiction est, en général, le développement anormal ou exagéré d'un fait. Les traditions d'un peuple, avec toutes leurs excroissances, sont un patrimoine héréditaire, transmis par des ancêtres très-éloignés, et qui porte les marques de son âge et des traces de son histoire. Ces traditions sont de deux sortes : les unes sont le produit de l'activité naturelle de l'esprit, les autres sont exotiques et accidentelles. Parmi les premières, on peut placer la croyance à l'existence d'êtres invisibles, surnaturels, exerçant une influence sur les affaires humaines, la vague conception d'une vie future associée aux rites funéraires, et les maximes morales réglant les devoirs de l'homme envers l'objet de son culte et envers ses semblables. Ces idées sont la propriété commune de l'homme ; on les trouve dans les hameaux de la Nigritie, dans la hutte du Boschisman, dans les plaines salées du vagabond Mongol et dans les forêts de l'Amérique, comme parmi les communautés civilisées de l'Europe. Au lieu de comparer les corps, nous comparons maintenant les esprits, pour savoir si, malgré leur diversité, ils n'offrent pas une ressemblance suffisante pour faire connaître leur unité spécifique. Tous les produits de l'esprit, traditions, préceptes moraux, coutumes, peuvent être ainsi comparés. De même que la similitude des Flores est pour les botanistes la preuve de l'identité des terrains, la ressemblance des phénomènes intellectuels et moraux révèle l'unité de la nature de l'esprit humain. Nous ne nous arrêtons pas sur cette considération, parce qu'elle porte uniquement sur notre première conclusion, l'identité de l'espèce.

Il y a d'autres traditions qui ne peuvent pas être considérées comme des produits spontanés de l'esprit, étant sans relation naturelle assignable avec la raison. Chaque nation a une histoire d'un âge d'or, où ses ancêtres jouissent d'une abondance et d'une paix paradisiaques, d'un déluge ou inondation qui dépeupla la terre, laissant la tâche de la repeupler à une famille privilégiée, l'usage de sacrifices comme moyens d'apaiser la divinité offensée. Des notions pareilles proviennent d'une source autre que la raison, et leur universalité signale une époque où les tribus humaines étaient réunies en une seule famille, vivant sur le même sol.

Les sacrifices sont particulièrement dignes d'attention, car on ne peut en expliquer l'invention par aucun motif tiré de la raison naturelle. Aussi Pythagore, Platon, Porphyre et d'autres penseurs païens ont manifesté leur étonnement qu'une coutume si étrange et si absurde se fût répandue sur le monde entier. Verser le sang d'une créature innocente et utile est une action évidemment contre nature, contre la raison, contre l'intérêt ! Comment donc expliquer son universalité ? Uniquement par la révélation qui, des premiers hommes, passa par tradition à tout le genre humain. Ce rite a été corrompu et profané, mais cela ne fait rien à la question d'origine, et, en définitive, l'explication la plus raisonnable de l'universalité de cette pratique est celle qui suppose que les pères de chaque peuple ont allumé le flambeau de leurs sacrifices au feu d'un autel commun.

Mais il y a une dernière preuve, et la plus complète, la plus concluante, des courses vagabondes et des établissements mobiles de notre race. Chaque nation a conservé cette preuve, non dans des livres, non dans des monuments, non dans de simples traditions, mais dans la plus solide, la plus sûre des cassettes, dans sa langue. La Providence a voulu que les témoignages de l'histoire primitive fussent déposés dans une matière plus durable que le bronze et que la pierre. Le pinceau du peintre et le ciseau du sculpteur ont légué aux générations les souvenirs des grands événements ; mais le langage survivra aux arcs de triomphe, aux obélisques, aux pyramides ; et lorsque les derniers vestiges des tombeaux de Thèbes et des temples de Balbec et de Palmyre auront disparu, la parole des hommes vivants conservera encore l'histoire des fondateurs de ces monuments.

Il y a soixante-dix ans, Herder écrivait ces paroles remarqua-

bles : « La plus belle étude à faire sur l'histoire et sur la nature de l'esprit et du cœur humains, serait la comparaison philosophique des langues, car chacune porte l'empreinte de l'esprit et du caractère du peuple qui la parle. » De nos jours, le profond philologue Bopp a dit : « La généalogie et les antiquités des nations ne peuvent être connues que par le témoignage certain des langues. » Ces assertions pourront paraître extraordinaires, mais l'opinion unanime des linguistes doit être de quelque poids et faire au moins suspendre tout jugement. Nous ne demandons pas cependant un assentiment crédule. Nous essayerons, en conséquence, d'expliquer brièvement les rapports de la philologie avec l'histoire, tout en avertissant qu'il ne faut pas s'attendre à des solutions certaines, mais seulement probables, dans une science encore dans l'enfance. Leibnitz est le premier nom de marque que nous trouvions dans l'Allemagne, le berceau de ces études, et la première école de philologie en Angleterre ne remonte pas plus haut qu'à la fondation de l'Université de Londres en 1828.

Quelques mots sur l'origine et la nature du langage sont nécessaires pour l'intelligence de ce qui suit. Il suffit de dire que Guillaume de Humboldt, Frédéric Schlegel et autres savants éminents, pensent que l'esprit de l'homme est construit de telle sorte qu'il produit nécessairement, dès son premier essor, cette œuvre si belle et si bien ordonnée. Cette opinion est fondée sur la richesse et la perfection des plus vieilles langues, qualités essentielles et toujours en rapport avec leur âge. Le docteur Donaldson a très-bien remarqué : « Que la philosophie philologique a remporté une victoire décisive en démontrant, par l'organisation même du langage, l'impossibilité qu'il *soit d'invention humaine*, et qu'il soit parvenu à la perfection en passant par la barbarie (1). » En effet, s'il est reconnu que la perfection du langage est contemporaine de la création de l'homme, la supposition que le premier homme était un sauvage tombe à l'instant.

Il ne faut pas imaginer, pourtant, que la langue ne change pas dans le cours du temps et pendant la marche d'un peuple vers la civilisation. La plupart des philologues croient que le langage tend à se dégrader plutôt qu'à s'améliorer, et ils considèrent les langues de la moderne Europe comme des monuments ruinés et dévastés d'une antiquité reculée. Nous ne partageons pas cette

(1) *Nouveau Cratyle*, etc. Cambridge.

opinion. Nous pensons que tout changement qui rend une langue plus apte à la communication des notions abstraites et à l'expression précise des plus délicates nuances de la pensée, est un progrès, en tant du moins qu'il s'agit de la *fin* du langage. Assurément elle perd de sa force en cherchant la précision, et elle échange son étymologie originelle contre une syntaxe acquise; mais elle devient par là plus appropriée aux besoins d'esprits raffinés et cultivés. La liaison du langage avec l'intelligence est si étroite, que Humboldt a pu dire : « Le langage est le relief extérieur de l'esprit des nations; leur langue est leur esprit et leur esprit est leur langue. » Rien de plus vrai; le caractère national et toutes les particularités de la constitution morale d'un peuple s'incorporent dans son langage, comme dans un moule. C'est ainsi que les formes singulières et exceptionnelles du Chinois, et les quatre mille ans de durée de cette curieuse et bizarre construction, sont l'image de l'esprit exclusif et immobile de ce peuple. Dans l'hébreu, l'absence des particules et des formes grammaticales propres à exprimer les relations des choses, dénotent, chez cette race, plus de sensualité et d'imagination que d'intelligence; le grec, par l'inflexion des noms, par les temps conditionnel et indéfini de ses verbes, par sa puissante et presque illimitée faculté de composer les mots, révèle une race raisonneuse et philosophique, rompue aux spéculations de la science pure et aux opérations de la pensée abstraite.

Et ce n'est pas seulement le caractère d'une nation qu'on peut lire dans sa langue, c'est aussi son *histoire*, car elle l'y écrit aussi à son insu. La langue peut être considérée comme un monument historique, sur lequel les générations successives ont gravé, en caractères ineffaçables, les archives nationales. Et ce *mémorial* ne peut jamais offrir l'obscurité d'un palimpseste, car l'écriture récente ne couvre pas l'ancienne, et chacune y est distincte et séparée. Quoique le persan ait reçu des conquérants mahométans un large contingent de mots arabes, son organisation et sa grammaire n'ont pas été affectés par cette domination de douze cents ans; mais, en même temps, la suprématie des vainqueurs est constatée par l'introduction d'une partie de leur langue dans celle des vaincus. Si toutes les histoires de l'Angleterre étaient perdues, la langue raconterait encore la domination romaine et l'invasion normande. La destruction des bibliothèques, la chute d'un empire ne suffisent pas pour anéantir les archives d'un peuple, car

elles sont écrites dans son langage, et conservées par les milliers d'hommes qui parlent. Supposons même que la langue vivante, et ses livres, et ses monuments périssent, les dialectes et idiômes encore subsistants le préserveront de l'oubli. Le latin, tout mort qu'il est, parle encore dans les langues modernes de l'Italie, de la France et de l'Espagne. C'est la langue qui sert de fil conducteur pour retrouver les anciennes relations des habitants de différentes contrées, et remonter à la source de la première émigration. En la consultant comme un livre, nous n'avons qu'à tourner les pages et les lire, pour être instruits de la vie passée du peuple, car son langage est son autobiographie.

La comparaison des langues est la meilleure méthode d'étudier l'histoire primitive d'une nation, et de merveilleux résultats sont déjà dus à cette science, décorée par les Allemands du nom *euphonique* de *sprachenkunde*, et de *glottology* par les Anglais. Il s'est trouvé que des peuples séparés géographiquement et physiquement par l'immensité des mers, se tiennent par le langage et ont été réunis longtemps avant qu'un écrivain ait paru pour enregistrer le fait. L'homme rouge de l'Occident et le jaune Malai de l'Orient parlent des dialectes de la même langue, et se rattachent ainsi à la même tige. Le Brahmane et le Breton reconnaissent leur fraternité dans l'air de famille du Sanscrit et du Celte. Ici, la supériorité du langage, comparé aux rapports physiques comme moyen d'union entre peuples, saute aux yeux. La considération seule des signes physiques nous conduirait inévitablement à de graves erreurs, puisque les ressemblances organiques primitives des membres de la même famille deviennent des différences par le changement des conditions extérieures. La couleur sépare aujourd'hui les Hindous des Teutons, les Esquimaux des Nègres Pélagiens, tandis qu'une langue commune atteste leur parenté et leur ancienne union.

Il est temps de donner une idée de la *méthode* à employer dans la comparaison des langues. On peut prendre, pour objet de comparaison, soit les mots, soit la grammaire; de ces deux procédés, le premier est appelé *lexique*, le second *grammatical*. Les philologues ont été très-partagés sur la préférence à accorder à l'un ou à l'autre; mais maintenant ils ont presque unanimement adopté la comparaison grammaticale, considérant avec raison la grammaire comme la partie la plus caractéristique d'une langue. Cependant, on ne peut suivre exclusivement une de ces voies

sans s'exposer à des erreurs, et on se sert, en conséquence, habituellement, de l'une et de l'autre. On ne tient pas compte des voyelles dans la comparaison : on n'a égard qu'aux consonnes qui sont, en effet, les éléments les plus stables du discours. Cette distinction, toute bien fondée qu'elle soit, a valu aux philologues cette épigramme, qu'ils ont une science « où la voyelle ne fait rien et la consonne peu de chose. » L'absence des signes-voyelles dans quelques langues et leur position subordonnée dans d'autres, justifient l'attention que les linguistes attachent aux consonnes.

La classification des langues est un des résultats principaux de leur comparaison. Les philologues les divisent en *cinq* ou en *trois* familles, suivant qu'ils prennent pour base l'ordre géographique ou philosophique. Géographiquement, les langues se divisent comme il suit : 1° indo-européennes (désignation qui embrasse les limites extrêmes du groupe) ; — 2° syro-arabes ou sémitiques, comprenant l'hébreu, le syriaque, l'arabe, etc., comme langues de la postérité de Sem ; — 3° turaniennes ou ugro-tartares, embrassant les idiômes d'Amérique, de la Haute-Asie et de la Polynésie ; 4° chinoises et indo-chinoises ; — 5° africaines. Schlegel a proposé et Bopp a adopté la classification suivante qui est plus philosophique :

« 1° Langues à racines monosyllabiques, mais incapables de composition, et, par conséquent, sans grammaire. A cette classe appartient le chinois, dans lequel il n'y a pas de racines isolées, et où les attributs et autres relations du sujet sont déterminés par la seule place des mots dans la phrase. 2° Langues à racines monosyllabiques, mais susceptibles de composition, ce qui est la base de leur grammaire ; dans cette classe, le principe essentiel de la formation des mots est dans la connexion des racines verbales et pronominales, qui, combinées, forment le corps et l'âme du langage. L'indo-européen est dans cette catégorie, ainsi que toutes les autres langues non comprises dans les première et troisième classes, où l'on peut toujours résoudre les formes des mots en leurs éléments les plus simples. 3° Langues à racines verbales dissyllabiques, exigeant trois consonnes pour déterminer leur signification fondamentale. Cette classe ne se compose que des langues sémitiques ; ses formes grammaticales ne sont pas produites uniquement par composition, comme dans la deuxième classe, mais aussi par une simple modification des racines. »

Quelques exemples empruntés à la famille indo-européenne, montreront comment la *source* et l'*époque* de la migration d'un peuple peuvent être connues par sa langue. Sous le terme général d'indo-européen, sont compris le sanskrit, le prakrit, le zend et le persan, à l'Orient ; et à l'Occident, les idiômes celtiques, slaves et teutoniques. L'histoire et la tradition concordent à fixer l'établissement primitif des peuples qui parlaient ces langues, dans une étendue de pays bornée au Nord par la mer Caspienne, au Sud par l'Océan indien, à l'Est par l'Indus, et à l'Ouest par l'Euphrate. Dans cet espace, appelé antiquement Iran, deux dialectes paraissent avoir dominé, le haut et le bas iranien, qui furent répandus à travers l'Inde et l'Europe par deux groupes distincts d'émigrants. La preuve de cette colonisation résulte de la conformité des langues parlées par les plus anciens habitants de l'Inde et de l'Europe, et de la considération des noms des premières tribus de l'une ou de l'autre, tous dérivés d'un même pays, qui s'appela depuis la Médie. Pour établir ce fait, ramenons quelques-uns de ces courants à leur source.

Le gallois et le cornouaillais en Angleterre, l'irish en Irlande, le gaélique en Ecosse, le bas-breton en France, et le basque en Espagne, ont été longtemps, à cause de leur ressemblance, considérés comme des langues sœurs et composant la famille CELTIQUE. Le docteur Prichard a montré leur conformité avec le sanskrit et en a logiquement inféré l'origine orientale des nations celtiques. Les langues russe, polonaise, bohémienne, servienne, moravienne, silésienne, ayant toutes des traits communs, ont été réunies sous le titre de famille *slavone*. Cet idiôme, le plus répandu de la souche indo-européenne, a des rapports évidents avec le sanskrit (1). Les dialectes goth, scandinave, anglo-saxon, frison, flamand, hollandais sont des rameaux d'un même tronc, le BAS-ALLEMAND ; et telle est sa ressemblance avec la langue sacrée de l'Inde, que Bopp appelle le goth d'Ulphilas, « un sanskrit allemand. » Le HAUT-ALLEMAND, ancien, moyen et nouveau, n'offre que des variétés de dialecte peu importantes, et aussi des points d'analogie frappants avec le sanskrit.

(1) Cfr. *Panславisme et Germanisme*, par le comte V. KRASINSKY, 1848 ; — l'*Ethnographie slave*, de SZAFFARIK, et la *Dalmatie et Monténégro* de sir G. WILKINSON. Dans ce dernier ouvrage (chap. 1 et 8), les rapports philologiques et théologiques des idiômes slave et sanskrit sont indiqués avec soin, ainsi que l'origine et le caractère du mouvement panslavique.

Dans ces recherches, la philologie imite la géologie ; elle découvre les mots et les formes de syntaxe couche par couche, jusqu'à ce qu'elle arrive à la roche primitive. Chaque couche est un certificat de filiation, et la plus profonde montre la source primordiale de la nation. C'est ainsi qu'après avoir exclu de l'anglais les dépôts du franco-normand et du latin, on arrive à un substratum de bas-allemand ou de sanskrit-allemand. Cet élément oriental se retrouve dans les langues les plus occidentales, et il est la preuve de l'origine orientale des populations qui les parlent. Toutes les langues étudiées jusqu'ici portent cette marque de leur source première ; et leur témoignage se joint à celui de la tradition pour attester, non-seulement l'unité de l'espèce humaine, mais encore l'unité de son origine.

Les langues peuvent aussi, avons-nous dit, déterminer l'époque où un groupe d'émigrants s'est détaché de la souche-mère. Quatre familles de langues, le celtique, le slavon, le haut et bas-allemand, sorties, nous l'avons vu, de l'Orient, se sont répandues en Europe. Eh bien ! elles portent en elles-mêmes la preuve que les peuples qui les parlent se séparèrent du tronc commun à des époques différentes et dans l'ordre indiqué dans l'énumération que nous venons d'en faire. En effet, une induction étendue a établi cette règle que, plus les points de ressemblance entre les langues sont nombreux, plus leur séparation est récente. Ainsi, les langues teutoniques ressemblent beaucoup plus et dans plus de détails au sanskrit que les langues slaves, et celles-ci plus que les celtiques ; de là on infère que les tribus celtes émigrèrent les premières, puis les slavones, et en dernier lieu les Hauts et Bas-Allemands. D'autres langues ainsi analysées ont donné les mêmes résultats. Nous les omettons pour indiquer, en finissant, le rapport existant entre les grandes divisions des langues de la terre.

En classant et distinguant les diverses familles de langues, on réduit successivement leur nombre, et on s'arrête enfin à trois grandes divisions qui semblent n'avoir rien de commun, et dont les types extrêmes sont le sanskrit, l'hébreu et le chinois. Cependant des recherches minutieuses ont fait voir que dans ces langues les noms de nombre (1), les pronoms et autres éléments essentiels

(1) Cette comparaison des noms numériques dans les langues les plus différentes, a été faite avec le plus grand talent et avec succès, par le célèbre philologue allemand Lepsius.

se ressemblent, ce qui indique une union originaire, brisée, il est vrai, de très-bonne heure, par la séparation. Quelque distantes que paraissent les familles sémitique et indo-européenne, l'étude des hiéroglyphes comblera probablement l'abîme qui les sépare. Bunsen affirme que la langue égyptienne tient le milieu entre le sémitique et l'indo-européen, car ses formes et racines ne peuvent être expliquées, ni par l'une, ni par l'autre de ces langues isolément, et qu'elles sont évidemment une combinaison des deux.

Cependant, ces grandes différences n'offrent pas moins d'intérêt que les ressemblances, car elles sont la preuve d'une séparation violente qui aurait eu lieu vers la plaine de Shinar. Lorsqu'une éruption volcanique entr'ouvre une montagne, les couches sont si disloquées et bouleversées, que l'identité de leur structure est presque entièrement détruite; mais elles conservent pourtant une ressemblance suffisante pour faire reconnaître leur union primitive. Il en est de même des langues. Les différences entre les grandes familles indiquent une brusque et violente séparation, tandis que les ressemblances suffiront pour faire rejeter la diversité d'origine, et pour établir qu'il y eut un temps où « toute la terre n'avait qu'une langue et qu'un discours. »

La transition de l'unité de *langage* à l'unité des peuples qui le *parlent* est facile, puisque la diversité des langues est aussi bien expliquée que possible, en supposant que ces derniers sortirent d'une même patrie, emportant avec eux une partie du langage commun. Ces fragments rapprochés s'adaptent assez bien les uns aux autres, pour constater leur connexion originaire, tandis que les additions successives qu'ils ont reçues indiquent, par la nature de leurs matériaux, les localités qui les ont fournies. Les langues actuelles du genre humain ne sont que des dialectes d'un idiôme primitif, et les hommes sont tous des sujets d'un seul grand empire, séparés par les provincialismes, mais unis par leur langue-mère.

La conclusion que la population de toute la terre partit d'un centre unique, et se forma de proche en proche à diverses époques, est confirmée par la géographie physique. La disposition des montagnes et des vallées, des rivières et des mers, indique à la fois les barrières et les voies de communications des migrations. La vérité de notre théorie est ainsi prouvée jusqu'à l'évidence par le témoignage concordant de toutes les sciences. C'est de là sur-

tout qu'elle tire sa force et son autorité. Mais nous sommes forcés de nous en tenir à ces rapides rapprochements, qui, tous, on le voit, confirment ce qu'enseigne l'Ecriture, que tous les hommes indistinctement sont membres de la même famille et fils des mêmes parents.

(Extrait de la *Quarterly Review* vol. LXXXVI, p. 1).

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

CHAPITRE II.

DATE DU DÉLUGE ET CHRONOLOGIE MYTHIQUE DES PEUPLES.

§ LIII. La date du déluge considérée comme la plus ancienne ère chez les païens	5
§ LIV. Des époques mythiques et des grandes années du monde chez les païens	21
§ LV. Des prétendues observations astronomiques des anciens peuples.	29

CHAPITRE III.

SEM, CHAM ET JAPHET.

§ LVI. De la famille de Noé et du nombre des personnes échappées au déluge	33
§ LVII. Des noms des fils de Noé.	35
§ LVIII. Histoire des enfants de Noé. — Partage de la terre	43

CHAPITRE IV.

TOUR DE BABEL, CONFUSION DES LANGUES, DISPERSION DES HOMMES.

§ LIX. — I. Traditions des peuples de l'Asie occidentale	59
§ LX. — II. Autres traditions en Asie, en Europe et en Amérique.	64
§ LXI. La tour de Babel et les pyramides	75
§ LXII. Suite du même sujet	83

§ LXIII. Suite du même sujet	86
§ LXIV. Suite du même sujet	88

LIVRE III.

CHAPITRE I^{er}

ATTENTE D'UN RÉDEMPTEUR.

§ LXV. Conviction de la nécessité d'un Rédempteur admise par les païens	91
§ LXVI. La promesse faite dans le paradis terrestre considérée comme fondement de l'attente d'un Messie chez les païens	100
§ LXVII. — I. Traditions du Messie chez les Perses .	107
§ LXVIII. — II. Traditions du Messie dans l'Inde .	113
§ LXIX. — III. Traditions du Messie chez les Chinois.	124
§ LXX. — IV. Traditions du Messie chez d'autres peuples de l'Orient	134
§ LXXI. — V. Traditions du Messie chez les Grecs .	139
§ LXXII. — VI. Traditions du Messie chez les Germains et les Celtes	151
§ LXXIII. — VII. Le Messie promis en Amérique et en Océanie	156
§ LXXIV. De l'attente d'un grand Roi et d'un Sauveur du monde chez les païens, au temps de la naissance de Jésus-Christ	162
§ LXXV. Suite du même sujet	177

Considérations finales :

§ LXXVI. — I. Prédiction de la fin de l'âge de fer .	185
§ LXXVII. — II. Chute du judaïsme et du paganisme .	190

CHAPITRE II.

LA FIN DU MONDE.

§ LXXVIII. — Relation de la première arrivée de Jésus-Christ avec la seconde	196

TABLE DES MATIÈRES.

374

§ LXXIX. — I. Traditions des Egyptiens et des Chaldéens	198
§ LXXX. — II. Traditions des anciens Perses	200
§ LXXXI. — III. Traditions des Indiens	204
§ LXXXII. — IV. Traditions des Chinois et d'autres peuples d'Asie	209
§ LXXXIII. — V. Traditions des Grecs et des Romains	211
§ LXXXIV. — VI. Traditions des Germains et des Celtes	216
§ LXXXV. — VII. Traditions d'Amérique	222

Considérations finales :

§ LXXXVI. — I. Les traditions chrétiennes et les Sibylles	227
§ LXXXVII. — II. L'Antechrist	233
§ LXXXVIII. — III. La résurrection et la métempsyose	234

CHAPITRE III.

L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME, LE CIEL, L'ENFER, LE PARADIS, LE PURGATOIRE.

§ LXXXIX. — L'immortalité de l'âme	239

Récompense et punition après la mort, ou le ciel, l'enfer, le paradis, le purgatoire.

§ XC. — I. Croyance des Egyptiens et des Nègres	243
§ XCI. — II. Croyance des anciens Perses	249
§ XCII. — III. Croyance des Indiens	253
§ XCIII. — IV. Croyance des Chinois et d'autres peuples de l'Asie	256
§ XCIV. — V. Croyance des Grecs et des Romains	261

§ XCV. — VI. Croyance des Germains.	269
§ XCVI. — VII. Croyance des peuples de l'Amérique et des insulaires de la mer du Sud.	274
<i>Conclusion :</i>	
§ XCVII. — I. Paradis, enfer, purgatoire.	281
§ XCVIII. — II. Existence limitée du lieu de purification et du paradis.	287
§ XCIX. — III. Lutte des esprits autour des âmes et passage dans le monde inférieur.	290

CHAPITRE II.

LE SYSTÈME PAÏEN DES ESPRITS ET LES ANGES.

§ C. — L'idolâtrie est une croyance superstitieuse aux esprits.	291
§ CI. — I. Esprits des morts; héros	294
§ CII. — II. Génies élémentaires ou dieux de la nature.	299
§ CIII. — III. Les démons ou les bons anges et les mauvais anges. — a) Croyance des peuples occidentaux	306
§ CIV. — b) Croyance des peuples orientaux.	311
§ CV. — c) Croyance des Chinois et des sauvages	321

Réflexions finales :

§ CVI. — I. Chute des mauvais anges	328
§ CVII. — II. Le serpent, symbole des génies	332
§ CVIII. — Conclusion générale.	337
APPENDICE	341

Vérité historique (la). Revue mensuelle destinée à rétablir les faits altérés par l'ignorance ou la mauvaise foi; publiée sous la direction de Ph. **VAN DER HAEGHEN**; honoré d'un bref de sa sainteté Pie IX, ainsi que des encouragements de Mgr le Cardinal Wiseman, de Mgr l'archevêque de Fribourg et de plusieurs autres prélats éminents, membre de la société des antiquaires de Morinie et de celle de Picardie, de la société Archéologique de Béziers, de l'Académie d'archéologie de Belgique, etc. Une livraison de 60 à 70 p. in-8 tous les mois; formant chaque année 2 beaux volumes. Franco pour toute la Belgique.

Tilly ou la guerre de Trente Ans; par M. le comte **DE VILLERMONT**. 2 vol. gr. in-8, 504-463 p.

Histoire de la Terre-Sainte; par don Mathias Rodriguez **SOBRINO**, avocat, ancien promoteur fiscal de Madrid. Trad. par **L. POILLON**. 2 vol. gr. in-8, viii-616 et 584 p. Avec quatre belles cartes, savoir : 1. Itinéraire maritime pour la Terre-Sainte. — 2. Itinéraire des missions de Terre-Sainte. — 3. Plan de Jérusalem. — 4. Carte de la route suivie par les Israélites dans le Désert jusqu'à leur entrée dans la Terre-Promise.

Etablissements charitables de Rome (les); par le docteur **LEFEBVRE**, prof. à l'univ. cathol. de Louvain. 2^e édition, augm. d'une réputation du livre de M. Ed. **ABOUT**. Gr. in-12. Format Charpentier.

Progrès indéfini (quelques considérations sur la théorie du) **dans ses rapports avec l'histoire de la civilisation et les dogmes du christianisme**; par J.-J. **THONISSEN**, professeur à l'Université catholique de Louvain, membre correspondant de l'Académie royale de Belgique et de la société d'économie politique de Paris. 2^e édit., revue et considérablement augmentée. Gr. in-12. Format Charpentier.

Dogmes catholiques (les), exposés, prouvés et vengés des attaques de l'hérésie et de l'incrédulité; par N.-J. **LAFORET**, chan. honor. de Namur, doct. en théologie, prof. à la faculté de théol. et lettres, et président du collège du Pape à l'Univ. cathol. de Louvain. 2^e édition, précédée d'une lettre de Mgr **LANDRIOT**, évêque de la Rochelle, à l'auteur, **sur la direction à donner à l'enseignement apologetique**. 4 forts vol. gr. in-12, format Charpentier.

Libre Examen (le) de la Vérité de la Foi. Entretiens sur la **Démonstration catholique de la Révélation chrétienne**; par V. **DECHAMPS**, de la Congrégation du Très-Saint Rédempteur. Nouvelle édition. Grand in-8 de 476 pp.

Divinité de Jésus-Christ (la) ou **le Christ et les antechrists, dans les Ecritures, l'histoire et la conscience**; par **LE MÊME**. Avec ces épigraphes : « Dieu était dans le Christ, se réconciliant le monde. (II. Cor. 5. 19). Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera dans tous les siècles. (Heb. 13. 8). Qui est menteur, sinon celui qui nie que Jésus-Christ soit le Christ! Celui-là est un antechrist qui nie le Père et le Fils. (Joan. 2. 22). Il y a des à présent plusieurs antechrists (Ibid. v. 48). » Deuxième édition, 2 vol. in-12, vii-420, 388 p. Format Charpentier.

Question religieuse (la), résolue par les faits ou de la **certitude en matière de religion**; par **LE MÊME**. 2 vol. gr. in-12, format Charpentier, xxiii-296-424 pp.

Lettres théologiques sur la Démonstration de la Foi; par **LE MÊME**. 1 vol. gr. in-12, xvi-313 p. Form. Charpent.

Réponse au R. P. Dechamps, ou trois chapitres sur la démonstration de la religion; par F. **LABIS**, Chan. honor. de la Cathéd. de Tournai, Docteur en Théologie et Professeur au Séminaire. Gr. in-12, 236 p.

La Théologie mise à la portée des gens du monde; par l'abbé Alphonse **BOURGEOIS**, gradué en Théologie de l'Université de Louvain. 2 vol. gr. in-12, viii-300-301 pp.

L'Eglise et les églises, la papauté et les états pontificaux; par le Docteur **DOLLINGER**. Traduit par M. l'abbé **BAYLE**, docteur en Théologie Aumônier du Lycée de Marseille. 1 fort vol. gr. in-12, format Charpentier. SOUS PRESSE.

Le Christianisme et l'Eglise à l'époque de leur fondation; par le docteur **DOLLINGER**. Traduit par M. l'abbé **BAYLE**, docteur en Théologie, Aumônier du Lycée de Marseille. 1 fort vol. gr. in-12, format Charpentier SOUS PRESSE.

